NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
396
NAPOLI

1475

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXIII
Palchetto 8
Num.° d'ordine 51 15041

12 E. 1-26

B. Prov.

IV

396–421

102

1

29–33

e

102

2

1–21

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DE COLOMBIER, N. 30.

Digitized by Google

613840
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS,

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTENANT LES PÈRES APOSTOLIQUES ET LES APOLOGISTES.

TOME PREMIER.

Discant ergo Celsus, Porphyrius, Julianus; discant eorum sectatores, qui putant Ecclesiam nullos philosophos et eloquentes, nullos habuisse doctores, quanti et quales viri eam fundaverint, exstruxerint et adornaverint; et desinant fidem nostram rusticæ tantum simplicitatis arguere; suamque potius imperitiam agnoscant.

D. Hieronym. *Prolog. lib. de Scriptorib. ecclesiast.*

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

NOTICE SUR LES COLLECTIONS DES SAINTS PÈRES.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE TRADUIRE; PAR SAINT JÉRÔME.

LIVRE PREMIER.

PÈRES APOSTOLIQUES.

ART. Ier. Saint Barnabé, apôtre.

ART. II. Saint Clément, pape.

ART. III. Saint Ignace, évêque d'Antioche.

ART. IV. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne.

ART. V. Saint Irénée, évêque de Lyon.

APPENDICE.

Hermas, livre intitulé : *Le Pasteur.*

Constitutions apostoliques.

Saint Papias, évêque d'Hiéraple.
Saint Denys, évêque de Corinthe.
Hégésippe, historien.
Saint Denys, évêque d'Alexandrie.
Écrivains profanes des temps apostoliques.

LIVRE SECOND.

PÈRES APOLOGISTES.

Tableau général des persécutions et des écrits publiés à cette époque.
1° Écrivains qui ont combattu le christianisme :
Celse.
Lucien.
Porphyre.
Fronton.
Hiéroclès.
L'empereur Julien.
2° Esprit de leurs ouvrages.

SECTION PREMIÈRE.

APOLOGISTES GRECS.

Art. I. Quadrat.
Art. II. Aristide.
Art. III. Agrippa.
Art. IV. Saint Justin :
I. Exhortation aux gentils.
II. Dialogue avec le Juif Tryphon.

III. Ses deux apologies.
IV. Lettre à Diognet.

ART. V. Saint Méliton, évêque de Sardes.

ART. VI. Tatien.

ART. VII. Saint Apollinaire.

ART. VIII. Athénagore :
Apologie sous le titre de Légation.

ART. IX. Saint Théophile, évêque d'Antioche :
Défense du christianisme.

ART. X. Hermias :
Critique des philosophes.

ART. XI. Saint Clément d'Alexandrie :
I. Ses deux exhortations aux gentils.
II. Stromates.
III. Le Pédagogue.
IV. *Traité* : Quel est le riche qui peut être sauvé ?

ART. XII. Saint Hippolyte.

ART. XIII. Origène :
I. Traité contre Celse.
II. Ses autres ouvrages.
Traités et homélies sur l'ancien et le nouveau Testament.
Passages tirés de ses autres ouvrages.

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

APOLOGISTES LATINS.

ART. I. Tertullien :
I. Apologétique.
II. Les deux livres aux gentils.
III. Traité contre les Juifs.
IV. Traité de l'idolâtrie.
V. Livre de la couronne
VI. Traité de la pénitence.
VII. Traité de l'oraison.
VIII. Traité de la patience.
IX. Traité de l'ornement des femmes.
X. Les deux livres à sa femme.
XI. Le traité : Que les vierges doivent être voilées.
XII. Livre contre Hermogène et les Valentiniens.
XIII. Livre contre Marcion.
XIV. Traité de la chair de Jésus-Christ.
XV. Livre contre Praxéas.
XVI. Traité de la résurrection de la chair.
XVII. Le livre du Scorpiaque.
XVIII. Discours aux martyrs.
XIX. Du témoignage de l'âme.
XX. Contre les spectacles.
Même sujet traité par saint Cyprien.
XXI. Les prescriptions.
Rapprochement de Tertullien (*De præscriptionibus*), et de saint Cyprien (*De unitate*).
1° Sur la matière de l'hérésie et du schisme.
2° Sur la matière de l'Église.

Digitized by Google

Jugement sur Tertullien.

Art. ii. Saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr.

Saint Cyprien, apologiste :

i. Ses trois livres des Témoignages contre les Juifs.

ii. Traité de la vanité des idoles.

iii. Traité contre Démétrien.

iv. Autres traités du saint docteur.

(Le traité de l'unité de l'Église plus haut, dans le rapprochement avec l'ouvrage de Tertullien, Des prescriptions).

v. De ceux qui sont tombés durant la persécution.

vi. De l'oraison dominicale, par saint Cyprien et Tertullien.

vii. De la conduite des vierges.

viii. De l'aumône.

ix. Des avantages de la patience.

x. Traité de la mortalité.

xi. Lettres de saint Cyprien.

Art. iii. Minucius Félix :

L'Octavius.

Art. iv. Arnobe :

Traité contre les païens.

Art. v. Lactance :

i. Les divines institutions.

ii. Epitome, ou abrégé du livre des divines institutions.

iii. Traité de la colère de Dieu.

iv. Traité de l'œuvre de Dieu.

v. Traité de la mort des persécuteurs.

SUPPLÉMENT AUX APOLOGISTES.

I. Miltiade.

II. Apollonius, sénateur et martyr.

III. Eusèbe de Césarée :
Sa préparation évangélique.

IV. Saint Athanase :
Contre les gentils.

V. Saint Cyrille d'Alexandrie :
Dix livres contre Julien.

VI. Philostorge, et autres.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE (*).

L'ÉLOQUENCE n'a jamais plus de chaleur et de puissance que quand, du haut de la tribune sacrée, elle joint à l'autorité imposante d'un enseignement dont la source n'est pas sur la terre, la majesté d'une élocution qui semble elle-même descendre du ciel. Partout ailleurs, l'orateur ne laisse voir qu'un homme parlant à d'autres hommes, bornés comme lui à des intérêts terrestres, dans les causes qu'il défend. Ici, le ministre de la parole évangélique présente un être d'une espèce plus relevée, placé entre le ciel et la terre pour apporter

(*) Prononcé à l'ouverture du Cours d'éloquence sacrée, en présence de MM. de la Faculté de Théologie de Paris, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques.

les espérances de l'éternité à des hommes qui, tout dégradés qu'ils peuvent être par leurs vices et leurs passions, n'en conservent pas moins le sceau dont la religion les a marqués.

Avant le christianisme, l'éloquence ne fut qu'un art. Transportée dans les temples, pour y parler au nom du Dieu que l'on y adore, elle devint un ministère nouveau comme la doctrine toute céleste et les vertus surnaturelles qu'elle venoit commander au monde. De plus étroites obligations furent imposées au prédicateur, devenu lui-même l'homme de Dieu, l'interprète des révélations divines, le propre ambassadeur du Très-Haut. Saint Paul le déclare en termes exprès : *Pro Christo legatione fungimur.*

II Cor. v. 20.

La prédication n'est, conséquemment à ces principes, que l'annonce de la parole de Dieu et *des mystères de Jésus-Christ*, faite par un homme que Dieu lui-même a chargé d'en être le *dispensateur* auprès des peuples. Fonction auguste, qui exige une vocation spéciale ; que le même apôtre, en l'assimilant au ministère des prophètes anciens, proclame la plus excellente de toutes, parce qu'elle est en effet la plus utile à l'Eglise (1). Rien dans

I Cor. IV. 1.

(1) *Nam qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem ;... Qui autem prophetat, ecclesiam Dei ædificat.* I Cor. XIV. 3, 4. S'étonnera-t-on après cela des magnifiques expressions par lesquelles S. Grégoire de Nazianze, *Orat.* I, n° 14, et S. Jean Chrysostôme, *de Sacerd.*

la personne de celui qui l'exerce, comme dans son enseignement, ne doit déroger à l'éminente dignité qu'elle lui confère. Ambassadeur du Roi des rois, c'est votre maître, et non pas mon égal que je viens contempler et entendre dans cette chaire où vous tenez sa place. Ce que j'attends de vous, c'est *l'esprit de Jésus-Christ*, c'est l'expression fidèle des *sentimens et des pensées* de celui qui seul *a les paroles de la vie éternelle* (1). Le Sauveur des hommes les instruisoit par sa vie autant que par ses discours : *Il pratiquoit avant que d'enseigner*. Pour lui ressembler, il faut que le prédicateur, vraiment appelé à l'être, s'applique à fortifier tout à la fois son ministère et son talent de tout ce qui peut les soutenir et les rendre vénérables : son ministère, en lui donnant la recommandation de ses propres exemples ; son talent, en l'appuyant sur l'étude approfondie des principes et des modèles que l'art oratoire fournit à son émulation. Act. I. 1.

Il y a donc une rhétorique et une éloquence sacrées, particulières à la prédication, bien que les élémens en soient communs à l'art de la parole quand elle s'énonce en présence d'un peuple as-

lib. IV, t. III, relèvent la dignité de la prédication? Le premier ne craint pas de l'appeler *la première de nos fonctions*.

(1) *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est. Nos autem sensum Christi habemus.* I Cor. II, 12, 16. *Verba vitæ æternæ habes.* Joh. VI, 69.

semblé. C'est là tout l'objet d'un cours d'éloquence sacrée.

Si l'antiquité profane n'accorda le titre d'orateur qu'à l'homme de bien exercé dans l'art de la parole (1); à plus forte raison cela est-il vrai de l'orateur évangélique. Rien de vulgaire, rien d'humain dans sa profession. De même que ses vertus doivent sortir de l'ordre commun, de même son éloquence, ajoute saint Augustin, doit être égale à la grandeur de l'objet qu'il se propose pour lui et pour les autres : *Semper in re grandi nostra versatur eloquentia* (2). Quelque pauvre qu'il soit de son propre fonds (c'est encore le saint évêque qui parle), il s'enrichira aisément par l'étude des modèles que Dieu lui-même a pris soin de nous former, et dont l'inépuisable richesse suppléera abondamment à son indigence (3).

Le souverain Législateur dont nous sommes les organes n'a pas abandonné sa parole, pas plus que sa religion, à l'arbitraire des hommes. Comme
Joh. VI. 58. *il fut envoyé de Dieu* son Père pour *accomplir* et

(1) *Orator vir bonus dicendi peritus.* Quintilien, *Instit.*, lib. XII, cap. I. Rollin, *Traité des études*, liv. IV, ch. I, art. 3, p. 427 du t. II, édit. in-12.

(2) *De doct. Christ.* Lib IV, cap. XVII. t. III, part. I. pag. 78, ed. Benedict.

(3) *Quanto se pauperiorem cernit in suis, tanto eum oportet in istis esse ditiorem, ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis, et qui propriis verbis minor vest, magnorum testimonio quodammodo crescat.* Ibid. cap. V, pag. 67.

perfectionner *la loi* promulguée par l'ancienne alliance, *non pour l'anéantir*, ainsi *a-t-il envoyé ses apôtres* pour répandre dans le monde le testament de l'alliance nouvelle. Le même Dieu qui dicta la première, nous a donné la seconde. Son Écriture revêtue *tout entière* du sceau de la *divine inspiration*, voilà le code où sont consignés les oracles de l'infaillible vérité; l'unique fondement de la doctrine qui seule apprend à l'homme ce qu'il doit croire et pratiquer, seule l'introduit dans les voies *de la piété et de la justice* (1). Le cercle est tracé : *Predicate evangelium*, a-t-il dit à ses apôtres en leur confiant leur sublime commission, et leur disant : *Qui vous écoute, m'écoute.* Notre autorité c'est la sienne, son langage doit être le nôtre. C'est par notre bouche *qu'il exhorte, qu'il reprend, qu'il console.* L'Écriture doit être l'âme de tous nos discours. Qui la néglige, trahit sa mission ; il n'est plus que l'apôtre de la vanité, un déclamateur sans fruit pour les autres et pour lui-même. Ce n'est pas assez qu'il ne soit pas l'organe du mensonge ; si je ne reconnois pas en lui le député, le représentant de Jésus-Christ (2),

Matt., v, 17.
Joh., xx, 2
Marc, xvi. 15.
Luc, x. 16.
1 Cor., xiv. 3.
II Cor., v. 20.
II Tim., iv. 2.

(1) *Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad erudiendum in justitia.* II Tim. III, 16.

(2) « Or, de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions ; de qui » doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui » il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie ? » Rollin, *Traité des études*, liv. IV, ch. II, pag. 511. éd. in-12, tom. II. « Si l'apôtre qui dans son

j'applaudirai à l'orateur du portique et de l'académie ; avec saint Augustin et tous les Pères, je m'indignerai de cette éloquence du siècle qui a pu charmer les oreilles, mais qui est restée sans aliment pour la foi (1).

Indépendamment de l'autorité que le langage de l'Écriture imprime au discours chrétien, combien le talent de l'orateur n'y gagne-t-il pas! Si l'intérêt d'une gloire humaine pouvoit se mêler aux motifs supérieurs qui nous commandent cette étude, nous dirions, Messieurs, sans craindre d'être démentis, qu'il n'est point de livre plus capable d'enflammer le génie et de l'enrichir. Nous n'en sommes plus réduits à prouver cette vérité contre les sophistes qui nous la disputoient ; une malheureuse expérience l'a trop bien justifiée. L'éclat de la chaire française n'a commencé à s'affoiblir que du moment où l'on est allé chercher les sources de l'inspiration ailleurs que dans ces livres sacrés qui nous donnèrent les Bossuet et les Massillon. « C'est, » Messieurs, en lisant et relisant sans cesse l'écri- » ture sainte, que l'on apprend à parler cette belle

» ravissement entendit des paroles ineffables, et dont la langue étoit » l'organe de Jésus-Christ, ne s'est permis jamais de rien prononcer de » lui-même et qu'il n'ait appuyé de l'autorité des saintes écritures ; quelle » dangereuse et téméraire présomption n'est-ce pas d'abandonner ce » guide sacré pour un langage arbitraire et tout humain? » S. Athanase.

(1) *Eloquentia quæ huic seculo placet, non pascit fidem.* S. Augustin, *in psalm.* LXXIV, t. IV, pag. 827.

» langue de la piété, du zèle et de l'onction, qui ré-
» pand tour à tour sur le style des images touchan-
» tes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on
» ne s'empare jamais puissamment, ni de l'imagi-
» nation, ni du cœur de l'homme (1). » Telle est la recommandation que nous fait à tous un écrivain d'une grande renommée, qui depuis s'est accusé noblement d'avoir été du nombre de ces prédicateurs que le dernier siècle a vus, infidèles à leur auguste mission, énerver l'éloquence évangélique, en oubliant le langage des livres saints (2).

Pour bien connoître l'Écriture, pour se pénétrer efficacement de son esprit et de son langage, il faut ajouter à son étude celle des saints Pères qui en sont les véritables interprètes. Tel est l'ordre établi par tous les siècles chrétiens : *Post scripturas sacras, doctorum hominum tractatus lege*, a dit saint Jérôme (3). Par ce mot *Doctorum hominum*,

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, par M. le cardinal Maury, t. II, pag. 194, édit. in-8°. Paris, 1810.

(2) Avant de quitter l'Italie pour revenir en France, M. le cardinal Maury a brûlé tous les sermons qu'il avoit composés et prêchés dans un temps où, *pour parvenir*, il falloit parler en chaire le langage philosophique qui ne s'accommodoit guères, ni de l'esprit, ni des paroles de l'Écriture. Nous tenons l'anecdote de la bouche même de son éminence, et elle avoit raison de se faire gloire de la publier.

(3) Hieron. *Epist.* XLVII ad *Furiam*, pag. 558, ed. benedict.

Tractatus dans la langue des anciens Pères, se prend indifféremment pour tout ouvrage écrit ou prononcé de vive voix. *Inter latinos frequenter vocantur tractatus, qui apud græcos homiliæ, quemadmodum ex multis Cypriani, Optati, Ambrosii, Augustini, Hieronymi, Gaudentii,*

nous entendons avec ce pieux et savant écrivain, ces
Tit., 1. 9. hommes *puissans en œuvres et en paroles*, que nous qualifions du titre privilégié de docteurs et de pères de l'Église, grands par leurs talens, plus grands encore par leurs vertus, que Jésus-Christ, l'unique maître des hommes, daigna s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumières (1). Ce Sauveur tout-puissant et infaillible, qui a promis à son épouse *d'être*
Matth., XXVIII. 20. *avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*, les a donnés à son Église pour en être les conseillers; au monde, pour qu'ils en fussent les oracles et la lumière (2). En les dispersant dans les différens siècles pour combattre les nouveaux abus et les nouvelles erreurs, il a voulu non-seulement qu'ils éclairassent les nations et leur siècle, mais que leur doctrine, consignée dans des écrits excellens, parvînt aux races futures, et qu'ils fussent encore après leur trépas les apôtres de tous les pays et de tous les temps (3). Nous les appelons *nos Pères* dans la foi, parce que leurs écrits, pleins de la science du salut, se sont répandus, dit saint

Chrysologi, aliorumque locis a Ferrario collectis de ritu concionandi; *quibus addi potest Vincentius Lirinensis.* Bingham, *antiquit. eccles.* tom. VI, p. 105.

(1) Voyez Rollin, Traité des études, tom. II, pag. 517. et Grenade, *Rhetor.*, liv. I, chap. IV.

(2) *Luminaria mundi, sermonem vitæ continentes.*, Act. concil. Ephes. Labbe, t. III, conc. p. 856.

(3) S. Augustin. *Contr. Julian.* lib. II, cap. X, pag. 552. t. X. Bened.

Augustin, comme une rosée abondante dans le champ de l'Église, pour y faire fructifier les germes de vie que Jésus-Christ et ses premiers disciples y avoient laissés, afin qu'ils nourrissent les âmes de la plus pure substance de la vraie doctrine. Ce sont eux qui ont apporté dans la construction de l'édifice sacré le ciment et les riches décorations dont se fortifie et s'embellit cette Église bâtie par Jésus-Christ qui en est *la pierre angulaire*, par les *prophètes et les apôtres qui en sont les immortels fondemens.* Telles sont les brillantes images que le saint évêque d'Hippone accumule pour désigner leurs titres à la vénération (1). Unis à l'Écriture, leurs ouvrages, consacrés par la sanction que l'Église leur a donnée, ajoutent à l'autorité de la parole divine immédiatement émanée de l'Esprit-Saint, le poids imposant d'une inspiration au moins indirecte qui les a produits, et l'efficacité d'une grâce toute particulière qui les distingue si éminemment de toutes les compositions humaines (2). Ils composent

Eph., II.

(1) *Talibus post sanctos apostolos ecclesia plantatoribus, rigatoribus, ædificatoribus, pastoribus, nutritoribus crevit.* Ibid.

(2) S. Basile. Voyez Duguet, *Confér. ecclés.* t. II, p. 509.

Il n'est pas un lecteur religieux qui ne ressente dans l'étude des saints Pères l'influence de cette inspiration. « Animés qu'il étoient du feu » de l'esprit de Dieu pour nous enseigner, ils sont très-puissans pour en- » flammer notre volonté de ces mêmes ardeurs qui les ont rendus si » saints. » Laval, *avertiss. du premier vol. des Sentences tirées des anc. Pères de l'Église.* Le Gras, de l'Oratoire, en parle dans les mêmes termes en tête de sa traduction des Pères apostoliques. Le P. de Saint-

cette chaîne auguste de la tradition, dont la majestueuse unité s'est soutenue, inébranlable, à travers les chocs des révolutions, les attaques du schisme et de l'hérésie, les ruines du temps, les ténèbres de l'ignorance et les ravages des mauvaises mœurs. Ils fondent les titres de notre croyance, nous montrent à chaque siècle d'illustres témoignages de la foi contemporaine, impriment à notre doctrine le sceau de la vérité, et remontent ainsi jusqu'à la source même de l'infaillibilité divine.

Tel est, Messieurs, le double dépôt qui contient tout le fonds de notre enseignement. L'Écriture est le testament par lequel Dieu a scellé l'alliance du ciel avec la terre, l'organe primitif par lequel nous sont communiquées les volontés du souverain Législateur. Les écrits des saints Pères nous en exposent le commentaire à la fois le plus solide

Jure s'exprime encore avec plus d'effusion dans son excellent *Traité de la connoissance et de l'amour de Dieu*, éd. in-fol. pag. 482, à l'occasion des avis donnés au prédicateur. Si l'on veut joindre à ces témoignages ceux d'hommes de lettres d'une réputation justement recommandable, nous citerons Lefranc de Pompignan qui, parlant des Pères dont les ouvrages lui avoient été utiles pour la composition de ses hymnes sacrées, observe : « qu'ils n'étoient pas précisément inspirés, » mais qu'ils recevoient des secours si abondans de grâce et de lumière, » que leur doctrine et leur éloquence annoncent véritablement l'esprit » de Dieu qui les éclairoit. » *Discours préliminaire*, pag. 69, édition in-12. On diroit que M. de Laharpe n'a fait que le copier dans ce qu'il dit sur ce même sujet dans son *Discours préliminaire* de la trad. franç. des Psaumes.

et le plus éloquent, avoué par le testateur lui-même, en vertu du droit qu'il en a délégué à sa divine épouse. La doctrine du salut est, selon l'expression des prophètes, *une source scellée* (1), mais dont Jésus-Christ a rompu le sceau; et il a préposé à sa garde des anges qui en versent avec abondance *les eaux à toute la maison de David et aux habitans de Jérusalem* (2). Depuis ce temps elle est devenue une source publique, ouverte à tout le monde. Or, si le privilége comme le devoir des prêtres est d'en être les canaux qui les contiennent et les répandent; si *nos lèvres* doivent être *les dépositaires de la science;* si nous sommes appelés à l'honneur de *nourrir les peuples de la science et de la doctrine* (3), nous devons donc puiser à la source; nous devons acquérir la doctrine et la science, afin de les pouvoir transmettre. On ne donne point ce que l'on n'a pas. Un canal est bientôt à sec, ou ne se charge que d'un limon impur, quand il n'est pas alimenté par le réservoir qui peut seul lui communiquer ses eaux. Ainsi, à moins de s'être enrichi par une longue étude et par de solides instructions, à la source même des vérités que nous sommes chargés de répandre, on

(1) *Fons signatus.*, Cant. IV. 12.

(2) *In die illa erit fons patens domui David, et habitantibus in Jerusalem.* Zachar. XIII, 1.

(3) *Labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus, quia angelus Domini exercituum est.* Malach. II. 7.

reste nécessairement stérile et pauvre. Ou bien il faut se résoudre à ne donner qu'un enseignement sans substance et sans fruit, une doctrine étrangère, dénuée de vie et de lumière, une morale vide et tout humaine.

La connoissance de la religion n'est pas, Messieurs, l'affaire d'un jour. Quand nous la réduirions à celle du *dogme, de la morale, et de notre discipline*, et ce sont là en effet les trois objets principaux de notre enseignement, n'en est-ce point assez pour occuper toutes les méditations du génie, et tous les efforts du travail le plus opiniâtre ? Difficile dans tous les temps, cette seule étude l'est bien davantage de nos jours, où l'incrédulité et la corruption générale ont si fort agrandi la carrière où elles nous forcent de descendre pour les combattre. Je ne prétends pas qu'il faille porter en chaire toutes les objections et tous les sophismes que l'on nous oppose, pour en faire une école de théologie. Non assurément. Mais il faut les connoître; il faut avoir étudié tous les moyens d'attaque et de défense, pour n'en être pas surpris ; il faut être théologien, sans chercher jamais à le paroître. Devoir rigoureux, dont nous avons développé ailleurs l'importance, et que nous ne rappelons ici que pour vous amener à cette conséquence : qu'il entraîne avec soi des lectures profondes, des recherches étendues, une instruction solide et universelle. Nulle exagé-

ration dans les termes de cette sorte de manifeste; car je ne fais qu'emprunter ici les propres expressions de saint Augustin, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostôme, de Fénelon, de Duguet, de Rollin (1), pour ne citer que les noms les plus connus. Apprenez long-temps avant d'enseigner, écrivoit saint Jérôme (2). Ce que tous les Pères recommandoient si fort, ils le pratiquoient. On s'étonne de la prodigieuse science qui se fait remarquer dans un saint Irénée, dans Origène, Tertullien, saint Basile, saint Clément d'Alexandrie, dans tous. Il est bien tard de les commencer ces lectures et ces méditations, quand on est une fois engagé dans la lutte contre des passions armées de

(1) Saint Augustin. Il le témoigne surtout dans sa lettre à l'évêque Valère, où il dit avec autant de naïveté que de modestie : « Peut-être vous m'allez demander ce qui manque à mon instruction ; j'aurois plus tôt fait de raconter ce que je sais, que de dire tout ce que je ne sais pas. » *Epist.* XXI, tom. II, pag. 26, ed. bened.

Saint Grégoire de Nazianze. Voyez son premier *Discours sur le sacerdoce*, aux n° 14 et 56, où il s'élève avec tant de véhémence contre la présomption et l'ignorance des mauvais prêtres de son temps, qui s'ingéroient dans le ministère de la prédication, sans avoir ni la science, ni la pureté qu'il exige.

Saint Jean Chrysostôme fait éclater les mêmes plaintes dans ses livres du *Sacerdoce*, liv. 5, ch. 2. S. Grégoire pape, dans son *Pastoral*, part. 1, ch. 1. S. Bernard, *Serm.* XXII, pag. 1334, ed. Mabill.

Fénelon, *Dialog. sur l'éloq.* pag. 76, édit. de Paris, 1740.

Duguet : La science ecclésiastique n'a point de bornes. *Traité des devoirs d'un évêque*, à la suite de ses confér. tom. 2, pag. 505, col. 1.

Rollin, *Traité des études*, tom. 2, éd. in-12, pag. 514.

(2) *Multo tempore disce quod doceas. Epist. ad Rustic. monach.*

toutes pièces, et contre des vices renforcés par tout l'art du sophisme et tout l'échafaudage d'une fausse science. Malheur, malheur à l'athlète qui attend le jour du combat pour se montrer dans l'arène ! David avoit préludé à la défaite du Philistin, par les victoires qui avoient exercé sa laborieuse jeunesse. Avant de paroître à cette tribune sacrée dont il alloit faire le sanctuaire même de l'éloquence, notre Démosthène chrétien, saint Jean Chrysostôme s'étoit tenu durant plusieurs années enseveli dans une caverne profonde (1). Là, seul avec les écrits des Pères qui l'avoient précédé, il préparoit dans le silence les foudres dont il devoit frapper les Juliens de tous les temps. Il méditoit ses admirables commentaires sur les épîtres de saint Paul, et sur le nouveau Testament. Il amassoit tous ces riches trésors qui sont encore aujourd'hui le plus magnifique patrimoine de notre église chrétienne. Quoi, Messieurs, toutes les autres professions s'obligent à de longs et pénibles apprentissages ; et la plus noble et la plus importante de toutes, celle, dirons-nous avec le chancelier Bacon, où il est le plus dangereux de faire des fautes (2), une pro-

(1) Pallad. *Dial. de vit. S. Joan. Chrys.* pag. 41.

(2) « Nous voyons, dit ce grand homme, que les orateurs ont leurs » déclamations, les légistes leurs disputes de droit, les logiciens leurs » argumentations, enfin dans chaque classe de science, les hommes » qui s'y attachent ont un exercice d'instruction et d'initiation, avant » de professer et d'exercer cette science ; il n'y auroit donc que la pré- » dication, c'est-à-dire, le plus précieux de tous les arts, celui où il

fession qui embrasse les intérêts de l'éternité, une profession où nous sommes responsables non-seulement de l'ignorance des peuples, mais de cette demi-science plus dangereuse encore que l'ignorance elle-même, n'exigeroit pas un tribut égal de veilles, de travaux et de sacrifices? Elle abrégeroit à son gré le temps du noviciat, et se contenteroit d'élémens superficiels, d'abrégés toujours maigres et décharnés, et d'argumens communiqués? Non, Messieurs, ce n'est pas ainsi que saint Paul l'entendoit, quand il prescrivoit à son disciple de travailler à se rendre puissant à exhorter par la saine doctrine, et à convaincre ceux qui contredisent: *Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere.* Le prêtre, à bien plus forte raison le prédicateur, je cite un vertueux écrivain parlant lui-même d'après le prophète Malachie; le prédicateur doit être l'ange et l'interprète du Seigneur, à qui tout le monde puisse s'adresser comme à une source publique de doctrine et de lumière, qui suffise à tout le monde (1).

Tit. 1. 9.

Malachie, II. 7.

» est plus dangereux de faire des fautes, qui manquât d'introduction, » et que les hommes osassent exercer sans aucune préparation? » *Certain consider. touching the better pacification and edification of the church of England*, tom. 4, et *Esprit de Bacon*, par M. Emery, tom. II, pag. 248. Même raisonnement dans S. Grégoire de Nazianze, disc. 1, *sur le sacerd.* n°. 16. Fénelon, *Dialogue sur l'éloquence*, pag. 76. Grenade, *Rhétorique*. liv. II, chap. VII, pag. 115 de la trad. franç., 1 vol. in-8°, Paris, 1698.

(1) Duguet. *Confér. ecclés.* tom. II, pag. 503, col. 2.

Or, Messieurs, point de meilleur guide pour nous introduire dans la science de la religion, que les écrits de ces hommes par la bouche desquels la religion elle-même semble s'être exprimée. Personne n'a pénétré plus avant dans l'intelligence des divines écritures qui en sont le fondement. L'application qu'ils en font en a déterminé le véritable sens; et leurs ouvrages ne sont en effet que l'Évangile expliqué. Tel écrit des saints Pères nous fournira plus de cette première séve de christianisme que nous n'en trouvons dans beaucoup de volumes des interprètes modernes. Et pourquoi? « C'est, ajoute l'oracle de notre église gallicane, le » grave et pieux évêque de Meaux qui les connoissoit » si bien; c'est qu'après tout, ces grands hommes » sont nourris de ce froment des élus, de cette » pure substance de la religion; et que, pleins de cet » esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près et » avec plus d'abondance de la source même, sou- » vent ce qui leur échappe et qui sort naturelle- » ment de leur plénitude, est plus nourrissant » que ce qui a été médité ailleurs (1). »

Ce n'est point là, Messieurs, un langage de convention, et pour ainsi dire de famille. Parmi les communions protestantes, ceux même de leurs écrivains qui ne recherchent dans les ouvrages des

(1) *Défense de la tradit. des saints Pères*, tom. II, des *OEuvr. posth.* éd. in-4°. Amsterdam, 1753, pag. 165, 166.

Pères que les monumens des croyances primitives, sans avoir égard au grand caractère d'éloquence qui nous les rend si recommandables, en ont parlé ici comme les catholiques.

Après que le ministre Jurieu se fut permis contre eux ces violentes aggressions où la bienséance est aussi peu ménagée que la vérité ; du sein même de son église, s'élevèrent de courageuses réclamations ; et Basnage de Beauval ne fut contredit par aucun des siens, quand il écrivit dans un journal accrédité : « L'église réformée a toujours » fait profession de révérer les anciens Pères ; et » c'est avec douleur que l'on a vu flétrir leur mé- » moire dans les *Pastorales* de M. Jurieu (1). » En effet son éloquent réfutateur, Bossuet, lui oppose souvent les témoignages de ceux même de sa communion (2). Leurs écrivains les plus distingués admirent avec franchise, souvent avec enthousiasme, leurs compositions diverses. Le célèbre abbé Mosheim, et les autres qui ont traité de l'histoire ecclésiastique, ne tarissent pas sur leur éloge (3).

(1) *Journal des savans*, mai 1692. tom. 8, p. 407.

(2) Voyez le *Premier avertissem. aux Protest.* n° 25, tom. IV, éd. in-4°, pag. 109, et *Sixième avertissem. Ibid.* pag. 321.

(3) On y rencontre à chaque page ces mots : *Illustrissimi viri, ad miraculum eloquentes, scriptores doctissimi, etc.* De Cypriano : *Vir nunquam satis laudatus.* De S. Athanasio : *Vir ingenio, lingua et constantia magnus ;* De S. Gregorio Nazianzeno : *Organum benedictum, fonsque profundus.* De S. Joanne Chrysostomo : *Philosophus, philologus, orator et theologus insignis.* Mosh. passim. Grabe. Centuriator.

Guillaume Cave, dans son Histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques, les apprécie avec justesse, et les loue avec une effusion qu'on ne retrouve pas toujours dans plusieurs de nos auteurs catholiques. Parmi leurs théologiens, nous pourrions alléguer Mélanchton, qui reprochoit si amèrement à ceux de son siècle d'avoir abandonné les monumens de l'antiquité pour une scolastique moderne et pointilleuse (1). Calvin lui-même qui, dans la fameuse épître dédicatoire de son *Institution*, adressée à François Ier, fait montre de la plus haute vénération surtout pour les Pères des temps apostoliques (2), crie à la calomnie sur l'imputation de s'éloigner de leur doctrine, vante à la fois leur sagesse et leur éloquence, proteste les avoir toujours à la bouche et dans les mains (3). Il nous suffira d'indiquer le savant auteur du livre des Antiquités ecclésiastiques, Bingham, qui, malgré

Magdeb. Joh. Micræl. Daniel Hartnacc. *Hist. eccles.* Leips. 1699, pag. 235, 243, 321, 328, 333. Au reste, les nombreux travaux qu'ils ont exécutés sur les monumens de l'antiquité sainte témoignent assez l'estime qu'ils en faisoient.

(1) Préface du tom. 2 des *OEuvres de Luther*. Rich. Simon, *Biblioth. critique sous le nom de* Sainjore, tom. 1, pag. 475.

(2) *Calumniose nobis Patres opponunt, antiquos et melioris adhuc seculi scriptores intelligo.. Præclare et sapienter ab illis Patribus scripta... Sic tamen in eorum scriptis versamur, ut semper meminerimus.*

(3) *Joseph Bingham rectoris ecclesiæ Haventinæ in Anglia, origines sive antiquitates ecclesiasticæ, ex lingua anglicana in latinam vertit Jo. Henr. Grischovius.* Halæ, 1728.

ses préventions contre notre église, rend hommage à l'équité des jugemens qu'elle porte sur les saints Pères, applaudit à leurs talens, vante en particulier saint Augustin et saint Jean Chrysostôme comme les plus habiles prédicateurs qui furent jamais ; et à l'occasion du dernier, dont il qualifie l'éloquence *toute divine*, traduit dans un latin digne des plus beaux siècles, le long et magnifique éloge que Du Pin en avait fait dans sa Bibliothèque (1).

L'étude des livres saints devient non-seulement lumineuse, mais facile, quand on les lit avec leurs yeux. C'est alors que le prédicateur se déclare véritablement le disciple de cette église qui, semblable à son divin auteur, est aujourd'hui ce qu'elle étoit hier, exposant la même foi, enseignant la même règle des mœurs. Il développe sans embarras cette *science du mystère* de Jésus-Christ, en quoi saint Paul faisoit consister toute son érudition et toute sa gloire (2). Par elle, admis en quelque sorte dans les *splendeurs des saints*, il dissipe toutes les obscurités, il mesure avec une intelligence ferme et assurée, comme parle l'Apôtre, ces profondeurs du dogme, que l'ignorance n'ose aborder, et que les chrétiens d'aujourd'hui sont

Hebr., XIII. 8.

Ps. CIX. 3.

Coloss., II. 2.

(1) Vol. VI, pag. 139 et seq.

(2) 1 Cor., II, 2. Ephes., III. 4, Philipp., III. 8. Coloss., IV. 3, 4. 8, 9.

peu curieux de connoître, depuis que leurs guides infidèles ont dédaigné de s'en instruire pour en instruire les autres. Par elle, il donne à son enseignement une précision, une netteté qui répand sur les principes un jour dont l'éclat rejaillit jusque sur les conséquences les plus éloignées. Il *abat* sous le joug de l'obéissance *toute hauteur qui s'é-*
II Cor., x. 5. *lève* contre la vérité; il captive sans effort l'esprit naturellement hautain, et qui ne se rendroit pas à la simple parole d'un homme.

Cependant, Messieurs, notre ministère n'est pas borné à la prédication des dogmes du christianisme. A la révélation de ses mystères, le divin législateur a joint l'enseignement d'une morale dont nous sommes également les dispensateurs et les organes. On ne nous a pas encore contesté cet honorable privilége. Qu'un siècle dédaigneux essaie de dégrader l'excellence de notre mission, en nous confondant parmi ceux qu'il appelle des ministres, des officiers de morale; qu'il ne voie dans l'orateur évangélique que l'instrument utile à la politique pour empêcher la prescription du vice, et rappeler au peuple des devoirs trop oubliés par d'autres encore que par le peuple; nous, bien loin d'en rougir, tenons à gloire d'être les ministres de la morale, mais d'une morale où il n'y a en effet rien d'humain; d'une morale sortie tout entière avec l'Evangile du sein de son auteur, avec une

perfection telle, qu'il ne sera jamais permis d'y rien ajouter non plus que d'en rien retrancher, *et que le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul de ses commandemens ;* d'une morale toute de miséricorde et de bienfaisance, oui, sans doute, puisqu'elle fait descendre avec nous la charité dans la cabane du pauvre, la paix dans le cœur pénitent, et l'espérance sur le lit du mourant, place des consolations à côté de chaque infortune, donne aux privations les plus riches indemnités, aux pleurs des joies ineffables, à la souffrance des douceurs, à la mort elle-même des arrhes d'immortalité, et fait monter la bénédiction jusque sur les échafauds; mais aussi, proclamons-le hautement : d'une morale toute fondée sur les dogmes de l'Evangile qui en est l'unique base; d'une morale toute pleine des arrêts sévères de la justice de Dieu; d'une morale qui entre avec empire dans les palais comme dans les chaumières, et pèse également sur la tête des grands comme sur celle du plus humble de leurs vassaux. On nous qualifie d'officiers de morale! Oui, Messieurs, nous le sommes; car nous tenons notre office du Roi des rois. Eh bien : Prêchons la morale, telle que notre maître nous l'a donnée, telle qu'il nous commande de l'enseigner, et qu'il nous en demandera à nous-mêmes un compte rigoureux; non mutilée, arbitraire, imparfaite, mais une, absolue dans toutes ses parties, *simpli-*

Matth., XXIV. 35.

cem et absolutam (1) ; mais appuyée sur ces dogmes si nécessaires pour lui donner la sanction et l'autorité dont elle a besoin, afin de maintenir dans la société, et les vertus privées qui en sont le fondement, et les vertus publiques qui la rendent florissante, seuls capables d'en imposer aux passions, de diriger la vertu dans ses épreuves, la piété dans ses mouvemens sublimes, la foiblesse dans ses écarts, et la conscience dans ses incertitudes ; une morale enfin telle que nous la présentent les écrits des saints Pères, exposée, développée avec la précision la plus exacte et l'éloquence la mieux appropriée à toutes les conditions de la vie, comme à toutes les situations de notre ministère. Car, Messieurs, nous pouvons l'attester, sur la foi des dix-huit siècles de notre église chrétienne, nulle part vous ne trouverez, avec plus de supériorité que dans leurs écrits, cette profonde intelligence de nos devoirs, qui nous sauve du danger de nos expériences personnelles, cet art de démasquer et de

(1) C'étoit par ce caractère qu'elle étoit connue des païens eux-mêmes, à qui nous empruntons cette expression. *Ammien Marcell. hist.* lib. XXI, c. XV. Le vice de la théologie païenne étoit de consacrer tous les crimes par les mystères de sa religion, ou par l'exemple de ses dieux ; le propre du christianisme est de donner à toutes les vertus ses mystères pour fondement, et la vie de Jésus-Christ pour modèle. *Non potest igitur nec religio a sapientia separari*, a dit Lactance, *nec sapientia a religione secerni ; quia idem Deus est, qui et intelligi debet, quod est sapientiæ, et honorari, quod est religionis... Alterum positum est in sensu, alterum in actu. Divin. instit.* lib. IV, cap. IV, IX.

poursuivre les sophismes du cœur, bien plus subtils, bien plus dangereux que ceux de l'esprit, de remonter jusqu'à l'origine de nos vices, d'en indiquer les remèdes et les préservatifs, de pénétrer les plis et replis du cœur humain. Bourdaloue, Massillon, Cheminais parmi les catholiques; Saurin, Blair, Mouchon, parmi les protestans, et non-seulement nos prédicateurs, mais nos moralistes les plus justement célèbres n'ont rien inventé que les Pères n'aient dit avant eux.

Nos maîtres dans la science du dogme et de la morale, les saints Pères, le sont encore dans celle de la discipline, que saint Cyprien appelle le lien, le ciment de la foi, l'école des mœurs et des vertus (1). Ils sont les témoins vivans des temps qui ne sont plus. C'est dans leurs écrits que respire cette vénérable antiquité dont nous sommes éloignés par nos mœurs, plus peut-être que par les temps, et après laquelle ont soupiré saint Bernard (2) et tous les saints qui l'ont suivi. Ecoutons l'abbé Fleury : « L'étude de cette antiquité, dit-il dans » son Discours sur les six premiers siècles, doit » être l'occupation de notre loisir, ou des inter- » valles de notre travail. Je sais, ajoute-t-il, ce

(1) *Disciplina, retinaculum fidei..., magistra virtutis. De habitu virgin. initio.* pag. 67, éd. Fell. 227, éd. Pamel.

(2) *Quis mihi det ut videam ecclesiam Dei, sicut in diebus antiquis?* Epist. 238, *ad Eugen. pap.* pag. 236, éd. Mabill.

» qui en détourne ordinairement. On la croit infi-
» nie ; et on n'est pas assez persuadé qu'elle soit
» utile. On croit gagner du temps en lisant quel-
» que auteur moderne qui ait recueilli en abrégé
» sur la lecture des anciens ce qui est le plus
» d'usage selon nos mœurs ; mais ne vous y trom-
» pez pas : aucun de ces modernes ne vous fera
» connoître l'antiquité comme elle est. Chacun
» même, sans y penser, y ajoute du sien, et y mêle
» les préjugés de son pays et de son temps; sans
» compter que plusieurs des modernes les plus
» estimés n'ont pas eux-mêmes assez connu l'an-
» tiquité (1). »

Une semblable déclaration, Messieurs, est décisive, surtout de la part de l'un des hommes qui aient fourni le plus de témoignages éclatans contre le reproche qu'il adresse aux modernes. Il la fortifie ailleurs par cette proposition qui ne peut trouver nulle part de contradicteurs : « On compte parmi les » Pères plusieurs écrivains très-savans dans l'anti- » quité profane, et, par la même raison, *d'une absolue* » *nécessité*, pour acquérir la véritable érudition, soit » littéraire, soit philosophique (2) » ; pour discerner avec exactitude les variations de la discipline, se bien pénétrer de l'esprit qui la commanda. Leurs écrits sont les archives des siècles où ils vécurent,

(1) *Hist. ecclés.* tom. VIII, éd. in-12, n° 16, 17.
(2) *Mœurs des chrétiens*, n° 40.

non-seulement parce qu'ils ont fourni à l'histoire les plus précieux matériaux; mais parce qu'ils ont été pour la plupart les historiens des faits contemporains, et liés communément à leur propre histoire.

Mais si les ouvrages des saints Pères nous présentent un arsenal inépuisable où l'Esprit-Saint lui-même a ramassé toutes les armes nécessaires contre les ennemis du salut; nous y trouvons de plus une école excellente, où les leçons et les modèles appropriés à la diversité des talens et des circonstances s'offrent en foule à l'émulation, et constamment avec le caractère de perfection, qui constitue la véritable éloquence. C'est là particulièrement, Messieurs, l'aspect sous lequel nous avons à vous les faire envisager. Point d'étude plus propre à enflammer l'enthousiasme de la vertu et du génie. Bourdaloue, Bossuet lui-même ne sont grands que par eux. L'antiquité profane, ni les temps modernes n'ont point de chefs-d'œuvre qui parlent avec plus de puissance au raisonnement, à l'imagination, au sentiment. Et pourtant, nous dit-on chaquejour, « un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels » noms, quelle tristesse dans leurs écrits, quelle sé- » cheresse, quelle froide dévotion, et peut-être, » quelle scolastique! » Écoutez, Messieurs, ce que répond à cela le célèbre auteur du livre des *Caractères*. Ecoutez ce qu'il répond en présence des trophées de gloire, que le génie des orateurs avoit

accumulés autour du trône de Louis XIV. « Mais » quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait » des Pères une idée si éloignée de la vérité, s'ils » voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de » délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de » richesse d'expression, et plus de force de rai- » sonnement, des traits plus vifs et des grâces plus » naturelles, que l'on n'en remarque dans la plupart » des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, » qui donnent du nom et de la vanité à leurs au- » teurs (1)! » La divine providence ne s'est pas montrée moins libérale envers son Église, qu'elle l'avoit été à l'égard de la Synagogue. Non, Messieurs, nous ne pouvons pas croire que le Dieu qui autrefois avoit fait parler les prophètes avec tant de magnificence, n'ait pas imprimé à ses nouveaux interprètes un caractère égal de grandeur et de majesté.

Les saints Pères sont nos maîtres dans l'art de l'éloquence. Ils doivent être nos modèles. Ils sont pour nous ce que Cicéron, Horace, Quintilien, tous les législateurs du vrai goût veulent qu'Homère et Démosthène soient pour les aspirans à la poésie et à l'éloquence. Jeunes orateurs qui brûlez de la noble passion de servir la cause de Dieu et de conquérir des âmes à Jésus-Christ, en consacrant à l'édification des unes, à la gloire de l'au-

(1) Chap. des *Esprits-forts*. pag. 571. édit. Paris, 1691.

tre, les heureuses facultés que vous avez reçues pour le ministère de la parole, nouveaux Pauls, appelés comme l'Apôtre, à l'honneur *non-seulement de baptiser, mais de prêcher l'Évangile de la force et de la grâce* (1) : après l'Esprit-Saint, le premier de nos maîtres, le seul vraiment efficace (2); vos oracles, vos législateurs, vos guides, ce sont les Pères. Et nous aussi nous vous dirons :

Et vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Faites de leurs écrits votre étude, votre méditation habituelle, l'entretien de vos rêveries solitaires, la substance, l'expression textuelle de vos discours. Que partout ils vous accompagnent. Bossuet, même dans ses voyages, ne marchoit qu'escorté de Tertullien et de saint Augustin (3). Seuls ils vous révéleront tous les secrets de l'art de la parole; ils vous ouvriront tous les trésors de la science et du langage.

Le but essentiel de notre ministère, quel est-il? Ne nous lassons pas, moi de le répéter, vous, Mes-

(1) *Misit me non baptizare, sed evangelizare.* 1 Cor. 1. 17. *Verbum crucis, Dei virtus est,* ib. 18. *Testificari evangelium gratiæ.* Act. xx. 24.

(2) *Prædicationis labor inanis, si non sit intus qui operatur. Prædicatio sine gratia intrinsecus operante non prodest.* S. August. tom. v, pag. 722, tom. 7, pag. 384, édit. Bénéd.

(3) *Vie de Bossuet,* par Burigny, pag. 40, et par M. le cardin. de Beaussel, livr. 1, pag. 79, éd. Versailles, 1814.

sieurs, de l'entendre. N'est-ce pas de convaincre, de persuader et de plaire ? Ces trois conditions sont indispensables (1). Autrement, il n'est point d'orateur, point d'écrivain. Voilà tout ensemble et le secret et le chef-d'œuvre de notre art. Il consiste à assurer le triomphe de la vérité par tous les moyens qui sont au pouvoir du langage humain. On a dit si souvent, depuis Aristote jusqu'à nos jours, que la vérité réduite à ses seuls attraits, n'étoit pas toujours sûre de plaire; qu'elle a trop de risques à courir quand elle se montre avec une rudesse qui effarouche, avec une monotonie qui n'engendre que le dégoût, avec le pesant attirail d'une argumentation faite seulement pour l'école. Ce qui est vrai du discours en général, l'est plus particulièrement encore du discours chrétien, à raison de la gravité des intérêts et de la lutte des passions qu'il combat.

On convainc, en éclairant l'intelligence, en se conciliant la raison, et la forçant de souscrire à l'évidence qui résulte de l'enchaînement des conséquences au principe. Succès flatteur, mais fugitif quand il n'a de garantie que le suffrage de l'esprit; il n'amène communément qu'une approbation froide, qu'un hommage aride et inanimé, quelquefois la tentation de se venger de l'ennui par le doute, et le dépit secret de se sentir partagé entre l'assen-

(1) *Oratoris est docere, delectare et flectere.* S. August. *de Doctr. Christ.* lib. 4, n° 27, tom. III, pag. 74, édit. Bénéd.

timent du vrai et les résistances de la volonté. *On persuade*, en gagnant le cœur, en mettant les passions elles-mêmes dans les intérêts de sa doctrine, et par-là se ménageant pour ainsi dire des intelligences dans le camp ennemi; je dis plus encore avec l'orateur romain, en l'emportant de vive force et l'entraînant avec un souverain empire, par l'impétueuse vigueur de ses mouvemens (1). L'histoire de l'éloquence en offre la preuve dans tous les siècles. Or, ce n'est que par les fécondes ressources de l'imagination et du sentiment, que l'on obtient ce triomphe; parce que c'est à eux seuls qu'il est donné d'attacher fortement l'auditeur, de rendre redoutable ce qu'il faut craindre, aimable, ce que l'on doit aimer, pathétique, tout ce qu'il faut sentir. Seuls, ils mettent en action les maximes et les préceptes. Seuls, ils donnent aux objets le ton des circonstances, en les peignant des couleurs propres à l'effet qu'ils doivent produire, les décomposent, les divisent, les réunissent, et par le mélange heureux des impressions douces ou terribles forment ce précieux intérêt qui pénètre et qui saisit. Seuls enfin ils passent, si j'ose ainsi parler, à travers tous les sens qu'ils entraînent, portent leur empire au milieu de l'âme, l'excitent ou la calment, et dans le silence qu'ils imposent aux passions, appellent à leur gré le frémissement ou le désir, le respect

(1) Cic. *de Orat.* lib. II, n° 187.

ou l'amour, le remords ou l'espérance. Si nous avions, comme les apôtres, le don des miracles (c'est la réflexion de saint Jean Chrysostôme), nous pourrions peut-être nous passer de tous les secours de l'art de bien dire. Un aveugle à qui un prédicateur rendroit soudainement la vue, un mort qu'il ressusciteroit au milieu de son auditoire, seroit, je l'avoue, un assez magnifique exorde, et capable de suppléer à tous les mouvemens de la rhétorique; bien que, même dans ce cas, ajoute l'éloquent patriarche, ce ne dût pas être encore là un motif suffisant de négliger les ressources de la parole, puisque le bienheureux Paul ne les dédaignoit pas, témoin les hommages rendus par les peuples de Lycaonie à son éloquence et non pas à ses miracles (1).

On plaît enfin, non-seulement par la régularité de la composition, par l'heureuse ordonnance des développemens, et le choix des pensées; mais par le charme nécessaire d'une élocution noble, animée, abondante, comme on plaît par la beauté et par les grâces. On cesse de plaire par l'affectation de pensées brillantes, de mots étudiés, ce que saint Ambroise appelle *lenocinia fucumque verborum* (2);

(1) *Quod Paulum Mercurium esse vellent, id jam non a signis, sed ab eloquentia nascebatur. De Sacerdot.* lib. 4, c. 17.

(2) *Commentar.* lib. VIII, d'après Quintilien, lib. VIII, pag. 33, tom. II, éd. Rollin.

ainsi que par le défaut de culture et l'absence de légitimes ornemens. Donc, avec la sorte d'inspiration qui crée les plans vastes et lumineux, conçoit les raisonnemens et les preuves décisives, fait jaillir les images et les sentimens pathétiques, il faut le concours du plaisir entraînant que donne l'éloquence du style, *Adjuncta etiam suavitate dictionis* (1), a dit saint Augustin dans son beau *Traité de la doctrine chrétienne*, que l'on peut appeler la Rhétorique du prédicateur. Gardez-vous bien de qualifier d'ouvrage éloquent tout discours, quelque travaillé qu'il soit d'ailleurs, quelque beau qu'il paroisse même, qui laisse l'auditeur aussi calme qu'il l'a trouvé, qui ne le remue, ou ne l'agite point; qui ne va point jusqu'à le troubler et l'abattre, qui même en luttant avec avantage contre les résistances de l'esprit et du cœur par la solidité de l'instruction, par la fermeté du raisonnement, et par quelque chaleur de mouvement, s'est joué de la délicatesse du goût, ou de la sévérité de l'oreille par la recherche ou par la négligence d'une parure adaptée à la dignité du sujet. S'il n'a pas assorti à la richesse du fonds la correction et la noblesse du langage; à l'éclat des pensées, et à l'élégance soutenue dans les détails, la pompe et l'harmonie de la période qui les combine et les entraîne avec une savante progression; le trait s'émousse contre la superbe délicatesse de

(1) *De Doctr. Christ.* lib. IV, n° 29. pag. 75.

l'oreille. Il n'ira pas jusqu'au cœur, ou s'en détachera aisément. Il aura chatouillé la blessure, il aura même, si vous voulez, déchiré la plaie; ce n'est pas assez; il faut de plus faire aimer la main qui administre le remède, *oportet delectare, ut teneat* (1). Les impressions salutaires, les généreuses résolutions, les remords eux-mêmes échoueront bientôt contre les préventions qu'auront provoquées l'ambition du bel esprit, ou la rusticité du langage. Cicéron, Quintilien et Despréaux l'ont hautement déclaré: Le style, ou l'élocution, est la pierre de touche et le premier ressort de l'éloquence (2). Il faut bien en effet que cette partie soit essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom.

Ce mérite du style qui ne se borne pas simplement à la correction grammaticale, mais qui s'étend soit *à l'ordre et aux mouvemens qu'on met dans les pensées* (c'est la définition qu'en donne M. de Buffon), soit à la *représentation du mouvement de l'âme* (opinion de M. Thomas); soit, comme le veut M. le cardinal Maury, à *la manière d'exposer, d'exprimer, d'animer et de nuancer avec cet art toujours en action mais toujours caché. les faits. les pen-*

(1) S. August. *Ibid.*

(2) *Mihi unum atque idem videtur bene dicere ac bene scribere.* Quintil. lib. XII, c. 10, édit. Rollin, tom. II, pag. 456.

Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Art poét. ch. I.

sées, les sentimens et les images qui composent le discours (1), ne craignons pas d'affirmer qu'il se rencontre, à peu d'exceptions près, dans les Pères de l'Église grecque et latine. Il se manifeste jusque dans la médiocrité des traductions où ils sont encore plus défigurés que ne l'ont été jusqu'ici Démosthène et Cicéron, en passant dans des langues étrangères. Il se diversifie avec l'empreinte distinctive que chacun d'eux reçoit de son propre génie, et de l'influence de son siècle. Dans tous, émané de cette plénitude de doctrine et d'onction, puisée dans la longue étude de l'Écriture, qui leur fournissoit les vérités les plus précieuses rendues avec les traits les plus forts, il se signale spécialement dans saint Jean Chrysostôme par la magnificence, dans saint Cyprien par une vigueur mâle et qui respire la magnanimité, dans Tertullien par une verve toujours pittoresque, dans saint Grégoire de Nazianze par une véhémence impétueuse, dans saint Basile par une gravité imposante, dans saint Jérôme par

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. 1, pag. 397.

Quoi qu'il en soit de cette différence dans l'énoncé de la définition du style, toujours s'accorde-t-on « à reconnoître l'indispensable nécessité » pour l'orateur de donner un soin particulier à l'élocution, qui le met, » dit Rollin, en état de produire ses pensées au dehors, sans quoi tous » ses autres talens, quelque grands qu'ils fussent, deviendroient inu- » tiles.» *Hoc maxime orator oratore præstantior; hoc genera ipsa dicendi alia aliis potiora... ut appareat in hoc et vitium et virtutem esse dicendi.* Rollin, *Traité des études*, l. 3, ch. 3. art. 2. ff. 3. p. 206. tom. 2, éd. in-12. Quintil. *in Prœm.* lib. 8. tom. 11, pag. 30, édit. de Rollin.

une concision sévère et sentencieuse, dans Lactance par une élégance continue, dans saint Ambroise, par une douceur insinuante; par la majesté, dans les papes saint Léon, saint Grégoire-le-Grand, Innocent III; par tous les charmes de l'esprit et du pathétique, dans ce grand évêque d'Hippone que Bossuet lisoit assidûment, et dans qui seul il retrouvoit l'antiquité tout entière (1).

S'il est vrai que le plus bel éloge qui puisse être fait d'un écrivain, c'est de l'imiter; s'il n'est pas moins vrai que la gloire des élèves rejaillit immédiatement sur leurs maîtres, quelle magnifique escorte pour chacun de ces vénérables ancêtres de notre prédication chrétienne, que les noms des orateurs immortels des temps modernes, lesquels se sont fait un honneur et un devoir de les imiter, de marcher sur leurs traces, de les reproduire dans leurs éloquentes compositions, et ne sont, à proprement parler, que les traducteurs de ces grands hommes, dont vous les voyez emprunter à chaque page les plans et les divisions de leurs discours, les explications et développemens qu'ils nous ont transmis, soit de l'Écriture, soit de la morale, les sublimes élévations sur les mystères de notre foi, les plus vigoureux raisonnemens et démonstrations, tant sur le dogme que sur la morale et sur la discipline, les portraits de la vie civile et des passions,

(1) *Vie de Bossuet*, par Burigny et M. de Beausset, *Supr.*

les sentences et les pathétiques mouvemens, les sentimens affectueux, les définitions, images vives, oppositions et comparaisons frappantes, les mots éclatans. Concluons cet article par cette judicieuse remarque d'un homme bien fait pour être l'instituteur de tous les âges : « Quelque matière que le » prédicateur ait à traiter, nous dit M. Rollin, il a » un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères » grecs et latins où il est sûr de trouver tout ce qu'on » peut dire de plus solide sur cette matière. Non- » seulement les principes et leurs conséquences, les » vérités et leurs preuves, les règles et leur applica- » cation; mais encore les pensées et les tours : en » sorte, ajoute cet excellent homme, qu'un orateur » assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un » coup riche du fonds d'autrui. « Il conclut par ces mots : « On ne peut donc trop inculquer aux jeunes » gens la nécessité de prendre pour maîtres et pour » guides les saints Pères, avant que d'entreprendre » d'instruire les autres (1). »

Que si l'étude des Pères offre à la médiocrité elle-même de si utiles supplémens à son indigence, à plus forte raison le talent y trouvera-t-il les plus abondantes richesses.

Pour apprécier mieux encore les avantages et les résultats de cette étude, comparons, Messieurs, deux prédicateurs, dont l'un, nourri de l'Écriture et

(1) *Traité des études*, tom. II. in-4°. De l'éloq. de la chaire, pag. 518.

des Pères, sait les fondre habilement dans ses propres compositions, et l'autre qui les a dédaignés, ou ne les connoît que d'une manière vague et superficielle, est réduit à chercher dans les saillies de son imagination et les ressources de son esprit, de quoi remplacer ces admirables modèles. Vous avez entre l'un et l'autre toute la différence qui sépare l'opulence épanchant ses trésors, d'avec l'indigence privée même du nécessaire. Le premier vous attache par le choix de ses sujets, la sage économie de ses plans toujours en rapport avec vos intérêts les plus essentiels; il vous entraîne par le progressif enchaînement de son argumentation méthodique et populaire, puisée dans des principes que vous ne contestez pas, dans votre expérience, dans votre propre langage; il vous frappe par des traits imprévus d'une compréhension vaste et profonde, qui saisit tout d'un coup l'ensemble et les détails de la vérité qu'il énonce, la met en harmonie avec vos propres sentimens, avec les secrets reproches de votre conscience, la fortifie par l'autorité des exemples empruntés aux sources les plus respectables, l'embellit par le charme des allusions que lui fournissent sans effort les expressions énergiques, les pensées sublimes et génératrices, les figures hardies, les images vives et touchantes, les comparaisons et similitudes dont abondent ces écrits éloquens; vous captive par un secret tout

particulier d'en faire la substance de ses preuves et de ses tableaux, d'en adapter si bien le langage à l'explication de nos mystères, qu'il semble les dégager de leurs nuages, pour vous les faire en quelque sorte toucher du doigt, et *voir*, pour ainsi dire, *Dieu face à face*. Exerçant sur votre âme un empire souverain, tour à tour il vous abat sous la terreur des jugemens du Seigneur, et vous relève par les consolations des célestes espérances. Alors même qu'il a cessé de parler, vous croyez encore et le voir et l'entendre; vous vous arrachez avec peine du pied de la tribune évangélique; et quand il vous faudra quitter enfin *la maison de la prière*, ému, transporté, mécontent de vous-même, heureux toutefois des généreuses résolutions que *l'homme de Dieu* vous a inspirées, heureux même des remords dont il a déchiré votre âme, et des pleurs dont vous sentez votre paupière se mouiller, vous vous êtes dit: Est-ce un homme; est-ce un ange de paix et de miséricorde? Oh! qu'il est bien celui-là le ministre du Dieu dont les entretiens faisoient dire aux disciples d'Emmaüs : N'est-il pas vrai que nos cœurs tressailloient des plus vives ardeurs, durant qu'il nous parloit : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur?* Voilà, Messieurs, Bossuet, Bourdaloue, Massillon; voilà tous les Pères. L'autre a flatté votre oreille par des phrases harmonieuses, par des pensées subtiles, par des ornemens recher-

1 Cor., XIII. 12.

Matt., XXI. 13.

1 Tim., VI. 11.

Luc. XXIV. 32.

chés d'antithèses brillantes et d'expressions symétriquement cadencées; il a laissé votre cœur froid et glacé. C'est bien la voix d'Esaü; pourquoi donc
Gen., XXVII. n'avez-vous eu de bénédictions que pour Jacob? Pourquoi? C'est qu'il n'est celui-là qu'un déclamateur oiseux et stérile, une nuée sans foudres et sans pluies, qui n'amène autour d'elle que le silence et la sécheresse. N'attendez pas de lui de ces sujets vraiment dramatiques, lesquels, selon l'expression d'un illustre écrivain, placent l'orateur au milieu de la conscience de ses auditeurs, et les environnant sans cesse de l'horizon de l'éternité embrassent tous les intérêts de l'homme chrétien (1). N'attendez de sa part, ni ces élans passionnés, si familiers à nos Tertullien, à nos Chrysostôme, à nos Augustin, qui vous arrachent à vous-mêmes, vous tiennent suspendus entre le ciel et les enfers; ni ces éclairs brusques et impétueux qui dessillent les yeux couverts des ombres de l'ignorance, ou de la prévention ; ni ces éclats de tonnerre qui portent les menaces du courroux vengeur jusqu'au fond de l'abîme d'où le coupable n'entend rien, ou méprise tout ce qu'il entend; ni ces rosées douces et vivifiantes qui versent dans les âmes la componction et la miséricorde. Sans autorité, sans onction, dénué de séve et de vie, pauvre au sein de son apparente opulence, il s'est égaré le plus souvent sur des sujets intermé-

(1) M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloq.* tom. I. pag. 154.

diaires, qui circonscrivent l'orateur dans des limites étroites, sur des sujets philosophiques, également morts pour la religion et pour l'éloquence. Malheur à lui, malheur à vous-même, s'il a pu exciter vos applaudissemens du haut de cette tribune évangélique, ainsi transformée en une tribune humaine et toute profane! Qu'il s'enivre de l'encens que lui prodigue un auditoire aussi peu chrétien que son orateur; l'antiquité sainte lui crie tout entière par la bouche de Tertullien : « Mais qu'y a-t-il donc » de commun entre Athènes et Jérusalem, l'Acadé- » mie et l'Église? Notre portique à nous, c'est l'é- » cole qui a fait un Salomon, et ceux qui parlent » son langage (1). »

On a essayé d'ébranler la confiance due à ces principes, en faisant retentir bien haut diverses accusations dont la paresse et la frivolité ont eu grand soin de se prévaloir pour se soustraire aux laborieuses études qu'exige la connoissance des Pères.

On nous dit qu'ils sont trop éloquens, ou qu'ils ne le sont pas assez : Tantôt, qu'il sont trop simples; tantôt, qu'ils sont trop recherchés. Nous ne prêchons plus comme eux : A quoi bon se consumer sur des modèles surannés, et que l'on ne peut plus imiter? L'étude des modernes est, dit-on, préférable; et l'on pourroit citer des prédicateurs

(1) *Quid ergo Athenis et Hierosolymis? Quid Academiæ et Ecclesiæ? Nostra institutio de porticu Salomonis est.* De præscript. c. VIII.

renommés, qui le sont devenus sans le secours des Pères.

Voilà le sommaire des objections auxquelles nous avons à répondre. Le premier de ces reproches ne nous arrêtera pas long-temps. Il ne tombe pas seulement sur les Pères; il attaque l'éloquence elle-même, que l'on suppose peu compatible avec la gravité de la religion, et la majesté *terrible* de nos mystères (1). Des ornemens étudiés, des périodes cadencées, et tout le pompeux étalage d'une éloquence académique, ne conviennent, nous dit-on, qu'à une école de déclamateurs et de sophistes. L'Évangile doit être annoncé comme il est écrit. N'y a-t-il pas une sorte de contradiction, ce que saint Paul appelle *un adultère spirituel* (2), à prêcher la pénitence avec des discours fleuris, et l'humilité chrétienne avec une éloquence pleine de faste?

Oui, Messieurs, tout cela est vrai; car rien de tout cela n'est l'éloquence. La piété qui s'alarme pour la religion, plaide, sans s'en douter, la cause de l'éloquence et des Pères. S'ils n'avoient été éloquens qu'à ce prix, bien loin d'avoir été trop éloquens, il faudroit plutôt les accuser de ne l'avoir pas été.

(1) Expression de Boileau dans son *Art poétique*.

(2) *Non enim sumus, sicut plurimi, adulterantes verbum Dei.* II Cor. II, 17.

Ils furent éloquens ; oui, sans doute, car ils le furent à la manière de nos saintes Écritures, qu'il est impossible de lire avec quelque attention, sans y admirer tous les caractères qui constituent la saine et véritable éloquence, portés au plus haut point de perfection que l'imagination humaine puisse concevoir ; une force impétueuse qui subjugue, une onction touchante qui attendrit, une douceur agréable qui console, une majesté pompeuse qui surprend, un sublime de pensées et d'expressions qui démontre bien la source divine d'où elles émanent ; et tout cela mêlé à la plus ravissante simplicité, à une familiarité, j'ai presque dit, à une naïveté noble, dont l'imitation est le dernier effort de l'esprit humain.

Ils furent éloquens, à la manière des prophètes. Comme eux, graves, sentencieux, rapides, entraînans, pleins d'images vives et grandes, de comparaisons et de similitudes pittoresques, de sentimens tendres et généreux, d'expressions hardies et pathétiques. Vous y remarquerez plus d'une fois ce beau, cet éloquent désordre que les irruptions impétueuses de l'Esprit divin causent dans les âmes qu'il échauffe : *Spiritus ejus sicut torrens*, et toujours une chaleur, une variété de mouvemens, qui, passant de leur cœur à leur langage, semblent communiquer à leur discours les saints transports de l'enthousiasme qui faisoit les Ezéchiel et les Isaïe.

Isa., xxx. 28.

Ils furent éloquens, à la manière de nos Évangiles et des apôtres, dont Fénelon, entre autres, a si bien prouvé combien la simplicité étoit éloquente (1); à la manière de saint Paul, dont les épîtres incomparables seront toujours regardées comme la source la plus pure et la plus profonde de la doctrine céleste, la plus précieuse portion des trésors de la science de Dieu, le plus sacré dépôt que Jésus-Christ ait laissé à son Église, après le testament de sa vie et de sa mort. Je vous le demande? Le maître qui forma saint Jean Chrysostôme et Bossuet; le prédicateur dont la lecture est encore aujourd'hui pour tous ceux qui le méditent, ce que fut pour lui-même l'aspect de ce troisième ciel d'où il a rapporté ces étonnantes pensées et ces magnifiques expressions qui, comme des nuages lumineux, nous font voir les vérités éternelles au travers de la sainte obscurité qui les couvre; un tel maître, un tel prédicateur ne seroit-il pas éloquent?

Ils furent éloquens; oui, sans doute, mais à la manière du divin modèle qu'ils s'étoient proposé, toutefois autant qu'il est donné à l'homme de ressembler à cette sagesse incréée, à ce *Verbe de*
Joan., I. 1. *vie*, à qui Dieu, son Père, avoit tout donné *sans*
Joan., I. 16. *mesure*, et qui daigna *communiquer de sa plénitude*

(1) *Dialog.* III, *sur l'éloquence*, pag. 174, 175, et 246. Mieux encore : S. August. *De doctr. Christ.* lib. II. cap. VI. Caussin, *De eloq. sacr. et civ.* lib. XIV. pag. 890; Gisbert, l'*Éloq. chr.* ch. VIII. pag. 151.

à ces hommes privilégiés dont nous vous parlons. Vous savez le témoignage que lui ont rendu les historiens des temps d'avant sa naissance; ils ont dit de lui que *la grâce étoit répandue sur ses lèvres.* Images, sentimens, mœurs aimables; combien d'agrémens divins dans tous ses discours! On les alloit entendre jusque dans les déserts. On s'y récrioit que *jamais mortel n'avoit parlé de la sorte.* En un mot, on étoit ravi d'admiration des paroles de grâce qui sortoient de sa bouche : *Mirabantur omnes in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius* (1).

Ps. XLIV. 3.

Joan., VII. 46.

Luc, IV. 22.

Il le furent enfin, Messieurs, à la manière du Seigneur lui-même. Quand il daigne expliquer ses oracles à la terre, comment ses prophètes nous parlent-ils des organes qu'il emprunte? Ils nous disent que *la voix du Seigneur est pleine de magnificence; que sa pompe et sa vertu sont dans les nuées; que cette voix brise les cédres du Liban, et qu'elle ébranle les déserts* (2); pour marquer la grandeur, la majesté, la force et la véhémence dont la parole de Dieu doit être accompagnée, afin d'attirer la vénération des peuples, et de conserver dans ses interprètes quelque image de ce qu'elle est dans son principe.

Est-ce là, Messieurs, être trop éloquent? Est-ce

(1) Voyez le P. André, *Essai sur le Beau*, pag. 333. Fénel. *Dialog. sur l'éloq.* pag. 195.

(2) *Vox Domini in magnificentia.* Ps. XXVIII, 4. *Virtus ejus in nubibus.* Ps. LXVII. 35. *Vox Domini confringentis cedros Libani, concutientis desertum.* Ps. XXVIII. 5.

là l'artifice du déclamateur et du sophiste? Et si nous voulions joindre ici l'autorité de l'histoire et de l'expérience à l'autorité du raisonnement: Quelle puissance nouvelle, demanderions-nous, remplaça dans l'Église les miracles de ses premiers disciples, par les miracles de ses prédicateurs? Les vérités chrétiennes ne changeoient pas de nature dans les homélies de saint Chrysostôme, et par elles-mêmes elles n'étoient pas plus terribles dans sa bouche que dans celle d'un autre (1). Cependant peut-on disconvenir qu'elles n'empruntassent beaucoup de force de l'éloquence de ce grand homme, puisque, toutes dépouillées qu'elles sont de l'action qui les animoit, et de la vie que leur donnoit la plus belle langue de l'univers maniée par un orateur qui en connoissoit si bien la pompe et l'harmonie, elles nous paroissent encore si touchantes dans ses écrits, lorsque ce maître des prédicateurs décrivant les vices de Constantinople, exerçoit sur cette grande ville le même empire que Jonas sur Ninive infidèle; lorsqu'il abattoit sous le joug de la pénitence le peuple tout entier d'Antioche, idolâtre dans ses mœurs; lorsqu'à l'occasion de la disgrâce d'Eutrope, il foudroyoit les vanités humaines, arrachoit à des soldats furieux, à une multitude irritée, la victime dévouée à leurs vengeances, comme la voix du Tout-Puissant

(1) Voy. l'excellent livre intitulé: *Sentim. sur le ministère évangéliq.* Paris, 1689. pag. 75.

calme les flots soulevés par la tempête, et faisoit respecter le précepte de la miséricorde à des hommes qui n'avoient pas respecté l'asile des autels; lorsqu'il armoit son génie de toutes les ressources de la dialectique et de l'érudition contre les restes du paganisme, et l'entêtement de la synagogue; qu'il déclamoit avec un courage intrépide contre les honneurs sacriléges décernés aux statues d'une princesse ambitieuse et vindicative; qu'il portoit les ordres du Roi des rois aux empereurs de la terre, avec une force digne de la grandeur et de la majesté du Dieu dont il étoit l'envoyé; lorsque, s'abandonnant aux nobles transports de l'enthousiasme qui animoit les prophètes, tonnant contre les blasphèmes et les sermens téméraires, il promenoit de rang en rang la tête de Jean-Baptiste sacrifié à la promesse d'Hérode, et faisoit sortir de la bouche sanglante du saint précurseur, ces paroles, « Ce n'est » donc pas assez de m'avoir une fois égorgé, sans » égorger encore la vérité éternelle; quand vous la » prenez ainsi à partie par vos blasphèmes; » lorsqu'enfin il annonçoit les oracles du ciel avec cette magnificence de pensées, d'images et d'expressions qui lui a fait donner éminemment le nom de Chrysostôme; toujours sublime sans cesser jamais d'être populaire, toujours populaire sans cesser d'être sublime, également loin d'une fausse élévation qui s'emporte à perte de vue dans des sujets extraordi-

Ps. CIII. 50.
Matth., VIII. 17.

naires, des raisonnemens subtils, ou des termes scientifiques, et d'une familiarité rampante qui déroge à l'auguste qualité d'ambassadeur d'un Dieu; comme ces fleuves qui paroissent tomber du ciel, tant la source en est élevée au-dessus de nos têtes, et viennent, après avoir roulé avec fracas le long des montagnes, livrer leurs tranquilles eaux à l'habitant du vallon: j'en appelle, Messieurs, à tous les cœurs sensibles, ne laissoit-il pas dans l'esprit des peuples et des grands qui l'écoutoient, une plus haute idée de la sainteté de la religion et de la grandeur de son ministère, que s'il eût prêché froidement les mêmes vérités avec cette négligence et cette sécheresse que quelques esprits chagrins semblent demander dans le prédicateur, et qui n'est pas plus la simplicité, que la bouffissure n'est de l'embonpoint?

Saint Augustin ne se montre pas plus indulgent que nos casuistes modernes en faveur d'une éloquence recherchée et ambitieuse d'ornemens, lui qui ne pardonne pas même à saint Cyprien d'avoir une fois payé tribut au goût de son siècle par l'éclat des figures (1), dans sa *lettre à Donat*, pleine d'ailleurs d'une philosophie si chrétienne, animée par des mouvemens si vifs, et des pensées si sublimes, c'est le mot de Fénelon (2), que saint Au-

(1) *De Doct. Christ.* lib. IV, c. XIV, tom. III, part. I, pag. 76.
(2) *Dialog.* pag. 229.

gustin lui-même en a emprunté un assez long fragment dans une de ses homélies (1), et que Bossuet n'a fait que la traduire tout entière dans un de ses sermons (2). Non certes, Messieurs, le grave, l'éloquent évêque d'Hippone n'ignoroit pas en quoi consiste la vraie éloquence, et ce qui la distingue de ce qui n'en a que le masque, lui qui prononce si affirmativement que le discours, pour être persuasif, doit être simple, naturel; que l'art y doit être caché, et que l'on doit plus encore que du mépris à l'homme qui dégrade la vérité par l'affectation des ornemens (3); lui pourtant, nous dit-on bien haut, qui n'a pas toujours su se défendre *de se jouer des paroles*, dans plusieurs de ses premiers ouvrages, et paroît se prodiguer avec quelque complaisance à un goût d'antithèses et d'allégories plus brillantes que solides; bien qu'il corrige ce jeu d'esprit, répond encore l'archevêque de Cambrai, par la vivacité et la force de ses mouvemens, par l'abondance et le pathétique de ses affections (4). Enfin, Messieurs, voyez-le ramené aux véritables principes du goût, par son génie supérieur et par des études plus approfondies, disons mieux, par le rayon surnaturel d'une grâce divine qui diri-

(1) *Serm.* cccxii. tom. v. éd. des Béned. pag. 1256.
(2) *Serm.* édit. de Paris 1772. tom. iii, pag. 372 et suiv.
(3) *De doctr.* tom. i part. iii, pag. 90; tom. iv. pag. 65, 1268, 1436.
(4) *Dialog.* pag. 230.

gea son esprit comme elle éclaira son cœur; avec quelle fermeté vous le voyez redescendre des principes les plus hauts, aux conséquences les plus palpables; jamais au-dessus de son auditoire, jamais au-dessous de son ministère; portant la lumière dans les mystères de l'essence divine, et des énigmes de notre nature; c'est Élie qui s'enlève sur le char de feu, mais sans se dérober aux regards de son disciple; c'est Élisée qui se rapetisse avec le fils de la veuve qu'il va ressusciter. Lisez par exemple ses homélies *sur le mélange des bons et des méchans, sur le sermon de la montagne, sur la Providence, sur la passion du Sauveur, sur l'enfer, sur l'injustice et l'endurcissement du pécheur,* dans son explication du psaume XLIII; lisez ce qu'il rapporte lui-même d'un discours qu'il fit au peuple de Césarée, de Mauritanie, pour faire abolir une coutume barbare (1); rappelez-vous ces énergiques interpellations aux donatistes qui prétendoient que l'Église de Jésus-Christ étoit resserrée dans un petit coin de l'Afrique :

« Notre père n'est pas mort sans faire un testament; il l'a fait : ouvrons donc ce testament. Je lis que Dieu *son Père lui a donné toutes les nations pour héritage, et les extrémités du monde pour seules*
Ps. II. 8. *bornes à son empire.* De quelque côté que vous vous tourniez, tout appartient donc à Jésus-Christ. —

(1) *De doctr. Christ.* libr. IV, c. XXIV, n° 53, pag. 87.

Mais vous voulez posséder une portion de l'héritage; vous dérobez donc tout le reste à Jésus-Christ..... Nous avons été les trouver quelquefois pour leur dire : Cherchons la vérité; trouvons-la ensemble; ils nous répondent : Gardez ce que vous avez; vous avez vos brebis, et moi les miennes; ne vous mêlez pas de mes brebis, puisque je ne me mêle pas des vôtres. — Dieu soit loué : j'ai mes brebis, il a les siennes. Mais Jésus-Christ, qu'est-ce donc qui lui appartient? qu'est-ce donc qu'il a acheté? Ces brebis sont-elles à vous? sont-elles à moi? Qu'elles soient donc à celui qui les a achetées, qui les a payées de son sang, qui les a marquées de son sceau. Pourquoi donc ai-je mes brebis, et vous les vôtres? si Jésus-Christ est parmi vous, que mes brebis y aillent, puisqu'elles ne sont pas à moi; et s'il est parmi nous, que vos brebis y viennent, puisqu'elles ne sont pas à vous, etc.

Et cet élan passionné d'une charité si véritablement pastorale, pour ces mêmes hommes qui le fuyoient, qui le persécutoient : « Vous êtes nos frères. — Ils ont beau nous dire : Pourquoi nous cherchez-vous? Pourquoi vous mettez-vous en peine de nous? Répondons-leur : Vous êtes nos frères. — Qu'ils nous disent : Retirez-vous de nous; nous n'avons rien de commun avec vous. — Mais pour nous, nous avons bien des choses communes avec vous. Ne confessons-nous pas un même Jésus-

Christ avec vous? Ne tenons-nous pas à un même corps sous un même chef? — Mais pourquoi, si, dites-vous, je suis déjà perdu, pourquoi donc me cherchez-vous? — O folie! ô extravagance! Eh! pourquoi vous cherché-je, sinon parce que vous êtes perdu? — Vous insistez! si je suis déjà perdu, comment suis-je encore votre frère? — C'est afin qu'on me dise de vous : Votre frère étoit mort, il est ressuscité; il étoit perdu, et votre frère est retrouvé (1). »

Et mille autres traits de cette force, qui vous font demander : Celui qui tient ce langage, est-ce Paul revenu de cette extase où il conversoit avec les Séraphins? N'est-ce pas plutôt encore le maître de Paul lui-même, ce Dieu de charité, qui disoit à ses apôtres : *Qui vous écoute m'écoute;* car c'est moi qui parle par votre bouche.

Luc, x. 16.

Suivez-le, Messieurs, sur les théâtres divers de son zèle ou plutôt de ses victoires. Cette éloquence qui vous semble être un des prodiges de ce nouvel apôtre, à quoi faut-il en rapporter le merveilleux effet? A une délicatesse profane? A la mollesse d'un langage fleuri et efféminé? Augustin n'en fut jamais coupable. A une affectation puérile d'antithèses que l'on rencontre parfois dans ses ouvrages, comme on a pu remarquer des taches dans le soleil? Augustin peut perdre quelque chose sans cesser

(1) *Enarr.* II *in* Ps. XXXII, tom. IV, part. I, pag. 207.

d'être un modèle admirable dans tout ce qu'il a de parfait (1). A quoi donc enfin ? à une éloquence en quelque sorte dramatique, animée de mouvemens et de figures, mâle, libre, généreuse dans ses ornemens, armée de *ces flèches aiguës* du Tout-puissant, lesquelles percent les cœurs les plus rebelles, entrent avec empire dans les esprits et dans les âmes ; à un pathétique sublime et populaire, par lequel le véritable orateur, se mettant en rapport avec son auditoire, révélant à ceux qui l'écoutent, et leurs propres affections, et leurs premiers intérêts, arrache non-seulement des applaudissemens, mais des larmes ; non-seulement des remords, mais des conversions, mais des restitutions, mais des réconciliations éclatantes ; *non plausus, sed lacrymas et suspiria* (2). Ps. XLIV 6.

Bien loin donc de négliger l'éloquence, le prédicateur doit employer tous ses soins à l'acquérir ; et pour cela, cultiver tous les talens que Dieu lui a confiés, par l'étude assidue des ouvrages de ces saints docteurs qui ont fixé pour tous les siècles les règles de la véritable éloquence.

Ce que nous venons de dire amène de soi-même

(1) « Un savant homme de nos jours dit souvent : qu'en lisant saint » Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est » saisi par la grandeur, par la suite, par la profondeur des pensées. » Bossuet, *Défense de la trad.* tom. III, éd. in-4°, œuvr. posth. pag. 164.

(2) S. Hieron. *epist.* XXXIV, pag. 264, tom. IV. S. Prosper, *De vit. contemplat.* lib. I. Grenade, *Rhetor.* lib. I, cap. XII.

la solution des autres difficultés. Il suffiroit, ce semble, de les exposer, pour les réfuter les unes par les autres. Toutefois, donnons-leur, Messieurs, quelque attention, à l'exemple de l'abbé Fleury qui ne les a pas dédaignées. « Les Pères, nous dit-on, » sont trop simples, sans art qui paroisse, sans di- » visions, sans raisonnemens subtils, sans érudition » curieuse, quelques-uns sans mouvemens (1). »

Reprenons : « Ils manquent d'art qui paroisse.

Que veut-on dire? Que l'art, à force de délicatesse, disparoît pour ne laisser voir que la nature? c'est un éloge. Que l'art, à force d'être négligé, ne s'y laisse pas même entrevoir? c'est une calomnie.

« On n'y trouve pas nos divisions, nos formules » de prédication moderne. »

Ni dans la Bible non plus. Est-ce une raison de ne pas la lire? Les Pères ont ignoré l'art des divisions : je veux le croire. Des critiques, des juges respectables les ont félicités, ou de ne les avoir pas connues, ou de ne s'y être pas asservis. En supposant, ce dont nous sommes en effet persuadés, que les modernes y aient beaucoup gagné, les anciens perdoient-ils beaucoup à les ignorer, ou à les méconnoître? Cette méthode arrête les écarts du génie; elle ne lui donne pas ses ailes. Cicéron, qui s'est imposé ce joug dans quelques-unes de ses harangues, s'en est affranchi le plus souvent; Démosthène ne la res-

(1) *Mœurs des chrét.* n° XLV, 5, pag. 287.

pectoit pas davantage. En ont-ils moins fait des chefs-d'œuvre? Quelques modernes, Massillon lui-même, l'ont bravée; et ces heureuses hardiesses n'ont été remarquées que pour être applaudies. Les harangues soit grecques, soit latines, conservées ou imaginées dans les histoires anciennes, n'offrent aucune trace de ces formes scoslastiques; le génie s'y montre dans sa franchise naturelle et dans toute son indépendance; ce qui n'empêche pas que l'esprit d'analyse ne suive sans beaucoup d'efforts la chaîne du raisonnement. C'est qu'il y a dans ces discours ce qui brille également dans les ouvrages des Pères, cet ordre lumineux que veut Horace (1), et qui supplée si avantageusement à la marche contrainte et monotone de nos divisions; une série progressive d'idées et d'argumentations dont rien ne gêne l'essor, une logique naturelle, qui n'a pas besoin de l'équerre et du compas pour savoir renfermer ses matières dans un cercle rigoureux.

Tous les Pères, il est vrai, ne nous offrent pas ce caractère de perfection; et il ne s'y rencontre pas toujours à une égale hauteur dans les plus parfaits. Tous les bons esprits conviennent qu'il s'y trouve des preuves foibles, des longueurs et des redites, des ornemens trop légers, des divagations, des allégories trop recherchées, quelquefois même, il faut bien

(1) *Dilucidus ordo.* Art. poet. vers 41.

en convenir avec Fénelon, des *jeux de paroles* (1). Les Latins sont à cet égard plus susceptibles de reproches que les Grecs; et pourquoi dissimulerions-nous que leur style en général s'éloigne de la pureté du siècle d'Auguste; que celui de Tertullien *est de fer* (2); que saint Cyprien tient quelquefois de l'enflure et de la dureté africaine; que saint Augustin et saint Ambroise paroissent trop avoir retenu de la profession qu'ils avoient faite de la rhétorique; qu'il y a dans Lactance une facilité qui dégénère en mollesse; que saint Léon et saint Grégoire pape ont trop souvent sacrifié aux défauts de leur siècle; que saint Pierre Chrysologue mérite peu une qualification aussi honorable; et que, parmi les Grecs eux-mêmes, et à leur tête, saint Chrysostôme, admirable dans tout le reste, aime à s'épancher dans une abondance asiatique, qui le rend parfois diffus et traînant.

C'en est bien assez de ces aveux pour faire preuve d'impartialité. Mais nous trahirions notre conscience, si nous en accordions de plus graves aux préventions de nos adversaires; et nous rougirions de prêter notre plume ou notre voix aux allégations que se sont permises, je ne dis pas seule-

(1) *Dialog. sur l'éloq.* pag. 229, et *Lettre à l'acad. franç.* ibid. pag. 301.

(2) Expression de Balzac. Voy. l'article de Tertullien dans cet ouvrage.

ment certains protestans, mais des catholiques même, contre la doctrine et l'éloquence des Pères.

Mais aussi, après avoir mis la gloire des Pères au rabais, combien la part de l'éloge l'emporte sur celle de la critique! et ne suffit-il pas pour mériter d'être placé en première ligne au rang des modèles, que les beautés surpassent les défauts; que ces défauts aient été signalés pour n'être pas contagieux; et que les beautés soient d'un ordre supérieur, pour justifier et féconder l'émulation qui les admire et les imite? Or voici, Messieurs, la conséquence à laquelle il faut que l'on s'arrête : C'est que, tels qu'ils sont, les ouvrages des Pères nous présentent des sources inépuisables de beautés de tous les genres; c'est qu'ils n'ont pas été éclipsés, pas même égalés par les modernes qui leur doivent d'ailleurs tout ce qu'ils ont d'excellent; c'est que leurs imperfections tiennent plus à leur langue qui nous est indifférente, qu'à leur éloquence qui est tout pour nous; et qu'enfin une expérience de dix-huit siècles, une succession non interrompue des plus honorables suffrages en leur faveur, nous donnent un argument assez plausible pour avoir droit de conclure que : Qui veut servir de modèle à son tour, doit commencer par les imiter.

Appelé par la seule Providence (car Dieu et les hommes nous sont témoins que nous ne l'avions pas sollicité, que bien long-temps même nous nous

y étions refusé), appelé, dis-je, à l'honneur de diriger dans la carrière de l'éloquence les jeunes candidats au ministère de la prédication; où pouvions-nous mieux chercher la matière de notre enseignement, que dans ces beaux monumens de notre Église empreints de la plus héroïque vertu et de la plus haute éloquence? Quoique notre foi ne doive son autorité ni aux talens, ni même aux succès de ceux qui l'ont défendue, il nous est bien doux cependant de ne pouvoir remonter vers ses premières traces, qu'on ne la voie environnée de trophées de gloire; et c'est là un des caractères de notre Église chrétienne, que sa jeunesse se renouvelle de siècle en siècle, et que sa fécondité se multiplie, après même qu'elle paroît s'être épuisée. Nous défions hautement aucune autre société sur la terre de nous présenter une tradition aussi constante de doctrine et d'éloquence.

Nous embrassons la vaste chaîne de nos écrivains depuis les temps apostoliques jusqu'au quinzième siècle. La connoissance du dogme, de la morale, de la discipline, vient d'elle-même se réunir à l'histoire de leur génie. Leur éloquence étant le principal objet de nos études, les discussions théologiques nous deviennent moins nécessaires qu'à tous ceux qui nous ont devancé dans ce travail. Ici rien de contesté, rien d'incertain, rien d'arbitraire. Les erreurs qui peuvent avoir échappé à quelques-uns

d'entre eux, ce qu'il peut y avoir de foible et de superflu dans leurs ouvrages, ne nous regarde pas. De même que nous nous restreignons à ne présenter d'eux que ce qui en fait des théologiens éloquens; de même la doctrine qui se produit dans nos leçons ne peut être que celle de la vérité, puisque c'est celle que l'Église a constamment approuvée. Elle ne dépend pas non plus du plus ou moins de sainteté des écrivains : Origène et Tertullien ne sont pas honorés comme saints, et pourtant l'Église ne les met pas moins au nombre de ses docteurs.

On se plaint aujourd'hui, trop souvent avec quelque amertume, non-seulement de la stérilité de la prédication, mais de la foiblesse avec laquelle un si auguste ministère est exercé. Ce n'est pas à moi à prononcer sur la vérité de cette accusation; mais si malheureusement elle étoit fondée, n'en pourroit-on pas trouver la cause dans l'indifférence presque générale où l'on est sur l'étude des saints Pères. On sait qu'il exista autrefois un saint Cyprien, un saint Augustin, un saint Jean Chrysostôme; on ignore complétement leurs ouvrages. On vous en parle, les uns, comme de monumens reculés loin de nous par des espaces immenses, que l'on ne pourroit connoître qu'à grands frais, et que d'ailleurs on n'a pas le loisir de visiter; les autres, comme s'ils avoient cessé d'exister pour le siècle présent, ensevelis sous la rouille des siècles qui les ont remplacés par d'au-

tres trésors. Quoi donc, Messieurs, un tremblement de terre a-t-il englouti ces monumens immortels? Un incendie a-t-il dévoré ces chefs-d'œuvre du génie? Un nouvel Omar est-il venu les condamner au silence, en étouffant dans les mêmes flammes, et ces écrits admirables, et jusqu'à la mémoire des hommes? Non, rien de tout cela n'est encore arrivé. Ils dorment dans la poussière des bibliothèques, comme leurs auteurs au fond de leurs sépulcres. Semblables à des voyageurs que la curiosité appelle dans les catacombes, après une visite rapide nous laissons le flambeau sur le seuil de la porte, et l'on se hâte d'aller oublier ces illustres morts dont on connoît à peine les noms.

On nous répond que le ministère en effet si important, si laborieux et si peu récompensé des paroisses, ne permet pas de se dévouer à d'aussi sérieuses études; que la plupart des jeunes prêtres eux-mêmes qui se destinent à la prédication, manquent, et des moyens nécessaires pour se procurer les nombreuses collections des Pères, et du temps qu'il faudroit pour les bien lire. Enchérissons sur la difficulté même. Ils l'auroient, nous aurons la franchise d'en convenir, ce seroit pour un très-grand nombre d'entre eux un sacrifice à peu près perdu. Le moyen de lire, de manière à en recueillir du fruit, cette énorme quantité de volumes, écrits dans des langues étrangères et souvent altérées? C'est

un océan immense à parcourir. Traduire, extraire, analyser; la vie entière n'y suffiroit pas. On s'attacheroit de préférence à quelques-uns; quel vaste champ ouvert à l'érudition et à la critique! Ira-t-on s'y engager? Que de controverses embarrassantes commandées alors par le besoin des circonstances, mais qu'aujourd'hui l'on peut négliger sans préjudice pour la science! Que de landes à traverser, de digressions à franchir, de détails prolixes et minutieux, de redites, peut-être d'inutilités réelles (1) à dévorer! Que l'on recoure à des traductions, l'inconvénient est plus grave encore. Il en est si peu où l'on soit parvenu à rendre avec l'exactitude nécessaire à toute traduction, et particulièrement à celles de cette importance (2), le caractère et le génie de tant d'écrivains divers.

Tantôt on s'est cru obligé de rendre servilement jusqu'au moindre mot, sans égard pour la différence des temps et des idiomes; scrupuleuse timidité qui ne fait, selon la pensée de saint Jérôme, qu'embarrasser le sens, et l'étouffe par la multitude des paroles, comme les blés qui ne prennent point assez de nourriture, et deviennent secs et languissans,

(1) Expression du procès verbal de l'assemblée du clergé de 1770, dans sa délibération du 27 août, pour inviter les ecclésiastiques amis de la religion et des lettres à s'occuper de la traduction des anciens apologistes.

(2) Même jugement dans le procès verbal de l'assemblée du clergé de 1775, délibérat. du 23 novembre.

quand la moisson est trop abondante (1). Nous nous gardons bien de comprendre dans cette censure les versions latines qui ne sauroient être trop exactes, parce qu'elles reçoivent à leur tour l'autorité des originaux. A ce titre, les sages et savans interprètes dont elles furent l'ouvrage, les Fronton du Duc, les Billy, les Montfaucon, ne peuvent être payés de trop de reconnoissance. Mais toujours asservis à la lettre, ils manquent aussi presque toujours l'esprit de leurs auteurs ; et, comme l'a dit un écrivain illustre par sa science, c'est peu de lire, peu de recueillir les ouvrages; le mérite est de choisir, de les bien ordonner, de leur conserver leur langage (2).

Tantôt sous le nom de traductions des Pères, on a publié des abrégés informes, des extraits infidèles, de vicieuses mutilations qui les ont défigurés, ou des parodies plus coupables encore qui déroboient le caractère des pensées et du génie de ces écrivains, n'en faisoient voir que le squelette sans mouvement et sans vie.

N'y avoit-il pas un milieu à tenir entre ces extrêmes ? Nous l'avons cru possible, et nous osons le tenter.

(1) *Epist.* XXXIII. Oper. tom. IV, pag. 251. Nous donnons cette lettre, traduite en grande partie, à la suite de ce discours préliminaire.

(2) *Legere aut colligere parum est; seligere, disponere, eloqui poscit laudem.* Sainte-Marthe, note marginale de son exemplaire imprimé du *Gallia christiana*, transcrite par Rich. Simon, *Bibliothèque critique de* Sainjore, tom. I, pag. 146.

S'il est indispensable pour former l'orateur chrétien, de se bien pénétrer des Pères; tout n'étant pas d'une égale importance dans leurs ouvrages, il y faut apporter un choix : nous publions une BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DES PÈRES GRECS ET LATINS, considérés sous le rapport de l'éloquence.

Les traductions qui en ont été publiées jusqu'ici nous ayant paru pour la plupart à une grande distance des originaux, nous avons cru pouvoir en hasarder de nouvelles. Quand il nous arrive d'emprunter, nous ne manquons pas d'en avertir.

Nous les partageons en quatre classes :

Les Pères APOSTOLIQUES, ceux qui vécurent le plus près des apôtres, et dont les écrits empreints, selon l'expression de Bossuet, de la première séve du christianisme, nous ont été conservés, dit un autre écrivain, par un miracle spécial de la Providence (1).

Les Pères APOLOGISTES, qui publièrent, du pied des échafauds, ces lumineuses défenses du christianisme encore aujourd'hui si propres à confondre ses modernes adversaires.

Les Pères DOGMATIQUES, tous ceux de qui les discours ou traités contiennent les plus riches dé-

(1) Bossuet, *Défense de la tradit. et des SS. Pères, contre* Rich. Simon. *Œuvres posth.* éd. 1753, in-4°, tom. III, pag. 165. Racine, *Histoire ecclés.* d'après l'abbé Fleury, Tillemont, Cotelier, etc.

veloppemens de la foi et de la morale évangélique.

Les Pères CONTROVERSISTES, ceux qui florissoient à l'époque où la controverse commença à prévaloir sur l'éloquence, et qui, dans la décadence du goût, firent briller encore quelques étincelles du feu sacré que saint Bernard, au douzième siècle, ralluma pour un moment.

Nous arrêtons notre travail au quinzième siècle. Chacun de ces articles est précédé d'un discours préliminaire sur le caractère du temps ou des principaux ouvrages que nous exposons, soit en les traduisant en totalité ou par extraits, soit en les faisant connoître par des analyses.

Nous nous sommes fait un devoir de satisfaire au vœu qui nous a été exprimé, pour que l'on pût rencontrer dans cet ouvrage les notes nécessaires à l'éclaircissement des textes, sans être obligé de les chercher ailleurs; aussi-bien que des notices sur les écrivains, sur l'influence qu'ils ont eue, sur les jugemens qui en ont été portés, sur les principales imitations qui en ont été faites. L'ambition du prêtre ne doit pas se borner à être simplement utile, mais à l'être le plus possible.

Parmi ces écrivains, il en est un surtout que son nom seul recommande particulièrement à la studieuse émulation du prédicateur: c'est celui que tous les siècles chrétiens ont surnommé Chrysostôme. L'abbé Fleury l'appelle *le modèle achevé du prédi-*

Digitized by Google

cateur (1); Bossuet, *le plus grand prédicateur de l'Église* (2); le cardinal Maury ajoute qu'il *mérite surtout cette préférence spéciale de l'orateur sacré* (3). Appliqué à sa lecture dès notre plus tendre jeunesse, et sans cesse ramené à l'étude de cet admirable génie par les circonstances diverses où la Providence nous a placé, nous expliquerons par le sentiment d'une prédilection toute particulière, l'extension donnée à son article, dans notre ouvrage. Nous distribuons le recueil choisi de ses œuvres, en trois sections principales qui nous semblent embrasser notre théologie chrétienne tout entière, FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ; parce qu'à chacun de ces trois chefs capitaux viennent s'attacher tous les sujets accessoires qui forment la matière de la prédication (4). Au moyen de ce plan, nous élaguons tout ce qui peut l'être impunément pour la gloire du maître comme pour l'instruction des disciples; nous reproduisons tout ce que le talent de la parole offrit jamais de plus intéressant dans la chaire chrétienne.

Bien que l'instruction des jeunes prédicateurs

(1) *Mœurs des chrétiens*, n° XL, pag. 288, édit. de Paris, 1766.

(2) *Vie de Bossuet*, par M. le card. de Beausset, tom. I, liv. I, pag. 78.

(3) *Essai sur l'éloq. de la chaire*, tom. II, pag. 222.

(4) Cette division, en quelque sorte sacramentelle, auroit pu encore être plus simple. Notre Seigneur réduit toute la loi à deux commandemens; son évangéliste, toutes les conditions pour arriver à la vie éternelle, à *la connoissance*, mais connoissance pratique *du seul Dieu véritable, et de Jésus-Christ qu'il a envoyé*. Jo. XVII. 3.

soit le premier but que nous nous sommes proposé dans la composition de notre ouvrage; on entrevoit aisément de quelle utilité il peut être pour toutes les classes de lecteurs. Les fidèles y trouveront abondamment de quoi se fortifier dans la foi et s'exciter à la piété. Le sacerdoce, du moins nous aimons à le croire, ne manquera pas d'accueillir un ouvrage qui met dans ses mains, à si peu de frais, des richesses qui sont pour nous des propriétés de famille, une source inépuisable de doctrine et d'éloquence. Le simple laïque, pour peu qu'il soit sensible aux charmes du vrai beau, ne refusera pas davantage ses encouragemens à nos efforts. Eh! quel est le littérateur qui ne voulût avoir dans sa bibliothèque un saint Grégoire de Nazianze, un Tertullien, un saint Jean Chrysostôme, au moins à côté de Démosthène et de Cicéron?

Après avoir aplani, autant que possible, les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de notre vénérable antiquité, il ne nous reste plus à combattre qu'une seule objection. Le résultat de ces laborieuses études quel sera-t-il? A la bonne heure, nous dit-on, pour ce que l'on appelle les prédicateurs de profession; mais aujourd'hui est-il donc si nécessaire d'avoir pâli sur les Pères et les docteurs de l'Église, pour bien savoir faire un prône? Or, l'instruction des villes et des campagnes n'en demande pas davantage.

Oui, Messieurs, c'en est assez : car c'est là tout le prédicateur, tout l'homme de la religion. Et c'est pour cela même que l'on ne sauroit trop étudier les Pères; car leurs plus éloquens discours que sont-ils autre chose que des prônes? Absorbés tout entiers (1), et bien plus que nous, par les fonctions religieuses, par d'immenses travaux sur les parties diverses de l'érudition sacrée, quelquefois par des administrations civiles, et par une correspondance qui s'étendoit jusqu'aux extrémités de l'univers, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Ambroise, un saint Jean Chrysostôme, un saint Augustin, prêchant plusieurs jours de suite (2) et souvent sur des matières qui exigeoient la plus profonde connoissance de la théologie et des mœurs, en présence des païens, des juifs, des philosophes, des grands et des maîtres du monde, consumoient-ils les restes de leur temps à des compositions oratoires travaillées didactiquement? Non. C'étoit dans le langage simple de l'homélie

(1) C'est la judicieuse réflexion de l'abbé Fleury tant dans son livre des *Mœurs des chrétiens*, n° XL, pag. 286, que dans son *quatrième disc. sur l'hist. ecclés.* n° X, pag. 163, édit. de Paris, 1763.

(2) Fleury, Tillemont, Bingham, *Origin. eccles.* tom. VI, pag. 130; Lestrange, *Offices divins*, chap. IV, pag. 98. Saint Augustin renvoie souvent aux discours qu'il avoit prêchés la veille. Et qui fut jamais plus occupé que ce grand évêque? Il raconte lui-même dans ses *Confessions*, liv. VI, ch. III, n° 3, que saint Ambroise n'étoit jamais sans avoir un livre à la main : Est-il un évêque, un prêtre de nos jours, dont la vie soit aussi active que l'étoit celle du saint archevêque de Milan?

qu'ils expliquoient l'Écriture, en développoient les sens cachés, pour les appliquer à la conduite des mœurs, livrant leur âme tout entière aux transports du saint enthousiasme qui fait penser et dire de grandes choses, et reportant sur tous les objets où s'attachoient leurs regards, la lumière qu'ils puisoient au centre unique de toutes les clartés. C'étoit dans le langage simple de l'homélie, qu'ils proclamoient *les jugemens du Seigneur*
Ps. cxviii. 46. *devant les rois de la terre, sans être confondus;* qu'ils poursuivoient sans relâche les vices et les erreurs, à mesure qu'ils les voyoient se produire dans le champ du père de famille. C'étoit par le langage simple de l'homélie, que leur voix, rapide comme l'éclair, impétueuse comme la foudre, retentissoit dans les solitudes des consciences, pour les ébran-
Ps. xxviii. 5. ler; abattoit les *cèdres du Liban*, rendoit la vue aux aveugles, et ressuscitoit les cadavres ensevelis dans les tombeaux de l'iniquité. C'étoit par le langage simple de l'homélie, qu'ils excitoient ces vives acclamations, et ces brusques éclats d'une admiration si pénible à la modestie des Augustin et des Chrysostôme, mais qui témoignoient assez, comme parle un rhéteur célèbre (1), quelles tempêtes se remuoient au fond des cœurs.

Non, non, Messieurs, il n'est pas plus défendu au prône d'être sublime, qu'au sermon d'être popu-

(1) Expressions familières à Longin, dans son *Traité du sublime*.

laire. Pasteurs vénérables, et vous leurs dignes collègues (1), les fruits journaliers qui couronnent vos prédications et vous récompensent de votre dévouement, attestent bien mieux que ma foible opinion, l'excellence de votre méthode. C'est vous, vous surtout, les pères de vos paroisses, les pasteurs de vos enfans, qui connoissez vos brebis comme vos brebis vous connoissent. Ceux qui nous écoutent, nous les appelons nos frères; vous, vous les appelez vos enfans. C'est vous qui soutenez éminemment à la prédication évangélique l'auguste caractère de la parole de Dieu; ailleurs, elle est trop souvent peut-être la parole de l'homme. Non pas que je veuille méconnoître les talens et les succès des prédicateurs de profession; qui suis-je pour oser juger mes maîtres et mes modèles? S'il en étoit ainsi, les pierres de ces temples, qui retentissent encore des pathétiques accens des Bourdaloue, des Massillon, des Beauvais, des Beauregard, des Lenfant, crieroient contre moi. Mais je ne parle ici que par comparaison. Nuées passagères que le vent emporte, nous passons comme des images vaines; fleuves d'éloquence, si l'on veut, mais fleuves qui passons par-dessus les têtes de nos auditoires. C'est le pasteur éloquent, c'est le prôneur, quand il sait être sublime et populaire, qui, comme le prophète,

Joan. x. 3.

(1) Messieurs les curés et prêtres des paroisses de Paris présens à la séance.

Jérem. I. 10. *abat et réédifie, qui déracine et qui plante.* Or, voilà, Messieurs, les leçons que nous venons prendre à l'école des Pères. Tout l'objet de notre enseignement est d'en faciliter l'étude, de vous épargner des recherches laborieuses, d'offrir à vos méditations leurs beautés applicables à nos prédications, et des richesses que chacun de nous peut s'approprier sans craindre d'être plagiaire.

Daigne l'Auteur de tous les biens répandre sur les efforts du maître et sur l'émulation des élèves cette grâce vivifiante qui seule donne l'accroissement à la semence que jettent nos foibles mains!

1. Cor. III. 7.

NOTICE

SUR LES COLLECTIONS DES SAINTS PÈRES.

Nous devons à l'instruction du jeune prédicateur de lui indiquer les principaux recueils publiés sur les saints Pères, afin de le diriger dans le choix de ses études et de ses acquisitions. On juge bien que ce n'est pas à l'érudition que nous présentons cette notice.

L'Église respiroit à peine, à la suite des violentes persécutions qui ensanglantèrent son berceau; l'on s'occupa de recueillir, avec les actes qui en avoient signalé les vertus, les écrits qui avoient illustré sa doctrine. Ce que Cicéron avoit fait pour les orateurs, Suétone pour les grammairiens, Eusèbe de Césarée, sous Constantin, l'entreprit pour les écrivains ecclésiastiques. Il inséra dans son *Histoire de l'Église*, les monumens des trois siècles qui l'avoient précédé, et transmit à la postérité les noms les plus célèbres des hommes qui s'étoient dévoués à sa défense, des fragmens précieux, et quelques ouvrages entiers parmi ceux qui avoient acquis la plus haute renommée. Saint Jérôme, venu un siècle après Eusèbe, publia un livre exprès *Des auteurs ecclésiastiques*, ou *Des hommes illustres* (1); double titre sous

(1) *De viris illustribus, seu de Claris scriptoribus, seu Liber aut Cata.*

lequel il est également connu, profita de l'ouvrage de son prédécesseur, l'étendit, moins par des citations que par des jugemens exprimés avec sa concision ordinaire. Ce traité qui fut traduit en grec, du vivant de saint Jérôme, par Sophrone, méritoit bien assurément cet honneur : pourtant il n'a pas échappé à la juste censure de saint Augustin, qui lui reproche des omissions considérables (1). Ce n'est guère qu'un catalogue. Son plus bel éloge est d'avoir donné l'idée d'ouvrages plus étendus où la critique seconde l'érudition. Continué par Gennade de Marseille, il fut poursuivi successivement par saint Isidore de Séville, Honoré d'Autun, Sigebert de Gemblours, Henri de Gand, Pierre diacre, l'abbé Trithème, Aubert le Myre, Sixte de Sienne, Conrad-Gesner, Scultet, le cardinal Bellarmin, Possevin, Latinius (*Latino Latini*), Labbe, et Guillaume Cave. La plupart ne nous ont laissé que de simples nomenclatures. Le fameux archevêque de Constantinople, Photius, est celui de tous qui paroît être le mieux entré dans les vues d'Eusèbe. Sa *Bibliothèque*, ouvrage immense qui nous étonneroit encore aujourd'hui avec tous les secours que l'imprimerie prodigue à la science, contient des extraits de plus

logus Scriptorum ecclesiasticorum. Oper. tom. IV, part. II, édit. Martianay, pag. 95 et suiv.

(1) Et lui propose des additions importantes. Voyez tom. II, pag. 86 et suiv. *Opera S. August.*, edit. Benedict.

de deux cent quatre-vingts auteurs qu'elle a sauvés de l'oubli, et du naufrage des temps. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'étendue et la variété des connoissances, l'esprit d'analyse et la rectitude ordinaire des jugemens, l'abondance et la chaleur du style, bien que dans les matières théologiques l'auteur commence à s'éloigner de la gravité comme de l'exactitude des temps primitifs. Mais autant ces vastes recueils sont utiles à consulter dans les questions qui intéressent l'histoire et la critique, autant restent-ils stériles pour l'art qui nous occupe. Confondus pêle-mêle dans la foule d'objets étrangers à l'éloquence, le peu qui s'y rencontre de morceaux oratoires, échappent nécessairement aux recherches même de la curiosité. Ce sont des trésors enfouis dans la mine.

La révolution dont Wiclef avoit allumé dans l'Europe les premières étincelles, et dont Luther fit un immense incendie, imprima aux esprits une activité qui les porta naturellement vers l'étude des anciens, puisqu'eux seuls pouvoient fournir les témoignages à invoquer dans les controverses agitées par les novateurs. La science et les lettres reparoissoient après une éclipse de plusieurs siècles. Les écrits des saints Pères, exhumés, commentés, multipliés par les traductions, semblèrent reprendre une nouvelle vie. Pas un érudit de profession qui n'aspirât au titre d'éditeur de quelqu'un de ces

illustres écrivains, et ne voulût associer son nom à leur immortalité (1). Estimables sans doute, et dignes de toute notre reconnoissance pour avoir ouvert la route que les modernes éditeurs ont si fort agrandie (2), leurs travaux, pour la plupart effacés par les productions postérieures, n'ont servi qu'à décorer le triomphe de ceux qui leur ont succédé, et n'existent plus que dans les bibliothèques et dans les souvenirs des savans.

Mais les ouvrages des saints Pères n'avoient été publiés qu'individuellement; plusieurs, pour ainsi dire, par fractions, et tous d'une manière incomplète, lorsqu'en 1575 un docteur de Sorbonne, Marguarin de la Bigne, publia sous le titre de *Sacra bibliotheca veterum Patrum*, une collection des Pères grecs et latins, distribués selon l'ordre des siècles où ils vécurent. Cette édition, successivement augmentée tant par lui-même que par les docteurs de l'université de Cologne, se composoit, en 1622, de quinze volumes in-fol. Cent ans après son premier fondateur, un autre docteur en théologie, Philippe

(1) Entre autres, Erasme; Pamelius, évêque de Saint-Omer; Ciaconius, Jean Leunclave, Vossius, Genebrard, Nic. Rigaut, Fronton du Duc.

(2) Guill. Cave avança un étrange problème, quand il soutint dans son *Hist. littér. des écriv. ecclés.* (*Prolégom.* sect. 5), au sujet des éditions des Pères, que plus elles sont anciennes, plus elles sont fidèles. Du Pin semble tenir à la même opinion. Justel l'a amplement réfutée dans un mémoire qui se lit au tom. 1 de la *Bibliothèque critique de Rich. Simon*, sous le nom de Sainjore, pag. 255.

Despont, en fit paroître une nouvelle à Lyon, 1677, 27 volumes in-fol. sous le titre de *Maxima bibliotheca Patrum*. D. Nicolas Le Nourry, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, y ajouta, vers 1703, un supplément sous ce titre : *Apparatus ad bibliothecam Patrum*, Paris, 2 vol. in-fol. augmentée encore par *l'Index* de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol. et le recueil particulier des Pères de la primitive Église, *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La bibliothèque générale des Pères présente aujourd'hui 31 vol. in-fol. La saine critique et la bonne théologie qui distinguent tous les ouvrages de dom Le Nourry, font regretter qu'il n'ait pas exécuté le projet qu'il sembloit avoir conçu d'une nouvelle édition de la Bibliothèque des Pères. Il ne va pas au delà de saint Clément d'Alexandrie. Cette effrayante prolixité fit concevoir au docteur Elies Du Pin le dessein d'une bibliothèque nouvelle, qui, réunissant l'histoire et la critique aux avantages d'un format plus portatif et d'un langage plus populaire, offrît le tableau universel, mais abrégé, de nos dix-huit siècles chrétiens, et, dans un seul livre, pût tenir lieu de tous les autres. C'est ce que promettoit l'annonce de son ouvrage, ainsi intitulé : *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, contenant : l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons, que de ceux qui se sont perdus, le*

sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement de leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages. Le premier volume parut in-8°, en 1686; il fut reçu avec applaudissement. L'ouvrage entier est de cinquante-huit volumes in-8°. Il n'étoit encore qu'à ses commencemens, lorsqu'un savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, D. Petit-Didier, crut y remarquer une foule d'inexactitudes, d'omissions graves, de jugemens hasardés, de citations infidèles, de traductions artificieuses ou superficielles, de contradictions même; une partialité vraiment condamnable, soit dans les éloges, soit dans les censures; de fautes, en un mot, qui supposoient plus que de la précipitation ou de la distraction dans le travail. L'accusation fut rendue publique en 1691. Les remarques de D. Petit-Didier forment trois volumes in-8°. Une autorité bien plus respectable encore ne tarda pas à dissiper le prestige des premiers succès qu'avoit obtenus le livre de Du Pin. Bossuet, accoutumé à porter dans ses lectures ce coup d'œil perçant de l'aigle qui, des hauteurs où il plane, démêle et pénètre les objets les plus cachés, avoit découvert le venin que recéloit la nouvelle Bibliothèque; elle fut dénoncée par lui à l'archevêque de Paris, M. de Harlay, qui la flétrit par une censure solennelle en date du 16 avril 1693. La condamnation porte sur ces principaux chefs: premièrement,

que l'auteur affoiblit la piété des fidèles envers la sainte Vierge, et ne combat certaines pratiques abusivement établies, qu'en donnant dans des excès propres à anéantir le culte légitime qui est dû à la sainte Mère de Dieu; secondement, qu'il favorise hautement le nestorianisme; troisièmement, sur ce qu'il affoiblit le respect dû à la chaire apostolique, en paroissant révoquer en doute les titres de sa primauté; quatrièmement, qu'il attribue aux saints Pères des erreurs sur les dogmes de l'immortalité de l'âme, et de l'éternité des peines de l'enfer; cinquièmement, qu'il parle en général des mêmes Pères avec une liberté également contraire à la vérité et à la décence (1). On pourroit ajouter que sa doctrine occulte ou manifeste, tend à accréditer le Richérisme, et d'autres sectes ennemies de la hiérarchie et de l'unité de l'Église catholique. Ces inculpations, prouvées par le savant évêque de Meaux avec la plus palpable évidence ont plus aidé peut-être, à la célébrité de Du Pin que les éloges mêmes de ses apologistes, et ne laissent à ses partisans, s'il lui en

(1) Le mémoire de Bossuet qui a servi de fondement à la sentence de l'autorité épiscopale, se trouve dans le troisième volume de ses *OEuvres posthumes*, in-4°, 1753. Il le conclut en ces termes : « Sans pousser plus » loin l'examen d'un livre si rempli d'erreurs et de témérité, en voilà » assez pour faire voir qu'il tend manifestement à la subversion de la reli- » gion catholique; qu'il y a partout un esprit de dangereuse singularité » qu'il faut réprimer; et en un mot, que la doctrine en est insuppor- » table. » Pag. 546.

reste encore, d'autre ressource que de s'unir aux protestans qui ont eu leurs raisons pour le vanter, et s'appuyer de ses témoignages.

Je ne vois pas de quelle utilité peut être, pour l'instruction du jeune prédicateur, un pareil ouvrage, qui, outre le danger des fausses idées à prendre sur le dogme et la discipline de notre Église, amène aux plus injustes préventions contre l'éloquence des saints Pères, qu'il apprend si peu à connoître, et moins encore à admirer.

Ces défauts firent bientôt sentir à tous les bons esprits le besoin d'opposer au livre de Du Pin un ouvrage sur un plan à peu près semblable, mais où les droits de la vérité catholique, et l'honneur de ses plus illustres défenseurs fussent mieux appréciés. Dom Remy Cellier, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, se chargea de l'entreprise. Il l'exécuta sous le titre d'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, contenant leur vie, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale et sur la discipline de l'Église; l'histoire des conciles tant généraux que particuliers, et les actes choisis des martyrs.* Il embrassoit un champ plus vaste encore que son prédécesseur, puisqu'il remonte jusqu'aux livres historiques, tant canoniques qu'apocryphes, de

l'ancien et du nouveau Testament, et parcourt, à l'imitation de saint Jérôme, les livres de Josèphe, de Philon, et des autres historiens juifs. Mais il n'a pu le remplir en entier. L'auteur s'arrête à saint Bernard. S'il n'y a pas laissé l'empreinte du génie, du moins il ne l'a pas marqué par des chutes. Sa marche est plus lente, mais elle est sûre. D. Cellier supplée au silence de Du Pin, et répare ses omissions; il relève ses erreurs, corrige ses inexactitudes, porte la sonde bien plus avant dans les difficultés; il n'affirme qu'avec preuves, discute en homme qui cherche la vérité, non en sceptique qui la fuit; prononce, non d'après ses propres arrêts, mais sur les témoignages et les jugemens les plus graves, qu'il recueille et qu'il compare; et parce que, comme il le dit lui-même, la vérité n'est jamais plus pure que dans ses sources (1), il ne manque jamais de les indiquer. On lui a rendu cette justice, que ceux qui ne veulent ou ne peuvent point lire les saints Pères dans les originaux, doivent compter sur la fidélité de ses extraits (2). Son style, il est vrai, manque de chaleur et de mouvement (son sujet ne l'en rendoit guère susceptible); mais il n'est point dépourvu de correction et d'une certaine noblesse; quand il est soutenu par quelqu'un des écrivains françois qui

(1) *Préface*, pag. 13

(2) *Dictionn.* de Chaudon et de Feller, article *D. Cellier*.

s'étoient exercés avant lui sur les mêmes matières; ce qu'il ne dissimule pas, reconnoissant avoir beaucoup profité des ouvrages de Du Pin lui-même, de l'abbé Fleury, de Basnage, de Petit-Didier, de Tillemont (1), celui des modernes qui ait le mieux saisi la pensée des anciens quand il les traduit. Pourtant il ne s'asservit pas tellement à leur opinion qu'il n'ose point penser par lui-même; mais ce n'est jamais aux dépens du respect dû à la foi et à la tradition. Toujours exact et profond, D. Cellier plaira moins peut-être à des lecteurs frivoles. Il fournit bien davantage à l'instruction, et satisfait la curiosité même des plus savans.

Cet ouvrage, qui n'a été ni achevé ni continué, est de vingt-cinq volumes in-4°, en y comprenant la table et l'*Apologie des saints Pères contre Barbeyrac*. Il a été publié depuis 1729 jusqu'en 1765. Il a donc coûté à l'auteur trente-deux ans de travail.

Un fonds aussi étendu et aussi diversifié que celui d'une *Histoire universelle des auteurs ecclésiastiques*, permettoit peu à l'écrivain de s'appesantir sur le mode de l'enseignement. D. Cellier a dû le faire connoître par des éloges plutôt que par des exemples, indiquer plutôt que citer. Les monumens de l'éloquence chrétienne n'y peuvent être traités qu'accessoirement. Telle est aussi sa méthode; il se borne à exposer sommairement les su-

(1) *Préfac*, pag. 20.

jets des homélies et autres ouvrages des saints Pères où leur génie s'est développé avec le plus d'éclat, à en fixer les dates et les circonstances, à en produire quelques passages des plus remarquables; voilà tout. Il apprend à connoître la doctrine constante de l'Église, non le génie des hommes qui l'ont si fort honorée. Outre que leurs pensées, leurs pathétiques mouvemens, la ravissante onction qui les caractérise, les tableaux animés, les traits vigoureux, sublimes, parsemés dans leurs écrits, demandoient un autre traducteur pour les bien rendre, tout cela disparoît dans l'inévitable sécheresse des analyses. Ce sont des éclairs échappés d'une nuit sombre, non la clarté vive et soutenue qui brille sur tous les points d'un vaste horizon. Les ouvrages mêmes dont on y rend compte n'ont plus, dans l'abrégé qui les mutile, cet ensemble qui du moins pourroit suppléer par la beauté de l'ordonnance à la beauté de la décoration. Il n'est pas difficile de préjuger combien ce travail est insuffisant pour nous.

Ce que l'ouvrage du savant bénédictin laisse désirer, un autre religieux dominicain avoit essayé, dès l'an 1662, de l'exécuter, par une *Bibliothèque des Pères à l'usage des prédicateurs*, imprimée à Paris, en huit volumes in-folio, où l'Évangile de chacune de nos solennités se trouve expliqué par tout ce qu'en ont écrit les Pères grecs et latins de tous les âges. Le titre de l'ouvrage en expose le des-

sein et la distribution (1). L'auteur, le P. Combefis, commence par en exposer le texte, dont il établit la concordance; puis il détaille les versets, pour rassembler à la suite de chacun d'eux les interprétations successives et diverses que les Pères en ont fournies, ce qu'il appelle *glossa ordinaria* et *catena aurea*; enfin les discours entiers qu'ils nous ont laissés sur chacun de ces mêmes Évangiles.

Il avoit puisé l'idée de ce travail dans un recueil antérieurement publié par les ordres de Charlemagne, et par les soins d'Alcuin, sous le titre : *Bibliotheca homeliarum et sermonum priscorum Ecclesiæ Patrum*, depuis imprimé en quatre gros volumes, à Lyon, 1588. Le nouvel éditeur enchérit beaucoup sur son modèle. On conçoit dans quelles immenses recherches cet amas de compilations a dû l'engager; on conçoit plus difficilement l'utilité qui peut en revenir au jeune prédicateur. L'ouvrage seroit profitable si Combefis avoit su choisir; mais parce que ses loisirs lui permettoient à lui de fouiller dans tous les souterrains de ces mines en effet précieuses, pouvoit-il se promettre la résignation nécessaire pour l'accompagner dans une route aussi longue, sans cesse se repliant sur elle-même, traversée par des landes pénibles, et

(1) *Bibliotheca Patrum concionatoria, hoc est : Anni totius evangelia, festa dominica, sanctissimæ Deiparæ, illustriorumque sanctorum solemnia Patrum symbolis, tractatibus, panegyricis illustrata ac exornata.*

rendue plus obscure encore par l'idiome souvent barbare des écrivains du moyen et du dernier âge, ou du traducteur lui-même? Ce n'est qu'une lourde et fastidieuse compilation hérissée d'incorrections, de redites, de fautes de toute espèce. On a dit de l'auteur, que quand il traduit, il parle grec en latin; tant sa diction est barbare; il semble affecter la sauvage érudition de posséder mieux le jargon corrompu des siècles de fer, que la langue polie du siècle d'Auguste.

On ne gagnera pas davantage à remplacer cette pesante collection par les recueils si fort multipliés durant les seizième et dix-septième siècles, sous les noms de *Spicilegia*, *Polyanthœa*, *Flores doctorum*, *Anthologie sacrée*, *Pensées ou Sentences tirées des saints Pères*, *etc.*, *etc.* J'ose invoquer ma propre expérience contre ces abrégés parasites ou ces fragmens mutilés qui ne servent qu'à favoriser la paresse; et pour lesquels on n'a bientôt conçu que des dégoûts, quand on s'est une fois livré franchement à l'étude des ouvrages eux-mêmes. Quant aux sentences ou apophtegmes, images éclatantes, comparaisons et métaphores, les recueils en sont bons, pourvu qu'on les ait faits soi-même en lisant, comme je ne cesserai pas, Messieurs, de vous le recommander, nos saints docteurs, la plume à la main. Ce sont les ornemens de l'édifice, et non pas l'édifice même.

C'étoit à feu M. l'évêque de Sénez, J.-B.-Ch.-Marie de Beauvais, que sembloit être réservé l'honneur de nous faire bien connoître les Pères sous le rapport de l'éloquence. Il avoit prouvé dans ses belles compositions oratoires, surtout dans ses Oraisons funèbres, combien il s'étoit pénétré de leur onction et de leur autorité. Libre des soins de l'épiscopat, par la démission de son évêché, il voulut étendre encore les bienfaits de son apostolat, en consacrant, dans sa solitude du mont Valérien, ses études et ses talens à l'instruction des nouveaux Timothées qui se destinent à l'œuvre la plus importante du saint ministère. C'étoit à une époque où la décadence du goût et de la véritable éloquence s'étoit introduite jusque dans la chaire chrétienne, d'où elle avoit banni presque totalement l'Écriture et nos saints docteurs. Fortement persuadé de la nécessité de les y ramener pour y ramener l'éloquence, l'évêque de Sénez conçut le projet de son *Orator sacer*, ou Bibliothèque du prédicateur, laquelle embrassant, dans un ordre plus méthodique, l'universalité des sujets sur lesquels le génie de nos saints docteurs s'est exercé, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, depuis le premier concile de Jérusalem, jusqu'au concile de Bordeaux, tenu en 1624; depuis l'Épître de saint Barnabé, jusqu'aux écrits de saint Charles Borromée inclusivement, met l'orateur chrétien en pos-

session de tous les matériaux que l'éloquence nous a transmis, tant sur le dogme que sur la morale. « Les écrits même des siècles d'ignorance, » est-il dit dans le mémoire qui devoit servir de discours préliminaire à ce grand ouvrage, et que nous avons sous les yeux, « devoient être compulsés; et des » auteurs ensevelis jusqu'à présent dans la pous- » sière des bibliothèques, oseront se montrer au » public, et attesteront à notre siècle que la reli- » gion eut ses lumières dans tous les temps, et » qu'au milieu même des ténèbres de la barbarie, » elle produisit des écrivains au moins estima- » bles (1). »

Une telle entreprise sembloit être au-dessus des forces d'un seul homme. M. de Sénez s'associa une sorte de conseil composé de savans distingués. « Nous ne doutons pas, dit M. l'abbé de » Boulogne, aujourd'hui évêque de Troyes, que cet » ouvrage, fait avec autant de goût que de soin, » n'eût été, s'il eût pu le finir, d'un grand avantage » pour ceux qui se destinoient au ministère de la » chaire (2). »

La révolution vint! elle a tout dévoré. Le plan

(1) Ce mémoire, composé par l'abbé de Rivaz, nous a été communiqué par M. l'abbé Lambert l'un des collaborateurs de M. l'évêque de Sénez, et chapelain de son altesse sérénissime monseigneur le duc de Penthièvre.

(2) Notice histor. sur M. l'anc. év. de Sénez, en tête de l'édit. de ses sermons, 1er vol. pag. 35.

seul, et quelques fragmens de peu d'importance, existent dans la mémoire et dans les porte-feuilles de quelques hommes reconnoissans.

La perte n'en a point été réparée par la *Bibliothèque portative des Pères*, de Tricalet, dont l'insuffisance avoit été sentie par l'évêque de Sénez, par ses savans et utiles collaborateurs, par tout le clergé de France, qui avoit accueilli avec les plus honorables encouragemens le dessein de l'*Orator sacer*.

M. Tricalet, docteur en théologie, l'un des directeurs du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, fit paroître en 1758, son premier volume, qui s'accrut de huit autres volumes in-8°, jusqu'en 1762, où le dernier fut publié après la mort du vertueux écrivain.

L'éditeur explique ainsi le titre de l'ouvrage : « Comme cette bibliothèque commença de paroître » dans un temps où l'on rendoit tout portatif, on » l'intitula : *Bibliothèque portative des Pères.* » Les sept premiers volumes parcourent très-sommairement les siècles écoulés depuis saint Ignace d'Antioche jusqu'à saint Bernard. Les deux derniers contiennent les sentences extraites des Pères, d'abord en françois, puis en latin, et encore en françois, déjà répandues dans le corps de l'ouvrage à la suite de chacun d'eux; ils ne forment à proprement parler qu'une répétition de l'un et de l'autre et de

tout l'ouvrage ; ce qui ramène à sept volumes seulement toute cette antiquité dont les travaux nous étonnent par leur fécondité autant que par l'élévation des monumens qu'elle nous a laissés. Tel qu'il est, l'ouvrage a eu du succès. Ce n'est qu'un abrégé de D. Cellier, trop succinct pour les savans, pour ceux même qui n'aspirent pas à l'être, nul pour les orateurs ; borné à de maigres analyses ; copié, comme *l'Histoire* du bénédictin, sur les ouvrages de ses devanciers ; n'offrant, comme eux tous, que des traductions lâches, diffuses, incomplètes, plus propres à donner des préventions contre les Pères, qu'à exciter une bien vive admiration pour leur génie.

Toutefois, nous serions coupables d'ingratitude, d'injustice même, si nous refusions l'hommage de l'estime et de la reconnoissance aux laborieux écrivains qui se sont dévoués à ces pénibles veilles, et nous ont facilité l'étude de la science. Honneur, honneur immortel, particulièrement à ces savans bénédictins, si mal récompensés de tant de services rendus par eux à la religion, à la piété chrétienne, aux lettres humaines, à la société, à l'humanité tout entière ! Que leur exemple même anime notre émulation ; que leurs ouvrages la dirigent. On les a comparés, ces ouvrages, à des lampes qui brûlent près des morts ; elles éclairent leur cendre, et ne la raniment point. Elles amènent

du moins auprès de leurs sépulcres. Venons, venons, Messieurs, à la clarté qu'elles nous présentent, reconnoître ces vénérables débris de notre antiquité sainte ; allons interroger leur cendre auguste. Chrysostôme brûloit de contempler celle de Paul ; et la cendre de Paul sembloit se ranimer à la voix de Chrysostôme. Que s'il ne nous est pas donné de les lire, de les entendre dans leur propre idiome ; leur esprit du moins, perçant encore ainsi que le soleil à travers les nuages, et se faisant jour à travers les voiles dont la traduction les couvre, parlera à votre cœur, et passera jusque dans votre langage, pour le consacrer, le vivifier et l'embellir.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE TRADUIRE.

SAINT JÉRÔME,

(*De optimo genere interpretandi.* Epist. XXXIII, ad Pammach.)

L'APÔTRE saint Paul ayant à se défendre devant le roi Agrippa des crimes qu'on lui imputoit, et sachant qu'il avoit affaire à un juge éclairé, capable de l'entendre, commence par se féliciter de l'avoir pour juge, et, sûr du succès de sa cause, il ouvre la bouche pour lui dire : *Je m'estime heureux, ô roi Agrippa, de pouvoir aujourd'hui me justifier devant vous, des choses dont les Juifs m'accusent, parce que vous êtes pleinement instruit de toutes leurs coutumes, et de toutes les questions sur lesquelles ils sont partagés.* Je ne m'applaudis pas moins, illustre Pammaque (1), du moins dans la circonstance présente, Act. XXVI. 1 et seq.

(1) Pammaque, sénateur romain, considérable par ses richesses, par ses études, plus encore par ses aumônes et sa piété. Il avoit été dès l'enfance étroitement lié à saint Jérôme, qui le consultoit et profitoit de ses lumières. Saint Paulin et saint Augustin se sont plus à en faire l'éloge. Le premier lui écrivant à l'occasion de la perte qu'il venoit de faire de Pauline sa femme, termine sa lettre dans ces termes : « Votre épouse » qui est présentement dans le ciel, intercède puissamment pour vous » auprès de Jésus-Christ ; elle vous obtient des grâces proportionnées aux » trésors que vous avez envoyés de dessus la terre, non en honorant sa » mémoire par des larmes stériles, mais en la rendant participante des » dons vivans que vous avez faits pour le repos de son âme. Elle est ho- » norée par le mérite de vos vertus : elle est nourrie par le pain que vous

d'avoir à répondre devant un homme aussi savant et aussi habile que vous l'êtes, aux misérables objections qui me sont adressées. On m'accuse, ou d'ignorance, ou d'infidélité dans la manière dont j'ai traduit; ou je me serois trompé, ou j'aurois voulu tromper. De peur donc que mon critique, abusant à son ordinaire du droit qu'il a de tout dire et de tout faire, ne réussisse à vous donner de fausses préventions, je vous écris pour vous mettre à même d'apprécier mon travail, et de me défendre auprès de ceux qui veulent bien m'honorer moi-même de quelque estime (1)....

On se plaint, on crie bien haut contre moi de ce que je ne me suis point scrupuleusement attaché à la lettre; par exemple, au lieu du mot *honorable*, j'aurai dit: *très-cher;* j'ai porté le sacrilége jusqu'à me permettre des retranchemens dans les textes. Voilà ce que l'on transforme en coupables infidélités.

Sur ce prétexte, on déblatère contre le traducteur, on le chicane sur des syllabes, on mutile, on ment, on déchire la réputation de qui ne nous dit

» avez distribué aux pauvres. » *Ep.* XIII. Saint Augustin lui écrivit pour le féliciter de son zèle et de ses succès pour la cause de la foi catholique contre le schisme des donatistes. *Ep.* LVIII, tom. II, pag. 145. L'Église l'a mis au nombre des saints; on célèbre sa fête le 30 août.

(1) Saint Jérôme rend compte de l'enlèvement qui avoit été fait de sa traduction d'une lettre de saint Epiphane. Voy. Tillem. *Mém. eccles.* tom. XII, pag. 179. D. Cellier, *Hist. des écriv. ecclés.* tom. X, pag. 278.

rien; on profite de son silence, et l'on goûte un malheureux plaisir à percer un homme endormi, quand soi-même on est tout couvert de blessures.

Pour moi, bien loin de le désavouer, je déclare franchement que, dans mes traductions des écrivains grecs, je ne me suis point assujetti à les rendre mot à mot; que je me suis appliqué de préférence à exprimer l'esprit de l'auteur et au sens de ses paroles. Il n'y a que l'Écriture sainte où il ne soit jamais permis de s'écarter de la lettre le moins du monde, parce que tout y est sacré, mystérieux, jusqu'à l'ordre des mots.

Je justifierai cette méthode par l'exemple des écrivains profanes les plus recommandables: Cicéron publia les traductions du dialogue de Platon, intitulé *Le Protagoras*, des Économiques de Xénophon, des deux célèbres harangues de Démosthène et d'Eschine pour la Couronne. Je ne m'arrêterai pas à faire le relevé des omissions, des augmentations et changemens qu'il s'y est permis, afin de faire parler des étrangers dans une langue qui n'étoit pas la leur, et d'accommoder les expressions grecques au tour et au génie des Latins. Il me suffira de le faire parler lui-même. Voici comme il s'en justifie dans la préface qu'il a mise en tête de sa traduction des deux harangues de Démosthène et d'Eschine: « J'ai cru devoir entreprendre » un travail dont je n'avois pas besoin pour mon

» propre compte, mais que je regarde comme très-
» profitable à tous ceux qui aiment l'étude. C'est la
» traduction des deux plus beaux discours qui aient
» été prononcés dans la tribune d'Athènes, par Es-
» chine et Démosthène plaidant l'un contre l'autre.
» Je n'ai point traduit en interprète servile, mais en
» orateur, conservant avec fidélité leurs pensées, leurs
» mouvemens, mais les adaptant aux tours et aux
» expressions que veut notre idiome. Je ne me suis
» point imposé l'obligation rigoureuse de traduire
» mot pour mot, mais seulement d'en bien rendre le
» sens, et de reproduire l'énergie de l'original. Ce
» qu'il faut au lecteur, ce n'est point la même quan-
» tité dans les termes, mais égalité de poids dans les
» valeurs. » Et sur la fin de cette même préface :
« J'espère que l'on trouvera dans ces traductions
» toutes les pensées de ces grands hommes, la viva-
» cité de leurs tours, la chaleur de leurs mouvemens,
» l'ordre et la suite de leurs raisonnemens, exprimés
» de la manière la plus conforme au génie particulier
» de notre langue; et si je ne me suis pas toujours
» attaché à rendre chacune de leurs paroles, du
» moins je me suis efforcé partout d'en conserver la
» substance et l'esprit. »

Horace, ce poëte d'un goût si délicat et si sûr, établit la même théorie dans son Art poétique. « Gar-
» dez-vous, dit-il à tout interprète qui ne veut pas
» être un simple copiste, gardez-vous de vous as-

» sujettir à rendre mot pour mot, comme un traduc-
» teur littéral, la pensée de celui qui vous a précédé
» dans la lice (1). »

Térence a traduit Ménandre; Plaute et Cécilius, les comiques anciens; les voyez-vous s'asservir à la lettre? Ils se contentent de faire passer dans leur traduction les grâces et les beautés des originaux. Ce que vous appelleriez exactitude, ne seroit pour les gens de goût que superstition minutieuse, que fausse imitation; et leur jugement fait loi. Ces principes que j'ai puisés à une école assez respectable, je les professois il y a déjà plus de vingt ans, lorsque je publiai ma traduction de la Chronique d'Eusèbe de Césarée; et j'étois loin de croire que l'on dût un jour m'en faire un reproche. Dans la préface de cet ouvrage, je disois entre autres choses: « Ce n'est point chose facile pour celui qui marche
» à la suite d'un autre, de se tenir sans cesse sur la
» même ligne, sans jamais s'en écarter. Il est même
» très-embarrassant, quand on parle une autre
» langue, d'y transporter uniformément les beau-
» tés qui se rencontrent dans l'écrivain que l'on
» traduit. Un seul mot, parce qu'il est le mot propre
» à la chose, lui a suffi pour exprimer sa pensée:
» je n'ai point, moi, de synonyme dans ma langue;
» il faut donc que j'y supplée par d'autres termes,

(1) *Nec verbum verbo curabis reddere, fidus Interpres.*

Art. poét. vers 133, traduct. du P. Sanadon.

» et faire un long détour au lieu d'un seul pas. Il y » aura dans le texte des transpositions de mots, des » cas différens, diverses sortes de figures, en un » mot, un caractère particulier, et un certain tour » qui n'est propre qu'à cette langue ; que je traduise » littéralement, on se moquera de moi. D'autre » part, si les convenances m'obligent à transposer, » à substituer, à changer quelque chose dans l'ordre » ou l'énoncé des propositions, l'on crie à l'infi- » délité ; je viole les règles de la traduction. »

On me dira qu'ici mon opinion personnelle ne doit point faire autorité ; je le sais ; mais en m'attachant, dans tous les ouvrages de ce genre que j'ai composés depuis ma jeunesse jusqu'à présent, à traduire d'après cette méthode, je n'ai fait que suivre les plus excellens modèles. Lisez, par exemple, la petite préface qui est à la tête de la Vie de saint Antoine, par Évagre d'Antioche : « Toute traduction » littérale, y est-il dit, embarrasse le sens ; c'est une » mauvaise herbe qui étouffe la semence. En se » rendant esclave du tour et des expressions de l'é- » crivain, à peine peut-on expliquer, par de longues » périphrases, ce que l'on auroit pu dire en peu de » mots. J'ai voulu éviter cet écueil dans la traduc- » tion que vous m'avez demandée de la vie du Bien- » heureux ; me faisant toutefois un devoir de n'alté- » rer jamais le sens, quand je n'ai pas rendu tex- » tuellement les paroles. Que d'autres se traînent

» sur les mots et les syllabes ; pour vous, attachez-
» vous au sens. »

Je n'aurois jamais fini, si j'entreprenois de récapituler ici les témoignages en faveur de cette méthode. Il me suffira d'alléguer Hilaire de Poitiers, cet illustre confesseur dont nous avons plusieurs traductions de grec en latin, celles des Homélies sur Job, et de divers traités sur les Psaumes. Au lieu d'en expliquer le sens littéral avec la sécheresse d'une traduction sans vie et sans chaleur, qui ne présente qu'un squelette froid, inanimé ; vous le voyez se soustraire à la tyrannie de la lettre, se rendre maître du sens, et, comme par droit de conquête, le soumettre aux tours de sa langue.

Vous trouveriez ces libertés jusque dans nos écrivains sacrés (1). Accusera-t-on les apôtres et les évangélistes d'infidélité, pour s'être permis d'ajouter au texte hébreu de l'ancien Testament ; de faire quelques changemens à la Vulgate ou aux Septante ? Saint Mathieu n'échappera point à la censure de nos prétendus savans, pour avoir osé mettre dans la bouche de Jésus-Christ les paroles d'un prophète....

Je suis entré dans ce détail, non pas pour faire voir que les évangélistes se soient trompés (car il n'appartient qu'à des impies, tels que Celse, Por-

(1) Saint Jérôme rapporte un grand nombre de ces passages ou variantes qu'il éclaircit avec son érudition ordinaire.

phyre et Julien, d'accuser d'erreur ces écrivains sacrés), mais pour justifier par leur exemple le droit que je me suis donné en traduisant.

Aquila, dans ses traductions, s'est piqué de la plus scrupuleuse exactitude, jusqu'à vouloir rendre, non-seulement les paroles, mais expliquer les étymologies. On l'a rejeté et l'on a eu raison. Combien, dans le grec, d'inversions propres et naturelles, qui ne sauroient être admises en latin; et réciproquement!....

Quoi qu'il en soit, je soumets toute cette discussion à votre jugement. Lisez seulement l'ouvrage dont il s'agit, non ma traduction; confrontez l'un avec l'autre; c'en est assez pour vous convaincre du peu de fondement des reproches qui me sont adressés. Tout ce que je désirois, c'est d'avoir pu être utile à un ami qui m'est si cher; tout ce que je demande, c'est d'attendre en paix dans l'obscurité de ma retraite le jour du Seigneur (1).

Le même, *Lettre à Pammaque et à Oceanus :*

« Nous ne sommes ni plus éloquens que saint » Hilaire, ni plus fidèles que Victorin, qui ont tra- » duit les traités d'Origène, non pas en simples » interprètes attachés servilement à la lettre, mais » en auteurs qui savent se rendre maîtres de leur » sujet (2). »

(1) *Oper.* Tom. IV, part. II, éd. Martianay, pag. 248 et suiv.
(2) *Ibid. epist.* XLI, pag. 346.

On a publié bien des volumes sur l'art de la traduction; pas un traducteur qui ne se soit cru obligé de faire précéder son ouvrage d'un mémoire où il cherche à faire prévaloir sa méthode. Avant et depuis saint Jérôme, l'on s'est fort partagé sur la question. Ruffin, qui s'est élevé avec chaleur contre l'opinion du saint docteur (1), s'en est rapproché plus que personne dans ses versions d'Origène, et ne manque pas de faire sa propre apologie dans ses préfaces (2). Le célèbre évêque d'Avranches, Huet, essaie, par tous les efforts de son érudition et de sa critique, de concilier les partis divers, dans une dissertation publiée sous le même titre que la lettre de saint Jérôme (3). On nous enseigne doctement, dans tous les livres de littérature, que quand on traduit, il faut savoir se préserver également, et d'une contrainte servile et d'une liberté excessive (4). Voilà la règle. C'est la raison qui l'a fixée, et le génie lui-même est tenu d'y obéir. Mais c'est le milieu dont il sera toujours bien difficile de déterminer l'étendue et la limite. En se sauvant

(1) Tillem. *Mém.* tom. XII, pag. 181.

(2) Il avertit dans la seconde préface de la traduction du *Périarchon* qu'il a traduit les 3e et 4e livres de cet ouvrage avec la même liberté que les deux premiers; retranchant, ajoutant, et modifiant le texte à son gré.

(3) *De claris interpretibus, et de optimo genere interpretandi.* La Haye, 1683.

(4) Rollin, *Traité des études*, tom. I, éd. in-4° pag. 84. La Porte, *École de littérat.* art. XIII, tom. I, pag. 385.

d'une extrémité on tombe dans une autre ; et c'est là le double défaut qui nous a donné les Du Ryer et les d'Ablancour. Le premier des traducteurs de Démosthène tant soit peu connus, Tourreil, dont le sage Rollin vante la préface qu'il a mise en tête des deux harangues *Pro corona* (1), veut que le traducteur ne soit à proprement parler « qu'un » peintre qui s'assujettit à copier. Or, ajoute-t-il, » tout copiste qui dérange seulement les traits, ou » qui les façonne à sa mode, commet une infidélité ; » il pèche dans le principe, et va contre son propre » plan, faute de se souvenir qu'il a tout fait, s'il at- » trape la ressemblance, et qu'il n'a fait rien, s'il la » manque. » La rigoureuse application de ce principe est précisément la source des vices si justement reprochés à la plupart des traductions. Elles ressemblent, a-t-on dit, aux originaux, à peu près comme les momies ressemblent à des corps vivans. On répondra, en suivant la comparaison, qu'un traducteur qui ne sait que du grec, du latin et du français, n'est pas plus capable de traduire, qu'un homme n'est capable de peindre, quand il n'a qu'un pinceau et des couleurs, sans avoir l'art de les employer (2). Si Tourreil pouvoit faire autorité, son

(1) *Traité des études, ibid.*

(2) « Il n'en est pas de la traduction, comme de la copie d'un tableau » où le copiste s'assujettit à suivre les traits, les couleurs, les propor- » tions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite : cela est tout

exemple prescrivoit contre son principe, qu'au reste il dément dans les lignes suivantes : « La pre-
» mière obligation d'un traducteur, c'est, dit-il, de
» bien prendre le génie et le caractere de l'auteur
» qu'il veut traduire, de se transformer en lui le
» plus qu'il peut, de se revêtir des sentimens et des
» passions qu'il s'oblige à nous transmettre, de
» retracer avec le même agrément et la même force
» les tours et les figures de l'original; en sorte que,
» si notre langue, trop gênée par l'assujettissement
» au parfait rapport des figures et des tours, ne peut
» fournir le nécessaire pour cela, on doive l'affran-
» chir d'une pareille servitude, et se permettre toutes
» les libertés qui nous procurent de quoi payer en
» équivalent. » Le voilà ramené au sentiment de saint Jérôme.

A son exemple, ceux même des traducteurs des saints Pères qui se sont fait un devoir de les *copier* avec la plus sévère exactitude, ne se sont pas tellement asservis à la lettre, qu'ils n'osent jamais s'en écarter. Ils se permettent de l'étendre ou de la resserrer selon le besoin (1); et on ne les a blâmés que

» différent; un bon traducteur n'est pas si contraint. » Préf. de la trad. d'Homère, par Mad. Dacier. Rollin, *Traité des étud.* tom. 1 pag. 86.

(1) Voy. Lombert, *Préf. de sa trad. de S. Cyprien*; pag 127, édit. in-4°. et Le Petit, *Préf. de sa trad.* des lettres de saint Jérôme : — « Quant à
» la traduction françoise que j'ai faite de tout le commentaire de saint
» Jérôme sur le même livre, j'ai tâché en y travaillant d'imiter ce saint
» docteur, et de suivre les règles que lui-même s'étoit prescrites en tra-

sur l'abus, non sur le légitime usage. Autant nous devons être rigoureux quant à l'intégrité inviolable des expositions du dogme, de la morale et de la discipline, dont les Pères de l'Église sont les maîtres et les dépositaires; autant doit-on se garantir d'une imitation affectée et grammaticale, qui n'est pas en rapport avec le génie de la langue ou de l'écrivain. Les seules traductions latines ont le privilége de reproduire, jusque dans les moindres détails, les textes originaux. La fidélité, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, la transparence en est le mérite exclusif: pourquoi? parce qu'elles équivalent aux originaux. On doit plus les consulter que les étudier.

En général, a dit le grave et toujours exact Bossuet, la brièveté est assez rare dans les Pères grecs (1). Ils ne perdent donc pas à être abrégés. En les transportant dans notre langue, il faut la leur faire parler comme ils la parleroient s'ils étoient au milieu de nous, et les faire entendre à nos auditoires, comme si nous étions leurs contemporains. C'étoit là le vœu solennellement exprimé

» duisant en latin les ouvrages des Pères grecs. » Martianay, *Préf.* ss. III., — « Si quelqu'un vouloit entreprendre la traduction du *Pédagogue* de » saint Clément d'Alexandrie, il faudroit qu'il en retranchât quelques » endroits qui ne doivent pas être lus devant tout le monde, et qu'il en » accommodât d'autres aux coutumes et aux manières de notre siècle. » Du Pin, *Biblioth.* Ve siècle, part. II, pag. 65.

(1) *Défense de la tradit. et des saints Pères. Œuvr. posth.* tom. III, pag. 45.

par le clergé de France; nous l'avons remarqué ailleurs (1). Ce qui n'admet nulle transaction, c'est la nécessité d'en reproduire le génie. A part la différence des langues, et l'on ne peut disconvenir de l'infériorité de la nôtre sur les langues grecque et latine, c'est une entreprise difficile sans doute d'en retracer fidèlement les beautés diverses; et l'on eut raison de dire, que pour être bon traducteur, il faudroit pouvoir être soi-même bon original; que la traduction est un des genres qui demandent le plus de talens, de goût, de sensibilité, de ressources dans le style. Qu'un génie froid et stérile entreprenne de traduire ces chefs-d'œuvre d'éloquence, sans avoir bien saisi l'esprit dans lequel ils ont été composés; qu'il n'y répande ni le feu, ni la force qui en fait l'âme et l'énergie : il les défigure, quand même il en conserveroit la lettre; il en détruit l'esprit; et voilà l'infidélité réelle. Mais que, pénétré soi-même du beau feu qui respire dans ces admirables modèles, enivré des heureuses vapeurs qui s'élèvent de ces sources féconds (2), il les répande sur ses imitations; c'est là, ce me semble, la solution du problème, et la *meilleure manière de traduire* les saints Pères.

(1) *Disc. prélim. de cet ouvrage*. pag. 59,

(2) Expression empruntée à Longin, *Traité du sublime*, chap. XI. pag. 224 du tom. II des *Œuvres de Boileau*, édit. in-8°, Paris, 1805. Madame Dacier l'a transportée dans sa *préface de l'Iliade*.

PREMIÈRE PARTIE.

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

LIVRE PREMIER.

PÈRES APOSTOLIQUES,

Depuis les Apôtres jusqu'à la fin des temps apostoliques, que nous terminons au commencement du troisième siècle.

MESSIEURS (*),

LES saints apôtres ne se contentèrent pas de répandre la parole divine et les instructions du salut par toute la terre, conformément à l'ordre qu'ils en avoient reçu de Jésus-Christ (1). A l'exemple de leur maître, ils voulurent s'associer pour *l'œuvre du*
Eph., II. 12. *ministère* des disciples, héritiers de leur doctrine et de leurs vertus : c'est ainsi qu'en ont parlé tous

(*) Ces leçons étant pour la plupart les mêmes qui ont été prononcées dans notre Cours d'éloquence sacrée, nous retenons en général dans l'imprimé les formules ordinaires au discours de celui qui parle en présence d'un auditoire, comme l'ont fait le docteur Lowth, en publiant ses leçons sur la *Poésie sacrée des Hébreux*, et Laharpe dans son *Cours de littérature*.

(1) *Euntes docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Matth. XXVIII. 20.

les siècles chrétiens. Cette sage dispensation étoit nécessaire à la construction et à la durée de l'édifice immortel dont ils étoient les fondemens. Ces successeurs immédiats des apôtres, devenus à leur tour les patriarches des nouvelles églises, nous les nommons *les pères apostoliques*, comme ayant été voisins, quelques-uns même contemporains des apôtres. Ce nom leur a été conféré dès la plus haute antiquité (1). Plusieurs, à l'imitation de leurs maîtres, ont joint à l'enseignement par la parole l'instruction par les écrits. Il nous reste encore un assez grand nombre de ces ouvrages, dont les savans ont eu raison de dire qu'ils sont les plus anciens et les plus précieux monumens de la foi, de la morale et de la discipline de l'Église (2). On les

Ephes., II. 20.

(1) Eusèbe, *His. eccles.*, lib. III, c. 37. C'étoit, dit D. Cellier, la coutume de nommer hommes apostoliques ceux qui avoient vécu ou avec les apôtres, ou peu de temps après eux. (*Hist. des écriv. ecclés.* t. III, p. 610.) — « Quoi donc, demande un illustre évêque d'Espagne du » quatrième siècle, méconnoîtrions-nous l'autorité des hommes *apostoliques*, de tant d'évêques et de saints confesseurs des premiers temps ? » Quoi ! nos pères dans la foi seroient contraints de ne marcher qu'après » nous ? La sainte antiquité sera mise à la réforme ? Cette vénérable anti» quité ecclésiastique, dépouillée de ses plus beaux ornemens, sera for» cée de céder à un siècle dégradé par ses vices ? » *Quid, parva nobis de* APOSTOLICIS *viris, parva de primis sacerdotibus currit autoritas? quid, tot annosi episcopi, tot martyres, tot confessores? Et nostram potius autoritatem* PATRES *sequentur; et emendanda sanctorum cedet antiquitas; et jam putrescentia vitiis tempora canos apostolicæ antiquitatis eradent?* S. Pacian. *Epist.* I. pag. 306.

(2) « Alors de pieux et zélés docteurs, formés à l'école des apôtres, re» tracèrent en grand nombre, de vive voix et par écrit, des instructions

lisoit communément, jusqu'au siècle de saint Jérôme, dans les réunions publiques des fidèles, à la suite des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament, durant la célébration des saints mystères (1). On les trouve réunis dans les grandes collections des Pères; et mieux encore dans un ouvrage exprès publié par Cotelier, qui l'a enrichi de dissertations ou *jugemens*, et de notes que recommandent également l'érudition et la critique (2). Ils ont été publiés en français, à la

» si semblables aux maximes apostoliques, que quelques-uns des plus » anciens Pères parurent porter un respect presque égal aux unes et aux » autres. » Béraut-Bercastel, *Hist. de l'Église*, tom. I, pag. 201, éd. de Besanç. 1820. Voy. en effet S. Clém. d'Alex. *Strom.* liv. I, p. 274 et 275, éd. de Morel. 1629. Saint Basile : *Viros ecclesiæ columnas, omni scientia ac virtute Spiritus claros, duces ac patronos.* Libr. *De Spirit. Sancto*, cap. XXIX, pag. 65.

(1) Saint Jérôme l'observe sur le livre du pasteur d'Hermas : *Hunc librum in ecclesiis publice legi comperimus. De viris. illustrib.* cap. X. pag. 106, tom. IV, éd. Bened. Il en dit autant des écrits de saint Ephrem : *Ad tantam venit claritudinem, ut post lectionem Scripturarum publice in quibusdam ecclesiis ejus scripta recitarentur. Ibid.* CXV. tom. IV, pag. 126. Eusèbe le dit également de la première épître du pape saint Clément : *Hanc in plerisque ecclesiis, et nostra et superiori memoria palam recitari consuevisse, comperimus. Hist. eccles.* lib. III, c. XVI. Le même historien rapporte un fragment de lettre de saint Denys de Corinthe à l'Église de Rome, où il dit : *Non solum Clementis, sed alium Soteri in ecclesia sua legi die dominica, Ibid.* lib. IV, c. XXIII. Sozomène témoigne le même fait à l'occasion d'autres écrits que nous n'avons plus. *Hist. eccles.* lib. VII, cap. XIX.

(2) *SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera*, etc. par J. B. Cotelier, théolog. de la soc. de sorb. 2 vol. in-f. Paris, 1672, réimprimé à Amsterd. 2 vol. in-fol. 1698 et 1724, par les soins de Leclerc, avec de nouvelles observations. Cotelier mourut à Paris en 1686, simple

suite de la version de l'ancien et du nouveau Testament par Le Maistre de Sacy. L'auteur avertit dans sa préface, qu'après les saintes Écritures « il n'y » a rien de si précieux que ce qui y est contenu, et » qui mérite d'être lu plus attentivement (1). »

Ce qui les distingue éminemment, c'est un caractère de simplicité, de candeur, de charité vive, et d'une onction touchante, qui pénètrent à la fois l'esprit et le cœur. L'historien de l'Église, l'abbé Fleury, fait cette observation: « Nous devons à Dieu » de singulières actions de grâces de nous avoir con- » servé ce précieux trésor, ces écrits des Pères, où » nous trouvons le fond de la doctrine et la manière » de l'enseigner. N'est-ce pas un miracle de la Pro- » vidence que tant d'écrits soient venus jusqu'à » nous au travers de treize ou quatorze siècles, » après tant d'inondations de peuples barbares,

bachelier de Sor., et professeur de langue grecque au collége de France, avec la réputation d'un des plus habiles critiques. Voy. Baillet, *Jug. des savans*, tom. II, in-4°. pag. 495. Racine, *Hist. ecclés.* tom. XII, p. 293.

(1) Dans le quatrième vol. in-fol. de l'édition de Després. Le traducteur est Antoine Le Gras, de l'Oratoire, qui l'a publié aussi à part dans un vol. in-12, même imprimerie 1717 et 1749.

Au sujet de la traduction de la Bible par Sacy, dont nous avons fait usage le plus ordinairement dans le cours de cet ouvrage, j'observerai que celle-là me paroît mériter la plus haute préférence sur toute autre. Elle est devenue en quelque sorte notre Vulgate française. Bossuet en parle dans ces termes : « La traduction attribuée à M. de Sacy est fort approu- » vée; et les notes dont elle est accompagnée fournissent beaucoup de » quoi nourrir la piété. » *Instruc. sur l'Écrit. sainte*, tom. IX, édit. in-4° Paris, 1744, pag. 650.

» tant de pillages et d'incendies, malgré la fureur » des infidèles, la malice des hérétiques, l'igno- » rance ou la corruption des cinq ou six derniers » siècles ? Nest-ce pas cette Providence qui, depuis » près de trois cents ans, a excité tant de person- » nages pieux ou curieux à rechercher tous les » restes de cette sainte antiquité (1) ? » Réflexion bien digne de l'écrivain qui ailleurs vante ces mêmes ouvrages comme *également solides et agréables* (2).

Un autre historien de l'Église, parlant des saints Pères qu'il affirme avoir été *suscités de Dieu*, ajoute que « l'on ne sera pas fâché de trouver dans » son ouvrage quelques étincelles de l'abondante » lumière qui se trouve dans les ouvrages de ces » saints docteurs. Et le peu que je rapporterai de » leurs écrits fera, dit-il, sentir le bonheur qu'il » y a à aller soi-même entendre ces hommes si ad- » mirables, à l'école desquels on est heureux de » pouvoir se former (3). »

C'est surtout à ceux-là, comme remontant le plus haut dans la vénérable antiquité, que s'adresse ce témoignage rendu de tous par un homme si digne

(1) Disc. sur les six premiers siècles, *Hist. ecclés.* tom. VIII, in-12, n° 16.

(2) *Mœurs des chrétiens*, n° 45.

(3) Avertiss. en tête de l'*Hist. de l'Église*, tom. I, in-4°, pag. 9. L'abbé Fleury avoit exprimé le même sentiment dans son *second disc. sur l'Hist. ecclés.* n° 17, p. 75, éd. de Paris, 1733.

de les apprécier : « Que les écrits de ces grands hommes contiennent la substance la plus pure, la plus nourricière : que quiconque aspire à la solide instruction, et à la gloire de la répandre, doit *les lire et les relire sans cesse* (1). »

Toutes les communions chrétiennes ont parlé le même langage (2).

Ceux de leurs écrits qui nous intéressent le plus par les heureuses applications qu'ils peuvent fournir au ministère de la parole, ce sont :

L'Épître catholique de saint Barnabé apôtre;

Celles de saint Clément pape, aux Corinthiens;

Celles de saint Ignace évêque d'Antioche, et de saint Polycarpe de Smyrne;

L'ouvrage de saint Irénée évêque de Lyon, contre les hérésies.

PAR APPENDICE :

Le Pasteur d'Hermas;

Les Constitutions apostoliques;

Saint Papias, évêque d'Hiéraple;

Saint Denys, évêque de Corinthe;

L'historien Hégésippe;

Saint Denys, évêque d'Alexandrie.

(1) *Défense de la tradit. et des saints Pères*, première part. liv. IV, ch. XVIII, pag. 165, tom. III des *OEuvres posth.* de l'éd. des Bénéd.

(2) Cave, *Scriptor. eccles. Prolegom.*, page 25.

ARTICLE PREMIER.

SAINT BARNABÉ.

Il est incontestable que saint Barnabé reçut du Saint-Esprit lui-même la mission extraordinaire qui en fit l'apôtre des Gentils, vers l'an 42 de Jésus-Christ. Il avoit déjà parmi les fidèles d'Antioche, le nom de prophète et de docteur (1). Le livre des Actes le déclare expressément. On sait qu'il fut associé à saint Paul, dans la prédication de l'Évangile, à Antioche, à Séleucie, à Salamine, à Paphos, à Icone, à Lystre, et dans les principales villes de l'Asie (2). Ce fut à Lystre que les habitans idolâtres le prirent pour Jupiter, et voulurent lui offrir des sacrifices (3). La majesté de sa taille et de son visage lui avoient concilié leurs respects, comme sa douceur et sa bonté naturelle lui avoient gagné tous les cœurs (4). C'est une tradition ap-

(1) *Act. Apostol.* XXIII. 1.

(2) *Dixit illis Spiritus Sanctus : Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos.* Act. XIII. 2.

(3) *Act.* XIV. 11. *Voyez* Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. 1, pag. 219, 220.

(4) Le Saint-Esprit lui-même lui a rendu ce témoignage par la voix des apôtres et par la plume de saint Luc. Joseph (c'étoit le premier nom qu'il portoit), surnommé par les apôtres Barnabé, c'est-à-dire, fils de consolation, *Act.* IV, 36. « L'Écriture sainte appelle saint Barnabé un homme bon par excellence, ce qui signifie qu'il possédoit dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. »

puyée sur d'anciens monumens, qu'après avoir fondé l'Église de Chypre, il se rendit à Salamine, où il termina sa vie par le martyre (1). Son corps fut découvert du temps de l'empereur Zénon, vers l'an 488. On trouva sur sa poitrine l'Évangile de saint Matthieu qu'il avoit écrit de sa propre main. Ce précieux exemplaire fut envoyé à l'empereur (2). Toutes ces circonstances paroissent hors de doute. Ce qui l'est encore moins, c'est que saint Barnabé soit l'auteur de l'épître qui porte son nom. Tillemont

Butler, *Vie des saints*, à son article, tom. v, pag. 193. Il possédoit une terre aux environs de Jérusalem, et fut des premiers à la vendre, pour en remettre le prix dans les mains des apôtres. *Act.* t. iv, 37, Chrysost. *Hom.* xii, *in Act.* tom. iii. *Nov. Test.* pag. 112, *et hom.* xxx, *ib.* p. 274.

(1) Baron. *ad ann.* 51, 54. Fleury, Butler, etc. Il est honoré comme martyr par les Églises de Syrie; et Morin observe que, dans la promotion du grand économe, S. Barnabé est invoqué particulièrement à titre de généreux confesseur. *Ordin.* pag. 104, 115.

Une autre tradition respectable le donne pour fondateur de l'Église de Milan. Tillemont ne l'avoit pas crue assez bien prouvée, et l'a combattue dans ses notes sur l'apôtre saint Barnabé, à la fin du tom. i, pag. 657. Un savant moderne a revendiqué cet honneur pour son Église. On peut voir à ce sujet la dissert. de Nicol. Sormani, *Origine apostolica della chiesa milanese*, Mil. 1754. Saint Charles Borromée n'en doutoit pas, et l'établit comme fait positif dans son Homélie xxvi, tom. i, pag. 174.

(2) Ceci arriva en 488, et non pas en 485, comme marquent les auteurs anglais de la *Vie des saints*, ouvrage excellent, mais qui le seroit encore bien davantage sans la foule d'inexactitudes qui le déparent. La découverte des reliques de saint Barnabe est attestée par Suidas, et par Théodore le lecteur, lib. ii, art. ii, (*A Valesio cum Evagrio editus*, ann. 1642), surtout par les prétentions qu'elle donna à l'évêque Anthemius en faveur de son siége de Chypre. *Voy.* Fleury, liv. xxx, n° 19, tom. vii, pag. 34.

en combat l'authenticité (1); et son opinion a été suivie par D. Cellier. Cotelier, Du Pin, Cave, Lardner célèbre théologien anglais (2), ont bien fait valoir l'autorité d'Origène, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Jérôme, qui la donnent à cet illustre apôtre souvent qualifié dans leurs écrits de prophète et de docteur. Quoi qu'il en soit du nom de l'auteur; « cette épître, dit Tillemont, est » assurément digne de vénération, et par l'estime » qu'on en a faite, et par son antiquité (3). »

Elle est adressée particulièrement aux Juifs hellénistes nouvellement convertis à la foi, mais encore attachés aux cérémonies judaïques, bien qu'elle porte le nom d'épître catholique, comme celle de l'apôtre saint Jacques (4), et peut se diviser en deux parties. Dans la première, l'auteur établit que les cérémonies mosaïques avoient été

(1) *Mém. eccl.* tom. 1, pag. 414 et 658, note.

(2) D. Cellier, *Hist. des écriv.* t. 1, p. 500. Sur cette question on peut consulter le P. Noutry dans son *Append. à la biblioth. des Pères*, t. 1, pag. 72, 83, et mieux encore la résoudre par cette sage décision d'nn critique : « Ce que je demande en faveur de cette épître est peu de » chose, et je ne crois pas qu'on puisse me le refuser : C'est que, si on la » conteste à l'apôtre de ce nom, du moins on la reconnoisse pour être » d'un Père des premiers temps. Et si on ne la reçoit point comme ca- » nonique; toujours doit-on la compter au nombre des écrits classiques, » vu l'estime qu'en ont faite nos plus anciens auteurs ecclésiastiques. » Jac. Armachan. *de S. Barban. apud Cotel.* tom. 1. pag. 14.

(3) Tillem. *Mém.* tom. 1. pag. 414.

(4) Parce qu'elle s'adresse aux hommes et aux femmes indistinctement. Le Gras.

abolies par la loi nouvelle. L'érudition en paroît étonnante pour ce siècle ; et offriroit un préjugé légitime contre son authenticité, si la science bien plus extraordinaire encore de saint Paul ne nous apprenoit que les saints apôtres n'avoient pas eu des hommes pour maîtres. Saint Barnabé y ramène les Juifs aux sens spirituels cachés sous le voile des figures anciennes, qu'il développe et explique avec netteté. C'est le même dessein que celui de saint Paul dans son épître aux Hébreux. Les Pères venus après se sont servis avantageusement de ses explications. Il semble que Bourdaloue et Bossuet en aient aussi profité, le premier dans son sermon *sur le sacrifice de la messe*, et l'évêque de Meaux dans plusieurs des siens. Après avoir solidement établi la divinité du Verbe et son humanité, la vie à venir, et le dernier jugement; saint Barnabé tire de son commentaire des inductions utiles à la conduite des mœurs; ce qui fait la seconde partie de son épître. Voici ce qu'elle nous présente de plus remarquable.

Cotelier, t. 1, page 16-50.

« Dieu nous a donné trois moyens de salut : L'espérance d'une vie éternelle et bienheureuse ; le commencement de la béatitude dès la vie présente par les exercices de la piété; et l'assurance de la consommation de la félicité dans le ciel par la certitude de ses promesses.

« Dans la prospérité, on oublie aisément ce que l'on doit à Dieu ; dans l'adversité on y revient.

Page 39. « Moïse sur le haut de la montagne prie, les bras étendus; la victoire passe aux Israélites. Figure de Jésus-Christ attaché à la croix. Point de salut pour ceux qui n'espèrent pas en elle.

Page 51. « *La duplicité de langage*, ou, (comme on traduit ailleurs) la démangeaison de parler, est un piége qui conduit à la mort.

Page 52. « Ne commandez point avec aigreur à vos domestiques: ils ont les mêmes espérances que vous. Autrement vous manquez à la crainte qui est due au Seigneur, qui est votre maître comme le leur.

« Soyez en communauté de biens avec le prochain; et ne vous attribuez rien en propre. Car, si vous partagez les mêmes droits sur les biens célestes et incorruptibles, à plus forte raison sur les biens terrestres et périssables.

Page 49. Le saint apôtre expose avec éloquence comment nous sommes devenus les temples du Dieu vivant. « Avant que nous eussions reçu la foi, nous étions semblables à ces temples faits de la main des hommes, où habitent la corruption et la foiblesse, parce que nous étions livrés au culte des idoles, et que nous avions fait de nos corps la demeure honteuse des démons. Mais apprenez de quelle manière on peut élever un temple au nom du Seigneur, et qui soit digne de sa majesté: C'est lorsque nous devenons nous-mêmes ce temple, après que nous avons obtenu la rémission de nos péchés; que nous avons

espéré en son nom, et que nous sommes devenus de nouvelles créatures. Car c'est alors que Dieu habite réellement en nous par la parole de la foi, par la vocation à la promesse, par la sagesse de ses ordonnances; en prophétisant en nous, en nous remplissant de sa présence.... il nous donne l'esprit de pénitence, et nous rend ainsi un temple incorruptible. Car celui qui désire d'être sauvé, n'attend rien de l'homme, mais de celui seul qui habite en lui, et qui lui parle intérieurement; étonné de ce qu'il n'a jamais entendu rien de semblable de la part des hommes. Voilà quel est ce temple spirituel élevé au nom du Seigneur. »

Cette doctrine qui rappelle tant de beaux textes de l'Écriture, entre naturellement dans un sermon sur la *dignité du chrétien*, et les sujets analogues. Elle a fourni entre autres à Bossuet les grandes pensées qu'il développe dans ses sermons *sur la résurrection*, où il établit que pour être les temples du Dieu vivant, il faut commencer par renverser les idoles élevées dans notre cœur par le culte profane que nous donnons aux choses de la terre; le sanctifier et l'embellir par les vertus chrétiennes; « ne pas » se contenter de l'affermir en s'enracinant dans la » charité de Jésus-Christ, qui en est le fondement » inébranlable, mais y apporter sans cesse de nou- » veaux accroissemens (1); » ainsi qu'à Bourda-

(1) *Sermons*, tom. VIII, pag. 126, 139. Édit. de Paris, 1772.

loue pour son sermon sur le *caractère du chrétien.* (1).

ARTICLE II.

SAINT CLÉMENT, PAPE.

Saint Clément remplaça saint Anaclet (vers l'an 91 de J.-C.) dans le gouvernement de l'Église de Rome, vingt-quatre ans après la mort de son premier évêque (2). Saint Pierre l'avoit élu d'abord, soit pour tenir sa place durant ses courses apostoliques, soit pour lui succéder après sa mort. Mais cette disposition du saint apôtre ayant alarmé quelques fidèles, et laissant craindre à saint Clément que la paix n'en fût troublée; il n'hésita pas à préférer le salut du peuple à sa propre gloire, et s'appliquant à lui-même la conduite et les paroles de Moïse, il répondit : « Qui d'entre vous est animé du vrai courage? qui a des entrailles de mère? qui est rempli de charité? Qu'il le témoigne par ses œuvres; et qu'il dise : Si l'on dispute, si l'on se divise, si l'on fait des schismes à cause de moi, je cède, je me retire, je consens à tout ce que le peuple désire de moi, pourvu seulement que le troupeau de Jésus-Christ

(1) *Dominic.*, tom. IV, pag. 67 et suiv. Édit. de Paris. 1750.

(2) Voy. Noël Alexandre, *Hist. eccles.* sæc. I. *Dissert.* XVI, tom. II, pag. 155. Cave, *Scriptor. eccles.* pag. 18.

et les prêtres établis pour le gouverner, demeurent dans l'union et dans la paix (1). »

Après la mort de saint Lin et de saint Anaclet, premiers successeurs de saint Pierre, saint Clément fut porté sur le siége qu'il avoit si généreusement refusé; mais son vœu ne fut pas entièrement rempli. La division s'introduisit dans l'Église de Corinthe. Pour l'apaiser on eut recours à l'Église de Rome. Ce fut à cette occasion que le saint pontife adressa aux fidèles de Corinthe (vers l'an 97), cette épître célèbre, que quelques écrivains ont voulu mettre au nombre des Écritures canoniques. Il en est même qui l'ont attribuée à saint Paul (2); apparemment parce qu'un semblable ouvrage ne leur paroissoit pouvoir venir que du grand apôtre qui avoit puisé sa doctrine dans ses communications intimes avec Dieu même.

C'est une homélie admirable par l'heureux emploi de l'Écriture, la clarté des interprétations allégoriques, l'élévation et le sentiment qui y règnent, la sagesse et l'autorité des conseils qu'elle développe. A peu d'exceptions près, elle pourroit être traduite tout entière dans une prédication sur la charité et l'union chrétiennes. Trop longue pour être

Cotelier, *Patres apostol.*, tom. 1.

(2) V. Tillem. *Mém.* tom. 1, pag. 151, et les notes de M. de Prémagni dans sa *traduction des deux Lettres de saint Clement*, 1763, in-8°.

(2) Saint Jérôme, *Catal.* n° 15, tom. IV, pag. 107, Eusèb. liv. VI, ch. XXV, pag. 227. D. Cellier. *Hist. des écriv.* tom. 1, pag. 600 et suiv.

insérée ici en totalité, elle est aussi trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'en présenter l'analise et des extraits choisis. Elle commence par un magnifique éloge des vertus qui distinguoient l'Église de Corinthe, avant le malheureux schisme qui la désole. Ce tableau particulier peut fournir des couleurs brillantes pour tracer, dans l'occasion, l'image de la ferveur primitive.

Page 146. « Quels étrangers venus en foule au milieu de vous ne se sentoient point frappés de cette foi vive, ornée de toutes les vertus? Qui n'admiroit cette piété envers Jésus-Christ, si pleine de douceur et de
Page 147. sagesse? Qui ne louoit ces mœurs libérales et si généreuses, que vous faisiez éclater dans l'exercice de l'hospitalité? Qui enfin n'aimoit à publier combien vous étiez heureux par votre sagesse, votre modération, l'esprit de science et de conseil d'après lequel vous vous conduisiez? Vous agissiez en toutes choses, sans acception de personnes, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos pasteurs; vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens; vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'honnêteté et de la modestie; vous avertissiez les femmes de s'attacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la retraite

et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté et la sainteté de leurs intentions. Vous étiez tous dans des sentimens d'humilité, et sans aucune présomption; plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir; contens de la subsistance pour ce monde, que vous regardiez comme un lieu de passage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur toujours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes à sa parole. Ainsi jouissiez-vous des bénédictions de la douceur et de la paix. Vous aviez une faim et une soif insatiables de la justice; et comblés de la plénitude de l'Esprit-Saint, la surabondance de vos biens se répandoit au loin sur tout le monde. Dans la joie de la bonne conscience et d'une confiance juste et raisonnable, vous étendiez vos bras vers le Tout-Puissant à qui vous n'aviez à demander que le pardon des fautes de fragilité. Mais vous le pressiez jour et nuit par des gémissemens ineffables, afin qu'il ne périt aucun de ceux qu'il a donnés à son Fils. Vous conversiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans ressentiment. Si quelqu'un péchoit contre vous, c'étoit sa chute que vous pleuriez; vous estimiez que les fautes du prochain étoient les vôtres. Le premier germe de division, l'ombre seule de dissension vous faisoit horreur. »

Pag. 147.

Joan., VI. 39.

Le saint pontife trouve la cause du changement qui s'y est opéré tout à coup, dans le crime de l'en-

Page 149.

vie dont il expose les désordres par des exemples pris dans l'histoire sainte, remontant depuis Abel et les patriarches, jusqu'aux apôtres et aux temps modernes. Description animée, qu'il termine par cette sorte d'épiphonème à la manière des historiens et des orateurs. « L'envie et les contestations ont renversé de grandes villes, et arraché jusque dans leurs fondemens des nations puissantes. » Le remède à ces maux, c'est, en premier lieu, la pénitence, dont il établit la nécessité par les textes de l'Écriture, et les exemples de l'ancien Testament; puis, l'humilité, ensuite la douceur si opposée à l'esprit d'orgueil et de domination, enfin l'amour de la paix. Il fortifie ces préceptes de l'exemple d'abord de Jésus-Christ : « Notre Seigneur, le sceptre de la magnificence de Dieu, n'a point paru parmi les hommes dans la pompe et dans l'éclat, malgré les droits que lui donnoit sa toute-puissance, mais dans la pauvreté et l'anéantissement; » ensuite des patriarches et des prophètes, tels que Job, Moïse,
Page 159. David. Après *ces augustes et glorieux modèles*, saint Clément appelle les créatures inanimées en témoignage de la soumission qui est due à la volonté de Dieu, toujours pleine de patience à l'égard des hommes. Voici ses paroles : « Les cieux soumis aux lois de sa providence remplissent en paix leurs impétueuses révolutions. Le jour et la nuit achèvent la course qu'il leur a prescrite, et jamais ne se font

obstacle l'un à l'autre. Le soleil, la lune, les chœurs des astres, parcourent sous ses ordres et dans un parfait accord les espaces qu'il leur a marqués, sans s'en écarter un seul moment. La terre toujours féconde fournit avec abondance, et dans les différentes saisons, toutes les choses nécessaires à la nourriture des hommes, des animaux et de tout ce qui respire; et jamais elle ne change rien aux lois que Dieu lui a imposées. Les abîmes impénétrables et les lieux les plus reculés de la terre sont également soumis à ses ordres. La mer, cette étendue vaste et profonde, quoique soulevée contre elle-même par l'agitation de ses flots, ne franchit jamais les bornes qui lui ont été prescrites, mais elle respecte les ordres de celui qui lui a dit : *Vous viendrez jusque-là, et vous y briserez l'écume de vos flots;* Job. XXXVIII. 11. l'océan que les hommes n'ont pu encore pénétrer, et ceux qui habitent au delà de cette vaste mer, sont gouvernés par les mêmes lois. Les diverses saisons, Pag. 160. et suiv. le printemps, l'été, l'automme, l'hiver, se succèdent paisiblement l'une à l'autre: les vents, dans des temps marqués, répandent sans obstacle leurs souffles violens. Les fontaines produites pour l'usage et la santé des hommes, coulent sans jamais tarir, et servent au soutien de leur vie. Enfin les plus petits animaux vivent ensemble dans une union parfaite. C'est cet excellent ouvrier, le Seigneur de l'univers, qui a fait toutes ces choses avec un accord si ad-

mirable, se montrant bienfaisant envers toutes ses créatures, mais beaucoup plus encore envers nous qui, par Jésus-Christ notre Seigneur, avons recours à ses miséricordes. »

En s'élevant contre les troubles et les téméraires entreprises qui ont donné naissance à la division, saint Clément nous apprend l'ordre établi de toute antiquité dans le ministère ecclésiastique.

Pag. 168. « Nous devons, poursuit-il, faire avec ordre tout ce que le Seigneur nous a commandé. Il nous a ordonné d'accomplir dans le temps, et de la manière convenable, les offices et les oblations. Il a déterminé lui-même quand et par qui elles doivent être faites. Dans le culte mosaïque, il y a des fonctions particulières au souverain pontife; les sacrificateurs ont leurs places réglées; les lévites sont chargés du service qui leur est propre; le peuple est astreint aux préceptes qui lui conviennent. Chacun de vous, mes Frères, doit, à cet exemple, se tenir dans son rang, avec modestie, sans sortir des bornes qui lui sont marquées. Dieu a envoyé Jésus-Christ, et Jésus-Christ a envoyé ses apôtres. Selon l'ordre et la volonté de Dieu, ils ont annoncé l'Évangile dans les provinces et dans les villes où ils ont établi les premiers d'entre eux pour évêques et pour diacres
Pag. 173. (ministres) de ceux qui devoient croire. Ils ont aussi connu, par les lumières du Seigneur, qu'il y auroit de la contention pour la dignité de l'épiscopat. C'est

pourquoi, après avoir institué les premiers pasteurs, ils ont encore statué qu'après leur mort d'autres hommes éprouvés succéderoient au ministère des premiers. Ceux donc qui ont été établis par eux ou ensuite par d'autres, avec l'approbation de l'Église, qui ont régi sans reproche le troupeau de Jésus-Christ, on ne peut sans injustice les rejeter du ministère. »

Il conclut, qu'à l'imitation de toute la nature, l'unique ambition du chrétien doit être de plaire à Dieu, le craindre, et le craindre lui seul à bien plus juste titre que l'on appréhende des hommes capricieux, sans règle, sans raison, qui fondent leur gloire sur la vanité de leur langage; espérer en lui, dans l'attente de la glorieuse résurrection, dont il prouve l'incontestable vérité par des argumens que nos modernes prédicateurs, Massillon entre autres, dans son sermon *sur la certitude de la vie à venir*, n'ont pas dédaignés : « Considérons de quelle manière le Seigneur nous prouve continuellement la vérité de la résurrection future, dont Jésus-Christ, qu'il a ressuscité d'entre les morts, a été comme les prémices. Considérons, dis-je, cette résurrection dont nous avons à tous momens des exemples sous les yeux. Le jour et la nuit en sont des témoignages sensibles. La nuit se retire, et le jour se lève, le jour disparoît, et la nuit s'avance. Examinons les fruits de la terre. Chacun de nous sait

Pag. 163.
1 Cor. xv. 20.

de quelle manière la semence est jetée en terre; l'homme qui sème s'avance dans la campagne, il jette sa semence, et le temps fait éclore ces germes qui ont été reçus dans la terre sans forme et sans beauté; mais après que ces semences ont été brisées et comme détruites, Dieu, par sa providence toute-puissante, les ranime et leur fait porter du fruit; et il multiplie tellement les semences, que d'une seule il en sort une infinité d'autres. Il n'est rien d'impossible à Dieu que le mensonge. Ranimons donc notre foi en considérant que tout est facile à sa toute-puissance. Il a créé toutes choses par sa parole souveraine; et il peut, par cette même parole, les détruire par leurs fondemens. Qui peut lui dire : Pourquoi avez-vous fait cela? et qui pourra
Dan., IV. 42. résister à la force de son bras? Il a fait toutes choses quand et comme il l'a voulu; et rien de ce qu'il a une fois résolu ne manquera de s'accomplir. Tout est présent à ses yeux, et rien n'échappe à sa connoissance, puisqu'il est écrit : *Les cieux racon-*
Ps. XVIII. 1. *tent la gloire de Dieu*, etc. »

Pag. 165. Ces principes habilement enchaînés aux préceptes de la morale lui fournissent ces excellentes réflexions : « La témérité, l'arrogance, la présomption, sont le partage de ceux que Dieu regarde dans sa colère; mais la modération, l'humilité et la douceur éclatent dans ceux qu'il a rendu l'objet de ses bénédictions. »

« La perspective des récompenses promises à la foi est aussi un puissant motif pour la vertu chrétienne ; mais point de foi sans les œuvres. » Page 166.

« L'ouvrier fidèle et diligent reçoit avec confiance le prix de son travail ; mais l'ouvrier lâche et paresseux n'ose même envisager le maître qui l'a employé. Quel avantage ne renferment point les dons de Dieu ; et combien ils sont admirables ! La vie s'y trouve jointe à l'immortalité, la splendeur à la justice, la vérité à la liberté, la foi à la confiance ; et toutes ces choses sont sensibles à notre intelligence : que sera-ce donc des biens que Dieu a préparés à ceux qui espèrent en lui ? Lui qui est le créateur souverain, le père des siècles, lui seul en connoît la grandeur et l'excellence.... Pour cela, marchons dans la voie que nous a tracée Jésus-Christ notre Sauveur, le souverain pontife de nos offrandes, notre protecteur et l'appui de notre foiblesse. C'est par lui que nous osons porter nos regards jusqu'au plus haut des cieux; c'est par lui que nous contemplerons un jour face à face cet Être suprême et sans tache. C'est par lui que nos yeux ont été ouverts à la vérité; c'est par lui que notre esprit obscurci auparavant sous d'épaisses ténèbres, s'est comme renouvelé en la présence de son admirable lumière. C'est enfin par lui que Dieu a voulu nous donner un avant-goût de l'immortalité.... Soyons donc comme de généreux soldats, toujours prêts

Page 167.

Page 168.

à observer ses saints commandemens. Considérons ceux qui portent les armes sous nos princes : avec quel ordre, quelle promptitude, quelle soumission n'exécutent-ils pas leurs volontés ! Tous ne sont ni préfets, ni tribuns, ni centurions, ni officiers; mais chacun en son rang exécute les ordres de l'empereur ou des chefs. Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands; il y a en tout un rapport et une relation nécessaire qui est comme le lien de la société. Prenons pour exemple le corps dont nous sommes composés; la tête sans les pieds n'est rien, ni les pieds sans la tête. Les plus petites parties sont nécessaires à tout le corps ; mais toutes conspirent et sont subordonnées entre elles pour la conservation du tout. »

Page 170. « Plus nous avons été favorisés en recevant la lumière de la foi, plus nous sommes exposés au danger. » (A raison de notre fragilité, et du redoutable compte que nous aurons à rendre).

Page 171. Ce qu'il ajoute sur les scandales de la division et du défaut de charité entre les chrétiens n'est pas

Page 175. moins utile. « Votre division a perverti plusieurs personnes, en a découragé plusieurs, en a jeté d'autres dans le doute; et nous a mis tous dans l'affliction... Il est honteux et indigne du nom de chrétien que vous portez, d'entendre dire que l'Église de Corinthe si ferme, si célèbre, et appelée des premières à la foi, se révolte contre ses prêtres; et le

bruit s'en est même répandu non-seulement jusqu'à nous, mais jusqu'à ceux qui sont les ennemis de la foi que nous professons; en sorte que par votre imprudence le *nom du Seigneur* est outragé et *blasphémé*, et que vous vous mettez vous-même en péril.... » Isa., LII. 5.

Nous ne devons point passer sous silence ce trait si honorable de notre histoire, rapporté par saint Clément, et qui s'est plus d'une fois renouvelé dans la suite des siècles: « Nous en avons connu plusieurs parmi nous qui se sont mis dans les chaînes pour en décharger les autres. Plusieurs se sont réduits à une servitude volontaire; et, du prix de leur liberté, ils ont soulagé la misère des autres. » Page 178.

Cette épître finit, comme elle avoit commencé, par les tendres épanchemens de la tendresse pastorale.

La seconde épître de saint Clément ne nous est parvenue que par fragmens. Eusèbe et saint Jérôme nous apprennent qu'elle n'a jamais eu la même autorité que la précédente : il s'est même élevé des doutes sur son authenticité (1). Nous qui ne devons point la juger en critiques, nous dirons avec le savant et judicieux Photius : « qu'elle n'en est pas » moins remplie d'instructions très-propres à ins-

(1) Euseb. *Hist. eccles.* libr. III, cap. 38. S. Hieron. *in catalog.* cap. 15. Voy. D. Cellier, tom. I, pag. 605. Cave, *Script. eccl.* pag. 19. Tillem. tom. II, pag. 162.

» pirer le goût de la piété chrétienne (1). » Nous indiquerons particulièrement ces deux passages :

Page 187. « Pendant que nous sommes sur la terre, faisons pénitence. Nous sommes comme une terre molle entre les mains de l'ouvrier. Si le potier fait un vase, et que ce vase vienne à changer de forme ou à se briser entre ses mains, il le refait de nouveau ; mais s'il l'a mis dans la fournaise avant que d'y avoir reçu ces défauts, il ne peut plus y remédier. Il en est de même à notre égard. Pendant que nous sommes dans ce monde, et que nous avons encore le temps de faire pénitence, renonçons de tout notre cœur à la corruption de nos vices, afin d'obtenir le salut; car, après que nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus expier nos fautes par la pénitence. »

L'autre passage semble n'avoir pas été inconnu à Bossuet qui l'a étendu dans ses *Méditations sur l'Évangile.*

Page 488. « Instruisez-vous, dit le saint pape, par ce qui arrive à la vigne. Elle se pare d'abord de ses feuilles ; la sève porte ensuite les sucs dans toutes les branches; puis les grappes qui en sortent pleines de verdeur, acquièrent bientôt après une parfaite maturité. » L'évêque de Meaux développe cette image, la féconde par les textes des livres saints et des pensées de saint Augustin pour ajouter d'après eux : « Le céleste laboureur taille sa vigne,

(1) *Bibliot.* Cod. 126.

» il la purifie, il coupe dans le vif; et, non content de » retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert, » (pour lui faire porter plus de fruits); ainsi en est-il » du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chré- » tien! Veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il » t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu, » cette fécondité de mauvais désirs, cette force qui » pousse trop, et se perdroit elle-même en se dissi- » pant. Tu crois qu'il faut toujours agir, toujours » pousser au dehors, et tu deviens tout extérieur. » Non: il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, » mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les » bons, le trop agir, l'excessive activité qui se détruit » et se consume elle-même, qui épuise les forces de » l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend su- » perbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, » au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron: » laisse-le trancher jusqu'au vif. Dans le printemps, » lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit » ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est exces- » sive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chré- » tienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en don- » nera la force; coupe non-seulement les mauvaises » volontés, mais le trop d'activité de la bonne qui » se repaît d'elle-même (1). »—Nous retrouvons la

(1) Tom. IX, éd. in-4°, pag. 489. C'est le prophète Ezéchiel qui a fourni à l'un et à l'autre la substance et les principaux rapports de cette similitude. *Ezéch.* XII, 21. 22.

même similitude dans le livre du *Pasteur* d'Hermas.

Ce sont là les traits qui nous ont le plus frappés dans les deux épîtres de ce saint pontife, si digne, par l'excellence de sa doctrine apostolique, d'être appelé lui-même un apôtre (1).

Saint Clément occupa neuf ans le siége de Rome, c'est-à-dire, depuis l'an 91, jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les écrivains les plus anciens et les plus dignes de foi, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, ne disent rien de particulier touchant sa mort, que l'opinion la mieux accréditée place à la 3e année du règne de Trajan, l'an 100 de Jésus-Christ (2).

ARTICLE III.

SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

On est peu surpris que, dans une si haute antiquité, quelques circonstances de la vie des plus illustres saints présentent des embarras à la critique. Ce qui étonne, c'est que les révolutions des temps n'aient pas empêché les monumens de leur génie de parvenir jusqu'à nous. C'est une question indécise parmi les savans : Si le saint évêque, dont nous

(1) *Iste Clemens pari jure atque Barnabas dictus est apostolus.* Isaac Vossius in *epist. S. Barnab.* Edit. *epist. S. Ignatii*, pag. 310.

(2) Voy. Tillem. *Mém. ecclés.* tom. II, pag. 159.

allons vous entretenir, a vu Jésus-Christ en personne; s'il a pu, dans un âge encore bien tendre, assister aux prédications du Sauveur, ou s'il naquit seulement après sa mort. Ce qui n'en est pas une, c'est qu'il ait conversé avec plusieurs de ses apôtres, et qu'il ait été le disciple de saint Jean l'évangéliste, comme saint Polycarpe qu'il alla visiter, et à qui il adressa une de ses lettres. On ne conteste pas davantage qu'il ait reçu de saint Pierre lui-même le gouvernement de l'Église d'Antioche, immédiatement après la mort de saint Évode; et il n'y a plus de doute légitime sur l'authenticité des sept épîtres que nous avons sous son nom, aux interpolations près qui se trouvent dans les éditions communes. On peut consulter à ce sujet Cotelier qui combat victorieusement les objections de Daillé (1), comme Du Pin, et autres, celles de Basnage (2).

Le saint évêque gouverna quarante ans l'Église d'Antioche, sous l'empereur Vespasien et ses successeurs, jusqu'à la dixième année de Trajan, 107 de Jésus-Christ. Nous avons les actes de son martyre rédigés par un des compagnons de son voyage à Rome. Il avoit échappé à la cruelle persécution de

(1) *Patres apostol.* tom. II, pag. 275 et suiv.

(2) *Biblioth. ecclés.* tom. I, pag. 113, 128. Tillem. tom. II, pag. 582. D. Cellier, tom. I, p. 627. Ruyn. *Act. martyr.* pag. 10. Cave, *Script. eccles.* pag. 27.

Domitien; Dieu le réservoit à celle que le *pacifique* Trajan ordonna sous des formes moins violentes que celle de son prédécesseur, mais avec des intentions aussi préjudiciables à l'Église de Jésus-Christ (1). Ce prince allant à son expédition contre les Parthes, s'arrêta à Antioche, et fit appeler en sa présence notre saint évêque qui confessa généreusement devant lui la foi chrétienne. Sur ce prétendu crime, Trajan commanda qu'Ignace fût chargé de chaînes, et conduit à la grande Rome pour y être donné en spectacle au peuple, et dévoré par les bêtes.

Remarquez bien, Messieurs, que cet empereur, si fort vanté par Pline son panégyriste, et par nos écrivains philosophes, est celui qui ordonne de sang-froid le supplice d'un innocent; lui qui l'envoie d'Antioche à Rome, sous la garde de soldats plus féroces encore que les animaux mêmes auxquels il le destinoit; et cela, pour donner à tout un peuple le plaisir de voir un homme dévoré par les lions! puis, concluez de cet exemple à la tolérance des vertus philosophiques (2).

(1) V. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 190 et suiv. Fleury, *Hist. ecclés.* tom. I, pag. 204, 296 et suiv. Berault-Bercast. *Hist. de l'Egl.* tom. , pag. 220 et suiv. Butler, etc.

(2) Trajan n'est point compté parmi les persécuteurs; Tertullien et saint Meliton le disent expressément. Mais il n'en est pas moins vrai que, s'il n'ordonna point la persécution, il l'a laissé faire. Tillemont explique sa conduite par son superstitieux attachement au paganisme,

Ce fut durant cette longue route que le saint confesseur, glorieux comme saint Paul d'être *le prisonnier de Jésus-Christ*, écrivit ces lettres dont on a dit avec vérité que ce n'est point là l'ouvrage d'un homme, mais celui de l'esprit de Jésus-Christ, qui animoit les martyrs, et embrasoit leurs âmes du feu de l'amour divin (1). Hebr., III. 2.

On les voit citées par saint Irénée, par Eusèbe et par saint Jérôme qui nous en ont transmis le catalogue, par saint Jean Chrysostôme dans l'éloquent

et celle de ses officiers ou des peuples, par leur servile complaisance envers les intentions bien connues du prince. *Mém.* tom. II, pag. 168 et suiv. « Une des plus anciennes lois des Romains défendoit, dit d'après » lui un de nos meilleurs historiens Berault-Bercastel, (*Hist. de l'É-* » *glise*, tom. I, pag. 228), de reconnoître aucun Dieu, à moins qu'il n'eût » reçu, pour ainsi dire, son investiture du sénat orgueilleux qui s'arro- » geoit le droit de faire les dieux aussi-bien que les rois. Or, jamais Jésus- » Christ n'avoit été mis au nombre des dieux de Rome, quoique Tibère » en eût fait la proposition, et qu'aucun empereur n'eût depuis inquiété » ses adorateurs par la seule considération de cette loi. Mais Trajan se » piquoit d'un zèle plus exact. Il avoit d'ailleurs interdit toutes les as- » semblées extraordinaires, et faisoit un crime aux chrétiens de se réunir » pour la célébration des louanges divines. » Toutefois, depuis les remontrances de Pline, il défendit de dénoncer personne pour le seul fait du christianisme ; mais il étoit défendu aussi de les absoudre, quand ils étoient une fois mis en jugement, s'ils ne renonçoient à leur religion. C'en étoit assez pour que le peuple et les magistrats se fissent un point de politique plus encore que de religion, de tendre des piéges multipliés à la foi ingénue des fidèles; et le règne de Trajan, si rapidement suivi du règne de Domitien, compta un grand nombre de martyrs, entre autres, notre saint évêque d'Antioche, qu'il condamna personnellement à la mort.

(1) Racine, *Hist. ecclés.* tom. I, in-4°, pag. 101.

panégyrique qu'il a fait du saint martyr, par toute la tradition ecclésiastique qui n'en parle qu'avec les plus grands éloges (1). Origène, si savant et si délicat, en loue l'élégance et la noble simplicité; éloge qui paroît avoir déterminé le jugement qu'en porte un des éditeurs de ces lettres, Isaac Vossius qui en parle dans ces termes : « C'est successivement » une élégante simplicité, parfaitement conforme » au siècle où il vivoit, une convenance, une justesse » jamais démentie entre les sentimens et les expres- » sions, le zèle et la vive ardeur qui font les mar- » tyrs (2). » Saint Athanase et saint Basile en ont cité divers passages dans des discours publics. Par-là ils apprenoient aux siècles d'après eux l'usage que l'on pourroit en faire dans la chaire évangélique. Accuseriez-vous le zèle d'un prédicateur, d'un missionnaire tel par exemple que Bridaine ou le P. Beauregard, qui, opposant les mœurs du clergé aux héroïques sentimens que ces lettres contien-

(1) Voy. leurs témoignages dans la Défense des lettres de ce saint par Cotelier, tom. II, de ses Pères apostoliques, pag. 251. Jo. Pearson, *Vindiciæ ignatianæ*. D. Cellier. tom. I de son *Hist. des écriv. ecclés.* pag. 655. Duguet, *Confér. ecclé.* tom. I. *Dissert.* II, pag. 8 et suiv. Noël Alexandre, *Hist. ecclés.* tom. II, pag. 235.

(2) *Nunc elegans illa simplicitas et seculo quo vixit convenientissima; nunc rerum et verborum passim et ubique congruentia ac veritas; nunc zelus et martyrii fervor. Epist. ad benevolum lectorem*, préface de son édition des *Lettres de saint Ignace*, et sa correspondance avec Rivet contre Blondel, rapportée par Cotelier, *Patr. apost.* tom. II, pag. 441 et suiv.

nent, diroit : « Qui est celui d'entre vous qui ait » la moindre ressemblance avec le saint martyr » Ignace, évêque d'Antioche ? Certes, si vous vous » rappelez les paroles qu'il adressoit aux fidèles de » Rome, lorsqu'on le menoit au supplice, j'ose af- » firmer que, s'il vous reste encore quelque senti- » ment d'une salutaire confusion, non-seulement » vous ne vous croirez pas prêtre en comparaison » de lui, mais vous n'oserez pas même vous re- » garder comme chrétien » Eh bien ! ce discours a été tenu en présence d'une grande assemblée d'évêques (1) ; et Dieu veuille qu'il ne soit jamais nécessaire parmi nous !

Obligé de faire un choix, je m'arrêterai seulement aux pensées les plus éclatantes, et à quelques-unes des imitations qui en ont été faites.

Elles commencent toutes par ces mots : Ignace aussi nommé Théophore, etc. (2). Cotelier, *Patres apostol.* tom. II.

Dans son *Épître aux Éphésiens*. « Je suis ravi de l'honneur que je reçois de vous entretenir par cette Page 13, 14.

(1) Par Gyldas surnommé le Sage, abbé de Ruys près de Vannes en Bretagne, dans sa *Remontrance au clergé de l'église Britannique*, rapportée par Tillemont, *Mém. ecclés.* tom. I, pag. 201 et 202.

(2) C'est-à-dire, *qui porte Dieu*. Que ce nom lui eût été donné pour son éminente piété, ainsi qu'il en qualifie les Éphésiens dans l'épître adressée aux fidèles de cette Église, ou que saint Ignace l'eût pris de lui-même ; toujours est-il qu'il s'en glorifie partout, comme saint Paul du nom de Jésus-Christ, et qu'il s'en fait honneur en présence même de Trajan, ainsi qu'on le voit au troisième chapitre des actes de son martyre.

lettre, et de me réjouir avec vous de ce que, dans la vue d'une autre vie, vous n'aimez que Dieu seul. Vous priez sans cesse pour les autres hommes, dans l'espérance qu'ils se convertiront pour arriver à Dieu : donnez-leur donc moyen de s'instruire, du moins par vos œuvres. Opposez à leurs emportemens votre douceur; à leurs paroles hautaines votre humilité; à leurs injures vos prières; à leurs erreurs votre fermeté dans la foi. Gardons-nous bien de les imiter; mais soyons leurs frères par la complaisance et la douceur. Jésus-Christ, voilà le modèle que nous devons suivre. Qu'il y ait entre nous une sainte émulation à qui essuiera le plus d'injustices, de privations et de mépris... Nous n'avons tous
Ps. XXXII. 5. qu'un seul maître, celui *qui a dit, et tout a été fait.* Ce qu'il a fait en silence n'est pas moins digne du Créateur de toutes choses. Celui qui possède sa parole, peut aussi entendre son silence; et c'est là la perfection : d'agir en parlant, et de manifester sa foi même, en se taisant. »

Page 14, 15. « Faites-vous un devoir de vous réunir le plus souvent que vous pouvez dans le lieu de la prière pour rendre grâces à Dieu, et célébrer ensemble ses louanges. A mesure que vous serez assidus à fréquenter un même lieu de prière, vous affoiblissez les forces du démon; et par votre union vous ruinez son empire. Il n'est rien de plus excellent que la concorde; elle coupe court à toutes les guerres in-

térieures et extérieures que nous avons à redouter. »

« Le prince de ce monde n'a point connu la virginité de Marie, et son enfantement; il n'a point connu la mort du Seigneur : trois mystères éclatans qui ont été accomplis dans le silence de la sagesse divine (1). Mais considérez de quelle manière ils ont été manifestés aux hommes : D'abord, il paroît dans le ciel une étoile dont l'éclat extraordinaire surpasse celui de toutes les autres. La nouveauté de ce phénomène répand la frayeur dans les esprits. Tous les autres astres, le soleil, la lune et les étoiles forment comme un chœur autour de ce nouvel astre qui les efface tous par l'éclat de sa lumière; et l'on cherche avec étonnement d'où peut venir une révolution aussi extraordinaire; mais tout l'art des démons (de la magie) (2) est impuissant. L'iniquité est abolie, l'erreur disparoît, l'ancien règne du péché est détruit; et c'est l'ouvrage d'un Dieu fait homme qui vient donner au monde l'espérance d'une vie éternelle. Il entre en possession de l'empire souverain que Dieu lui donna sur toutes les

Page 16.

Ps. II. 8.

(1) Ces paroles sont citées par Origène. *Hom.* VI, *in Luc.*; par S. Basile, *hom.* XXV, *de SS. Christi nativ.* par saint Jérôme sur le 1er ch. de S. Matth.

(2) Ces paroles donnent à entendre que les Chaldéens avoient voulu chercher dans les magiques évocations la raison de l'étoile miraculeuse qui leur avoit apparu. Origène soutient cette opinion. « Les mages qu » avoient commerce avec les démons, prévenus du futur avénement du » Messie, par une ancienne prophétie de Balaam, et frappés de ce prodige, etc. Liv. I, contre Celse, n° 60.

créatures; et le monde entier n'est troublé que parce qu'il vient détruire le règne de la mort. »

Dans cette même épître, il appelle ses chaînes *des pierres précieuses* (1); image que saint Polycarpe rappelle, lorsque, parlant des mêmes chaînes, il les nomme : Liens augustes et sacrés qui sont les diadèmes des élus de Dieu (2) ; et que saint Cyprien sembleroit avoir imitée dans plusieurs de ses épîtres aux saints confesseurs.

Page 17. *Épître aux Magnésiens.* « Ayant l'honneur de porter, grâce à mes chaînes, un nom d'une dignité toute divine, je publie la gloire des Églises, et leur souhaite l'union dans la foi et l'esprit de Jésus-Christ, notre perpétuelle vie; l'union de la foi et de la charité, à laquelle rien n'est comparable ; et principalement l'union avec Jésus-Christ et avec le Père, laquelle, en nous fortifiant contre le prince de ce monde, et nous faisant triompher de ses attaques, nous procurera la possession de Dieu. »

Page 18. Saint Ignace insiste fortement sur le respect qui est dû à l'évêque, malgré sa jeunesse. « Les saints prêtres en donnent l'exemple; ce n'est pas à sa personne que cet honneur est déféré, mais à Jésus-Christ, l'évêque de tous. Vous devez donc par hon-

(1) Le ministre Blondel arguoit de cette expression poétique, contre l'authenticité des épîtres de saint Ignace. On peut voir la réponse sage et décisive de Vossius à cette misérable chicane, dans le second vol. des Pères apostoliques de Cotelier, tom. II, part. II, pag. 440.

(2) *Epist.* S. Polyc. *ad Philipp.* Cotelier, *ibid.* pag. 186.

neur pour celui qui vous l'a commandé, obéir à l'évêque sans nulle dissimulation; puisque ce n'est pas à l'homme que l'on manque, mais au pontife invisible, à celui qui voit les choses cachées. »

« Pour être chrétien, il ne suffit pas d'en porter le nom, il faut l'être réellement. Tout se précipite vers sa fin; en même temps que la vie échappe, la mort s'avance, et chacun marche vers le terme qui l'attend. Il y a comme deux monnoies, celle de Dieu et celle du monde; chacune d'elles a son empreinte particulière; les infidèles ont celle du monde; la charité de Jésus-Christ, c'est là l'empreinte du vrai fidèle. Si nous ne sommes pas disposés à souffrir sa passion, sa vie n'est point en nous. »

« Je vous exhorte à faire toutes choses avec cet esprit de concorde qui vient de Dieu, et à regarder l'évêque comme tenant la place de Dieu même au milieu de vos assemblées (1); les prêtres comme représentant le collége des apôtres, et les diacres qui me sont si chers, comme étant ceux à qui est confié le ministère de Jésus-Christ (2), qui étoit avec le Père avant tous les siècles, et s'est enfin montré

Page 19. 4.

(1) On ne peut marquer mieux que ne fait S. Ignace la prééminence de l'épiscopat sur le presbytère.

(2) C'est-à-dire la distribution de l'eucharistie, et des oblations saintes. « Le prêtre consacre, le diacre présente au prêtre ce qui fait la matière » de la consécration. » *Diaconus non benedicit, non baptizat, non offert*, dit l'auteur du livre des *Constitutions apostoliques*, lib. VIII, cap. XXVIII. Cotel., tom. I, pag. 416.

au monde en ces derniers temps. Ayez donc tous les mêmes sentimens; honorez-vous les uns les autres. Que personne ne considère son prochain selon la chair; aimez-vous mutuellement en Jésus-Christ. »

Page 20. « Comme le Seigneur n'a rien fait sans le Père, de même ne faites rien sans l'évêque et les prêtres. Lorsque vous vous assemblez, n'ayez qu'une même prière, un même esprit, une même espérance; vivez dans la charité et dans une joie exempte de reproches. Venez tous ensemble comme à un seul temple de Dieu, comme à un seul autel, comme à un seul Jésus-Christ qui procède d'un seul Père, qui existe en lui seul, et qui retourne à lui dans l'unité. »

« Ne vous laissez pas égarer par des opinions étrangères, ni séduire par des fables oiseuses et qui ne servent à rien... Disciples de Jésus-Christ, apprenez à vivre selon l'esprit de Jésus-Christ. »

« J'aurai le bonheur de partager vos mérites si toutefois j'en suis digne; car, bien que je sois pri-
Page 21. sonnier pour la foi, je ne mérite pas d'être comparé à personne d'entre vous qui êtes libres... Souvenez-vous de moi dans vos prières, afin que je parvienne à la possession de mon Dieu. Souvenez-vous aussi de l'Église de Syrie, dans laquelle je ne mérite pas d'être compté. J'ai besoin de l'union de vos prières et de votre charité, afin que Dieu dai-

gne féconder cette Église par les douces influences de la vôtre. »

Épître aux Tralliens. « Je sais que la pureté de vos sentimens et l'union de vos cœurs dans les travaux que vous souffrez ne sont point en vous des vertus passagères, mais qu'elles y sont comme naturelles; ainsi que je l'ai appris de Polybe, votre évêque, qui m'a félicité dans les chaînes que je porte pour Jésus-Christ, et qui m'a tellement comblé de bénédictions, que j'ai cru voir en lui toute votre Église. En recevant par lui le témoignage de la bienveillance que Dieu vous a inspirée pour moi, je me suis réjoui de voir en vous les imitateurs de ce même Dieu. » Page 22.

« Les diacres, ministres des mystères de Jésus-Christ, doivent s'appliquer à plaire à tous. Qu'ils n'oublient pas qu'ils sont établis pour servir l'Église, non l'intempérance; et qu'ils évitent comme le feu de donner le plus léger prétexte à la médisance. » Page 61.

« Je sais plusieurs choses en Dieu; mais je me mesure à ma foiblesse, de peur que je ne périsse par la vaine gloire. J'ai plus à craindre présentement que jamais; et je ne dois point écouter ceux qui parlent avantageusement de moi; car les louanges qu'ils me donnent m'affligent. A la vérité je désire souffrir, mais je ne sais si j'en suis digne. »

« Je vous conjure par la charité que je ressens pour

vous de m'écouter; de peur que la lettre que je vous écris ne serve un jour de témoignage contre vous. »

Bourdaloue a dit dans le même sens : « Si la parole de Dieu ne vous justifie pas, elle vous condamnera. » Cette pensée fait tout le fonds de son sermon *sur la Parole de Dieu.* Et Bossuet : « Mon discours dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier des jours; et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables (1); » ce qu'il répète avec encore plus de chaleur de mouvement, dans un sermon direct sur cette matière. (2).

Voici l'éloge qu'il fait de Polybe, leur évêque :
Page 24. « Son seul extérieur est une grande instruction pour ceux qui le voient. La douceur fait toute sa force; il imprime le respect aux païens eux-mêmes. »

Page 31. *Épître aux Philadelphiens.* « Enfans de lumière et de vérité, fuyez la division, fuyez les fausses doctrines. Là où est le pasteur, les brebis doivent être avec lui. Il y a des loups, et en grand nombre, qui, sous un masque séduisant, entraînent le troupeau par l'attrait de voluptés perfides, le détournent du chemin qui conduit à Dieu, et en font leur proie. Qu'ils n'aient point rang parmi vous. »

« Éloignez-vous de ces dangereux pâturages que Jésus-Christ ne cultive pas; ce n'est pas la main de

(1) *Or. fun. de la princ. de Clèves*, tom. VIII des *Œuvres compl.* édit. in-4°. Paris, 1744, pag. 479.

(2) *Serm.* tom. IV, pag. 451.

Dieu son père qui les a faits. Tous ceux qui appartiennent à Dieu et à Jésus-Christ sont avec l'évêque. Qui s'attache à celui qui fait schisme, n'aura point de part à l'héritage du Seigneur. Usez d'une seule eucharistie; car il n'y a qu'une seule chair de Jésus-Christ notre Seigneur, qu'un seul calice qui nous unit tous dans son sang, un seul autel, comme il n'y a qu'un évêque avec le collége des prêtres et des diacres qui partagent le ministère avec nous. En agissant ainsi, vous ferez tout conformément à la volonté de Dieu. Ce que je dis, mes Frères, ne part que de l'ardent amour que je vous porte : je cherche à vous précautionner contre les piéges qu'on pourroit tendre à votre foi. Ce n'est point moi qui vous parle, mais Jésus-Christ même, dont je redoute les jugemens plus que jamais, quoique je sois chargé de chaînes pour son nom, parce que je me trouve encore très-imparfait; mais j'espère obtenir par le secours de vos prières tout ce qui manque à ma foible vertu, afin que j'entre en possession de l'héritage que la miséricorde divine me prépare. »

« Lorsque j'étois parmi vous, je criois à haute voix et par le mouvement de l'esprit de Dieu : Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. Vous pouviez croire alors, que je ne parlois de la sorte qu'en vue de quelque division qu'il m'étoit aisé de prévoir. Mais je prends à témoin celui pour qui je Page 32.

suis chargé de chaînes, qu'à cet égard mes connoissances n'ont eu rien d'humain. C'est l'Esprit qui vous a dit par ma bouche : Ne faites rien sans l'évêque; gardez vos corps comme le temple de Dieu; aimez l'unité, fuyez les divisions, et soyez les imitateurs de Jésus-Christ, comme il l'a été lui-même de son Père. »

« Si quelqu'un veut vous enseigner le judaïsme, ne l'écoutez point; car il vaut mieux recevoir le christianisme de la bouche d'un incirconcis que le judaïsme de la bouche d'un circoncis; mais l'un et l'autre, s'ils ne parlent de Jésus-Christ, doivent être regardés comme ces tombeaux sur lesquels paraissent écrits les vains noms de ceux qui y sont renfermés. Tenez-vous donc en garde contre ces artifices dangereux. » (Applicable aux vertus purement philosophiques et humaines.)

« J'en ai entendu qui disoient : Si je ne trouve telle chose dans les anciennes écritures, je ne le croirai point dans l'Évangile; et quand je leur disois : *il est écrit;* ils nioient que cela fût ainsi. Mais quant à moi, Jésus-Christ me tient lieu des anciennes écritures. Oui, mes anciennes et inviolables écritures sont sa croix, sa mort et sa résurrection, et la foi que j'ai en lui. »

Page 31. Dans cette même épître, parlant des prophètes : « Ils furent en esprit les disciples de Jésus-Christ, qu'ils attendoient comme leur maître. Faisons nos

délices des prophètes, parce qu'ils ont eux-mêmes annoncé l'Évangile; qu'ils ont espéré dans Jésus-Christ; qu'ils l'ont attendu; qu'ils ont été sauvés par la foi de ses promesses; qu'unis à tous les mystères de sa vie, ils ont été sanctifiés par leur charité, et se sont rendus dignes de l'admiration de tous les siècles; qu'enfin ils ont mérité de recevoir d'illustres témoignages de Jésus-Christ, et d'avoir part au bienfait commun de la révélation évangélique. »

Épître aux fidèles de Smyrne. « Je rends gloire à Jésus-Christ, notre Dieu, des fruits de sagesse que vous avez manifestés par sa grâce; car j'ai appris quels progrès vous avez faits dans la vertu; inébranlables dans la foi, attachés fermement à la croix de Notre Seigneur, tant dans l'esprit que dans la chair, affermis dans la crainte, fortifiés dans le sang du Sauveur, pleins de confiance dans sa parole.... à l'imitation des saints apôtres qui, convaincus de la vérité de sa résurrection, par le témoignage de tous leurs sens, ont bravé la mort pour la défendre, et se sont montrés supérieurs à toutes les infortunes. Vous êtes, je le sais, dans les mêmes dispositions à son égard. Si donc je vous écris, c'est seulement pour vous mettre en garde contre une espèce d'animaux féroces, à visage humain, à qui vous devez non-seulement fermer tout accès auprès de vous, mais dont vous devez éviter la rencontre, vous contentant de prier pour eux le

Page 34.

Page. 35.

Seigneur, qu'il veuille bien les amener à la pénitence, s'il nous est permis de l'espérer. Jésus-Christ seul le peut, Jésus-Christ qui est véritablement notre vie.... Quant à moi, quelle raison avois-je de m'exposer de moi-même à la mort, aux flammes des bûchers, au glaive, à la dent des animaux? C'est que, quand on est près du glaive, on est bien près du Seigneur: quand on est la proie des animaux, on est dans le sein de Dieu. »

Cette épître, pleine d'héroïques sentimens, renferme entre autres ce témoignage bien remarquable
Page 36. à l'occasion de certains hérétiques : « Ils s'abstiennent de l'Eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne confessent pas que l'eucharistie soit la chair de notre Seigneur Jésus-Christ, la même chair qui a souffert pour nos péchés, la même que par sa bonté le Père a ressuscitée des morts. Quiconque tient à une semblable doctrine, celui-là renonce entièrement à Jésus-Christ, et ne porte qu'un cadavre (1). »

« Je n'ai pas jugé à propos d'insérer ici les noms de ces incrédules. Dieu me garde même d'en faire

(1) Le texte est trop précieux pour n'être pas rapporté : Ευχαριςιας και προσιυχηις απεχονται, δια το μη ομολογειν την Ευχαριςιαν σαρκα ειναι του Σωτηρος ημων Ιησου Χριςου παθουσαν, την υπερ αμαρτιων ημων παθουσαν, ην τῇ χρηςοτητι ο πατερ ηγειρεν. Cotelier traduit ainsi : *Ab eucharistia et oratione abstinent; eo quod non confiteantur Eucharistiam carnem esse servatoris nostri Jesu-Christi, quæ pro peccatis nostris passa est quam pater sua benignitate suscitavit*, pag. 36.

De telles expressions sont bien remarquables pour une si haute antiquité.

mention, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les convertir. »

Le saint évêque étoit dans l'intention d'écrire aux autres églises d'Asie, quand les *léopards* qui faisoient son escorte (il qualifie de ce nom les soldats qui le gardoient) (1), l'enlevèrent brusquement pour le faire passer de la Macédoine à Naples. Il se contenta d'écrire à saint Polycarpe, évêque de Smyrne, dans le même style que saint Paul à Timothée. « Supportez, lui dit-il, tout le monde, comme Dieu vous supporte... Appliquez-vous sans cesse à la prière; demandez une sagesse encore plus abondante que vous ne l'avez. Parlez à chacun en particulier selon que le Seigneur vous inspirera. Portez les maladies de tous comme un parfait apôtre. Où le travail est plus grand, le profit l'est aussi. Si vous aimez les bons, où est votre mérite? Appliquez-vous surtout à soumettre par la douceur les plus rebelles. Toute plaie ne se guérit pas par les mêmes remèdes.... Un chrétien n'est pas à lui, il est à Dieu. ». Page 39. Page 42.

Mais de toutes les épîtres du saint confesseur, la plus célèbre, la plus éloquente, je dirois presque la plus surnaturelle, est celle qu'il adressa *aux Romains*. « Elle est unique peut-être dans son genre,

(1) « *De Syria usque ad Romam pugno ad bestias in mari et in terra; » nocte dieque ligatus cum decem leopardis, hoc est, militibus qui me » custodiunt : quibus et quum benefeceris, pejores fiunt.* » Apud S. Hieronym. *in catalog. script. eccles.* cap. XVI, tom. IV, part. II, pag. 108, edit. Martianay.

» dit Tillemont (1); l'auteur s'y abandonne aux trans-
» ports de la plus héroïque charité; il semble que sa
» plume soit trempée dans le sang même de Jésus-
» Christ, auquel il brûle de mêler le sien. »

Après avoir salué les fidèles de cette Église avec de magnifiques éloges, et leur avoir témoigné la joie que lui donne l'espérance de les voir; le saint pontife ne leur laisse pas ignorer qu'il est instruit de leurs projets pour le délivrer de la mort, soit par leur crédit, soit autrement. Pour les en détourner :

Page 26 et suiv. Page 70 et suiv.

« Le commencement, leur écrit-il, est bien disposé; pourvu que je reçoive la grâce, et que rien ne m'empêche d'obtenir ce qui m'est réservé en partage. Mais je redoute votre charité; et j'appréhende que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Peut-être ne vous seroit-il pas difficile de faire ce que vous souhaitez; mais il me deviendroit difficile d'arriver à Dieu si vous m'épargniez...

« Je ne veux pas avoir pour vous une complaisance humaine; mais je veux plaire à Dieu, comme vous lui plaisez. Si vous m'aimez d'une charité vraie, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je n'aurai jamais une occasion aussi favorable de me réunir à lui que celle qui se présente; ni vous non plus, jamais vous n'aurez l'honneur d'une œuvre meilleure : c'est de ne point solliciter Dieu

(1) *Mém.* tom. II, p. 101.

contre moi. Si vous ne parlez point de moi, si vous demeurez en repos, j'irai à Dieu. Au contraire, en vous livrant à une fausse compassion pour cette misérable chair, vous me renvoyez au travail, vous me faites rentrer dans la carrière. Eh! pouvez-vous me procurer un plus grand bien que d'être immolé à Dieu, tandis que l'autel est dressé? Seulement unissez-vous à mon sacrifice, en chantant des cantiques d'actions de grâces en l'honneur du Père et de Jésus-Christ son Fils, pendant que j'offrirai la victime.... Vous ne portâtes jamais envie à personne; ne m'enviez pas ma félicité. Vous avez instruit les autres; je vous demande d'être fidèles aux préceptes que vous-mêmes avez donnés. Ne vous occupez que du soin de m'obtenir par vos prières le courage dont j'ai besoin pour résister aux attaques du dedans, et repousser celles du dehors; afin que je ne sois pas évêque seulement en paroles, mais en œuvres; que l'on ne me nomme pas seulement chrétien, mais que je sois trouvé tel.... J'écris aux Églises, et leur mande à toutes que je vais à la mort avec joie, si vous n'y mettez point obstacle. Je vous en conjure, ne m'aimez pas à contre-temps. Que j'aille servir de pâture aux lions et aux ours; ce sera un chemin plus court pour arriver au ciel. Je suis le froment de Dieu : puissé-je être moulu par les dents des bêtes, pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ! Flattez plutôt les bêtes

qui doivent me déchirer; qu'elles soient mon tombeau; qu'elles me dévorent tout entier, sans ménager nulle partie de mon corps. Je ne vous commande pas, ainsi que pouvoient le faire Pierre et Paul; ils étoient apôtres; que suis-je moi, sinon un condamné par les hommes? Ils étoient libres, je suis encore esclave. Mais si je souffre, alors je serai l'affranchi de Jésus-Christ; alors je ressusciterai à la vraie liberté. Dès à présent, j'apprends dans mes chaînes à ne rien désirer de ce qui est au monde.... Dieu veuille que je jouisse des bêtes qui me sont préparées (1); que je les trouve ardentes et avides de leur proie! S'il arrivoit qu'elles m'épargnassent comme elles ont fait; j'irois moi-même les presser à l'attaque; j'irriterois leur violence pour les forcer à me dévorer (2). Pardonnez-

(1) Δια τουτο των θηριων ομαῖμην ελεγεν. *Ego, inquit, feris illis fruar.* Apud S. Chrysostomum, tom. II, edit. Benedict. pag. 599. « *Utinam* » *fruar bestiis, quæ mihi sunt præparatæ, quas et oro mihi veloces esse* » *ad comedendum me; ne sicut aliorum martyrum non audeant corpus* » *meum attingere. Quod si venire noluerint, ego vim faciam, ut devo-* » *rer.* » Apud S. Hieronym. *Supra loco citato.*

Voyez le commentaire éloquent que fait de ce mot saint Jean Chrysostôme, dans le panégyrique du saint martyr d'Antioche. *Supr.* pag. 592, 601. Fronton du Duc n'a pas senti l'énergie du mot de S. Ignace dans sa traduction de ce panégyrique, à la page 506 du tom. I des *Opuscules* de S. Jean Chrysost. édit. de Morel.

(2) « S. Ignace avoit peur que les Romains n'obtinssent de Dieu par » leurs prières que les bêtes ne lui fissent aucun mal; ce qui est arrivé » assez souvent, comme nous l'apprenons tant de l'histoire ecclésias- » tique, que de cette lettre même. » Tillem. *Mém. ecclés.* tom. II, pag. 201.

moi, je connois mes intérêts; le prix de la victoire est Jésus-Christ : en faut-il davantage pour m'animer? C'est d'aujourd'hui seulement que je commence à être disciple de Jésus-Christ (1). Tout ce qu'il y a de créé dans le monde visible ou invisible m'est indifférent; mon unique désir étant de posséder Jésus-Christ. Que je sois consumé par le feu; que je meure de la mort lente et cruelle de la croix; que je sois mis en pièces par les tigres et les lions affamés; que mes os soient dispersés, mes membres meurtris, mon corps broyé; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je suis prêt à endurer avec joie tous les supplices, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.... Eh! que me serviroit-il de posséder toutes les richesses et toutes les grandeurs de la terre? il m'est plus glorieux de mourir pour mon Dieu, que de régner sur tout le monde. C'est celui qui est mort pour moi que je cherche, c'est celui qui est ressuscité pour moi que je veux. Laissez-moi la liberté d'imiter les souffrances de mon Dieu. Ne m'empêchez pas de vivre, en voulant m'empêcher de mourir; laissez-moi courir vers cette vive et pure lumière. Que celui qui l'a déjà dans son cœur comprenne ce que je désire; et qu'il ait compassion de moi, puisqu'il connoît quels sont les liens qui m'attachent à ce

(1) D'après la version de saint Jérôme; traduit en cet endroit par Faradon dans le *Dictionn. apostol.* de Montargon, tom. 1, pag. 424.

que j'aime.... Le feu qui m'anime et me pousse ne peut souffrir aucun mélange, aucun tempérament qui l'affaiblisse; mais celui qui vit et parle en moi, me dit continuellement : *Hâte-toi de venir à mon Père.* Si, étant arrivé auprès de vous, j'allois me laisser intimider par l'appareil du supplice; soutenez mon courage. Rappelez-vous seulement ce que je vous écris à cette heure où je vous écris dans une pleine liberté d'esprit, et n'aspirant qu'à mourir. Le seul pain que je demande, c'est la chair adorable de Jésus-Christ; le seul vin que je veux, c'est son sang, ce vin céleste qui excite dans l'âme le feu vif et immortel d'une charité incorruptible. Je ne tiens plus à la terre, et je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Souvenez-vous dans vos prières de l'Église de Syrie, qui, dépourvue de pasteurs, tourne ses espérances vers celui qui est le souverain pasteur de toutes les Églises. Que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite durant mon absence : je la confie à sa providence et à votre charité (1). »

Ce n'est pas là seulement de l'éloquence; c'est du ravissement et de l'extase; c'est le sublime élan de saint Paul, quand nous l'entendons s'écrier : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* Quelle abondance de sentimens jointe à toute la vigueur de

Philipp. I. 23.

(1) Nous avons fait ici quelques emprunts aux traductions de l'abbé Racine, de D. Cellier et de Tricalet.

la pensée et à l'énergie de l'expression! Quelle touchante effusion d'une charité paternelle, unie à l'autorité imposante du ministère épiscopal! Jusque dans les transports de ce saint enthousiasme, quelle aimable condescendance pour les alarmes de ses frères, de ces enfans qui pourtant ne sont pas les siens! et surtout quelle tendre sollicitude pour son troupeau! Désira-t-on jamais un trône avec plus d'ardeur, que saint Ignace la présence des animaux féroces dans le sein desquels il contemple avec joie *son tombeau?* Quelle mère a su jamais rendre avec des images aussi vives son empressement de revoir un fils unique après une longue absence, que ne le fait ce digne athlète de la foi chrétienne pour entrer en possession de son Dieu, et pour aller bientôt *jouir de Jésus-Christ?* Me sera-t-il permis de le dire, Messieurs, nous ne profitons pas assez de ce trésor. Pourtant la chaire évangélique et le lit des mourans nous présentent assez d'occasions de reproduire ce langage, s'il étoit dans notre mémoire comme je suis assuré qu'il est dans tous vos cœurs. Autrefois on lisoit publiquement dans les églises ces admirables épîtres, et vous avez pu juger par vous-mêmes de l'impression qu'elles devoient exciter. « Il est difficile, a dit un de nos » historiens, de les lire avec quelque sentiment de » piété, sans verser des larmes (1). » Malheureuse-

(1) Racine, *Hist. eccléS.* tom. 1, in-4°, pag. 98.

ment ce ne sont point nos froides déclamations qui les font couler. Quand le grand saint Irénée les apporta pour la première fois dans nos Gaules; croyez-vous que nos pères aient entendu les yeux secs, la lecture de ce testament de mort? non, sans doute? Portez-le, Messieurs, tout entier dans quelqu'une de vos prédications. Hélas! il sera encore tout nouveau pour bien des auditoires, et peut-être pour plus d'un prédicateur!

Cependant il n'est pas resté tout-à-fait stérile dans les mains de nos grands orateurs. Bossuet a cité un passage de l'Épître aux Romains dans le sermon pour *le jour des Morts* (1); mais il fait mieux que la citer: plein du même esprit qui l'avoit fait jaillir du sein du magnanime confesseur, pénétré de la substance de ses sentimens, de ces expressions familières à sa propre pensée, l'évêque de Meaux les retrace avec une égale vigueur dans les sublimes aspirations dont il a semé ses discours sur la mort, sur la pénitence, sur la résurrection. Parmi les modernes, nous rencontrerions aussi quelques imitations (2). La plus heureuse à mon avis est celle que le P. Lenfant a faite de ce mot: *Je commence à présent à être disciple de Jésus-Christ.* ( )« Ainsi, dit-il dans son beau

(1) *Serm.* tom. 1, pag. 204.

(2) V. Montarg. *Dict. apost.* cité plus haut à la pag. 147.

(3) Le saint martyr le répète deux fois dans ses épîtres; la première dans l'*Épître aux Éphésiens*, n° 3, pag. 12; la seconde dans celle *aux Romains*, n° 5, pag. 28.

» sermon *sur les Afflictions*, l'avoit compris le saint » évêque d'Antioche ; et voilà ce que nous explique » l'admirable parole de cet illustre martyr, lorsque, » dans l'obscurité de la plus affreuse prison, se » voyant confié à des hommes aussi farouches que les » animaux par lesquels il étoit sur le point d'être dé- » voré, il écrivoit aux Romains dans le vif transport » de sa joie : *Nunc incipio esse Christi discipulus.* Eh » quoi! ne l'étoit-il donc pas auparavant ; puisqu'il » étoit soumis à Jésus-Christ par la foi, puisqu'il en » observoit fidèlement les principes, puisqu'il en » gouvernoit le peuple avec zèle ? Oui, sans doute, » mes chers Auditeurs; mais il lui manquoit de mar- » cher sur les traces ensanglantées du Sauveur ; et » c'est en le suivant de si près, qu'il remplit les de- » voirs d'un parfait disciple de cet adorable maître, » et qu'il ose en prendre le titre ; parce qu'il peut » alors surtout en pratiquer les plus difficiles leçons, » en imiter les plus grands exemples, en exprimer en » lui-même les traits les plus ressemblans. *Nunc inci- » pio esse Christi discipulus* (1). »

(1) Tom. VI, pag. 310.

ARTICLE IV.

ÉPÎTRE DE SAINT POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE.

Vers l'an 80 de Jésus-Christ.

Saint Polycarpe est moins célèbre par ses écrits que par l'histoire de son martyre. Une semblable histoire vaut les meilleurs écrits. On la lira avec un grand intérêt dans Eusèbe (1), d'où les écrivains postérieurs l'ont tirée. Nous bornons son article au témoignage que lui a rendu saint Irénée, apôtre des Gaules, qui avoit été son disciple. Je le transcris d'après une lettre de ce saint évêque adressée à Florin, qui après avoir été lui-même disciple de saint Polycarpe, étoit tombé dans l'hérésie. « Ce » n'est point là, lui mande-t-il, la doctrine que nous » ont transmise les évêques qui nous ont précédés et » qui ont été les disciples des apôtres. Car étant en- » core fort jeune, je vous ai vu à Smyrne chez le bien- » heureux Polycarpe, lorsque vivant avec éclat à la » cour de l'empereur, vous veniez voir ce saint évê- » que, et que vous tâchiez d'acquérir son estime ; car » je me souviens mieux de ce qui se passoit alors, que » de tout ce qui est arrivé depuis. Les choses apprises

(1) *Ecclesiæ Smyrnensis de martyrio S. Polycarpi epistola circularia.* Apud Euseb. *Hist. eccles.* lib. IV, cap. XV. Halloix, *Vies des écriv. de l'Église d'Orient*, tom. I, not. ch. XIII. Cotel. *Patr. apostol.* tom. II. pag. 195.

» dans l'enfance se nourrissant et croissant en quel-
» que sorte dans l'esprit avec l'âge, ne s'oublient ja-
» mais; de sorte que je pourrois dire même le lieu où
» étoit assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prê-
» choit la parole de Dieu. Je le vois encore : avec
» quelle gravité il entroit et sortoit partout où il al-
» loit! Quelle sainteté respiroit dans toute la con-
» duite de sa vie! Quelle majesté sur son visage et dans
» tout son extérieur! Combien étoient puissantes les
» exhortations dont il nourrissoit son peuple! Il me
» semble l'entendre encore nous raconter de quelle
» sorte il avoit conversé avec saint Jean, et plusieurs
» autres qui avoient vu Jésus-Christ; nous parler de
» ses miracles, de sa doctrine, qu'il avoit recueillis
» de la bouche même de ceux qui avoient été les té-
» moins oculaires du Verbe et de la parole de vie.
» Dès lors j'écoutois toutes ces choses, je les gravois,
» non sur des tablettes, mais dans le plus profond de
» mon cœur. Je puis donc protester devant Dieu que,
» si cet homme apostolique eût entendu parler de
» quelque erreur semblable aux vôtres, il eût à l'ins-
» tant même bouché ses oreilles, et qu'il eût témoi-
» gné son indignation par ce mot qui lui étoit ordi-
» naire : Mon Dieu! à quels jours m'aviez-vous ré-
» servé (1)! »

(1) S. Iren. *adv. hæres.* lib. VIII, c. Voy. *Fragmenta in edit. Feu-ardent.* pag. 510, Euseb. *Hist. eccles.* lib. V, cap. XX. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 334.

L'abbé Clément fait une allusion ingénieuse à cette lettre dans un sermon sur l'*Éducation*, au sujet des impressions du jeune âge (1).

Le monument le plus considérable qui nous reste de saint Polycarpe, est son *Épître aux Philippiens*, qui, du temps de saint Jérôme, se lisoit encore dans les églises d'Asie (2).

A l'imitation des écrits des apôtres et de tous les grands hommes de ces temps sacrés, elle contient des instructions pour tous les fidèles, parcourt tous les rangs et les états, pour apprendre à chacun ses devoirs; et à tous en général elle inspire la plus grande horreur des doctrines nouvelles, et des hérétiques qui dogmatisoient alors.

Cette lettre, nourrie des pensées et des expressions de l'Évangile et des épîtres des apôtres que saint Polycarpe avoit recueillies comme les ayant entendues de ses propres oreilles, témoigne combien ces saints livres étoient répandus dès ces premiers temps (3). En voici les principaux traits :

Cotelier, *Patres apostol.* tom. II, pag. 186.

Parlant de Jésus-Christ : « C'est ce Fils dont tout

(1) *Sermons du carême*, tom. II, pag. 400.

(2) *In catal. oper.* om. IV, pag. 18.

Elle se trouve dans Cotelier, dans le IVe vol. de la *Bible* in-fol. de Sacy, dans le recueil in-12 des *Pères apostoliques*, de Le Gras, indépendamment des éditions et versions qui en ont été publiées par Ussérius, Thomas Ittigius, et dans les grandes *Bibliothèques des Pères*.

(3) Contre Fréret, Voltaire, etc. Voyez Bergier, *Traité de la religion*, IIIe partie, art. I, pag. 30 et suiv. du tom. VII. *Œuvres complètes*, édit. de Besançon, 1820.

reconnoît le pouvoir, soit sur la terre, soit dans le ciel. Tous les esprits lui obéissent, comme au juge souverain des vivans et des morts; et Dieu redemande son sang à ceux qui ne croient point en lui. Mais ce même Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts, nous ressuscitera aussi, si nous marchons dans la voie de ses commandemens, et si nous aimons ce qu'il a aimé, en nous abstenant de toute injustice, de fraude, d'avarice, de calomnie, de faux témoignage, *ne rendant point le mal pour le mal*, outrage pour outrage, imprécation pour imprécation. Souvenons-nous donc toujours des instructions que le Seigneur nous a données. *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés. Remettez, et l'on vous remettra;* soyez touchés de la misère de vos frères, et l'on sera touché de la vôtre. *On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serviez envers les autres.* Et ailleurs : *Bienheureux sont les pauvres et ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume de Dieu est à eux.* »

Rom. XII. 19.

Matth., VIII. 1. Marc, II, 25.

Marc, XXIV.

Matth., VIII. 10.

« Ce n'est point de moi-même que je vous écris ces choses, mes chers Frères.... Ni moi, ni aucun autre homme, nous ne pouvons atteindre à la sublime sagesse du bienheureux Paul, ce glorieux apôtre, qui pendant qu'il étoit dans votre ville au milieu de ceux qui vivoient alors, y a prêché avec un zèle généreux et infatigable la parole de vérité; et qui depuis, éloigné de vous, vous a écrit des

Page 187.

lettres où vous pouvez puiser tout ce qui vous est nécessaire pour avancer dans la foi que vous avez reçue. »

Page 188. « Que les prêtres soient tendres et compatissans envers tous; qu'ils ramènent ceux qui se sont égarés; qu'ils visitent les malades, et ne négligent ni la veuve, ni l'orphelin, ni le pauvre... Qu'ils ne croient pas légèrement le mal; et qu'ils n'usent point de trop de sévérité envers ceux dont ils sont les juges, sachant que nous sommes tous pécheurs... Séparons-nous des faux frères, ou de ceux qui se servant du nom de Dieu comme d'un voile pour couvrir leur hypocrisie, entraînent dans l'erreur les hommes vains et superbes. »

Page 189. « Soyons les imitateurs de Jésus-Christ; car nous ne pouvons le glorifier véritablement qu'en souffrant pour son nom. »

« Celui qui ne s'abstient point de l'avarice, tombera dans l'idolâtrie, et il sera réputé comme étant encore du nombre des païens. »

« Heureux celui qui croit les choses que vous croyez! Que Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et ce même Jésus-Christ son Fils, le pontife éternel, vous affermissent dans la foi, dans la paix, dans la douceur, dans la patience! »

On croit entendre saint Paul, ou plutôt le maître de Paul lui-même.

ARTICLE V.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON.

Envoyé dans les Gaules par saint Polycarpe, vers 157 de Jésus-Christ.

Quoique les siècles apostoliques se terminent communément à l'an 166 de Jésus-Christ, époque de la mort de saint Jacques évêque de Jérusalem, nous croyons pouvoir les étendre jusqu'à saint Irénée; parce que cet illustre évêque fut disciple de saint Polycarpe, qui l'avoit été de l'évangéliste saint Jean. Il est même des écrivains qui ont prétendu qu'il avoit lui-même partagé avec saint Polycarpe le bonheur d'être formé par le saint évangéliste; opinion qu'il est impossible de défendre. Il n'a pu connoître que dans sa première jeunesse saint Polycarpe déjà avancé en âge (1).

Saint Épiphane, qui l'appelle le bienheureux successeur des apôtres (2), n'entend par-là autre chose, sinon qu'il fut un homme apostolique par sa doctrine autant que par ses vertus; titre que saint

(1) V. Tillem. *Mém. ecclés.* tom. III, pag. 79. On place ordinairement la naissance de S. Irénée sur la fin de l'empire de Trajan, ou au commencement de celui d'Adrien, vers 140 de J.-C. Du Pin, *Biblioth.* tom. I, pag. 160.

(2) *Hæres.* XXIV, n° 8.

Jérôme et Théodoret accompagnent des plus brillans éloges (1). Il lui suffit pour nous autoriser à le placer dans ces heureux temps.

Saint Irénée commence la longue chaîne des docteurs de notre Église gallicane. Elle remonte presque jusqu'au temps des apôtres ; puisque, entre lui et saint Jean l'évangéliste, il n'y a d'intermédiaire que saint Polycarpe et saint Papias. Ce fut saint Polycarpe qui envoya saint Irénée dans les Gaules, à Lyon, auprès de saint Pothin, son évêque, qui l'ordonna prêtre de cette Église (2). Eusèbe nous a conservé une lettre des saints martyrs de Lyon au pape Éleuthère, où ils le lui recommandent comme un homme rempli de zèle et d'amour pour le testament et pour la loi nouvelle du Sauveur (3). Après la mort de saint Pothin, arrivée en 177, saint Irénée fut placé sur le siége de cette grande ville. L'événement le plus mémorable de son pontificat, fut la dispute élevée dans toute l'Église sur le jour où l'on devoit célébrer la fête de Pâques. L'évêque de Lyon, tant par la prééminence de son siége que par

(1) Hieron. *Catal.* pag. 112, et *epist.* LXXIII *ad Magnum*, tom. IV, pag. 656. Theodor. (*Dial.* I, pag. 33.) *Ireneum, ut apostolicorum temporum insignem ac omnibus venerandum theologum citat:* Feu-ardent *Epist. nuncupat. edit. S. Iren.* D. Cellier, *Hist. des écriv. ecclés.* t. II, pag. 194.

(2) Gregor. Turon. *Hist. franc.* lib. I, cap. XXVII, alias XXIX. Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, pag. 58, où il corrige une méprise de Du Pin, et d'autres sur l'ordination de S. Irénée.

(3) Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. V, ch. IV.

sa considération personnelle, présida le concile où cette affaire fut discutée.

Avec un caractère marqué de modération, digne du nom de *pacifique* qu'il portoit (1), saint Irénée ne laissa pas de se rendre partout formidable aux ennemis de la foi. « Il s'est chargé à lui seul de la »cause de l'Église contre toutes les hérésies (2). »

Ses ouvrages l'ont rendu justement célèbre. Nous avons perdu l'écrit qu'il avoit publié pour la défense du christianisme contre les païens, sous le titre *de la science* (ou *de la discipline*, selon saint Jérôme). Mais le plus considérable nous reste au moins en grande partie; c'est le *Traité des hérésies*, où, réfutant toutes celles qui existoient de son temps, il donna à l'Église les armes dont elle auroit à se servir pour repousser les hérétiques qui devoient venir après lui. L'auteur avertit dès sa préface qu'il n'y faut pas chercher les ornemens du langage (3). Ce défaut est avantageusement réparé par l'instruction qu'il procure, et qui le rend nécessaire à connoître pour l'intelligence de notre histoire et l'étude de la

(1) Du mot grec : Ειρηνη. Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. v, ch. xxiii.

(2) Racine, *Hist. ecclés.* tom. I. in-4°, pag. 155.

(3) *Nec vero nobis qui inter Gallos* (Celtas) *degimus, atque in barbara lingua ut plurimum operam ponimus, verborum artificium quod non didicimus, exposcas; nec vim conscriptoris in qua comparanda non elaboramus, nec dictionum ornamentum, nec persuadendi facultatem, cujus expertes et ignari sumus; verum ea quæ simpliciter, vere, ac vulgari sermone, benevolo animo excipe. Præfat.* lib. I, pag. 4, edit. Paris. in-fol. 1639.

controverse. C'est particulièrement sous ce rapport que Tertullien a eu raison de vanter la profonde érudition, et l'universalité de connoissances de son auteur : *Omnium doctrinarum curiosissimus explorator* (1).

Bossuet en fait ce magnifique éloge : « Cet illustre » évêque de Lyon, l'ornement de l'Église gallicane, » qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine (2). »

En effet, saint Irénée avoit lu, et bien lu, tous les poëtes et tous les philosophes de l'antiquité; ce qu'on reconnoît non-seulement aux fréquentes citations qu'il en fait, mais à une certaine sève d'imagination puisée à ces sources, et qui répand sur l'ingrate matière qu'il traite des ornemens que l'on n'y attend pas. « Ce qui toutefois n'empêche point » qu'un sujet aussi embarrassé et ennuyeux (ce sont » les paroles du sage Tillemont), ne soit peu propre » à faire paroître la beauté du style et de l'esprit (3). »

Au reste, écrit en grec, il ne nous est parvenu, du moins en grande partie, que dans une version latine publiée peut-être du vivant même de l'auteur (4).

Le *Traité des hérésies* est partagé en cinq livres, dont chacun est précédé d'un avant-propos qui en expose le dessein.

(1) *Adv. Valentin.* n° 5, pag. 291, ed. Rigalt.
(2) *Serm.* tom. VII, pag. 102.
(3) *Mém.* tom. III, pag. 80.
(4) Voy. D. Cellier, tom. II, pag. 194.

Nous nous bornerons à vous en présenter une analyse succincte, mêlée de quelques citations.

Livre 1er. L'auteur commence par exposer les rêveries des Valentiniens sur la généalogie des trente Éones, êtres imaginaires, espèces de divinités inférieures, qu'ils faisoient produire par le Dieu éternel, invisible, incompréhensible, qu'ils appeloient du nom de *Bathos* ou *profondeur;* ils lui donnoient pour femme *Eunoïa* ou *la pensée.* Ce ridicule système étoit formé sur la théogonie d'Hésiode, et sur quelques idées de Platon, mêlées de fausses interprétations de l'Évangile de saint Jean. Saint Irénée le réfute par l'autorité de l'Écriture, par celle du Symbole, dont il rapporte presque tous les articles, et par l'unanimité des différentes Églises dans la même foi; unanimité à laquelle il oppose la difficulté qu'ont les hérétiques de s'accorder entre eux. En effet il n'y avoit pas un disciple de Valentin qui n'essayât de corriger ou de changer la doctrine de son maître. L'auteur rapporte plusieurs de ces variations; ce seul mot retrace à tous les souvenirs l'ouvrage immortel, l'un des chefs-d'œuvre des temps modernes, auquel peut-être celui de saint Irénée a donné lieu. De là notre savant docteur passe aux superstitions d'un autre hérétique nommé Marc, chef des Marcosiens. Il en signale quelques autres. Les principaux sont Ménandre, Saturnin, Basilides, Cerinthe, Carpocrate, les Ébionites, Cerdon, Mar-

Édit. in-fol. Feu-ardent, Paris, 1639.

cion, dont il réfute les erreurs, observant que la corruption des mœurs est la source la plus ordinaire des mauvaises doctrines.

Les extraits suivans vous donneront, je crois, une idée suffisante de sa manière.

Page 51. « L'Église de Jésus-Christ répandue par toute la terre jusqu'aux extrémités du monde, a reçu des mains des apôtres et de leurs disciples le dépôt de la foi qu'elle professe. Elle consiste à croire en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve contenu; en un seul Jésus-Christ, fils de Dieu, qui s'est fait homme pour notre salut, et au Saint-Esprit qui, par la bouche des prophètes, a prêché les desseins de Dieu pour les temps à venir; l'avénement de Jésus-Christ dans sa chair, sa naissance au sein d'une vierge, ses souffrances et sa mort, sa résurrection, son ascension dans le ciel où ce bien-aimé fils de Dieu, notre Seigneur, devoit s'élever dans sa chair, et pour la fin des siècles, son glorieux avénement dans la majesté de Dieu, son père, pour ressusciter tous les hommes, et rendre à chacun selon leurs œuvres; afin qu'à la présence de Jésus-Christ,
Philip., II. 11. Seigneur, Dieu, Sauveur et Roi, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, ainsi qu'il est ordonné par Dieu son père, que toute langue le confesse et lui rende l'hommage qui lui est dû. Nous croyons que les esprits de malice, les anges

rebelles, que les impies, les méchans, les hommes qui se sont abandonnés à l'iniquité, au blasphème, seront châtiés par le supplice du feu qui ne s'éteindra jamais; et que les serviteurs de Dieu, tous ceux qui, soit dès le commencement, soit après avoir fait pénitence de leurs péchés, auront persévéré dans l'observation de ses commandemens, seront récompensés par le don d'une vie éternelle, incorruptible, au sein d'une immortelle gloire. »

« Tel est le symbole de foi qui a été donné à l'Église, et qu'elle conserve fidèlement, comme étant réunie dans un seul et même domicile où il n'y a qu'une seule âme et un seul cœur, où tout ce qu'il y a de membres d'une même famille, reconnoissent, enseignent et transmettent la même doctrine. Car bien qu'il y ait dans le monde diversité de langages, il n'y a pour tous les peuples chrétiens qu'une seule et même tradition; en sorte que les Églises d'Allemagne, d'Espagne, des Gaules, de l'Orient, de l'Égypte ou de la Libye, celles qui se sont établies dans les régions situées au milieu du continent, n'ont point une croyance différente les unes des autres; mais que, semblable à l'astre du jour qui seul éclaire à la fois toutes les parties de l'univers, la lumière de la prédication évangélique brille également à tous les yeux, et se fait sentir à tous les hommes qui veulent connoître la vérité. Vous n'entendrez point sortir un autre langage de la bouche Page 53.

d'aucun de ceux qui gouvernent les Églises diverses, quelle que puisse être l'autorité de son éloquence; parce qu'il n'est *qu'un maître au-dessus de tous*. La médiocrité de talens ne fait donc rien ici; il n'y a qu'une seule et même foi. Ni tout le génie des orateurs n'y peut rien ajouter, ni toute leur foiblesse n'en peut rien diminuer. »

Matt., XXIII.

Pages 144 et suiv.

Livre II. Saint Irénée réfute les Éones et les Marcionites par les preuves tirées de la création du monde, et par les principes constitutifs de l'essence divine. C'est là que se rencontre ce glorieux témoignage rendu à la divinité du christianisme, et dont l'historien Eusèbe a bien senti toute la force (1): « Qu'au nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, les démons sont chassés si puissamment et si réellement, que plusieurs de ceux qui en avoient été possédés, guéris par la seule invocation de ce saint nom, embrassent très-souvent la foi chrétienne; que d'autres ont des visions, connoissent les choses futures et les prédisent. Il en est parmi nous, ajoute saint Irénée, plusieurs qui après être morts ont été ressuscités et vivent encore; et il seroit bien difficile de faire l'énumération des miracles que l'Église opère tous les jours en faveur des infidèles, au nom de Jésus-Christ. » Ce don des miracles étoit une des preuves les plus sensibles de la vérité chrétienne. Il s'est conservé bien long-temps dans

Page 218.

(1) *Hist. ecclés.* lib. V, cap. VII.

l'Église catholique (1); et, comme l'observe notre pieux et savant auteur, c'étoit un de ses plus honorables priviléges, qu'il n'étoit pas au pouvoir des hérétiques de contrefaire. « On ne les voit pas ceux-ci rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, ni chasser les démons, si ce n'est peut-être des corps de ceux où ils les ont fait entrer eux-mêmes; bien moins encore ressusciter les morts, comme Jésus-Christ et les apôtres l'ont fait, et comme nos fidèles le font. »

Livre III. Saint Irénée y combat ses adversaires par l'autorité de l'Écriture et de la tradition. Les hérétiques s'en prévaloient aussi. « Lorsqu'on les » presse par l'Écriture, ils recourent à la tradition, » et quand on leur objecte la tradition, ils revien- » nent à l'Écriture. » Pour les mettre hors de défense, le saint leur fait voir, non-seulement le parfait accord qui règne entre l'une et l'autre, mais que toutes deux leur sont également contraires. Il suppose comme certain, que, si les apôtres ont tenu des mystères cachés pour les simples fidèles, ils n'ont pas manqué d'en faire part aux évêques, comme devant leur succéder dans le gouvernement

Page 230.

(1) S. Justin l'atteste dans ces termes : « Les dons prophétiques sub- » sistent encore parmi nous. » Origène, Tertullien, Théophile d'Antioche, les autres apologistes l'affirment de même. Eusèbe l'assure également pour le siècle où il vivoit. *Démonstr. évangél.* liv. III, pag. 169 et 132.

des Églises. Aucun de ces évêques n'a enseigné que ce que nous croyons aujourd'hui; nous l'apprenons par ceux mêmes qui leur ont succédé sans aucune interruption, et que nous connoissons si parfaitement, qu'il nous seroit facile d'en donner la liste exacte. Nous devons surtout recourir à l'Église la plus grande, la plus ancienne, et qui est connue de tout le monde; à l'Église fondée à Rome par les glorieux apôtres Pierre et Paul, laquelle conserve la tradition qu'elle a reçue de ses fondateurs, et qui est parvenue jusqu'à nous par une succession non interrompue. Par-là, nous confondons tous ceux qui embrassent l'erreur par amour-propre, par vaine gloire, par aveuglement, et par quelque autre motif que ce soit; car c'est à cette Église, à cause de sa prééminence, que chaque Église particulière, c'est-à-dire, chaque fidèle, doit s'adresser comme à la fidèle dépositaire de la tradition des apôtres. »

Pour montrer cette succession dans l'Église romaine, notre saint nomme les évêques qui l'ont gouvernée.

Page 242. « Qu'aurions-nous fait, demande-t-il, si les apôtres ne nous avoient laissé aucunes écritures? Certainement nous aurions suivi le canal de la tradition. C'est ce que font plusieurs nations barbares qui possèdent la foi, et ne connoissent l'usage ni de l'encre, ni du papier. On les verroit cependant

se boucher les oreilles (1), si elles entendoient les blasphèmes des hérétiques, qui n'ont en partage que la nouveauté de leur doctrine; car les Valentiniens n'étoient point avant Valentin, ni les Marcionites avant Marcion. »

Livre IV. Saint Irénée s'attache à démontrer l'unité de Dieu par l'accord des deux Testamens. Il établit que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, leur a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie. Le dogme de la présence réelle est confirmé par la déclaration précise qu'en fait le saint docteur; par la profession même qu'en faisoient les hérétiques qu'il combat (2). »

Malachie, I. 11. Page 355.

Au sujet des patriarches et des prophètes, il démontre dans une longue suite d'excellens chapitres, que non-seulement leurs paroles, mais leurs actions mêmes sont généralement autant de figures de ce qui devoit arriver dans l'Eglise.

Page 329-354.

Il donne la multitude des martyrs comme une marque de la véritable Église; et soutient que les hérétiques ne peuvent se vanter du même avantage,

Page 400.

(1) Comme faisoit le bienheureux évêque de Smyrne, S. Polycarpe, toutes les fois qu'il lui arrivoit d'entendre quelque parole contraire à la vérité catholique. Voyez plus haut pag. 153.

(2) La doctrine de S. Irénée se trouve encore mieux développée dans e second de ses fragmens publiés en 1715 par un savant luthérien, Psaff, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin, et qui étoient restés ignorés de tous les anciens éditeurs.

bien que quelques-uns d'entre eux aient été mêlés dans la foule de nos martyrs.

Il venge éloquemment la divine incarnation, et la vérité des prophéties : « Si l'on nous demande : Qu'a donc fait Jésus-Christ de si nouveau, en venant sur la terre ? Apprenez, répondrai-je, qu'il a rendu tout nouveau, en paroissant dans le monde tel qu'il s'étoit fait annoncer par ses prophètes. Et c'étoit là en effet le caractère par lequel il avoit signalé son avénement parmi les hommes : il devoit tout renouveler, et rendre la vie à l'homme qui l'avoit perdue. Un monarque se fait annoncer à l'avance par ses serviteurs, qu'il envoie au-devant de lui pour disposer ses sujets à le recevoir ; et, quand il s'est fait voir en personne, qu'il a fait reconnoître en lui les marques sous lesquelles il fut prédit, que ses peuples jouissent du bienfait de la liberté qu'il est venu leur apporter, qu'ils ont pu recueillir les fruits de sa présence et de ses entretiens ; pense-t-on encore, pour peu que l'on soit raisonnable, à demander quels changemens il a produits ? Il s'est manifesté parmi les hommes ; et en se donnant à eux, il leur a donné à la fois tous les biens qui faisoient l'objet du désir des intelligences célestes. Ses envoyés auroient été des prophètes menteurs, ils n'auroient pas été les envoyés de Dieu, si Jésus-Christ ne s'étoit pas fait voir tel qu'il avoit été annoncé par eux, si tous leurs oracles

n'avoient pas été accomplis. Il a dit : *Ne croyez pas que je sois venu anéantir la loi et les prophètes ; non, mais l'exécuter : car en vérité, je vous le dis : Le ciel et la terre passeront, jusqu'à ce que tout ce qui est dans la loi soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point.* Ce qu'il a fait de son vivant, il le fait encore dans son Église, et le fera jusqu'à la consommation des siècles... » Matt., v, 17. Ibid., 18.

« Dira-t-on que ces prédictions aient été un jeu du hasard, et qu'elles aient pu s'appliquer indifféremment à d'autre qu'à Jésus-Christ? Pour repondre à cette objection, il suffit du parfait accord qui règne entre tous les prophètes. De plus, à qui pourroient-elles s'appliquer? à personne des temps passés; car ce que les prophéties nous racontent de ses souffrances, dans quelle autre histoire se rencontre-t-il? Où voyez-vous qu'à la mort de quelque autre que Jésus-Christ, le soleil se soit éclipsé en plein midi, que le voile du temple se soit déchiré, que les pierres se soient fendues, que des morts aient ressuscité, qu'un autre que Jésus-Christ soit sorti vivant du sépulcre au troisième jour, que les cieux se soient ouverts pour le recevoir? Est-il un autre que lui au nom de qui croient toutes les nations, et qui par sa mort et par sa résurrection leur ait ouvert un nouveau testament de salut et d'affranchissement? »

Le *livre* v traite particulièrement de la rédemp- Page 443.

tion opérée par notre Seigneur Jésus-Christ, et de la résurrection des corps. Il est terminé par une récapitulation des hérésies réfutées dans le reste de l'ouvrage.

Nous ne dissimulons pas qu'à tant de précieux témoignages, le saint docteur mêle cependant quelques erreurs sur des conséquences plus éloignées des principes, et que l'Église n'eut occasion de discuter que depuis lui. Il paroît avoir cru que les âmes justes ne verroient Dieu qu'après la résurrection. Au moins prétend-il, avec certains millénaires, qu'après la première résurrection, ces âmes règneroient mille ans sur la terre dans la société de Jésus-Christ; consultant moins ici son sens droit, que la vivacité de son zèle contre les hérésies régnantes. L'usage qu'il avoit de combattre les explications allégoriques de l'Écriture sur quoi elles portoient (et la mauvaise interprétation qu'il donne à un passage de l'Apocalypse, d'après Papias son maître, et le livre d'Hermas), le fit donner dans l'excès contraire, et prendre trop à la lettre les textes relatifs à la gloire de l'Église et au bonheur du ciel (1).

Il est hors de doute que saint Irénée scella de son sang sa foi en Jésus-Christ. Les traditions les

(1) Voy. Beraut-Bercastel, *Hist. de l'Église*, tom. I, pag. 323. Tillem. tom. II, art. *Millénaires*. Pluquet, *Dict. des hérés*. D. Cellier, tom. II, pag. 194. Fleury, *Hist. ecclés*. liv. IV, n° 38, tom. I, pag. 483.

plus anciennes et les plus respectables le comptent au nombre des martyrs. Il est étrange que, non pas seulement des écrivains protestans, tels que Cave et Dodwel, mais des catholiques, d'ailleurs non suspects, aient entrepris de lui enlever ce glorieux titre (1). Le savant P. Colonia le lui a restitué dans son *Histoire littéraire de Lyon*, où l'on peut voir sa dissertation à ce sujet (2).

L'opinion la plus commune est que ce saint pontife reçut la couronne du martyre, l'an 202 de Jésus-Christ, durant la persécution de Sévère, l'une des plus cruelles qui aient ensanglanté l'Église; puisque, suivant une ancienne épitaphe en vers léonins qui se lit sur un pavé de mosaïque, qui est à Lyon dans l'église du Saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec saint Irénée auroit été de dix-neuf mille (3).

Le saint évêque avoit formé des disciples dignes héritiers de ses vertus et de sa foi. On cite, entre autres, saint Hyppolite et Caïus, prêtre de Rome, désigné sous le titre de *Prêtre des Nations*, lequel se donnoit autrefois aux hommes apostoliques qu'on ordonnoit pour aller porter l'Évangile dans les pays infidèles, sans avoir aucun peu-

(1) Severt, de Rubys, Paradin, Bosquet, évêque de Montpellier, dans son *Hist. ecclés. de France*, cités par Colonia.

(2) *Trois. siècle*, chap. IV, pag. 94 et suiv.

(3) Butler, *Vies des saints*, art. *S. Irénée*, 28 juin, tom. V, pag. 455, note.

ple ni aucun diocèse limité. On les voit aussi appelés du nom d'Évangélistes ou d'évêques apostoliques.

APPENDICE.

Ce ne sont pas là les seuls monumens que les siècles apostoliques fournissent au prédicateur : ce sont du moins les plus utiles, ceux dont il doit surtout se pénétrer, pour bien connoître et pour retracer dans ses mœurs, comme dans son langage, cette vénérable antiquité à laquelle tous les saints venus après s'efforcent sans cesse de nous ramener. « Qui me » donnera, disoit dans son temps saint Bernard, » qui me donnera de voir, avant de mourir, l'Église » de Dieu comme elle étoit dans les premiers » jours (1) ! »

Les plus célèbres après ceux que nous venons d'indiquer sont : *Le livre d'Hermas, les Constitutions apostoliques, et le livre des Canons apostoliques.* Nous y joindrons quelques notices des autres écrivains les plus célèbres de ces temps reculés.

HERMAS. Livre intitulé : LE PASTEUR.

On conjecture, sans trop de certitude, que c'est

(1) *Ep.* CCLVII *ad. Eugen. pap.* pag. 236 ed. Mabill. « On l'a du moins » admirée et souhaitée. Les vœux de tous les gens de bien ont été pour en » demander à Dieu le rétablissement. » Fleury, *Ier disc. sur l'hist. ecclés.* pag. 34, Éd. Paris, 1763.

le même dont saint Paul fait mention dans son *Épître aux Romains* (1). Il fut élevé au sacerdoce, et tint un des principaux rangs dans l'Église de Rome, sous le pontificat de saint Clément (2).

L'ouvrage du Pasteur est divisé en trois livres, dont le premier contient des visions ou apologues; le second des préceptes; le troisième des similitudes ou emblèmes (3).

Il n'y a rien de remarquable dans le premier, que la comparaison de l'Église avec une tour, dont la construction ne doit être achevée qu'à la fin du monde, et dont les élus sont les véritables pierres; longue allégorie qui n'a rien d'intéressant. Après l'avoir, ce semble, épuisée dans ce livre, l'auteur y revient encore dans le troisième, avec une égale obscurité.

Dans le second, l'ange tutélaire d'Hermas lui apparoît sous la figure d'un berger ou pasteur, afin de l'instruire; d'où vient à tout l'ouvrage le nom de

(1) *Salutate Hermam. Rom.* XVI. 14. Voy. Du Pin, *Bibl. ecclés.* tom. I, pag. 3, et la *Critique* de ce livre par Richard Simon, tom. I, pag. 3. Cotelier *Patres apostolici*, tom. I, pag. 75 et suiv. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 112.

(2) C'est l'opinion de Le Gras dans la préf. du *Pasteur*, pag. 65, éd. in-12. Beraut-Bercast l'appelle un fervent laïque, *Hist. de l'Égl.* tom. I. pag. 201. Fleury ne prononce point. Voy. son *Hist. ecclés.* tom. I, pag. 240.

(3) L'édition dont nous nous servons ici, est celle qui suit les livres apocryphes de l'ancien Testament, dans le IVe vol. de la *Bible* in-fol. de Desprez ou de Sacy.

Pasteur; témoignage incontestable de l'antiquité de la croyance chrétienne sur nos anges gardiens. L'auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux anges, l'un bon et l'autre mauvais.

Le troisième est beaucoup plus important. L'ange y exhorte Hermas au mépris du monde, au désir du ciel, à la prière, aux bonnes œuvres, surtout à l'aumône, au jeûne, à la pureté du corps et à la pénitence; mais il s'y mêle des inexactitudes palpables sur le dogme. Duguet y découvre les germes des hérésies qui dans le siècle suivant ont agité l'Église. « L'auteur paroît n'entendre, dit-il, ni la Trinité, » ni l'Incarnation, et favorise l'erreur qui fut depuis » celle d'Apollinaire, en ne parlant que du corps; » celle des Nestoriens, qui suppose un mérite; celle » des Ariens, en mettant Jésus-Christ au nombre des » créatures; celle des Photiniens, en ne le croyant » pas éternel et subsistant avant la création; et un » très-grand nombre d'autres erreurs qui suivent de » ses paroles, sans peut-être qu'il y ait pensé, ne pa- » roissant en rien théologien (1). »

Nous voyons les anciens eux-mêmes partagés sur l'époque précise à laquelle appartient cet ouvrage, et plus encore sur son mérite (2). Origène, qui le

(1) Duguet, *Confér. ecclés.* tom. I, pag. 7, col. 2.

(2) Par exemple, S. Jérôme qui après l'avoir loué dans sa *chronique*, le taxe sans ménagement de folie, *stultitia*, dans son *Commentaire sur Habacuc*, liv. I, ch. I, tom. III, pag. 1061.

cite, n'en garantit jamais l'authenticité (1), ce qui lui laisse toujours une haute antiquité.

Les Latins même qui en ont parlé avec le plus d'éloges, se trouvent obligés de revenir sur leurs pas. Il a mieux conservé sa renommée chez les Grecs, plus amateurs de l'allégorie. La plupart des critiques modernes ne paroissent pas en faire grand cas. On peut voir, sur cette diversité de jugemens, nos savans écrivains, tels que Tillemont, D. Cellier, Duguet, Noël Alexandre, et Richard Simon dans le premier volume de sa critique de Du Pin. Quant à moi, sa lecture ne me présente de mémorable que les phrases suivantes :

Livre Ier. « Celui qui se sent accablé sous le poids des ans et des infirmités, s'abandonne facilement au désespoir ; il voit dans la mort le terme de ses souffrances, et la voit arriver sans chagrin. Mais qu'il apprenne tout à coup qu'il va faire une riche succession ; tous ses maux sont oubliés ; il semble avoir recouvré son ancienne vigueur. De même, au sein de vos tribulations, Dieu en a agi avec vous dans sa miséricorde ; il vous a appelés au plus riche héritage, et vous avez recouvré vos premières forces. » Page 172.

Livre II. « Crois, avant toutes choses, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a tiré du néant toutes les créatures, et leur a donné toutes les perfections qui Page 175.

(1) *Si cui tamen libellus ille recipiendus videtur. Homel.* VIII, *in libr. Numer. Homel.* I, *in* Ps. XXXVII, et ailleurs.

sont propres à chacune d'elles. Il les renferme toutes en lui-même; et, seul, il possède l'immensité de l'être. L'esprit n'est pas plus capable de le comprendre, que la parole de le définir. Crois donc en lui; crains-le, et que sa crainte te porte à t'éloigner de tout ce qui peut lui déplaire. Sois fidèle à garder ses préceptes. Abstiens-toi de toute iniquité. Pratique les devoirs de la justice dans toute leur étendue : c'est ainsi qu'en observant ce premier précepte, tu vivras en Dieu. »

« Ne tiens jamais de discours désavantageux à la réputation de personne; et ne prête pas volontiers l'oreille à la médisance : car si tu prends plaisir à l'écouter, tu participeras au péché de celui qui le commet. »

« Si la colère trouve accès dans ton cœur, l'Esprit-Saint, qui veut l'occuper tout entier, y sera comme à l'étroit, et s'en retirera. Il suffit d'un peu d'absinthe mêlée au miel pour en corrompre toute
Page 178. la douceur; de même l'esprit de patience ne peut s'allier avec l'esprit de colère. »

« Si tu prétends faire le mal, et conserver en même temps la crainte du Seigneur, tu te trompes. Si au contraire tu es résolu de pratiquer le bien, tu trou-
Page 180. veras alors dans la crainte du Seigneur la force, la grandeur et la gloire. »

Page 186. « Abstiens-toi du mal, mais jamais du bien; autrement c'est tomber dans le mal. »

« Ceux qui sont pleins de foi demandent avec foi, et ils sont exaucés du Seigneur..... Si tu demandes quelque chose à Dieu et qu'il diffère de te l'accorder, garde-toi de te défier de lui: S'il a différé d'accomplir ta prière, c'est peut-être seulement pour t'éprouver, ou à cause de quelque péché dont tu t'es rendu coupable, même sans le savoir. Cependant ne cesse point de lui exposer tes besoins, et tu finiras par obtenir; mais si tu te rebutes, tu ne dois t'en prendre qu'à toi, et non pas à Dieu. »

« Ne livre point ton cœur à la tristesse; car elle est sœur de la méfiance et de la colère.... Elle ôte à la prière son activité, et l'empêche de s'élever avec pureté vers le ciel.... Ceux qui sont dominés par cette passion, vont s'adresser à des prophètes menteurs, qu'ils croient animés de quelque esprit divin, pour en apprendre ce qui doit arriver. Ceux-ci répondent dans le même esprit; ils amusent par des promesses illusoires; et parce qu'ils sont eux-mêmes livrés à l'esprit d'erreur, ils donnent des réponses vaines et trompeuses. Qu'en peuvent attendre autre chose des hommes qui aiment la vanité et le mensonge? S'il leur échappe quelques vérités, c'est que le démon les remplit de son esprit, afin d'attirer dans ses piéges quelques-uns des justes. » Page 182 et suiv.

« Le démon n'a aucun pouvoir sur ceux qui Page 186.

croient en Dieu de tout leur cœur; il peut bien les attaquer, non les vaincre. »

Page 187. « Considère cette vigne et cet orme qui la porte; voilà l'image du riche et du pauvre. La vigne porte du fruit : l'orme n'en a point. Cependant si l'orme ne la soutient, et qu'elle ne s'y attache, elle ne pourra pas porter beaucoup de fruit; car alors, comme elle est sans appui, et qu'elle rampe sur la terre, elle ne produit que de mauvais fruits. Si au contraire elle s'élève à la faveur de l'orme, elle porte du fruit et pour elle et pour l'orme.

Le riche possède des biens, mais aux yeux de Dieu, il est pauvre. Qu'il soutienne le pauvre, la prière que celui-ci adressera à Dieu pour son bienfaiteur, attirera sur l'un et sur l'autre les plus abondantes bénédictions. C'est par-là que le riche et le pauvre forment entre eux comme un commerce réciproque de bonnes œuvres. »

Page 188. « Vois ces arbres dépouillés de leurs feuilles : arides et sans vigueur, il n'y a entre eux aucune différence. C'est la figure de ceux qui vivent dans le siècle présent. — Celui qui s'abandonne un seul jour aux plaisirs des sens, est un insensé qui ne comprend pas à quelle perte il s'expose. Le lendemain il aura oublié la jouissance vaine à quoi il s'étoit livré la veille; car telle est la nature du plaisir : la mémoire s'en efface bientôt, ivresse passagère qui couvre l'âme de nuages. Il n'en

Page 193-174.

est pas ainsi de la peine. Pour un seul jour de chagrin et de souffrance, des années entières de tribulations, parce que le souvenir en prolongera le sentiment. C'est alors que la mémoire vient retracer l'idée de ce plaisir si fugitif, si vain, dont on sent que le châtiment n'a été que trop mérité. Voilà à quoi s'exposent ceux qui succombent à la volupté : au lieu de la vie qu'ils possédoient, ils se sont donné la mort à eux-mêmes. »

Nous nous étendrons moins sur les CONSTITUTIONS APOSTOLIQUES, dont on a attribué le recueil au pape saint Clément; comme sur le livre des *Canons des Apôtres*. C'est une collection ancienne, à la vérité, de divers règlemens de discipline établis dans plusieurs conciles des second et troisième siècles (1), et dont il suffit de connoître

(1) On ne pense plus aujourd'hui à mettre en problème l'antiquité de ces livres, quoiqu'en général on ne les fasse guère remonter plus haut que le quatrième siècle. Il seroit difficile de leur assigner une origine plus reculée. Les anachronismes, les interpolations manifestes, les dogmes même erronés qui s'y rencontrent, ne permettent pas de les rapporter à une source aussi pure que les temps de nos saints apôtres. Voy. D. Cellier, *Hist. des écriv. ecclés.* tom. III, pag. 634 et suiv. S. Epiphane est le premier qui en ait parlé, en les supposant composés par eux ; opinion depuis long-temps abandonnée. Ils n'en sont pas moins précieux pour quiconque veut connoître nos traditions. On les a souvent cités en chaire ; et ils méritoient cet honneur.

Le texte des constitutions apostoliques et des canons des apôtres, se trouve, avec la version latine, dans le premier vol. de la *Coll. des conciles*, pag. 201 et suiv. et dans le premier des *Pères apost.* de Cotelier; le second contient un grand nombre de dissertations critiques à ce sujet.

la substance; or, on la trouve abondamment dans les analyses qui en ont été faites par nos modernes historiens de l'Église, en les choisissant bien.

Cotel., *Patres apostol.* t. 1, p. 207.

L'auteur du livre des *Constitutions* commence par un bel éloge de l'Écriture sainte. « Que vous manque-t-il dans la loi de Dieu, pour que vous vous attachiez à la lecture des livres profanes? Êtes-vous curieux d'histoire? Vous avez le livre des Rois. Vous aimez les philosophes, les poëtes? Vous trouverez dans nos prophètes, dans les écrits de Job, dans le livre des Proverbes, de quoi vous intéresser tout autrement que dans aucune des productions des poëtes et des sophistes de la gentilité. Voulez-vous des compositions lyriques? Vous avez les psaumes. Désirez-vous connoître les antiquités vraiment originales? Voici la Genèse. Connoître enfin la législation et les préceptes de la morale? Dieu vous met en main le code de sa loi sainte.

Page 301.

« Voilà, dit-il ailleurs, les premiers livres que les pères et mères de famille doivent apprendre à leurs enfans. Instruisez-les dès leurs plus tendres années dans nos lettres sacrées; apprenez-leur la parole de Dieu; faites-leur connoître toute notre sainte Écriture. »

Page 355.

« Jésus-Christ n'a point aboli la loi naturelle; il l'a sanctionnée. Il n'a fait que rompre les liens qui empêchoient de la pratiquer. Le même Dieu qui a défendu l'homicide dans la loi ancienne, défend

dans la nouvelle tout mouvement d'une colère injuste. Autrefois il a proscrit l'adultère; aujourd'hui il condamne jusqu'aux désirs qui le provoquent.

Le sixième livre présente deux témoignages de la plus haute importance en faveur du dogme catholique de la vénération due aux reliques des saints, et des prières pour les morts. « Les restes des saints toujours vivans dans le séjour que Dieu habite ne sont point ni sans honneur ni sans efficacité. » Ce que l'auteur justifie par l'exemple du mort que les os du prophète Élisée rappèlerent à la vie. « Ce qui assurément ne seroit point arrivé, ajoute-t-il, si le corps d'Élisée n'eût été saint. » Il recommande aux fidèles d'aller dans les cimetières, et de s'y réunir pour y prier en faveur des frères endormis dans le Seigneur, d'offrir pour eux le saint sacrifice du corps de notre Seigneur, d'accompagner leurs funérailles par le chant des psaumes.

Page 361.

IV Reg. XIII.

Sur les devoirs de l'épiscopat : « L'évêque doit regarder les péchés des autres comme les siens propres, et tenir ce langage aux pécheurs : Convertissez-vous, et je souffrirai la mort que méritent vos péchés, ainsi que le Seigneur l'a soufferte pour moi et pour tous les hommes. Médecin spirituel, sachez proportionner les remèdes aux infirmités; ne négligez rien pour les guérir. Paissez le troupeau qui vous a été confié, non avec empire, avec mépris et hauteur; mais comme le bon pasteur qui rassemble

Page 224.

I Petr. V. 2.

dans son sein les agneaux, et soulage celles de ses brebis qui sont pleines. »

Page 313. « Le chrétien fidèle doit s'interdire sévèrement toutes chansons où il entre des sentimens passionnés, ou des noms consacrés par le paganisme. »

Tout le reste de l'ouvrage concerne la liturgie.

SAINT PAPIAS, ÉVÊQUE D'HIÉRAPLE.

Vers l'an 106 de Jésus-Christ.

A la suite des épîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe, Eusèbe place quelques écrits de Papias, dont il est parlé en divers endroits du livre de saint Irenée contre les hérésies, comme ayant vu les apôtres (1); mais sans nous en apprendre autre chose, sinon qu'il étoit lié avec le saint évêque de Smyrne, et recommandable par son antiquité (2). Il ne faut pas ignorer le témoignage qu'il a rendu à la tradition; c'est Eusèbe qui nous l'a conservé au troisième livre de son Histoire : « Je ne balancerai pas à expliquer ce que j'ai appris des anciens, et que j'ai fidèlement retenu. Je rendrai ici témoignage de leur doctrine. Car je ne me suis plu jamais, comme on le fait aujourd'hui, dans la conversation

(1) Liv. II, ch. XXXIX, pag. 192, note 5, ch. LVII, pag. 219, note 6, liv. III, ch. III, pag. 234, note 1.

(2) *Iste Papias Joannis auditor, Polycarpi familiaris, vir antiquus.* S. Iren. lib. V, *adv. hæres.* cap. XXXIII, pag. 498. éd. de Feu-ardent.

de ceux qui parlent beaucoup, ni de ceux qui débitent des préceptes nouveaux et étrangers; mais je me suis attaché à ceux qui suivent ceux que le Seigneur nous a laissés. Quand je rencontrois quelqu'un qui eût vu les anciens, j'ai toujours eu la curiosité de lui demander ce qu'ils avoient coutume de dire, ce que disoient André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Matthieu, et les autres disciples du Seigneur; persuadé que les hommes qui avoient vu les anciens m'instruiroient mieux de vive voix, que je ne l'aurois pu faire moi-même par la lecture des livres (1). »

Un Espagnol, en correspondance avec saint Jérôme, lui avoit demandé une traduction qu'il supposoit avoir été faite par lui, des traités de Papias et d'autres livres. A quoi le saint docteur répondit « qu'il n'avoit eu ni le temps, ni le talent de traduire » d'aussi excellens ouvrages, et d'en faire passer » dans une langue étrangère les beautés simples et » naturelles (2). Ce jugement suffit pour en faire regretter la perte. C'étoit une exposition des *Discours du Seigneur* (3).

Son opinion erronée sur le règne futur de mille ans de Jésus-Christ, sur la terre, n'a pu empêcher qu'il n'ait été justement honoré comme saint.

(1) Dans Eusèbe, *Hist. ecclés.* liv. III, ch. XXXIX.

(2) *Epist.* LII, tom. IV, pag. 578.

(3) Le président Cousin traduit: Explication des oracles du Seigneur, Trad. d'*Eusèbe*, tom. I, p. 140.

SAINT DENYS, ÉVÊQUE DE CORINTHE.

Vers l'an 171 de Jésus-Christ.

Il étoit d'un usage assez fréquent dans la primitive Église, que les saints évêques étendissent leurs soins sur les diocèses les plus éloignés. Nous en avons la preuve dans saint Ignace d'Antioche et saint Polycarpe de Smyrne. Les limites des juridictions n'avoient pu être encore tracées avec la précision que les conciles postérieurs ne manquèrent pas d'établir (1). L'esprit de charité qui animoit les hommes apostoliques en faisoit autant de saints Pauls, embrassant dans leur pastorale sollicitude les besoins de toutes les Églises ; d'où vient que leurs épîtres étoient honorés du titre d'*œcuméniques*, ou *catholiques*, et universelles, parce qu'elles s'adressoient également et aux fidèles et aux pasteurs, à ceux qui étoient loin comme à ceux qui étoient le plus près (2). On les lisoit quelquefois

(1) La discipline des temps d'après a dû sagement apporter des restrictions à l'exercice de cette juridiction illimitée. On peut voir à ce sujet les lumineuses discussions auxquelles a donné lieu l'Acte de *Constitution* civile du Clergé publié en 1791. Nous les avons recueillis tant dans notre *Collection ecclésiastique*, publiée sous le nom de l'abbé Barruel, 14 vol. in-8°, Paris, 1791 et 1792, et dans toute la suite de cet ouvrage, que dans notre *Collection des brefs du pape Pie* VI, 2 vol. in-8°, Paris, 1798.

(2) Voy. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 448. D. Cellier, *Hist.* tom. II, pag. 80.

à la suite des livres saints, et avant la célébration des saints mystères. C'étoit un témoignage solennel de la communion de foi qui unissoit entre eux les évêques et les Églises (1).

Nous devons à l'historien Eusèbe la conservation au moins de quelques fragmens précieux de cette correspondance du saint évêque de Corinthe avec les Églises les plus éloignées. Il en avoit écrit un assez grand nombre, dont il ne reste plus que les titres, à l'exception des passages suivans. Dans celle qui fut envoyée aux Romains et au pape Soter: « Rappelant l'usage remontant, dit-il, à la plus haute antiquité, où étoit cette Église, de répandre ses aumônes jusque dans les contrées étrangères; ici, ajoute-t-il, vous subvenez aux besoins de mes pauvres; fidèles aux anciennes institutions de vos pères. Votre pieux évêque n'a pas borné son zèle à les imiter par ses bienfaits; il a consolé en même temps par ses charitables discours les frères condamnés à travailler aux mines, retraçant à leur égard la bonté généreuse d'un père pour ses enfans. »

(1) *Usus veterum Patrum fuit non solum scripta prophetarum et apostolorum legere in ecclesia, cum fideles ad missarum solemnia conveniebant; sed summorum item pontificum, aliorumque episcoporum epistolas, eas præsertim quas irenicas sive pacificas aut communicatorias vocabant; quarum commercio unitas, pax, et communio, inter episcopos atque universæ Ecclesiæ membra, una fidei consensione, conservabantur.* Card. Bona, *Rer. liturgic.* lib. II, cap. VI, pag. 523, edit. Paris. 1676.

C'est dans la même lettre qu'il rend ce témoignage : « Que les apôtres Pierre et Paul, après avoir fondé ensemble l'Église de Corinthe, étoient passés à Rome, où ils avoient confirmé la foi par leur sang (1). » Il s'y plaint que les ministres du démon (appelant de ce nom les hérétiques) avoient altéré ses lettres, et les avoient remplies de leur venin, en y ôtant ou y ajoutant ce qu'il leur plaisoit (2). « Mais, ajoute-t-il, c'est contre eux que cette funeste sentence a été prononcée : *Malheur à vous !* Après qu'ils ont osé corrompre la sainte Écriture, il n'y a plus de quoi s'étonner qu'ils n'aient pas ménagé davantage des écrits d'une bien moindre valeur (3). »

Ses autres lettres contenoient, au rapport d'Eusèbe, des avis très-utiles pour la discipline ou la

(1) L'empereur Néron s'étant déclaré le premier contre le vrai culte de Dieu, répandit le sang des apôtres, fit décapiter Paul et attacher Pierre en croix. La vérité de ce fait est attestée par les monumens des deux apôtres que l'on voit encore aujourd'hui dans les cimetières de Rome. Caïus, écrivain catholique qui vivoit au temps de Zéphirin, évêque de Rome, en parle ainsi dans le livre qu'il a composé contre Proculus, chef de la secte des Cataphrygiens. « Pour moi, dit-il, je puis montrer les » trophées de ces apôtres. Si vous les voulez voir, allez au Vatican, et sur » la voie d'Ostie; vous y verrez les monumens de ceux qui ont fondé cette » Église. » Denys, évêque de Corinthe, témoigne dans une de ses lettres écrite aux Romains, que ces deux apôtres souffrirent le martyre dans le même temps. « Tous deux après avoir semé dans notre ville la doctrine » de l'Évangile, sont passés tous deux ensemble dans l'Italie, où ils ont » confirmé la foi par leur sang. » Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. II, ch. XXV.

(2) S. Irenée paraît faire à ceux de son temps le même reproche. Voy. pag. 509, édit. de Feu-ardent.

(3) *Apud Euseb.*, supr.

direction des mœurs. Elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Seulement saint Jérôme (qui par conséquent les avoit lues) observe que saint Denys s'attachoit particulièrement à indiquer de quels systèmes de philosophie chaque hérésie avoit tiré son venin (1); ce qui rappelle le mot de Tertullien, *Que les philosophes avoient été les ancêtres des hérétiques* (2).

HÉGÉSIPPE, HISTORIEN,

Mort vers l'an 181 de Jésus-Christ.

« Pendant que la persécution s'exerçoit avec le »plus de violence contre le nom chrétien, la vérité »ne manquoit pas de généreux défenseurs qui com»battoient le mensonge tant de vive voix que par »écrit. Parmi les plus illustres, je nommerai l'histo»rien Hégésippe, de qui j'ai souvent emprunté les »témoignages pour les temps apostoliques. Il a ren»fermé en cinq livres, écrits d'un style sans préten»tion, l'histoire de la prédication des apôtres. »

C'est Eusèbe qui parle en ces termes de cet écrivain dont il rapporte quelques fragmens, entre autres celui-ci :

« Du temps où je m'appliquois à l'étude de la phi-

(1) S. Hieron. *Epist.* LXXXII *ad Magn.* pag. 656, tom. IV.
(2) *Advers. Hermogen.* cap. VIII, pag. 269, édit. Rigaut.

losophie platonicienne, j'entendis parler des accusations dont on chargeoit les chrétiens. Je fus témoin de la manière dont ils couroient à la mort, bravant ce qu'elle a de plus terrible pour la nature; et j'en conclus qu'il étoit impossible que de tels hommes vécussent dans le crime et dans l'amour des plaisirs. Car ceux qui font consister la félicité humaine dans la jouissance des voluptés n'ont garde d'aller à la mort avec joie. Bien loin de l'affronter comme le font les chrétiens, ils emploient tout pour s'y soustraire, pour éluder les arrêts de l'autorité, et continuer leurs crimes avec leur vie (1). »

SAINT DENYS, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Mort en 252.

L'Église fondée par saint Marc à Alexandrie avoit jeté dès sa naissance le plus grand éclat. L'É-

(1) *Hist. ecclés.* liv. IV, ch. VIII; il en parle encore au ch. XXII du livre IV, comme ayant emprunté de ses ouvrages ce qu'il rapporte dans son histoire sur les premières hérésies, sur les divisions qui partageoient les Juifs. Sozomène en parle aussi, avec les mêmes éloges. *Hist. ecclés.* liv. I. ch. I, pag. 400. Peut-être cependant lui a-t-on attribué divers passages qui semblent plutôt appartenir à S. Justin; tels que celui que nous venons de transcrire. Hégésippe étoit Juif de nation et passa du judaïsme à la foi de Jésus-Christ. Il n'étoit pas éloigné du temps des apôtres; et on le voit souvent qualifié du titre d'homme apostolique. Tillemont le compte parmi les saints, voyez ses *Mém.* tom. III, pag. 47.

gypte fut des premières à reconnoître la vanité de ses idoles; et devenue chrétienne, elle fut pour la vérité ce qu'elle avoit été pour le mensonge, un de ses plus illustres sanctuaires. Alexandrie qui en étoit la capitale, le cédoit à peine à Rome en grandeur, en magnificence, au rapport des historiens profanes (1); sans parler de l'avantage que lui donnoient la célébrité de son port, la splendeur de son commerce, et le nom de son fondateur. Les plus sublimes vertus y étoient communes. La piété de ses évêques, le nombre de ses confesseurs, la vie angélique que menoient les solitaires et les vierges de toute la contrée, excitoient l'admiration des ennemis mêmes du nom chrétien. Origène comptoit Alexandrie parmi les Églises dont la belle discipline pouvoit servir de modèle (2). Ce savant prêtre en avoit encore étendu la renommée par la gloire de son École. Quand il mourut, saint Denys fut choisi pour le remplacer, l'an de Jésus-Christ 231; il étoit déjà prêtre. Saint Héracle, évêque d'Alexandrie, étant mort en 248, tous les suffrages appelèrent saint Denys au gouvernement de cette Église. L'empereur Dece avoit ordonné contre les chrétiens une persécution nouvelle. Toutes les provinces de l'empire furent arrosées du sang des saints confesseurs; c'est l'expression même des

(1) Herodian. lib. IV, Amm. Marcell. lib. XXII, cap. 40.
(2) *Contr. Cels.* lib. III, pag. 129, edit. Cantbrig.

contemporains, témoins oculaires des cruautés par lesquelles les gouverneurs enchérissoient sur les ordres du prince (1). L'évêque d'Alexandrie dénoncé, recherché avec fureur, n'échappa cette fois que par les vues secrètes de la Providence, qui le réservoit à de nouvelles épreuves, et à l'édification de toute l'Église. Dans le feu même de la persécution, il n'abandonna point son troupeau. Du lieu de sa retraite, il exhortoit son peuple, soutenoit les saints confesseurs, pourvoyoit à leurs besoins, faisoit enterrer les corps des martyrs (2). Lorsque la persécution se fut apaisée, saint Denys travailla à éteindre le schisme de Novatien, et à combattre diverses erreurs. Mais la persécution s'étant renouvelée sous l'empire de Valérien, saint Denys confessa généreusement la foi devant le préfet d'Égypte, qui l'exila dans un lieu éloigné, du côté de la Libye. Il y eut beaucoup à souffrir de la part des habitans, la plupart encore idolâtres, mais qu'il eut bientôt gagnés à la foi chrétienne, par la force

(1) S. Cyprien : *Inexpugnabilem fidem superare non potuit sæviens diu repetita plaga, quamvis rupta compage viscerum torquerentur in servis Dei non jam membra sed vulnera. Fluebat sanguis... Erat ante in operibus candida; nunc facta est in martyrum cruore purpurea (Ecclesia nostra). Epist. Martyrib. et Confess.* x, edit Oxon. ix, edit Pamel. — Lactance : *Extitit... exsecrabile animal Decius, qui vexaret Ecclesiam.* De mortib. persecut. cap. iv; S. Optat, lib. iii, *advers. Parmen.* pag. 62, edit. Du Pin.

(2) Lettre de S. Denys dans Eusèb. liv. vii, ch. ii. Tillem. tom. iv, pag. 249.

de ses exemples et de ses instructions. Son exil dura deux ans. De retour à Alexandrie, sous Gallien, il trouva cette ville affligée d'abord par la famine, ensuite par une peste des plus meurtrières. Il mourut la dix-septième année de son épiscopat, l'an 264 de Jésus-Christ. Son zèle et sa science lui ont mérité le titre de Grand, que lui décernent saint Basile et saint Athanase (1). Il ne nous reste de lui que quelques fragmens de lettres conservées par Eusèbe; et qui nous donnent l'idée de son caractère plutôt que du talent d'éloquence que saint Jérôme ajoute à son éloge (2); mais les détails que l'on voit de la persécution les rendent précieuses pour l'histoire. Voici de quelle manière raconte le saint évêque... « Je parle comme étant en présence de Dieu; il m'est témoin que je dis la vérité, et que je n'ai fui que par son ordre, non par aucun mouvement volontaire. Après que Dece eut fait publier son édit de persécution, Sabin, préfet d'Égypte, envoya Frumentarius pour me saisir. Je l'attendis quatre jours entiers dans ma maison; lui, me cherchoit à la campagne, sur les chemins, au passage des rivières, partout où il croyoit que je m'étois caché, ou que je pouvois me rendre. Il avoit sur les yeux

(1) S. Basile. *Epist.* I, *canon. ad Amphiloch.* tom. II, *conc.* Labbe, pag. 1715.—S. Athan. tom. I, pag. 253. Voy. D. Cellier, *Hist. des écriv. ecclés.* tom. III, pag. 272.

(2) *Vir eloquentissimus.* S. Hieron. *in Prolog.* lib. XVIII, *in Esaïam*, tom. III, pag. 478.

comme un bandeau qui l'empêchoit de trouver ma maison, où il ne s'imaginoit pas que je pusse être demeuré, pendant que la persécution étoit allumée contre moi. Après ces quatre jours, Dieu m'ayant commandé de me mettre en marche, et daignant lui-même me préparer le chemin; contre l'attente de tout le monde je partis, accompagné de plusieurs de nos frères. Nul doute que je n'aie été conduit par un ordre particulier de la Providence, parce que depuis je n'ai pas été inutile à quelques-uns. Le soir du même jour, je fus pris, moi et ceux qui m'accompagnoient, par des soldats qui me menèrent à Taposiris. Timothée seul échappa par la fuite (1). »

« A Alexandrie, la persécution n'avoit pas attendu l'édit de l'empereur. Ce fut je ne sais quel misérable faiseur de chansons qui l'excita. Cet homme parvint à soulever contre nous la populace, et la porta à venger l'ancienne superstition qu'il ne croyoit pouvoir mieux défendre qu'en répandant notre sang. On commença par se saisir d'un vieillard nommé Métras, que l'on voulut contraindre à blasphémer. Parce qu'il n'en voulut rien faire, on le battit à coups de bâton, on le piquoit au visage avec des pointes de roseaux, et on finit par le lapider dans un des faubourgs de la ville. Puis

(1) *Apud. Euseb.* lib. VI. *Hist. eccles.* cap. XL, XLI. *ex S. Dyon. Alexandr. ep. advers. German. et epist. ad Fabium Antioch. episc.*

on alla prendre une femme chrétienne, nommée Quinta, pour l'amener dans un temple d'idole, lui commandant de sacrifier en son honneur. Sur son refus constant, on la lia par les pieds, on la traîna par la ville sur les pierres et les cailloux qui déchiroient ses membres, en la fustigeant par tout le corps, et on la laissa morte sous un monceau de pierres. De là, les furieux se portèrent en foule vers les maisons des chrétiens, d'où ils les arrachoient avec violence, les dépouillant, brûlant ce qu'ils ne pouvoient emporter. La ville sembloit être livrée au pillage. Ceux de nos frères qui purent échapper de leurs mains désertoient leurs maisons, laissant emporter ou brûler leurs biens avec la même joie que les fidèles dont parle l'Apôtre dans son Épître aux Hébreux. A la suite de ces violences, les païens s'allèrent jeter sur une sainte fille nommée Apollonie, d'un âge déjà fort avancé, et lui cassèrent toutes les dents par la violence des coups qu'ils lui donnèrent au visage. Ensuite ayant allumé un grand feu, ils la menacèrent de l'y jeter, si elle ne blasphémoit avec eux. Plutôt que d'y consentir, elle s'y précipita d'elle-même, et y laissa bientôt la vie. Sérapion, qu'ils trouvèrent dans son logis, eut à souffrir de leur part des tortures inouïes. Après qu'ils lui eurent rompu tous les membres, ils le précipitèrent. Il n'étoit pas possible d'aller par les rues ni dans les places publiques. Ce n'étoit

Hebr., XI. 36-37.

de toutes parts qu'un cri sans cesse répété : Que quiconque ne blasphémeroit pas devoit être brûlé vif. Ces violences durèrent assez long-temps avec le même excès ; elles ne se calmèrent qu'à la faveur d'une sédition qui s'éleva parmi ces misérables, et les fit tourner contre eux-mêmes les armes qu'ils avoient si cruellement dirigées contre nous ; ce qui nous laissa respirer un moment. Mais le calme ne fut pas de longue durée. Déjà l'on avoit publié l'édit de l'empereur qui nous menaçoit d'une tempête nouvelle, des plus furieuses qui furent jamais, et bien propre à nous rappeler la prédiction du Sauveur, quand il avertissoit que la tribulation seroit telle, que ses élus eux-mêmes, s'il étoit possible, en seroient renversés. La consternation fut générale. La peur fit bien des faibles parmi ceux qui tenoient le premier rang dans la ville. Ils furent des premiers à succomber, sans attendre même qu'on les appelât. Ceux qui avoient des charges parurent à l'ordinaire pour les exercer ; d'autres se laissoient traîner devant les idoles par ceux qui les avoient dénoncés comme chrétiens ; et là, quelques-uns d'entre eux, pâles et tremblans, exposés aux sarcasmes du peuple qui leur reprochoit de ne savoir ni sacrifier ni mourir, avoient l'air de victimes paroissant à l'autel pour y être immolées. On en vit aussi s'avancer avec assurance vers les images des idoles, l'encens à la main, protes-

Matth., XXIV. 24.

tant qu'ils n'avoient jamais été chrétiens. Ainsi se vérifioit à leur égard la parole de Jésus-Christ, qu'il est certaines personnes *à qui il est très-difficile de se sauver*. Quant au reste, il étoit partagé, comme je viens de le dire : une partie fuyoit, une autre attendoit qu'on vînt les saisir. Il y eut bien des lâches parmi ceux même qui avoient commencé par endurer la prison ou les tortures, mais qui n'eurent pas le courage de persévérer. Mais il y eut aussi d'intrépides confesseurs, colonnes de gloire, que le Seigneur avoit lui-même appuyées sur le fondement solide de la foi ; demeurés fermes et immobiles sous les coups de la tempête, et qui ont mérité d'être les heureux témoins de la vérité de son royaume. Nous citerons Julien, vieillard infirme, tourmenté de la goutte qui ne lui laissoit l'usage ni de ses jambes ni d'aucun de ses membres. Il fut traduit avec deux autres qui le portoient. L'un des deux se rendit à la première sommation ; l'autre appelé Chronion, et surnommé Eunus, et Julien ayant confessé Jésus-Christ, furent attachés à des chameaux, battus de verges, durant toute la longue route qu'on leur fit faire à travers la ville d'une immense étendue, comme vous savez, et enfin jetés dans un brasier où ils furent consumés en présence de tout le peuple. Un soldat nommé Bésas, qui avoit servi à les conduire au supplice, et qui avoit repoussé ceux qui les insultoient, fut

Matth., XIX. 13.

mené devant le juge aux cris confus de la multitude déchaînée contre lui ; il soutint en vrai soldat de Jésus-Christ, l'attaque qui lui fut livrée par les ennemis de la vérité chrétienne, et eut la tête tranchée. Un autre, natif de Libye, nommé Macar (1), digne de son nom, par le bonheur qu'il eut d'obtenir la bénédiction du ciel, vivement sollicité par le juge de renoncer à la foi, n'en voulut rien faire, et subit la sentence qui le condamnoit à être brûlé vif. Après lui, Épimaque et Alexandre, après être long-temps restés dans un cachot, où ils avoient eu à souffrir les plus dures privations, en furent tirés pour être fustigés cruellement, déchirés par les ongles de fer, et brûlés dans de la chaux vive. Quatre femmes ont souffert avec eux le martyre : à savoir, une vierge pleine de vertus, nommée Ammonarion, de qui le juge essaya de vaincre par de longues tortures la fermeté avec laquelle elle avoit répondu à ses premières instances qu'il ne gagneroit rien sur elle. Ammonarion tint parole, et fut condamnée à mort. Mercurie, femme vénérable par son âge, Denyse, mère de plusieurs enfans, mais qui aimoit Dieu par-dessus ses chers enfans eux-mêmes, une autre Ammonarion, furent seulement décapitées ; le juge, honteux de se voir vaincu par des femmes, s'étant lassé d'essayer des tortures inutiles. Héron, Ater, Isidore, tous trois

(1) Du mot grec Μάκαρ, *heureux*.

Égyptiens, furent amenés devant le juge; avec eux étoit un jeune homme d'environ quinze ans. Ce fut à lui que le juge s'adressa d'abord, espérant le gagner par des promesses, ou ébranler sa constance par l'appareil des supplices. L'artifice ne lui réussit pas plus que la menace. Les autres confesseurs soutinrent jusqu'à la fin les fouets, et les plus affreuses tortures, et consommèrent leur martyre sur un bûcher. Pour Dioscore, dont la foi venoit de se signaler par l'héroïsme et la sagesse de ses réponses, le juge ne pouvant lui refuser une secrète admiration, le renvoya en lui disant qu'il faisoit grâce à la foiblesse de son âge, et lui donnoit le temps de revenir à de meilleurs sentimens. Nous possédons encore au milieu de nous ce fidèle serviteur de Dieu, réservé sans doute pour de nouveaux combats encore plus illustres. Némésion, de la patrie des précédens, avoit été d'abord accusé de complicité avec des voleurs. S'en étant justifié pardevant le centurion, comme d'une calomnie dont il n'avoit pas eu de peine à se défendre, il fut depuis dénoncé comme étant chrétien, et amené chargé de chaînes au tribunal du gouverneur. Celui-ci, sous le prétexte de punir un double crime, le fit tourmenter au double des malfaiteurs; et l'ayant condamné au supplice du feu, l'y fit périr avec des voleurs, lui donnant ce trait de conformité avec le Sauveur des hommes. Une compagnie entière de gens de

guerre, entre autres Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingénuus, Théophile chargé d'années, assistoient à la procédure. S'étant aperçus qu'un chrétien, accusé de l'être, et menacé comme tel, fléchissoit, ils lui en témoignèrent leur indignation, par un mouvement des yeux, de la tête et de tout le corps, qui se fit remarquer. Voyant tous les regards fixés sur eux, ils prévinrent l'interrogatoire, en déclarant hautement qu'ils étoient chrétiens. Une confession aussi franche déconcerta le juge et ses assesseurs, qui les voyant disposés à souffrir la mort, n'osèrent en prononcer l'arrêt. Ils sortirent du tribunal triomphans et ravis de joie d'avoir pu confesser généreusement leur foi, et fait triompher Jésus-Christ. Grand nombre d'autres ont été déchirés, mis en pièces par les païens, dans les villes et les campagnes. J'en rapporterai un exemple, et je me bornerai à ce trait. Isquyrion servoit à titre d'intendant chez un magistrat. Celui-ci, lui ayant commandé de sacrifier aux idoles; sur le refus d'Isquyrion, il le maltraita rudement, et toujours de plus en plus, à mesure de ses résistances. Ne pouvant vaincre sa fermeté, il le tua en lui enfonçant un pieu dans les entrailles. Qu'est-il besoin de parler d'une foule d'autres, qui réduits à errer dans les montagnes et dans les déserts, y sont morts de faim et de soif, de froid ou de maladies, sous le fer des voleurs, ou sous la dent des animaux

féroces? Ceux qui ont survécu n'ont été conservés que pour être les témoins du choix que Dieu avoit fait des autres, et de la victoire qu'il leur ménageoit. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple. Le vieillard Chérémon, évêque de Nilopolis, qui avoit fui sur une montagne de l'Arabie, n'a plus reparu; et malgré toutes les recherches que l'on ait faites, on n'en a pu même retrouver la dépouille. Sur cette même montagne de l'Arabie, plusieurs sont tombés au pouvoir des féroces Sarrasins, et ont été emmenés par eux en captivité. Quelques-uns ont pu se racheter à prix d'argent, les autres gémissent encore aujourd'hui dans les fers.

« En vous communiquant ces tristes détails, j'ai voulu, mon très-cher frère, vous apprendre tout ce que nous avons eu à souffrir.

» Il faut l'avoir éprouvé, pour bien sentir combien l'épreuve a été dure.

» Au reste, les saints martyrs qui se trouvent aujourd'hui dans la compagnie de Jésus-Christ, participant aux béatitudes de son royaume, n'ont pas refusé d'admettre ceux qui sont tombés durant la persécution, et qui ont eu le malheur de sacrifier. Ils les ont accueillis par égard pour leur pénitence, qu'ils ont crue être agréable à celui qui aime mieux la conversion du pécheur que sa mort. Ils ne les ont pas repoussés de la communion des prières et du pain mystique. Quelle conduite voulez-vous

Ezech. XXXIII 2.

donc que nous tenions avec eux? Que devons-nous faire? Suivrons-nous l'avis des saints martyrs? Confirmerons-nous la sentence rendue par eux, ou la grâce qu'ils leur ont accordée, en les traitant avec douceur; ou bien nous constituerons-nous les juges de ces vénérables confesseurs; abrogerons-nous leur sentence, renverserons-nous ce qu'ils ont établi? Ferons-nous injure à leur douceur, au risque de provoquer contre nous-mêmes la colère de Dieu (1)? »

Nous avons encore la lettre que saint Denys écrivit à Novat, à l'occasion du schisme que ce prêtre factieux avoit introduit dans l'Église de Rome (2).

« S'il est vrai, comme vous le dites, que vous vous soyez séparé malgré vous de la communion des fidèles, vous le prouverez en y revenant de vous-même. Car il falloit tout souffrir plutôt que de rompre l'unité de l'Église; et il n'eût pas été moins honorable pour vous d'endurer le martyre pour cette cause, que de mourir plutôt que de sacrifier

(1) Ce fut cette rigueur qui causa le schisme de Novatien et de Novat, prêtres de l'église de Rome, dont l'inflexible sévérité ou peut-être une jalousie secrète contre le pape S. Corneille, les poussèrent dans de si violens excès. Ils finirent par l'hérésie. C'est la marche ordinaire du schisme. Le pape S. Corneille et S. Cyprien s'élevèrent fortement contre eux. Ils furent condamnés à Rome par un concile de soixante évêques. Ils se donnoient sous le nom de *Cathares*, c'est-à-dire, purs. On trouve encore des traces de cette secte dans l'Occident au huitième siècle.

(2) Dans Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. VI, ch. XLI, XLII. Ruynart, *Act. martyr.* pag. 103, 107.

aux idoles. Je dirai plus : Il y auroit eu plus de gloire à mourir, s'il l'eût fallu, en conservant l'unité ; car le martyr qui donne sa vie pour la foi ne meurt que pour sauver son âme, au lieu que celui qui meurt pour empêcher le schisme, sert par-là l'Église tout entière. Si néanmoins vous parvenez, soit par persuasion soit autrement, à faire rentrer au sein de l'Église ceux qui s'en sont séparés, le bien que vous ferez effacera votre faute, et votre gloire elle-même y gagnera dans l'estime des hommes. Que si vous n'êtes plus le maître des autres, du moins sauvez votre âme à quelque prix que ce soit. »

Eusèbe, après avoir rapporté les titres des autres lettres du saint évêque, ajoute que la lecture en pouvoit être extrêmement utile (1). Elles formoient en quelque sorte les mémoires de l'histoire du temps.

On aura peine à croire qu'un évêque aussi recommandable par ses vertus et ses travaux apostoliques ait pu rencontrer des ennemis parmi les siens. C'est là pourtant une triste révélation à laquelle nos annales ecclésiastiques fourniront plus d'un témoignage. Saint Denys fut accusé par un évêque, et obligé de se défendre. Il le fait avec la noble confiance de l'Apôtre ayant à répondre aux reproche

I Cor., IX.
II Cor., XI.

(2) Euseb. *Ibid.* ch. XLV et XLVI. Ce qui s'applique surtout à celles que le saint évêque avoit adressées aux Romains sur la pénitence et sur les devoirs des diacres, ainsi qu'à une lettre à Origène, à l'occasion

de ses frères. « Peut-être que Germain (c'étoit le nom de son calomniateur) se glorifie d'avoir dans plus d'une occasion fait profession publique de la foi. Peut-être il peut raconter ce que la fureur des païens a inventé contre lui. Qu'il montre donc comme moi les sentences par lesquelles il a été condamné, la vente de ses biens, la privation de ses emplois, la perte de l'honneur du monde, le mépris de la faveur des décurions et des gouverneurs de provinces, les menaces, les clameurs du peuple, l'exil, et la patience au milieu de toutes sortes de maux et de tribulations, telles que j'en ai été éprouvé sous le règne de Dèce, de la part de Sabin et d'Émilien. Où Germain étoit-il alors, et qu'a-t-on dit de lui? Il y a, je l'avoue (avec l'Apôtre(1), de l'imprudence à parler de soi; mais c'est lui qui m'y contraint. Au reste c'en est assez: je laisse à ceux de nos frères qui sont pleinement instruits de la vérité, le soin de me défendre. »

Le style de saint Denys prend bien plus de chaleur et d'élévation dans la description des deux fléaux qui désolèrent Alexandrie durant son épiscopat. Le premier est la sédition qui arma ses habitans les uns contre les autres après la persécution.

« Je ne puis converser que par lettres avec nos

des souffrances que ce grand homme avoit eues à essuyer durant la persécution de Dèce.

(1) *In quo quis audet (in insipientia dico) audeo et ego : Ministri Christi sunt ; ut minus sapiens dico : Plus ego.* II *Cor.*, XI, 21. 23.

frères qui sont dans la même ville où je suis, et que j'aime avec une tendre affection; encore ne sais-je comment les leur faire parvenir. Il est plus facile, je ne dis pas d'aller à l'extrémité de l'Égypte, mais de passer de l'Orient à l'Occident, que d'un quartier à un autre d'Alexandrie. La grande place est plus solitaire que le désert affreux que les Israélites ne traversèrent qu'après deux générations. Le port de cette ville nous retrace, par l'agitation des partis, cette mer de l'Egypte qui se divisa à la parole de Moïse; et la mer rougie par le sang ressemble à celle qui fut le tombeau des Égyptiens. Le grand fleuve qui arrose cette ville étoit d'abord demeuré à sec, et donnoit à toute la contrée l'aspect du désert où le peuple hébreu, pressé par la soif, fit éclater ses murmures contre Moïse, jusqu'à ce qu'une source d'eau vive sortît du rocher, à l'ordre de celui qui seul fait les miracles. Tout à coup Ps. LXXI. 18.
il s'est rempli et s'est débordé avec violence, inondant les chemins et les campagnes, et nous menaçant d'un nouveau déluge. On l'a vu rouler dans la mer des corps ensanglantés. L'air en est infecté. Les exhalaisons de la terre, les vapeurs des fleuves, les vents de la mer, les brouillards des ports portent partout la corruption et la répandent autour de nous. Comment s'étonner après cela de tant de maladies contagieuses et de morts imprévues?»

» La peste ayant succédé à la guerre civile, un peu

avant la solennité de la Pâque, Denys, évêque d'Alexandrie, la décrivit de cette sorte dans une de ses homélies (1) :

« D'autres que nous peuvent bien ne pas prendre le temps où nous sommes pour un temps de fête. Ils n'ont garde de voir des jours de fête dans des jours où tous sont dans les larmes, où cette ville ne retentit que de gémissemens et de sanglots, où l'on pleure et ceux que l'on a perdus et ceux que l'on est menacé de perdre. Nous pouvons bien dire qu'il s'est élevé aujourd'hui parmi nous, ainsi qu'autrefois dans cette même contrée, un grand cri sur la mort des premiers-nés, *parce qu'il n'y avoit aucune maison où il n'y eût un mort :* et plût au ciel qu'il n'y en eût qu'un seul dans chaque maison! Le fléau qui nous afflige avoit été précédé par d'autres tribulations. Nous avons été chassés de nos maisons ; mais pour cela nous n'avons point manqué à nos solennités. Tous les lieux où nous avons souffert persécution, les champs, les déserts, les vaisseaux, les hôtelleries, les prisons, nous ont servi de temples pour nos pieuses assemblées. Mais il n'est personne qui ait célébré la fête avec une aussi vive allégresse que ceux dont la charité a été consommée par le martyre, et qui ont été admis au banquet du royaume céleste. A la persécution avoit succédé la famine. De ces fléaux, le

Gen., XII. 30.

(1) Dans Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. VII, ch. XXI.

premier ne pesa que sur nous; le second s'est fait sentir aux païens comme à nous. Mais nous seuls avons été consolés depuis par la paix que le Sauveur nous a donnée en apaisant la persécution. Mais à peine commencions-nous à jouir de ce bienfait; la peste est venue, mal affreux et qui épouvante jusqu'à l'imagination elle-même, mal toutefois pour les chrétiens sujet d'exercice et d'épreuve comme toutes les autres calamités. La contagion ne nous a point épargnés, bien que ses ravages se soient exercés sur les païens avec plus de fureur que sur nous.... Dans ces circonstances, plusieurs de nos frères s'oubliant eux-mêmes ont péri en soignant les malades, et ne voulant pas les quitter, retenus près d'eux par amour pour Jésus-Christ. *Ils prenoient sur eux les langueurs de leurs frères, et se chargeoient eux-mêmes de leurs douleurs.* Ils ont rendu à quelques-uns la santé en perdant la vie pour eux. De cette sorte nous avons perdu plusieurs prêtres, plusieurs diacres, d'autres encore, simples laïques d'une piété consommée. Mourir ainsi, c'est un martyre qui ne le cède guère à l'héroïsme de la confession portée en présence des bourreaux. On les voyoit embrasser les corps des saints, leur fermer la bouche et les yeux, les porter sur leurs épaules, rendre à leurs restes tous les devoirs de la sépulture, les lavant de leurs mains, les parant de leurs plus riches habits, pour recevoir

Isa., LIII. 4.

bientôt eux-mêmes les mêmes services de la part de leurs frères, fidèles imitateurs de leur zèle et de leur charité. Ce n'est pas ainsi qu'en agissoient les païens. A peine quelqu'un des leurs recevoit-il les atteintes de la contagion; saisis d'effroi, ils le repoussoient de leur présence, ils fuyoient jusqu'à leurs proches, et laissoient leurs corps sans sépulture, espérant, mais sans succès, échapper à la mortalité (1). »

On remarque que le saint évêque d'Alexandrie est le premier dont les Pères du concile d'Éphèse allèguent l'autorité contre Nestorius pour donner à la sainte Vierge le titre ineffable de Mère de Dieu (2).

Enfin nous ne devons pas ignorer quel jugement ce grand évêque des premiers temps porte du livre de l'Apocalypse. « Je suis persuadé que ce livre contient des sens cachés et mystérieux que je ne saurois comprendre. Je ne me rends point le juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins lors même que je ne puis les comprendre; mais au contraire je les révère

(1) *Ibid.* ch. XXII.

(2) Tom. III, *conc.* Labbe, pag. 508.

d'autant plus que je ne les comprends pas (1). »

Il nous reste encore de cet illustre docteur une lettre synodale contre les erreurs de Paul de Samozate, et une autre en réponse à l'évêque Basilide, qui l'avoit consulté sur divers points de discipline. L'une et l'autre se trouvent dans la collection des conciles (2).

DE QUELQUES ÉCRIVAINS PROFANES DES TEMPS APOSTOLIQUES.

Saint Jérôme n'a pas dédaigné de donner rang, parmi les écrivains ecclésiastiques, à quelques auteurs étrangers à notre Église chrétienne. Il compte entre autres, les juifs Philon et Josèphe (3); sans doute parce que leurs témoignages servent en effet à appuyer ceux de nos saints docteurs. A son exemple, D. Cellier s'est étendu assez longuement sur les livres sibyllins, et autres ouvrages fréquemment allégués dans les premiers siècles (4). Le sage Tillemont n'en parle qu'en passant; mais il ne leur accorde point d'article à part dans ses savans *Mémoires*

(1) Eusèb. *Hist. ecclés.* lib. VII, ch. XXV. *Hist. ecclés.* de Racine, 3e s. art. V, n° 12, pag. 356, édit. in-12.

(2) Tom. I, *conc.* Labbe, pages 831-891.

(3) *In catalog. scriptor. eccles.* pag. 106 et 107, tom. IV, part. II, ed. Benedict.

(4) *Hist. des écriv. ecclés.* tom. I, pag. 528 et suiv. Bien qu'il eût annoncé dans sa préface « qu'il ne diroit rien des auteurs hérétiques, soit anciens, soit modernes. » Pag. 15.

ecclésiastiques. Cave n'a pas eu cette réserve (1). Cependant il ne nous est pas défendu de les connoître, de les employer même. L'abbé Fleury, après avoir supposé comme principe, que tout fidèle, à plus forte raison tout ecclésiastique, doit *connoître* l'histoire de Jésus-Christ (2), ajoute, au sujet de l'histoire des apôtres, qu'il nous est également indispensable de bien connoître : « Outre »les Actes (qui nous l'apprennent), il y a plu»sieurs faits considérables dans les Épîtres de saint »Paul (3), dont il est bon de chercher l'explication »dans les auteurs étrangers du même temps,

(1) *Script. eccles. De Philone*, pag. 14, *De Flav. Joseph.* pag. 21.

(2) Ier Disc. *sur l'Hist. ecclés.* n° 7, pag. 24, édit. Paris, 1765.

« Connoître ! ce n'est pas assez. La savoir par cœur, en pénétrer son langage comme sa vie entière, l'avoir profondément méditée, en bien établir dans sa mémoire les faits et les maximes, le texte et la concordance en s'aidant de quelqu'un des meilleurs écrits qui l'exposent, tels que les *Histoires de la vie de notre Seigneur*, par les pères de Ligny ou de Montreuil, les *Méditations* de Bossuet *sur les mystères*, l'*Évangile médité, etc.* »

(3) Pour la lecture de S. Paul, l'abbé de Besplas recommande (*Essai sur la chaire*, p. 41), après les homélies de S. Jean Chrysostôme qui en est le plus lumineux comme le plus éloquent interprète, l'ouvrage du P. Bernardin de Piquigny, sous le titre : *Triplex expositio in Paulum*, qui lui mérita les éloges du pape Clément XI, 1 vol. in-fol. L'auteur a mieux fait encore : il a lui-même publié un excellent abrégé de son docte commentaire, tant sur l'Évangile que sur les Épîtres de S. Paul, 4 vol. in-12. Un modèle, dans ce genre d'exposition des livres de l'Écriture, c'est celle de l'*Épître aux Romains*, par M. de Noé, évêque de Lescar, qui se trouve dans le vol. de ses œuvres publié en 1818, 1 vol. in-8°, pag. 316 et suiv.

» comme Josèphe et Philon. Josèphe surtout est pré-
» cieux pour le soin qu'il a d'écrire la ruine de Jéru-
» salem, et de vérifier ainsi sans y penser les prophé-
» ties de Jésus-Christ (1). » Aussi voyons-nous que Bossuet, Bourdaloue, la Rue, l'ont cité plusieurs fois. Ce dernier surtout semble traduire, plutôt encore que simplement indiquer l'historien juif, dans son sermon *sur la vérité de la religion*, prouvée par le seul fait de la destruction du temple de Jérusalem (2); et le témoignage d'un tel écrivain, venant à la suite de nos prophéties, est d'un grand poids. Les prédicateurs qui voudroient s'autoriser de son suffrage en faveur de Jésus-Christ, doivent commencer par s'instruire des raisons pour et contre l'authenticité de son fameux passage, et n'ont besoin pour cela que de consulter Bullet dans son *Établissement du christianisme par les seuls écrivains profanes* (3).

(1) Fleury, *supra*.

(2) *Carême*, tom. II, éd. in-8°, p. 33 et suiv.

(3) Pag. 156 et suiv. éd. in-8°, Paris, 1814. La première édition est de 1764, in-4°.

LIVRE SECOND.

PÈRES APOLOGISTES.

Tableau général des persécutions et des écrits publiés à cette époque contre le christianisme.

JÉSUS-CHRIST avoit comparé sa parole à une se-
Marc, IV. 31. mence jetée en terre. D'abord imperceptible, elle prend racine, elle germe, s'élève et s'accroît; elle étend à la fois ses racines et ses rameaux. Bientôt vous la voyez qui monte et se propage dans les airs; les vents et les tempêtes soufflent sur cette tige en apparence mal assurée, foible, et tremblante au moindre choc. Vous croyez qu'ils vont l'abattre et la disperser sans qu'il en reste plus de trace; mais leurs efforts impuissans n'ont servi qu'à l'endurcir et à la fortifier, jusqu'à ce que, parvenue à sa hauteur, elle ait déployé la pompe de son branchage, *où les oiseaux du ciel* viennent chercher leur aliment et leur abri (1).

Nous sommes arrivés à cette période de tribulations qui devoit précéder celle des triomphes promis par la même bouche qui avoit annoncé les combats et les persécutions (2). Le christianisme ve-

(1) *Cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus.* Matth. XIII, 32.

(2) *Tradent vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos,*

noit renouveler le monde tout entier. Aussi tout s'arme à la fois contre la religion nouvelle; la synagogue et les écoles de la philosophie, les tribunaux et les aréopages, les rois et les peuples, la politique et la superstition. Le faux zèle et l'hypocrisie qui s'alarment pour leurs antiques préjugés (1) et leur culte mercenaire, l'orgueil philosophique, le plus implacable de tous, secrètement jaloux des progrès d'une secte sans ambition et sans intrigue (2), répandent l'effroi contre un Évangile qui unit tous les hommes dans les liens d'une charité mutuelle, mais qui parle d'un autre royaume (3); qui promet d'immortelles béatitudes après la mort, qui condamne la vie présente aux plus durs sacrifices; qui prie pour ses persécuteurs; mais qui n'admet point de partage, et qui, du haut de cette

et ad præsides et ad reges ducemini propter me... et eritis odio omnibus propter nomen meum. Matth. x, 17, 18, 22. — *Cum Dei prædicatione et prophetica contestatione ante prædictum sit, persecutiones quæ nos humanitus læderent non defuturas.* S. Cyprian. *ad Demetrian.* pag. 283, col. 1, ed. Pamel.

(1) Origen. *contr. Cels.* Lib. 1, n° 52, pag. 40, ed. Cantabr.

(2) *Nobis ab omni gloriæ et dignitatis ardore frigentibus.* Tert. *Apolog.* c. XXXVIII.

(3) *Ergo rex es tu? Respondit Jesus : Regnum meum non est de hoc mundo.* Joan. XVIII, 36. *Omnis qui se regem facit, contradicit Cæsari.* Joan. XIX, 12. *Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam? Responderunt pontifices : Non habemus regem, nisi Cæsarem.* Ibid. 15.—S. Justin: «Quand vous entendez parler du royaume de Dieu, l'objet de notre espérance, vous vous imaginez aussitôt qu'il s'agit d'un royaume terrestre; vous vous trompez, c'est du royaume de Dieu même.» *Apol.* 1, n° 2.

croix dont il a fait son trône, prononce *qu'il faut être tout entier pour lui, ou tout entier contre lui* (1).

Les Juifs avoient été les premiers à repousser avec acharnement une doctrine qu'ils accusoient d'attaquer le fondement sacré de leur législation politique et religieuse, de méconnoître la divinité en paroissant la multiplier, d'abroger les antiques cérémonies en prétendant les épurer, de réduire leurs oracles au silence en se prévalant de ces mêmes oracles (2). Leurs yeux, fascinés par les brillantes espérances qu'ils s'étoient faites d'une domination qui mettroit sous leurs pieds et les vainqueurs du monde et les dieux des nations, rejetoient sans examen un Messie pauvre, obscur, dont les miracles ne leur paroissoient pas au-dessus de la puissance des démons (3); et dont les vertus, bien que supérieures aux atteintes de la calomnie, ne lui avoient valu d'autre récompense que l'ignominie d'un gibet. Tous les monumens de notre

(1) *Nemo potest duobus dominis servire. — Qui non est mecum, contra me est.* Matth. VI, 24. Luc. XI. 23. — Celse, dans Origène, censure comme séditieuse et antisociale, la maxime, *que l'on ne peut servir deux maîtres.* Liv. VIII, pag. 383.

(2) S. Justin. *Dialog. cum Tryph.* pag. 49, edit. in-fol. Colon. 1686.

(3) *Dicunt : Dæmonium habet.* Matth. XI, 18. Luc. XI, 15. Celse, Porphyre, Julien, reconnoissent que Jésus et ses apôtres ont fait des miracles, et cherchent à les expliquer par les secrets de la magie. Voy. Celse dans Orig. liv. I, n° 45, 68. Bullet, *Établissem. du christian.* pag. 150 et suiv. édit. in-8°, Paris, 1814, Méquignon. Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* pag. 361, éd. in-4°, Paris 1681.

histoire attestent que cette nation, si nécessaire à l'accomplissement des prophéties, étoit la plus ardente à se venger contre les chrétiens du châtiment qui la poursuivoit (1). Dispersée par toute la terre, elle leur suscitoit sur tous les points de la terre d'implacables persécuteurs, empressés de se signaler partout où il falloit agir contre eux (2), peut-être dans le dessein de détourner l'accusation qui dans les préjugés des peuples les confondoit avec les chrétiens (3). Ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils se vantoient avec justice d'être les aînés de la famille à qui l'on venoit disputer un antique héritage; et que, mêlant à leurs jalouses fureurs de spécieux argumens, ils produisoient contre la croyance nouvelle des titres réputés par elle-même inviolables (4).

Les philosophes dédaignèrent d'abord une secte ennemie du faste et de l'ostentation, sortie d'une

(1) *Tot hostes ejus, quot extranei, et quidem propria ex æmulatione Judæi.* Tert. *Apol.* n° 7. On le voit encore au temps de S. Jean Chrysost. qui le leur reproche énergiquement. *Hom.* XLIV, *in Matth.* tom. I. *Nov. Test.* edit. Morel. pag. 491.

(2) Tillem. *Mém. ecclés.* tom. II, pag. 169, 341.

(3) Celse, dans Origène, liv. II, n° 3, 4, liv. III, n° 7. Sueton. *in Claud.* cap. XXV. S. Chrys. *hom.* LXXVI, *in Matth.* tom. I. *Nov. Test.* pag. 798. Julien affectoit de les confondre avec les Juifs, tant par la dénomination de Galiléens, que par les rapprochemens de la contrée et de la doctrine. Voy. sa lettre LI aux habitans d'Alexandrie, où il les taxe de faux frères révoltés contre la loi de leurs pères.

(4) Houteville, *La vérité de la relig. chrét. prouvée par les faits. Disc. prél.* pag. 56.

contrée chargée à leurs yeux du crime de la haine de tout le genre humain (1). Ils ne tardèrent pas à s'alarmer de ses progrès; et s'associant à la haine des pontifes, et à l'ignorance des peuples, ils ne ménagèrent rien pour faire succomber le christianisme sous le poids des plus graves calomnies ou des plus perfides travestissemens.

La persécution, qui avoit commencé par faire du Maître sa première et sa plus éclatante victime, s'acharne contre les disciples. Autorisée par les pontifes, arbitres suprêmes de la religion, commandée par les Césars, qui croyoient devoir aux dieux du Capitole la prospérité de l'empire (2), attisée par toutes les passions humaines que l'Évangile venoit détrôner, elle reçoit des arrêts de la politique une sanction légale, et du fanatisme des peuples les plus barbares développemens. On ignore ce que c'est que le christianisme, et l'on n'en décerne pas moins contre lui les plus affreux châtimens (3). Les voleurs de profession, les parricides eux-mêmes trouveroient des défenseurs : les chrétiens sont les seuls qui n'en puissent obtenir (4). L'aveu que

(1) *Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos, et quæsitissimis pœnis affecit, quos per flagitia invisos vulgus christianos appellabat.* Tacit. *Ann.* lib. xv.

(2) *Ep. Jul. imper.* LXIII. *ad Theod.* Symmaq. *Requête aux empereurs en faveur du paganisme.* Ép. LIV, liv. x.

(3) *Osores eorum causam inimicitiarum dicere nequeunt.* S. Justin, *ad Diognet.*, pag. 497. Tertull. *Apologét.* n° 1, pag. 1, edit. de Rigaud.

(4) *Nonne absurdum est ut, cum latro non statim propter nomen ei*

l'on est chrétien emporte avec soi la confession de tous les crimes (1); et pour échapper à ce supplice que l'on suppose provoqué par la conviction des crimes les plus abominables, il suffit de nier que l'on soit chrétien (2). Un empereur bien digne d'attacher le premier nom à la liste des princes déclarés contre le christianisme, parce qu'il s'étoit déclaré l'ennemi du genre humain (3), Néron enchérit sur ses propres cruautés dans l'exécution des chrétiens; et le grave Tacite qui les raconte froidement, sembleroit disposé à les lui pardonner, si elles avoient eu pour objet l'utilité publique

intentatum puniatur, priusquam rei veritas exquisita noscatur, nos convitia pati, et odium non examinata causa. Tatian. *adv. gentes*, pag. 164. *Propositum est edictum quo cavebatur ut religionis illius homines carerent omni honore ac dignitate, tormentis subjecti essent, ex quocumque ordine aut gradu venirent; adversus eos omnis actio caderet, ipsi non de injuria, non de adulterio, non de rebus ablatis agere possent; libertatem denique ac vocem non haberent.* Lactant. *De morte Persec.* n° 13.

(1) Minuc. *in Octav.*, p. 84.— *Nomen ipsum, etiamsi flagitiis careat, ut flagitia cohærentia nomini puniantur.* Plin. lib. x, *epist.* 97. *ad* Traj. *De nostris nomen ipsum, tanquam criminis comperti, argumentum arripitis.* S. Just. *Apol.* II, pag. 55. *Examinetur vita ipsorum, nomen ne culpetur.* Athenag. *Legat.* pag. 2. A la suite de S. Justin, édit. de Cologne, 1686.

(2) S. Justin. *supr.* pag. 58 et 59. *Utrumque ex altero redarguimus, et ignorare illos dum oderunt, et injuste odisse, dum ignorant.* Tert. *Apol.* n° 1.

(3) *Reperietis primum Neronem in hanc sectam cum maxime Romæ orientem Cæsariano gladio feriisse.* Tert. *Apol.* n° 5. pag. 6, et n° 21, pag. 22.

plutôt que les caprices de sa tyrannie sanguinaire (1).

Plus les calomnies sont absurdes, plus elles s'accréditent parmi les peuples. La résignation des martyrs irrite les bourreaux (2); et le berceau du christianisme, comme autrefois celui de Moïse, nage dans le sang. Rien n'est épargné, ni âge, ni sexe, ni condition, ni vertus, ni talens (3). La mort toute seule seroit trop douce pour des hommes réputés ennemis des dieux et de l'état; il faut la multiplier, la prolonger lentement, la recommencer plusieurs fois, en sorte qu'elle n'arrive qu'à force de tortures (4). Ce n'est point là une simple période de quelques jours, de quelques mois, de quelques années : le même sys-

(1) *Primum correpti qui fatebantur, deinde indicio eorum* MULTITUDO INGENS, *haud perinde in crimine incendii, quam* ODIO HUMANI GENERIS *convicti sunt; unde, quanquam adversus sontes et novissima exempla meritos, miseratio oriebatur tanquam non utilitate publica, sed in sævitiam unius absumerentur.* Tac. *Ann.* lib. xv. LaBletterie, tom. II, pag. 250, 252. Paris, in-12, 1774.

(2) Voyez en les preuves à la pag. 404 du savant ouvrage de Bullet sur l'*Établissem. du christian.* Paris, 1814, in-8°.

(3) *Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus etiam vocantur in periculum et vocabuntur.* (*Ep. Plin. ad Traj.*).

(4) *Datis legibus ut post tormenta damnati lentis igibus urerentur.* Lactant. *De morte pers.* n° 21. *Exquisitos dolores corporibus immittunt; et nihil aliud devitant, quam ut forte moriantur pertinaci stultitia. Jubent curam tortis diligenter adhibere, ut ad alios cruciatus membra renoventur, et reparetur novus sanguis ad pœnam.* Idem. *Inst. divin.* lib. v, cap. xi, pag. 491, Edit. Varior.

tème de persécution et de barbarie persévère durant trois cents années; et durant tout ce temps, vous ne pouvez suivre l'Église de Jésus-Christ qu'à la trace du sang qu'elle répand, et à la lueur des bûchers allumés contre elle.

Cependant malgré tant d'obstacles; malgré l'effroyable conspiration *des rois et des peuples*, malgré tous *les efforts des enfers* déchaînés, l'oracle de Jésus-Christ s'accomplissoit (1). La foi chrétienne se propage par les obstacles même qui l'auroient renversée infailliblement, si elle n'eût été qu'humaine (2). Dans un discours de quelques lignes, on l'a vue à ses commencemens conquérir à la foi de Jésus-Christ, d'abord trois mille, puis cinq mille, et bientôt des cités entières de ces mêmes Juifs qui viennent de le faire mourir (3), abaisser la majesté des faisceaux romains (4), et se faire écouter à Athènes dans son aréopage. Du fond des cachots, elle pro-

Ps. xi. 1.

Matth., xvi. 18.

(1) *Magis autem augebatur credentium in Domino multitudo virorum ac mulierum.* Act. v, xiv. *Et verbum Domini crescebat, et multiplicabatur numerus discipulorum in Jerusalem valde.* Act. vi, 7.

(2) Origen. *Adv. Cels.* liv. i. pag. 18.

(3) *Qui receperunt sermonem ejus* (Petri) *baptizati sunt in die illa animæ circiter tria millia.* Act. ii, 41. *Multi autem eorum qui audierant verbum, crediderunt; et factus est numerus virorum quinque millia.* Act. iv, 4. *Sequenti vero sabbato, pene universa civitas convenit audire verbum Dei.* Act. xiii, 44.

(4) Act. xxiv, 25. — Expression de Bossuet, *Serm. sur la vérité de la relig.* dans *Serm. choisis*, pag. 552. Paris, 1805.

clame le Dieu inconnu (1), impose silence aux oracles des fausses divinités, les fait trembler sur leurs autels, réduit leurs pontifes à d'impuissantes fureurs et à la plus honteuse solitude (2). Ce que tant de législateurs et de philosophes unis ensemble dans une si longue succession de siècles n'avoient pu faire avec leurs codes et leurs savans traités, elle l'exécute par quelques épîtres échappées à la plume d'un barbare sans lettres et sans doctrine (3). Elle donne à l'univers des vertus dont le nom même n'avoit pas été jusque-là soupçonné; crée des mœurs dans Corinthe; ordonne la pénitence. Elle entre avec empire au forum et dans les palais comme dans les chaumières; compte des dis-

(1) Act. cap. XVI. — *Quidam viri adherentes ei* (Paulo) *crediderunt; in quibus et Dionysius areopagita.* ibid. vers. 34.

(2) *Et videtis et auditis quia non solum Ephesi, sed pene totius Asiæ Paulus hic suadens avertit multam turbam, dicens quoniam non sunt Dii qui manibus fiunt.* Act. XIX, 26. Porphyre en convient en ces termes: « Esculape et les autres dieux ne sont plus parmi nous; car depuis que » Jésus est adoré, personne n'a éprouvé l'assistance publique des dieux. » Dans Eusèb. *Prépar. évang.* liv. V, ch. I. Julien répète les mêmes plaintes dans ses lettres confidentielles aux prêtres et aux magistrats du paganisme, en particulier *Lettre* IV *à Aristomène.* Dans son *Misopogon*, il se plaint qu'Apollon avoit abandonné son temple de Daphné, si célèbre par ses oracles, pag. 96; et Libanius ne le dissimule pas davantage. Tom. II, oper. pag. 185. Voy. Bullet, *Établissem. du christ.* pag. 274.

(3) Lactant. *Div. instit.* lib. III, cap. XVII. S. Joan. Chrysost. *Homil.* LXXV, *in Matth.* tom. I, *nov. Test.* pag. 787, edit. Morel. Origen. *adv. Cels.* lib. III, pag. 128, 129. lib. VI, pag. 275. S. August. *Epist. ad Volusian.* CXXXVII, n° 17.

ciples au sénat, dans les camps, à la cour des empereurs(1), et va planter ses étendards jusques au sein de Rome (2). Elle dompte les nations les plus sauvages, fait retentir ses hymnes sacrées dans les déserts inaccessibles, s'établit en souveraine, là où les aigles du peuple-roi n'avoient pu pénétrer; et, comme le dira bientôt saint Jean Chrysostôme, élève de glorieux trophées au sein des mers les plus reculées, et proclame aux extrémités du monde l'Évangile de la paix et de la charité.

Une aussi étonnante révolution s'étoit faite bien long-temps avant que le premier empereur chrétien n'abrogeât les édits de proscription en vigueur contre le christianisme (3). Ce n'est donc pas à la protection de Constantin et de ses successeurs que le christianisme a dû sa propagation. Il n'y avoit que trente ans écoulés depuis la mort de son fondateur; et déjà, dans Rome, si éloignée

(1) *Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum.* Tert. *Apolog.* cap. XXXVII. pag. XXXIII, edit. Rigaud.

(2) *Maximæ et antiquissimæ et omnibus cognitæ a gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romæ fundatæ et constitutæ ecclesiæ.* S. Iren. *adv. hæres.* lib. III, cap. III, pag. 322, edit. Feu-ardent. Tert. *præscr.* cap. 36. Oros. *Hist.* lib. VII, cap. 5. Lactant. *De morte persecut.* cap. II. *Qua re ad Neronem delata, cum animadverteret non modo Romæ, sed ubique quotidie magnam multitudinem a cultu idolorum, et ad religionem novam, damnata vetustate, transire.*

(3) Voy. le ch. X du *Panégyr. de Constantin,* par Eusèbe, qui le prononça en sa présence, et le ch. I, du liv. VIII de son Histoire.

de la Judée, l'histoire nous montre une infinité de disciples, à qui un contemporain rend ce témoignage : que *leur foi étoit célèbre dans tout l'univers ;* et saint Paul ne craint pas d'ajouter que l'Évangile qui leur avoit été prêché, l'étoit également par toute la terre, et qu'il y portoit des fruits (1).

« Nous sommes d'hier, disoit Tertullien à tous » les persécuteurs du nom chrétien ; et déjà vous » nous voyez répandus dans toutes les contrées » soumises à votre domination (2). » Avant lui, un autre de nos apologistes, saint Justin, si voisin des apôtres, avoit comparé l'Eglise, si horriblement déchirée par les persécutions, à la vigne qui, émondée par le fer, porte des fruits plus abondans et plus vigoureux (3). La même déclaration étoit faite à la fois par saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Origène, Arnobe, Minucius Félix. Elle étoit confirmée authentiquement par les aveux du philosophe Celse, de Sénèque, de l'historien Tacite dans ses Annales (4), des empereurs dans

(1) *Fides vestra annuntiatur in universo Mundo.* Rom. I, 8. — *Evangelii quod pervenit ad vos, sicut et in universo mundo est, et fructificat, et crescit.* Coloss. I, 6.

(2) Voy. la note 1 de la page 219. Il l'affirme avec toute la pompe de l'éloquence dans son discours aux Juifs, ch. VII. pag. 212.

(3) *Dialog. cum Tryph.* pag. 337.

(4) Du philosophe Celse. Ους απο του πληθους ωνομασιν. apud Origen. *adv. Cels.* lib. V, pag. 272. εισ δε πλητος σπαρεντες. *Ibid.* lib. III, pag. 118.

De Sénèque. *Apud S. August.* tom. VII, ed. Bened. pag. 158, 106. *De civit. Dei,* lib. VI, cap. 2, où il dit, en parlant des chrétiens (qu'il

leurs édits publics, de Pline dans sa fameuse Lettre à Trajan, où il accuse un très-grand nombre de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout sexe d'être chrétiens. Ses paroles sont remarquables : » Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les » villes, mais il a gagné les villages et les campa- » gnes, au point, ajoute-t-il, que les temples de l'i- » dolâtrie étoient presque déserts, et les sacrifices » abandonnés (1). »

confond avec les juifs) : « Que les institutions de ce peuple impie avoient » pris un tel accroissement, qu'elles étoient déjà adoptées par tout le » monde, en sorte que les vaincus donnent la loi aux vainqueurs. »

De l'historien Tacite : *Repressa in præsens exitialis superstitio erumpebat, non modo per Judæam, sed per urbem etiam.* Annal. Lib. xv. cap. XLIV. tom. II, pag. 250.

Des empereurs dans leurs édits publics : Lettre d'Adrien et de Marc Antonin à la suite de l'apologie de S. Justin (à son article). L'empereur Maximin, écrivoit aux habitans de Tyr : « Que l'erreur et l'impiété chrétiennes s'étoient répandues presque par tout le monde. » Eusèb. *Hist. eccles.* lib. IX, ch. VII ; et aux gouvernemens des provinces de son obéissance : « Dioclétien et Maximien nos pères et prédécesseurs, ayant vu que presque tous leurs sujets renonçoient au culte des dieux, pour embrasser la secte des chrétiens, etc. » *Ibid.* ch. 9. — Ce qui empêcha d'abord Dioclétien de se livrer à toute sa haine contre le christianisme, c'étoit « l'inutilité des efforts faits par ses prédécesseurs, pour anéantir une secte que le sang même de ses martyrs ne faisoit que féconder, et le danger, dit-il, de troubler la paix de l'univers, en répandant le sang d'un si grand nombre de personnes. » Lactant. *De morte persecut.* cap. II. On en peut voir la preuve dans les détails de la persécution racontée par Eusèbe, *Hist.* liv. VIII, ch. IV.

(1) *Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus... Certe satis constat prope jam desolata templa et sacra solemnia diu intermissa.* lib. X, *epist.* XCVII, *alias* CII.

Ce langage exprimé de la part des adversaires avec l'amertume de l'orgueil qui ne peut se dissimuler sa défaite (1), de la part de nos apologistes avec la fermeté du témoignage qui se doit à la vérité (2), quelquefois même avec l'enthousiasme que donne l'espérance du triomphe (3), n'a rien qui soit contredit par l'état d'humiliation où la violence des persécutions retint la foi chrétienne durant les trois premiers siècles. Le divin Législateur qui ne vouloit pas que son Église dût rien aux hommes, la laissoit aux prises avec les hommes, pour manifester sa vertu par l'impuissance de leurs efforts. La lumière s'échappoit à travers les nuages; mais les nuages couvroient tout l'horizon. C'étoit une lutte engagée entre le ciel et l'enfer, où la toute-puissance de l'un bravoit sans cesse l'éternelle malignité de l'autre. Repoussé de toutes parts, le chris-

(1) L'empereur Marc-Antonin, dans l'édit cité plus haut à la page 221, adressé aux états d'Asie, s'exprime en ces termes : « Les chrétiens demeurent victorieux de vos tourmens, puisqu'ils aiment mieux mourir que de vous céder. — Dans les actes des martyrs S. Épipode et S. Alexandre, on lit : *Tunc judex : Christiani.... persecutores suos vicisse se judicant*. Ap. Ruynart, pag. 66.

(2) *Ergo vincimus cum occidimur*, Tertul. *Apolog.* cap. L. *Christianus occidi potest, vinci non potest.* S. Justin. *ad Diogn.* pag. 498, et *Apolog.* I, pag. 54.

(3) *B. Alexander dixit : Putas-ne ergo extinctas animas quas fudisti? Illæ quidem cœlum possident; sed versa vice persecutores in illo agone perierunt. Fallit enim te opinio tua. Extingui non potest nomen christianum, quod ita Deo fundante firmatum est.* Apud Ruynart. *Act. martyr.* pag. 66.

tianisme perçoit de toutes parts, et croissoit par les persécutions mêmes. Non pas qu'il tire des persécutions son principe d'énergie : S'il en étoit ainsi, il en auroit fallu conclure que la paix seroit devenue son écueil. A la même époque où il parut, diverses sectes s'élevèrent dans la Judée, et pas une ne résista aux édits et aux armes de la puissance civile (1). Le paganisme, dans un sens contraire, environné de la faveur des princes, de sa longue prescription, de la reconnoissance des peuples qui croyoient lui devoir et la prospérité de l'empire et leur propre salut, soutenu par la pompe de ses fêtes et de ses spectacles, plus puissamment encore, par une éclatante complicité avec tout ce qui entraîne et perpétue la séduction du cœur et de l'esprit, n'auroit dû s'affoiblir jamais, puisqu'il ne fut jamais persécuté par les empereurs chrétiens. Pourquoi donc, demanderai-je avec tous nos saints docteurs, une différence aussi essentielle entre le christianisme et tous les autres cultes ? Si ce n'est, répondent-ils, que le christianisme seul puisoit dans la divinité de sa source le germe de vie et d'immortalité qui le propageoit malgré toutes les contradictions, comme

(1) C'est le raisonnement de Lactance et d'Origène. Le premier : *Tot semper latrones perierunt, et quotidie pereunt; utique multos et ipse damnasti : Quis eorum post crucem suam non dicam Deus, sed homo appellatus est? Divin. inst.* lib. v, cap. III. Origen. *adv. Cels.* lib. I, n° 27 et suiv. pag. 22, 25.

il devoit le maintenir au milieu des piéges et des langueurs de la paix (1)?

Mais jusqu'au moment où cette paix, achetée si chèrement, lui devoit être enfin accordée; timide, cachée dans les antres profonds, soigneuse de cacher à l'œil des profanes le secret de ses mystères (2); heureuse de mêler, durant le silence des nuits, l'hymne de la piété et la lecture des saints livres aux accens de la prière et aux gémissemens des mourans, du pied des autels érigés à la hâte sur les corps des martyrs égorgés la veille, et toujours prête à cimenter de son propre sang la pierre du nouveau temple, l'Église de Jésus-Christ osa enfin élever en faveur de l'innocence une voix suppliante;

(1) S. Justin. *Ep. ad Diogn.* pag. 499. *Apolog.* II, pag. 49. Origen. *adv. Cels. supr.* S. Joan. Chrysost. *passim.*

(2) « Que le peu que nous venons de vous découvrir de nos mystères » vous suffise, dit S. Romain au gouverneur Asclépiade qui l'interrogeoit » sur sa croyance. On doit sur ces matières garder un respectueux silence; » et Jésus-Christ notre maître nous défend de jeter les perles devant les » pourceaux, de crainte qu'ils ne les foulent sous les pieds et n'en ternis- » sent l'éclat et la blancheur. » Prudent. *Hymn. de coronis*, apud Ruyn. *Act. martyr.* pag. 382, tom. II, de la *Trad. franç.* par Drouet de Maupertuy, pag. 14. « Nous ne révélons point nos mystères sans discernement » à quiconque vient à nous. Nous ne communiquons notre doctrine qu'a- » près avoir bien examiné les mœurs et sondé les dispositions de chacun. » Origèn. contre Celse, liv. VI, n° 10. *Non enim gentili cuiquam de Patre et Filio et Spiritu Sancto arcana mysteria declaramus; neque palam apud catechumenos nos de mysteriis verba facimus; sed multa sæpe loquimur occulti, ut fideles qui rem tenent intelligant, et qui non tenent non lædantur. Acta S. Archel.* edit. Fabric. pag. 195, et S. Cyrill. Hierosolim. *Catech.* lib. VI, n° 29.

et la vérité courageuse unie au talent, produisit ces éloquentes apologies où le christianisme est vengé si puissamment des outrages de la calomnie et des préventions de l'ignorance.

Il devenoit impossible de se défendre sans attaquer à son tour. Pour que le christianisme accomplît ses destinées, et l'emportât sur la synagogue, sur l'idolâtrie, sur la fausse sagesse du siècle, il falloit tout abattre, tout anéantir autour de lui. Et cette entreprise, le christianisme osa la concevoir. Il l'a exécutée dans un temps où les dieux du paganisme étoient assis encore sur le même trône que les Césars; où les Césars eux-mêmes reconnoissoient ne régner que par la faveur de ces dieux protecteurs de leur empire; dans un temps où l'orgueil des sophistes s'étoit emparé de tous les sanctuaires de la science et de la sagesse, où toutes les passions tenoient les esprits et les cœurs enchaînés par des liens que fortifioient de concert la nature, la coutume, la législation, les préjugés, l'éducation. C'est alors, au sein de Rome et d'Athènes, au milieu des villes les plus voluptueuses et les plus éclairées, que le christianisme, non content de repousser les calomnies, ose intenter l'accusation; et, du pied des échafauds, s'avancer sur le champ de bataille. Cette Église, regardée dans le monde comme une étrangère, et n'étant à ses propres

yeux qu'un néant (1), la voilà descendue dans une arène tout entière fumante du sang de ses martyrs. Et là, pâle, tremblante, traînant pour ainsi dire après soi les lambeaux des bûchers dont la seule lueur la faisoit reconnoître, portant encore sur le front les écriteaux qui la condamnoient à l'infamie et au supplice, on la voit engager fièrement le combat contre tout l'univers, provoquer à la fois les juifs, les païens et les philosophes, rétorquer avec autant d'érudition que de vigueur et d'habileté, contre les adversaires du christianisme, leurs propres argumens; et, tandis que, d'une main elle sape jusque dans leurs fondemens tous les autels de la superstition, et toutes les écoles de la sagesse humaine, de l'autre, elle élève au seul Dieu de l'univers un temple tout rayonnant des trophées du génie et de la gloire de ses prédicateurs.

Au reste l'homme ne fut pour rien dans cette œuvre. Le même Esprit divin qui avoit donné à ses premiers apôtres le don des langues pour en faire les prédicateurs des nations, dirigea la plume de leurs premiers successeurs. Quelques hommes, sortis du milieu des barbares (2) (car c'étoit ainsi que l'orgueil des Grecs et des Romains qualifioit

Act, II. 3. 4.

(1) *Tanquam purgamenta hujus mundi.* I Cor. IV. 13. Ανθρωποι ουδενος αξιοι S. Just. *Dialog. cum Tryph.* pag. 225.

(2) *Non decet vos, o Græci, odio tanto persequi barbaros.* Tatian. *ad Græc.* initio. pag. 141. A la suite du S. Justin, édit. de Cologn. 1686.

tout le reste de l'univers), ou bien appelés, des ténèbres de la gentilité à la lumière évangélique (1), (car plusieurs d'entre eux, tels que saint Justin, Arnobe, Minucius Félix, Tatien, avoient commencé par être païens (2); devenus membres d'une secte obscure, déclarée *infâme*, dévouée à l'obscurité par son propre choix (3), ou aux échafauds par les édits sanguinaires de ses oppresseurs (4), attaquent à la fois ce colosse antique du paganisme, et ne lui laissent plus que des ruines dégradées.

Avec les juifs et les païens, l'Église naissante avoit de plus à combattre une troisième sorte d'adversaires non moins redoutable. C'étoient les hérétiques, corrupteurs de sa doctrine et de sa morale, féconds en artifices, se faisant pardonner le nom de chrétiens à cause des services qu'en recevoient les communs ennemis du christianisme. La

(1) *De vestris fuimus; fiunt, non nascuntur Christiani.* Tert. *Apol.* n° 18, pag. 16.

(2) *Ego ipse Platonis disciplinæ sectator, cum calumniose audirem christianos deferri, etc.* S. Just. *Apolog.* 1, pag. 50. — *Valedixi Romanorum jactantiæ, Atheniensium frigido sermoni, et barbaricam nostram philosophiam complexus sum.* Tatian. pag. 170.

(3) *Latebrosa et lucifugax natio.* Minuc. *in Octav.* pag. 20. Celse en explique la raison : »C'est, dit-il, pour se mettre à couvert des sup»plices qui leur seroient autrement inévitables. » *Apud Origen.* liv. 1, n° 5.

(4) *Christianos ad leones.* Tertull. *Apolog.* pag. 36. *Sceleratissimæ gentis* (Senec.). *Exitialis superstitio* (Tac.). *Genus hominum superstitionis novæ atque maleficæ* (Sueton.). *Sarmentitii et semaxii.* Tert. *Apol.* n° 50.

remarque en a été faite par saint Justin, Lactance, saint Cyprien (1); et les faits la justifient. Tandis que les ennemis de Jésus-Christ épuisoient contre ses vrais adorateurs les tortures anciennes, et qu'ils en inventoient de nouvelles; les hérétiques, qui l'étoient de notoriété publique, jouissoient constamment de la plus douce tolérance. Adroit machiavélisme renouvelé dans tous les siècles, par lequel, d'une part, l'idolâtrie tentoit d'affoiblir le christianisme en favorisant ce qui le divisoit, de l'autre, ménageoit des prétextes à la superstition, en imputant à ceux qui demeuroient dans l'unité les fautes souvent scandaleuses de ceux qui en étoient sortis (2).

C'étoit sur ce vaste champ de bataille que l'Église se trouvoit jetée. Comme son divin instituteur,

Matth., XXVI. 63.

(1) S. Just. *Apol.* I, pag. 21. — Lactant. *Div. inst.* lib. IV, cap. XXX. — S. Cypr. *Epist.* LXI, *ed. Oxon. ad Lucium.* LVIII, ed. Pamel. « L'ennemi de Jésus-Christ ne persécute que les soldats de Jésus-Christ; il méprise et laisse les hérétiques, parce qu'il les a déjà vaincus et assujettis, mais il s'efforce de terrasser ceux qu'il voit encore demeurer debout. »

(2) « On remarque que ce fut particulièrement du temps d'Adrien, que l'on commença à découvrir les abominations des Carpocratiens et de quelques autres hérétiques du même genre, dont les infamies retomboient sur les plus saints des catholiques; parce que les païens confondoient ensemble tous ceux qui portoient le nom de chrétiens, et que, sans s'informer de la vérité des choses, ils les haïssoient tous comme coupables des mêmes crimes qu'on avoit découverts dans ceux qui s'attribuoient ce nom sacré. » Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 225, et Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* 2e part. pag. 393, 394., éd. in-4°, Paris, 1671.

elle n'avoit opposé d'abord que le silence à ses calomniateurs. Ses premiers disciples savoient mourir, ils ne savoient pas disputer. Son silence même paroissoit un aveu tacite des crimes dont elle étoit chargée (1). A la voix éloquente de ses vertus et de son sang, elle voulut à la fin joindre la voix de ses écrits; et, tout en justifiant sa créance, démontrer l'insuffisance, l'impiété, l'erreur de tout ce qui s'en éloignoit (2).

Tel fut l'objet de tant d'excellens ouvrages dont se compose la seconde classe de ces écrivains ecclésiastiques que nous proposons à votre émulation comme étant une des sources les plus fécondes de notre éloquence sacrée. Vous ne tarderez pas, Messieurs, à reconnoître combien nos plus célèbres prédicateurs ont profité de cette étude, autant pour fortifier leur enseignement de l'autorité de ces vénérables patriarches de notre foi chrétienne, que pour enrichir leur propre génie de toute la vigueur de leur dialectique et de l'éclat de leur talent.

Il est bon que vous sachiez quels ont été les adversaires et les défenseurs dans une cause, où il n'est permis à personne d'être indifférent. Nous allons vous donner une notice des principaux écri-

(1) Préface du traité d'Orig. contre Celse.

(2) « C'est là le grand, l'unique objet de la discussion; et la chose » vaut bien la peine d'être examinée. Vous êtes en droit d'exiger de » nous que nous prouvions que vos dieux n'en sont pas et qu'ils ne mé- » ritent aucun hommage. » Tert. *Apol.* n° 3.

vains qui, à cette époque de notre histoire, ont combattu la religion chrétienne par les calomnies et les sophismes qui se répètent encore de nos jours. Les plus fameux ont été Celse, Lucien, Porphyre, Hiéroclès, l'empereur Julien. Après, viendront nos apologistes les plus célèbres, tant de l'Église grecque que de l'Église latine.

§ I. ÉCRIVAINS CONTRE LE CHRISTIANISME.

I. CELSE.

Celse, « le grand ennemi des chrétiens, et qui » les attaqua dès les premiers temps avec toute » l'habileté imaginable (1), » vécut, selon la plus commune opinion, vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne. Qu'il fût épicurien ou platonicien, n'importe (2). Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'il rassembla dans un long acte d'accusation auquel il donna le titre de *Discours véritable*, tous les mensonges et les chicanes que la haine répandoit contre la religion naissante. Nous lui accordons sans regret cet éloge, que l'on saura bien apprécier à sa juste valeur : Qu'il a épuisé toutes les calomnies qu'il soit possible d'imaginer contre le christianisme, en sorte qu'il ne reste à ses modernes détracteurs pas même le déplorable mérite de l'invention.

(1) Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* 2e part. pag. 82, édit. in-4°.

(2) Voy. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 374. Fleury, D. Ceillier, etc.

L'ennemi du christianisme le fait d'abord attaquer par un juif. Bientôt il lève le masque; et, enveloppant le christianisme dans la cause du judaïsme, il ne fait grâce ni à l'un ni à l'autre. On voit qu'il connoissoit à fond l'ancien et le nouveau Testament, ainsi que les ouvrages composés par les premiers chrétiens. Après qu'il a chargé les deux religions de calomnies et d'invectives, il entreprend la justification du polythéisme, qu'il explique tantôt historiquement, tantôt d'une manière allégorique : Homère et Platon lui étoient familiers. On ne peut lui refuser de l'érudition, de la vivacité, ni une certaine adresse dans l'art de donner à ses objections l'arme toujours puissante du sarcasme et de la plaisanterie.

L'ouvrage de Celse nous a été conservé en entier par Origène, qui le suit pas à pas, et le laisse sans réplique.

II. LUCIEN.

Après Celse vint Lucien, plus bel esprit, et non moins savant, qui se plut à décocher contre les chrétiens quelques traits, dans son Histoire du philosophe Pérégrinus, et dans le dialogue intitulé *Philopatris* (1); peut-être encore dans

(1) On place communément sous le règne d'Antonin le fait qui a valu à ce Pérégrinus la misérable célébrité dont il jouit. Lucien, qui le raconte comme témoin oculaire, y mêle des circonstances remarquables.

Voici le sommaire de son récit. « Cet homme aimoit, dit-il, à changer son nom en celui de Protée; il étoit cynique de profession, et sa jeunesse avoit été signalée par plusieurs crimes honteux qui pensèrent lui coûter la vie. Je n'insiste pas sur ces crimes, poursuit l'historien, mais je crois que ce que je vais dire est bien digne d'attention. Ennuyé de ce que son père, déjà parvenu à un âge avancé ne mouroit pas assez tôt, il l'étouffa. Le bruit de ce forfait s'étant répandu, il s'en déclara coupable, en prenant la fuite; et après avoir long-temps erré, il vint dans la Judée où il s'unit aux chrétiens, et apprit d'eux leur admirable doctrine. En peu de temps il leur fit bien voir qu'ils n'étoient que des novices auprès de lui; car il ne devint pas seulement prophète, mais chef de leur congrégation. Il expliquoit leurs Écritures, et en composoit lui-même; si bien qu'ils le révéroient comme leur législateur et leur patron, et en parloient comme d'un dieu. Cependant celui qu'ils adorent a été crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette secte. Sur ces entrefaites, notre Protée ayant été arrêté et mis en prison à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce le combla de gloire (qui étoit tout ce qu'il désiroit le plus au monde), le mit en plus grand crédit parmi ceux de cette religion, et lui donna la puissance de faire des prodiges. Les chrétiens, extrêmement affligés de sa détention, remuèrent ciel et terre pour le tirer de là; et n'en pouvant venir à bout, ils essayèrent du moins de s'en dédommager, en ne le laissant manquer de rien. On voyoit dès le point du jour, à la porte de la prison, une troupe de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins, dont plusieurs passoient les nuits auprès de lui, après avoir corrompu les gardes par argent. Ils y prenoient ensemble des repas préparés avec soin, et s'y entretenoient entre eux de discours religieux. L'on n'y appeloit cet excellent homme que du nom de nouveau Socrate. Il lui arriva même des députés des églises d'Asie envoyés pour le consoler et lui apporter des secours d'argent; car c'est quelque chose d'incroyable que l'empressement avec lequel les gens de cette religion s'assistent dans leurs besoins. Ils n'épargnent rien en pareil cas. Pérégrinus profita bien de leurs largesses, qui lui fournirent de quoi se faire un gros revenu. Les malheureux sont fortement persuadés qu'ils jouiront un jour d'une vie immortelle; et ils courent d'eux-mêmes s'exposer à la mort et aux supplices. Leur premier législateur leur a mis en tête qu'ils sont tous frères. Après qu'ils se sont séparés de nous, ils rejettent constamment les dieux des Grecs, et n'adorent que ce sophiste qui a été crucifié; ils règlent leurs mœurs et leur conduite sur les

lois, méprisant tous les biens de ce monde, et mettant en commun ce qu'ils possèdent.

Cependant Pérégrinus fut mis en liberté par le gouverneur de Syrie, qui aimoit la philosophie, et ceux qui en font profession. S'étant aperçu que cet homme désiroit la mort par vanité et pour se faire un nom, il l'élargit, le méprisant assez pour ne vouloir pas le punir du dernier supplice.

Pérégrinus retourna dans son pays; et s'y voyant inquiété à cause de son parricide, il apaisa les murmures en se présentant devant l'assemblée du peuple, en équipage de philosophe, le bâton à la main et la besace sur l'épaule, et mieux encore, en distribuant de l'argent à ses dénonciateurs. Il reprit son métier d'aventurier, jusqu'à ce qu'abandonné par les chrétiens, et partout diffamé pour les plus honteux excès, il passa dans la Grèce, où il fit courir le bruit qu'il se brûleroit aux jeux olympiques, apparemment pour ressembler à Hercule. » Lucien, qui s'égaie à son ordinaire sur cette étrange bravade, soupçonne à ce nouvel Hercule la secrète espérance qu'on ne le prendroit pas au mot. Mais la partie étoit trop bien engagée. « A la fin des jeux, Pérégrinus accompagné d'une foule de cyniques qui tenoient des flambeaux à la main, alla mettre le feu au bûcher qu'il s'étoit préparé, et s'y jeta en invoquant ses dieux. » Lucien ajoute à son récit quelques plaisanteries qui semblent faire allusion aux miracles qui s'opéroient à la mort et sur les tombeaux des martyrs chrétiens. Il le termine par ces mots : « Telle a été la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucun amour de la vérité. »

Son dialogue intitulé *Philopatris* ou le *Catéchumène*, est une satire plus violente encore contre les mystères et les sacremens du christianisme. « Par qui veux-tu que je jure? demande un des personnages. L'autre répond : Par le Père céleste, éternel, tout-puissant; par le Fils issu du Père, par le Saint-Esprit procédant du Père; un de trois et trois un. (Trad. de Perrot d'Ablanc.) Il ne faut pas divulguer ces mystères; mais je t'apprendrai si tu veux ce que c'est que cet univers; comment et par qui il a été formé, ainsi que me l'a enseigné le Galiléen qui a été ravi au troisième ciel, où il a appris des choses merveilleuses. Car j'étois auparavant comme toi; mais il m'a renouvelé par le baptême, et m'a racheté des enfers pour me mettre dans le chemin des bienheureux. »

Il donne l'histoire de la création du monde, telle à peu près que Moïse la raconte : « Les ténèbres furent dissipées par une lumière invisible,

quelques autres de ses ouvrages satiriques (1).

III. PORPHYRE.

Porphyre, au troisième siècle, renouvela le combat : il publia contre la religion chrétienne un ouvrage divisé en quinze livres (2). Saint Augus-

incorruptible, incompréhensible ; et le chaos dissous d'une seule parole qui fonda la terre sur les eaux, comme l'a dit ce bègue (Moïse), étendit le firmament, forma les étoiles fixes, et donna le cours aux planètes que tu adores comme des dieux, orna la terre de fleurs, et créa l'homme du néant. C'est cet esprit qui est dans le ciel, d'où il contemple les choses justes et injustes, et écrit en un livre toutes les actions des hommes pour rendre à chacun selon ses œuvres, au jour qu'il a déterminé. » (Même traduction.)

Il parodie d'autres paroles de nos Écritures, telles que celles-ci : « Qui » fait mal à son prochain, il lui en sera fait à lui-même. Dieu a étendu le » ciel comme une peau. Celui qui a créé l'homme, pénètre tous les se- » crets de son cœur. »

Il représente les chrétiens comme des gens pâles, décharnés, courbés contre terre, ne se plaisant qu'à s'entretenir de nouvelles fâcheuses ; sur quoi il s'écrie : « O pauvres malheureux ! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang et le carnage. »

Il parle des jeûnes des chrétiens, de l'usage où ils étoient de passer les nuits à chanter des hymnes et des cantiques, de commencer l'oraison par le Père, etc.

Cet écrit, s'il est de Lucien, fut composé sous Trajan, dont il célèbre la victoire sur les Perses.

(1) *Eosdem* (Christianos) *in asino quoque suo semel ex obliquo perstringere videtur*. Cave, *Script. eccles.* pag. 57.

(2) Ce sont nos écrivains ecclésiastiques qui nous ont fait connoître les ouvrages de nos adversaires. Porphyre doit à Eusèbe de Césarée, à S. Grégoire de Nazianze, à S. Jérôme, à S. Augustin, comme Celse à Origène, de n'être pas mort tout entier.

Le grand système des attaques livrées au christianisme par Porphyre

tin, admirant la subtilité de son esprit, l'appelle le plus habile des philosophes (1). Notre saint docteur ne couroit aucun risque à être généreux. Il ne nous en reste que des fragmens.

et en général par toute l'école platonicienne, depuis Jésus-Christ, étoit de détruire la divinité de ses miracles par ceux de la théurgie ou de l'opération des démons. Porphyre en fait une science dont il établit les principes et les règles; explique, par les secrets de la magie, les œuvres extraordinaires de Jésus-Christ qu'il ne dissimule point; verse, autant qu'il peut, le ridicule sur sa personne et sur ses disciples. Il rapporte, entre autres choses, que « Quelqu'un ayant demandé à Apollon à quel dieu il devoit s'adresser pour faire quitter à sa femme le christianisme, Apollon lui répondit : Il vous seroit peut-être plus aisé d'écrire sur l'eau ou de voler dans les airs, que de guérir l'esprit de votre épouse impie; laissez-la donc, dans sa ridicule erreur, chanter d'une voix lugubre un Dieu mort qui a été condamné publiquement à un supplice cruel par des juges très-sages. S. Aug. *De civ. Dei*, lib. XIX, cap. XXIII. tom. VII, edit. Bened. pag. 566.

Porphyre trouva des disciples enthousiastes qui enchérirent encore sur les leçons de leur maître. Jamblique, le plus célèbre d'entre eux, publia, sous le titre *de Mysteriis*, un livre plein de rêveries et d'impiétés, où il abuse évidemment de l'esprit et des expressions de nos livres saints. La théurgie est, selon lui, l'entière purification de l'âme, sa parfaite délivrance, le principe de sa transformation, le lien qui l'unit aux puissances supérieures, au souverain maître de l'univers, le germe de la béatitude céleste, la béatitude céleste elle-même. Dans un autre de ses livres, qu'il intitula *Vie de Pythagore*, ce philosophe est mis en parallèle avec Jésus-Christ, et les contes les plus absurdes, en opposition avec les récits augustes de nos saints Evangiles.

(1) *De civit. Dei*, lib. XXII, cap. III, tom. VII, pag. 657. — S. Jérôme est bien plus tranchant : *Discant ergo Celsus, Porphyrius, Julianus, rabidi adversus Christum canes.* Polog. lib. *de script. eccles.* tom. IV, pag. 98.

IV. FRONTON.

Sous l'empereur Commode, l'orateur Fronton avoit débité des harangues pleines des plus violentes déclamations contre les chrétiens. *Non ut affirmator testimonium fecit*, dit de lui Minucius Félix, *sed convicium ut orator adspersit* (1). A défaut de preuves, il est toujours plus facile de dire des injures.

V. HIÉROCLÈS.

Hiéroclès, magistrat païen, composa un ouvrage plus sérieux sous le nom de *Philalethès*, ou l'*Ami de la vérité*, dans lequel il s'attachoit particulièrement à décréditer les miracles de Jésus-Christ, en leur opposant ceux d'Apollonius de Tyane. Eusèbe l'a combattu par une réfutation directe. On conjecture que c'est le même que Lactance a flétri en passant, dans l'endroit de ses Institutions, où il parle d'un philosophe *si humain dans son langage*, qui choisissoit pour calomnier les chrétiens le moment où la sanguinaire persécution de Dioclétien et de Maximin se déchaînoit contre eux avec le plus de fureur; comme si ce n'eût pas été assez de leur ôter la vie, sans leur ravir encore l'honneur (2).

(1) Minuc. *in Octav.* pag. 303, edit. in-8°, Lugd. Batav. pag. 303.

(2) Lactant. *Div. inst.* lib. v, cap. 11, page 461, 462, ed. varior.

VI. L'EMPEREUR JULIEN.

Mais le plus vraiment dangereux de tous ces adversaires, fut l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. Libanius, philosophe païen, ami de ce prince, et qui nous a laissé son oraison funèbre, en parle en ces termes : « Quand Julien parvint à l'empire, ceux » qui suivoient une religion corrompue (il parle des » chrétiens) craignoient beaucoup, et s'attendoient » que le nouveau maître alloit inventer contre eux de » nouveaux genres de tourmens, au prix desquels » les mutilations, le fer, le feu, être submergé dans » les eaux, enterré tout vif, paroîtroient des peines » légères ; car les empereurs précédens avoient em- » ployé contre eux ces sortes de supplices, et ils s'at- » tendoient à se voir exposés à de plus cruels (1). » Julien prit une marche différente. Sans renoncer tout-à-fait au système des persécutions sanguinaires (car les païens eux-mêmes lui en ont reproché, et ses propres lettres en offrent la preuve) (2),

(1) *Orat. fun.* n° 58. *Bibl. gr. Fabric.* tom. VII, pag. 283. Bullet, pag. 31.

(2) L'expérience lui avoit bien appris que *le christianisme prenoit des accroissemens par le carnage que l'on faisoit de ceux qui le professoient* (Liban. dans Bullet, *supr.*). Toutefois, bien qu'il eût changé de système, il ne laissa pas d'y avoir sous son règne des martyrs, et par ses ordres. On peut voir dans Tillemont le tableau de la persécution exécutée et commandée par ce prince, surtout contre les catholiques (*Mém.* t. VII, *art.* VII, VIII et suiv.). Les violences exercées contre les chrétiens, dans les villes de son empire où le paganisme s'étoit relevé, non-seulement n'é-

il les attaqua par les séductions et par des écrits.

Julien est comme écrivain ce qu'il étoit comme empereur. Sa haine contre le christianisme n'éclate point par des aggressions à découvert; il ne déploie pas un grand appareil de guerre. Ce n'est pas la tactique sérieuse de l'érudition et de la dialectique; il s'en tient en quelque sorte à de simples escarmouches. Au système vieilli des calomnies absurdes et dégoûtantes dont on avoit chargé les chrétiens, il substitue les traits de satire décochés comme au hasard, les insidieuses allusions,

toient ni prévenues, ni réprimées; elles étoient approuvées, soit par une connivence ouverte, soit par des ordres directs. Si la fureur des païens s'est portée jusqu'à profaner et détruire des tombeaux, et violer la cendre des morts, ce n'est là qu'un *excès de zèle* dont ne sauroit les punir un père *qui leur est plus cher que leurs propres enfans*. *Misopog.* pag. 95. A travers sa feinte modération, perce le fanatisme à qui il faut du sang. « *Ces hommes sans religion* (désignant par-là les chrétiens), que mon » frère Constance de glorieuse mémoire faisoit manger à sa table, je les » ai précipités de mes propres mains dans des cachots affreux, pour faire » périr parmi nous jusqu'à la mémoire de leurs noms. » *Lettre* XXV *à la comm. des Juifs*. Il ne se contentoit pas de livrer les chrétiens au ridicule par le mot de *Galiléens;* il les désigne par celui d'*Athées*, plus fait pour irriter les peuples et provoquer leurs vengeances, *Fragm.* n° 557. Il veut que les Galiléens soient chassés de toutes les fonctions publiques, même du sein de leurs familles. *Lettr.* XLIX *à Arsac. pontife de Galatie*. Aussi les païens eux-mêmes ont-ils blâmé Julien d'avoir été un trop grand persécuteur des chrétiens, quoiqu'il affectât de s'abstenir de verser leur sang. *Nimius religionis christianæ insectator, perinde tamen ut cruore abstineret*, dit Eutrope (lib. X, n° 16.). Il ne réussit pas mieux à éteindre le christianisme par ses artifices et ses livres, que ses prédécesseurs n'avoient fait par leurs édits et leurs échafauds.

les louanges hypocrites et les diffamations, remplaçant les échafauds par les sarcasmes, et les proscriptions par le ridicule. Aussi n'avons-nous de lui aucun ouvrage direct contre le christianisme (1), mais seulement des invectives éparses dans sa correspondance confidentielle, soit avec les philosophes de son temps, et les prêtres des idoles, soit avec les gouverneurs de province.

» Je ne veux point, écrivoit-il, qu'on traîne aux » autels les Galiléens, ni qu'on leur fasse le moindre » tort; ils sont plus insensés que méchans. Tâchons, » s'il est possible, de leur faire entendre raison, et » de les gagner par la douceur. Nous ne devons pas » les haïr, mais les plaindre. Ils ne sont déjà que » trop malheureux de se tromper dans la chose du » monde la plus essentielle (2).

» Il y a un peu plus de trois cents ans que Jésus-» Christ est renommé pour avoir persuadé parmi » vous quelques misérables. Pendant sa vie, il n'a » rien fait qui mérite qu'on en parle; à moins qu'on » ne compte pour de grandes actions d'avoir guéri

(1) Il semble avoir eu le dessein d'en composer un en trois livres, où il se flatte de porter au christianisme des coups plus décisifs que ne l'avoient fait avant lui Celse, Hiéroclès, Porphyre, dont il répète les objections; il ne l'a pas exécuté. Il n'a fait que ramasser des pensées confuses, entassées sans aucun ordre. S. Cyrille en a conservé les principales dans ses livres contre ce prince. Il nous apprend dans la préface de sa réfutation que les philosophes de la cour impériale avoient eu la plus grande part à l'ouvrage que le prince méditoit.

(2) *Epist.* VII, pag. 120. XLIII, 196.

» les aveugles et les boiteux, et conjuré les démo-
» niaques dans les bourgades de Bethsaïde et de
» Béthanie (1).

» Que ceux qui ont vu ou entendu parler de ces
» hommes assez sacriléges pour insulter aux temples
» et aux images de nos dieux, ne forment aucun doute
» sur la puissance et la supériorité de ces mêmes
» dieux. Qu'ils ne prétendent pas nous en imposer
» par leurs sophismes, et nous effrayer par leur cri
» de Providence. Il est vrai que les prophètes parmi
» les Juifs nous ont reproché tous ces désastres...
» Mais il est certain qu'il n'y a jamais eu parmi les
» Juifs de bons prophètes, ni de savans interprètes
» des volontés divines. La raison en est claire ;
» ils ne se sont jamais appliqués à cultiver, et à per-
» fectionner leur esprit par l'étude des sciences hu-
» maines ; ils n'ont jamais tenté d'ouvrir des yeux
» que fermoit l'ignorance, ni de dissiper des ténè-
» bres qu'entretenoit leur aveuglement.... Ces pré-
» tendus maîtres de sagesse qui se vantent de nous
» donner les idées les plus simples de la divinité,
» sont bien inférieurs à nos poëtes (2).

» Le devoir des peuples est de présenter des vic-
» times. Mais non ; vous permettez à vos femmes
» de vous ruiner en faveur des Galiléens ; elles font

(1) Dans S. Cyr. liv. x. La Blett. *Vie de Julien*, pag. 350, *note*. Fleury, Berault-Bercast., *Hist. de l'Égl.*, tom. II, pag. 281 et suiv.

(2) *Fragm.* pag. 540. Bullet, pag. 279 et suiv.

» admirer l'impiété à une foule de misérables qu'elles » nourrissent à vos dépens; vous donnez vous-mêmes » à vos femmes l'exemple de mépriser les dieux; et » vous osez vous croire innocens (1)!

» Ceux qui enseignent doivent être de bonnes » mœurs, et conformer leurs sentimens aux maximes » publiquement reçues, et à ce qu'ils enseignent » eux-mêmes. Conséquemment, il est de mauvaise » foi d'expliquer aux jeunes gens les anciens au- » teurs, les leur proposant comme de grands person- » nages, et condamnant en même temps leur reli- » gion. Homère, Hésiode, Démosthène, Hérodote, » Thucydide, Isocrate et Lysias ont reconnu les dieux » pour auteurs de leur doctrine. Les uns ont cru être » consacrés à Mercure, les autres aux Muses. Puis- » qu'ils (les chrétiens) vivent des écrits de ces au- » teurs, ils se déclarent bien intéressés de trahir leur » conscience pour un peu d'argent. Jusqu'ici il y a eu » plusieurs raisons de ne pas fréquenter les temples; » et la terreur répandue partout étoit une excuse de » ne pas découvrir les sentimens les plus véritables » touchant les dieux. Mais puisqu'ils nous ont eux- » mêmes donné la liberté, il me paroît absurde d'en- » seigner ce que l'on ne croit pas. Si ceux-ci esti- » ment sage la doctrine des auteurs dont ils sont les » interprètes, qu'ils commencent par imiter leur » piété envers les dieux. S'ils croient qu'ils se sont

(1) *Misopog.* trad. par La Blet. pag. 336. *Vie de Jovien.*

» trompés sur ce qu'il y a de plus important, qu'ils » aillent expliquer Matthieu et Luc, dans les églises » des Galiléens. Cette loi n'est que pour ceux qui » enseignent pour les jeunes gens, ils auront la li- » berté d'apprendre ce qu'ils voudront. Il seroit » juste de les guérir malgré eux comme des frené- » tiques; mais je leur fais grâce, et je crois qu'il faut » instruire les ignorans et non pas les punir (1). »

Voici comme en parle saint Jérôme : « Julien se » disposant à porter la guerre contre les Parthes, » publia contre notre divin Sauveur sept livres, » où il se confond lui-même dans les fables qu'il » invente. Si j'étois dans l'intention de lui répon- » dre, vous seriez le premier à m'en dissuader. » Mérite-t-il qu'on déploie contre lui la massue » d'Hercule? Il a été assez confondu par celui qu'il » appeloit le Galiléen, et qui a châtié ses blasphèmes » par le trait dont il l'a percé dès le commencement » du combat (2). »

(1) Traduit par Fleury, *Hist. ecclés.* liv. xv, n° 6, t. ii, pag. 11, édit. in 12.— D. Cellier, *Hist. des écriv.* tom. viii, pag. 579. « Il n'y a rien, » dit à ce sujet Tillemont, de plus célèbre dans toute la persécution » de Julien, que la défense qu'il fit aux chrétiens par une loi expresse » dès le commencement de son règne d'apprendre les lois humaines et » d'étudier les auteurs païens. Cette loi suivit apparemment celle qu'il » publia pour défendre aux anciens d'enseigner la rhétorique, la gram- » maire et même la médecine. » *Mém.* tom. vii, pag. 344.

(2) *Epist. ad Magnum.* tom. iv, ed. Bened., pag. 655.

§ II. ESPRIT DE LEURS OUVRAGES.

Le christianisme avoit donc à lutter contre tous les genres de persécution, attaqué à la fois par les Césars, les peuples, les philosophes.

Ces derniers secondoient puissamment les efforts de l'autorité, et les mouvemens de la haine publique par une guerre de plume non moins formidable que la flamme des bûchers.

Leurs attaques portoient sur la doctrine, sur la morale, sur les disciples. La doctrine : Ce que l'on y croyoit des dieux du paganisme; ce que l'on y croyoit de Jésus-Christ.

Les chrétiens se faisoient gloire de professer que les divinités adorées par le paganisme n'avoient été que des hommes, ou n'étoient que des démons (1); flétris par les désordres les plus honteux, et châtiés dans les enfers par d'éternels supplices ; idoles vaines et impuissantes, dont le culte étoit aussi absurde aux yeux de la raison, qu'il étoit abominable à ceux de la religion. Le christianisme, qui réprouvoit ces sortes de divinités, étoit accusé de n'en ad-

(1) *Deos non esse quos colit vulgus, hinc notum est...* S. Cypr. *de idolor. vanit.* Tertull. *Apol.* n° x, p. 8, edit. Oxon. *Provocamus a vobis ad conscientiam vestram : illa nos judicet, illa nos damnet, si poterit negare omnes istos deos vestros homines fuisse.—Si eadem et dæmones operantur quæ et dii vestri, ubi est ergo præcellentia divinitatis ? Ibid.* n° XXIII. *Unde manifestum est homines illos fuisse, quos et natos legimus, et mortuos scimus.* Minuc., *in Octav.* pag. 67. *Putatis deos esse quos nos dæmones scimus.* Tert. *Apol.* n° 2.

mettre aucune. De là ce nom d'*athées* et d'*impies* (1), prodigué aux chrétiens dans les tribunaux, dans les émeutes populaires, dans les écrits des philosophes, et dans l'opinion publique. La prévention s'accréditoit par l'éloignement invincible où ils se tenoient des assemblées publiques, des temples et des fêtes consacrées au paganisme, des spectacles et des fêtes instituées en l'honneur de la religion de l'état (2). Quelle différence d'un culte qui se célébroit dans de somptueux édifices enrichis de tous les chefs-d'œuvre de l'art, et dont la magnificence, rehaussée par la présence des Césars et la pompe de leur cour, sembloit rendre les immortels eux-mêmes visibles aux yeux des hommes, où l'air étoit parfumé des plus douces essences, où les pontifes, partagés en chœurs nombreux, tous vêtus superbement, tous couronnés de guirlandes, présentant à l'autel les victimes ornées de fleurs, ne

(1) Ως αθεων και ασεβων χριστιανων οντων. *Quasi christiani sint athei et impii.* Apud S. Justin. *Apol.* II, p. 56. Αιρε αθεους: *Tolle atheos. Apud* Euseb. lib. IV, cap. XV.

(2) *Nos qui moribus et pudore censemur, merito malis voluptatibus et pompis vestris et spectaculis abstinemus, sacrificiorum reliquias et pocula delibata contemnimus..... Sola vobis relinquimus templa.* Tert. *Apol.* n° 37, et Orig. *contr. Cels.* lib. VIII, n° 21, 24, 28. *Vos vero suspensi interim atque solliciti, honestis voluptatibus abstinetis; non spectacula visitis, non pompis interestis; convivia publica absque vobis, sacra certamina, præceptos cibos, et delibatos altaribus potus abhorretis. Sic reformidatis deos quos negatis. Non floribus caput nectitis, non corpus odoribus honestatis. Octav.*, apud Minuc. pag. 113, 114. Saint Justin, *Apolog.* II, pag. 58 et 69.

marchoient qu'au bruit des plus mélodieux concerts, à travers les flots d'un peuple immense qui venoit remercier les dieux de lui avoir donné l'empire du monde; quelle différence avec un culte simple, enfermé dans les souterrains et dans le silence des nuits, se dérobant à tous les regards, sans appareil extérieur, sans images ni statues connues du peuple (1), sans hécatombe sanglante, n'interrompant ses tristes psalmodies que par de plaintifs gémissemens! Et cette farouche misanthropie, ces éternelles austérités, ces lents suicides, cette fuite des dieux et de la société tout entière qui les mettoit en guerre avec tout le genre humain; quel en étoit l'objet? En l'honneur de qui cette conjuration déclarée contre le ciel et la terre, contre les autres

(1) Culte simple, enfermé dans les souterrains. La persécution ne laissoit d'asile aux chrétiens que dans les réduits les plus reculés, les catacombes, Baron. (*ad ann.* 57, n° 99), cryptes ou caves souterraines, que Tertullien nomme *Arcæ sepulturarum* (*ad. Scap.* n° 3); cimetières hors des villes ou sépulcres des martyrs, *Gesta purgat. Cæcil. ad calcem Optat.* pag. 96. Encore souvent la rigueur des édits et des persécuteurs venoit-elle les en chasser, ou les y ensevelir eux-mêmes; témoin ce que Lactance raconte d'un gouverneur de Phrygie sous Dioclétien, qui fit porter le feu à l'endroit où étoient rassemblés les chrétiens, et les y fit tous périr : *Universum pariter populum cum ipso pariter conventiculo concremavit.* (*Inst.* lib. v, n° 11, pag. 490.) Et dans le silence des nuits. *Latebrosa et lucifugax natio.* Minuc. pag. 75. Se dérobant à tous les regards. *Nunquam palam loqui, nunquam libere congregari. Nocturnis congregationibus, non sacro quodam, sed piaculo fœderantur. Ibid,* pag. 75, 93, edit. Varior. Sans images ni statues. Orig. *adv. Cels.* lib. vii, pag. 374. *Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra et aras non habemus?* Minuc. pag. 95.

et contre eux-mêmes (1)? En l'honneur d'un homme obscur, d'un Juif né dans la lie d'une nation odieuse à tous les peuples; dont la vie, sans autre éclat que celui de sa mort, s'étoit terminée par un supplice infâme (2). Mais quelle doctrine encore ce prétendu Messie étoit-il venu révéler au monde? Une doctrine inouïe jusque-là, suspecte par sa nouveauté seule, hérissée de mystères inconcevables à la raison, contraires à la nature (3). C'étoit là l'étrange divinité à laquelle on venoit substituer un Jupiter escorté de toute la gloire de l'Olympe, et des adorations du genre humain; la doc-

(1) *Homines deploratæ, inlicitæ ac desperatæ factionis, grassari in deos non ingemiscendum est? qui de ultima collectis fece imperitioribus, plebem profanæ conjurationis instituunt;.... Templa ut busta despiciunt ipsi seminudi.* Minuc. pag. 70, 75.

(2) Par un supplice infâme. Celse *dans Orig.* liv. II, pag. 60. « Les » chrétiens ont quitté les dieux éternels pour adorer un Juif mort. » Julien, dans S. Cyrille. liv. v. *Colitis hominem natum, et quod personis infame est vilibus, crucis supplicio interemptum, et Deum fuisse contenditis, et superesse adhuc creditis, et quotidianis supplicationibus adoratis.* Arnob. lib. I, n° 23. Volusien dans S. August. *Lettre* cxxxv. Tryphon dans S. Justin, pag. 249.

(3) Pline, Suétone, Tacite, Julien: « C'est à nous, à nous seuls à parler » la langue des Grecs; a nous à rendre aux dieux le culte qui leur est dû. » Pour vous, votre partage est la stupidité et la grossièreté; toute votre » sagesse consiste à dire: *Je crois.* » Julien, *Epist.* XXI *ad Pleb. Alexan.* Idem. *Epist.* XXIII *ad Theodor. pontific.* dans S. Gregor. Nazianz. et S. Cyrill. Hierosolym. *Nobis objectare consuetis novellam esse religionem nostram, et ante dies natam propemodum paucos.* Arnob. p. 95.

Dans le *dialogue* de S. Justin *avec Tryphon*, on lit que « les com- » mandemens prescrits par l'Évangile sont d'une si haute perfection, qu'il » est impossible à qui que ce soit de les observer. » pag. 227.

trine que l'on prétendoit élever sur les ruines de l'ancienne croyance universelle, soutenue par l'applaudissement des sens, par tous les monumens du génie (1)!

Après le maître, qu'étoient-ce que ces apôtres chargés par lui d'aller répandre son enseignement? Quelques Juifs, en butte à l'animosité de leurs concitoyens, aux jaloux ressentimens des prêtres; de misérables pêcheurs, sans lettres, sans science, sans nulle éducation (2); tantôt foibles, timides,

(1) Celse dans Origène : « A plus forte raison, les chrétiens ne soutiendront pas la comparaison de leur Jésus avec Jupiter ou Apollon. » Liv. II, pag. 134. Julien s'adressant aux chrétiens, leur demande avec une feinte pitié : « Pourquoi, méprisant nos dieux, avez-vous embrassé la religion des Juifs? Est-ce parce que les dieux ont donné l'empire à Rome? » Répondez-moi : Lequel vaut mieux d'être toujours libre et de commander pendant deux mille ans à la plus grande partie de la terre et de la mer, ou d'être assujetti à des étrangers? je ne crois pas que personne soit assez insensé pour préférer le second. » Dans S. Cyrill. liv. VI, et VII. Et Fleury, *Hist. ecclés.* liv. XV, n° 34, tom. IV, éd. in-12, pag. 72.

Symmaque de même, personnifiant la ville de Rome dans sa requête en faveur du paganisme présentée aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius, la fait parler dans ces termes : « Princes très-bons, pères de la patrie, révérez cette longue suite d'années que je dois à ma religion. Qu'il me soit permis de pratiquer mes anciennes cérémonies; je n'ai pas eu lieu de me repentir d'y avoir été fidèle jusqu'ici. Que je puisse vivre suivant mes antiques institutions, parce que je suis libre. C'est le culte que je rends aux dieux qui m'a soumis toute la terre; ce sont mes cérémonies sacrées qui ont repoussé les Gaulois du Capitole, et Annibal du pied de mes murailles. » *Ep.* LIV, liv. X.

(2) Ἰδιωτικοί. Celse dans Origène, liv. III, n° 68. *Homines rusticos et pauperes.* Dans S. Jérôme, *in ps.* 91. *Illitteratos, pauperes et imperitos.* Octav. apud Minuc.

dépourvus de l'énergie nécessaire aux grands crimes comme aux grandes vertus (1); tantôt des enthousiastes de qui toute l'habileté consiste à s'être approprié quelques lambeaux des livres de Platon (2); et dont toute la célébrité leur vient de leur démence (3); douze hommes dont la condition, l'extérieur, le langage et les manières n'inspirent que le mépris (4). Ils parlent de miracles qu'ils attribuent à leur Jésus, et lui donnent le nom de Dieu, parce qu'il auroit opéré des œuvres en effet surnaturelles. Étoit-ce donc quelque chose de si mémorable et de si extraordinaire que de guérir des boiteux, de marcher sur les eaux, de rendre la vue à des aveugles, de conjurer des démons (5)? Mais, en supposant ces miracles vrais, les disciples en ont opéré de plus grands (6).

(1) D'où vient que Celse et Julien appellent les apôtres des gens simples, ne pouvant faire par eux-mêmes ni bien ni mal. Celse dans Origène, pag. 86. Édit. Cantabr. *Le bon homme Jean*, s'écrioit le sophiste couronné. Voy. Fleury, supr. pag. 102.

(2) Celse insiste longuement sur ce qu'il appelle le platonisme des chrétiens, ou les larcins faits par eux à l'école du Pyrée. Origène le réfute dans son cinquième livre, pag. 275 et suiv.

(3) Μωριαν ειναι τον λογον ημων. Theoph. *ad Autolic.* pag. 381. Tatian. *adv. gentes.* pag. 270, à la suite de S. Justin.

(4) Celse dans Origène, pag. 86.

(5) Fleury, Tillemont, Abbadie, tous nos apologistes, ont recueilli les aveux des païens en faveur des miracles de Jésus-Christ. On peut consulter à ce sujet, le premier dans *son Hist. ecclés.*, liv. xv, tom. iv, édit. in-12, pag. 101; La Bletterie, par rapport à ceux de Julien, dans sa vie de ce prince, pag. 147; Bullet et Colonia sur les aveux que fournissent les calomnies même débitées par les Juifs.

(6) Celse dans Orig. pag. 53.

Avant eux, les prophètes de la Judée en avoient fait encore de plus extraordinaires; se donnoient-ils pour Fils de Dieu (1)? Jésus a fait des miracles; soit. Elevé dans les sciences des prêtres de l'Égypte, il tenoit d'eux les secrets de la magie (2). A leur exemple, il a fasciné les yeux d'une multitude ignorante et superstitieuse. Ces sortes de prestiges ne se sont-ils pas fréquemment renouvelés sous nos yeux? Témoins tous ceux que l'on raconte d'un Apollonius de Thyane, d'un Maxime, d'un Apulée, de tant d'autres, qui ne furent que des imposteurs. Des enchantemens ne sont pas des prodiges. Ils le seroient, qu'en conclure? que ce fut l'œuvre du démon. Pourquoi a-t-il refusé d'en faire quand il en a été requis? pourquoi ne s'est-il donné pour témoins que des hommes de néant? Quels biens, après tout, ces miracles ont-ils procurés à sa famille, à sa secte, à sa nation (3)? Il venoit, disoit-

(1) *Ibid.* pag. 44 et suiv. *Dicit incredulus quod et prophetæ miracula multa fecerunt.* Isid. Sevill. *de nativ. Domini*, cap. 17.

(2) *Ibid.* pag. 22, 57. Hieroclès réfuté par Eusèbe. *Démonstr. évang.* pag. 511, 514. Et Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* pag. 380, in-4°, Paris, 1681. Les lettres 135 et 136 de S. Augustin. — *Magus fuit; clandestinis artibus omnia illa perfecit; Ægyptiorum ex adytis, angelorum potentium nomina et remotas furatus est disciplinas.* Arnob. *adv. gent.* lib. 1, pag. 25. *Ne facta ejus mirabilia negaret, voluit ostendere Apollonium vel paria, vel etiam majora fecisse.* Lact. *div. inst.*, lib. v cap. 3. pag. 464.

(3) Celse dans Orig. liv. 1, n° 67 et 68. — Julien dans S. Cyrill. liv. vi. « : Quels biens Jésus a-t-il procurés aux siens, qui n'ont pas même « voulu le reconnoître? Mais lui qui commandoit aux démons, et les

on, accomplir les oracles des prophètes, en se faisant reconnoître pour le Messie qu'ils avoient annoncé? Mais ce Messie tant promis à la Judée, ce devoit être un puissant monarque, libérateur de son pays; il ira s'asseoir sur un trône de gloire plus éclatant que celui des Salomon et des David; et de là, à la tête d'armées formidables, il subjuguera toutes les nations, et enrichira de leurs dépouilles le temple de Jérusalem (1). Celui-ci, il ne montre pour berceau qu'une étable, pour trône qu'un gibet infâme; pour sa royale cour et pour armées, qu'une troupe stupide de femmes de mauvaise vie, d'hommes grossiers et corrompus, de bateleurs et d'esclaves (2), qui négligent les biens presens pour je ne sais quels biens à venir, meurent tous les jours par un choix volontaire, dans l'espoir d'une résurrection chimérique (3). Ce Dieu qui s'é-

» chassoit, qui marchoit sur les eaux de la mer, qui, à ce que vous prétendez, auroit créé le ciel et la terre, il n'auroit pu changer les sentimens de ses amis et de ses proches pour leur procurer le salut? »

(1) « Le Juif, sous le masque de qui Celse se cache dans Origène, dit » que le Messie annoncé par les prophètes devoit être un puissant monar- » que dominateur de tous les peuples de la terre. » Orig. pag. 78. Telle étoit en effet l'opinion répandue chez les Juifs et dans tout l'Orient au temps ou Jésus-Christ parut. Sueton. *in Vespas.* cap. 4. Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* pag. 344 et suiv.

(2) Julian. Apud S. Gregor. Naz. *Orat.* II. S. Cyrill. lib. VI. Cels. ap. Orig. pag. 141 et suiv. Octav. ap. Minuc. pag. 98.

(3) *Spernunt tormenta præsentia, dum incerta metuunt et futura, et dum mori post mortem timent, interim mori non timent.* Minuc. pag. 79, 80.

toit montré si puissant sur les âmes et sur les corps, il avoit donc laissé sa divinité au fond de son sépulcre? car de quel secours est-il à ses adorateurs? Bonnes gens qui se promettent d'immortelles félicités après la vie, et qui, en attendant, ne sauroient compter sur un jour de paix! Leur Dieu ne sait pas les garantir de la plus cruelle mort, également méprisable s'il le veut et ne le puisse pas, ou s'il le peut et qu'il ne le veuille pas (1).

A des dogmes incompréhensibles, le christianisme joint une morale sévère. Si les premiers sont peu attrayans pour la raison, ses préceptes ne sont pas moins repoussans pour la nature. Les adversaires du christianisme ne manquoient pas de s'en prévaloir; et nos apologistes n'avoient garde de le dissimuler.

Du haut du Capitole, les dieux du paganisme consacroient tous les vices (2). Point de passion qui n'eût ses dieux, ses prêtres, ses temples, son culte, ses sacrifices, ses mystères, ses adorateurs et ses initiés (3). La philosophie étoit forcée d'en rougir

(1) *Ecce pars vestrum et major, melior ut dicitis, egetis, algetis, opere, fame laboratis; et Deus patitur, dissimulat. Non vult, aut non potest opitulari suis; ita aut invalidus, aut iniquus est.... ubi Deus ille qui subvenire reviviscentibus potest, viventibus non potest.* Id. p. 102.

(2) Les païens eux-mêmes en convenoient : Ovide dans ses *Tristes*, liv. II, vers 287. Sénèque dans son livre *de la brièveté de la vie* : «Prêter » des vices aux dieux, qu'est-ce autre chose que de fournir aux hommes » un sujet légitime d'excuser leurs désordres par de tels exemples? »

(3) C'est ce que les apologistes du christianisme reprochent avec

pour sa religion. Du milieu des ténèbres du paganisme, quelques sages élevoient leur voix contre d'aussi monstrueux désordres (1). Ils n'étoient pas les premiers qui l'eussent fait. Avant eux, l'ancienne philosophie avoit bien senti le besoin de la réforme; mais en même temps elle avoit reconnu son impuissance à l'opérer. Platon entre autres avoit déclaré qu'un Dieu n'étoit pas de trop pour un si grand ouvrage, et qu'il ne falloit pas l'espérer, à moins que, prenant en pitié notre pauvre nature, la Divinité ne vînt en personne révéler aux hommes les secrets de la véritable sagesse (2). Dautres encore avoient entrevu diverses vérités morales; mais faute d'en connoître le véritable principe, jamais aucun d'eux ne les fonda sur une base solide, ou n'imagina de les réunir en un corps de doctrine. « Ils ont bien saisi quelques »maximes; mais, trop peu nombreux pour les ré»pandre, trop timides pour les publier, trop divi-

tant d'énergie à la gentilité. Voy. S. Justin, Arnobe, S. Clément Alexandrin, S. Cyprien, etc. ●

(1) *Iidem estis qui Senecam aliquem pluribus et amariaroribus de vestra superstitione perorantem probatis.* Tert. *Apol.* pag. 14. Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.* in-4°, pag. 384.

(2) « Le genre humain est condamné à dormir dans le sommeil de »l'ignorance, à moins que Dieu n'en prenne soin, en lui envoyant quel»qu'un pour l'éclairer. » Socrate dans Platon : « Ce n'est point chose facile »de découvrir le Père et le Créateur de toutes choses; et quand on par»viendroit à le découvrir, il ne le seroit pas davantage de le faire con»noître à tous. Platon, *Apolog. de Socr.* et 2e *Alcib.* Voy. Turretin et Vernet, *Traité de la vérité de la relig. chrét.* sect. 1, ch. IV, pag. 57 et suiv.

»sés pour les concerter, trop foibles pour les faire »recevoir, trop peu vertueux pour leur concilier »le respect; de combien de fables encore ne les »avoient-ils pas mêlées? Dieu avoit abandonné le »monde à la sagesse humaine, et voulu faire pré»céder l'avénement de Jésus-Christ par quarante »siècles des plus épaisses ténèbres de la raison, à »côté des plus brillantes lumières du génie; pour »faire sentir à l'esprit humain toute l'insuffisance »de ses lumières et la vanité de ses efforts (1).»

Il étoit écrit que la seule vertu de la croix auroit tout l'honneur de la victoire; que seule elle feroit la réforme du genre humain, et confondroit également et l'orgueil des faux sages, et les violences des persécutions. 1 Cor., 1, 11.

Le christianisme vint donner au monde des vertus nouvelles; la règle des mœurs sortit tout entière du sein de son divin auteur; toutes les vertus furent déterminées, tous les vices combattus, toutes les passions enchaînées. L'artisan le plus grossier, le plus simple enfant devint plus instruit

(1) M. l'évêque de Langres, cardinal de la Luzerne, *Instruct. past. sur la vérité du christian.* pag. 22, édit. in-4°; pag. 44, éd. in-12, Paris, 1786. C'est là tout l'objet et l'analyse des livres de Lactance, *De la vraie et de la fausse sagesse. Quia fieri non potuit ut homini per se ipsum ratio divina notesceret; non est passus hominem Deus lumen sapientiæ requirentem diutius oberrare. In proem.* pag. 4. Tertullien établit ces mêmes vérités aux ch. 46 et 47 de son *Apologétique* avec une énergique précision. Origène les développe savamment dans la réfutation de Celse.

de ses devoirs que ne l'étoit le plus savant des philosophes (1).

Les ennemis du christianisme se récrièrent, qu'à force d'être parfaite, la loi de l'Évangile étoit impraticable (2); que tant d'austérité n'étoit qu'une agreste barbarie (3), qu'une misanthropie insupportable, tout-à-fait contraire au bien de la société (4). Et certes, il faut l'avouer, une semblable morale ne pouvoit convenir à des païens qui rapportoient tout au plaisir des sens; à des philosophes plus habiles à disserter sur la vertu qu'à la mettre en pratique; à des Juifs dont la morale, bien que divine dans ses élémens comme dans son auteur, les abandonnoit encore à la dureté de leur cœur (5).

Cependant, par la plus monstrueuse contradiction, ces mêmes hommes contre qui il devenoit impossible de préciser aucune autre accusation que celle du nom qu'ils portoient (6); ces chrétiens à qui

(1) *Deum quilibet opifex christianus et invenit et ostendit; et exinde totum quod in Deo quæritur re quoque assignat. Innocentiam a Deo edocti, et perfecte eam novimus, ut a perfecto magistro revelatam.* Tert. *Apol.* n° 46, 47.

(2) Tryphon dans S. Justin. *Dialog.* pag 227.

(3) « Hommes misérables qui ont embrassé une loi dure, austère, » qui respire une agreste barbarie. » Julien dans S. Cyrill. liv. VI.

(4) Tertull. *Apol.* ch. X II. Voy. Fleury, *Mœurs des chrét.* n° XVI. S. Augustin, *Ep.* CXXXVIII *ad Marcel.* n° 9.

(5) *Plane confitebor, quinam, si forte, vere de sterilitate christianorum conqueri possunt. Primi erunt lenones, tum sicarii, venerarii, magi.* Tert. *Apol.* n° 43. pag. 38.

(6) *Nescio quid et quatenus aut puniri solebat, aut quæri.* Plin. ad Traj. *Epist.* CXVII, lib. X. S. Justin, *Apolog.* II, pag. 54.

il suffisoit, pour échapper à la mort, de nier qu'ils le fussent (1); à qui la haine la plus forcenée ne pouvoit refuser cet honorable témoignage que c'étoient *de bonnes gens*, à leur religion près (2); tant de millions de vieillards, de femmes, de vierges, d'enfans, dont toute l'erreur ou la faute consistoit à ne vouloir pas brûler quelques grains d'encens devant des simulacres (3), se trouvoient chargés dans l'opinion publique de forfaits et d'infamies bien plus difficiles à concevoir que tous les mystères qui fondoient leur croyance; et partout on les en punissoit, sans se donner nulle part la peine d'examiner non-seulement si ces crimes étoient prouvés, mais s'ils étoient possibles (4). Leurs assemblées, qu'ils avoient pourtant grand soin d'arrêter du moment où

(1) *Adeo confitemini innocentes esse nos, quos damnare statim ex confessione non vultis.* Tert. *ad Scap.* n° 4, pag. 87. *In nostra potestate est, ut cum inquirimur, negemus. S. Just. Apol.* II, pag. 57.

(2) *Bonus vir C. Seius, tantum quod christianus.* Tert. *Apolog.* pag. 4. n° 3.

(3) « Quand les chrétiens étoient pris, on les menoit devant le ma» gistrat, on leur faisoit faire sur-le-champ quelque acte d'idolâtrie, ou » dire quelque parole injurieuse contre Jésus-Christ. Fleury, *Mœurs des chrét.* n° 19. pag. 226. *Cum, præeunte me, deos appellarent, et imagini tuæ, quam propter hoc jusseram cum simulachris numinum afferri, thure ac vino supplicarent, præterea malediceren Christo (quorum nihil cogi posse dicuntur, qui sunt revera christiani), esse dimittendos putavi. Plin. ad Traj.*

(4) *Ideo et credunt de nobis quæ non probantur, et nolunt inquiri, ne probentur non esse quæ malunt credi.* Tert. *Apol.* n° 2. *Quam sit iniquum incognitis et inexploratis judicare.* Minuc. pag. 256.

elles étoient défendues (1), étoient présentées sous les plus noires couleurs, même du temps des meilleurs princes. La haine des peuples entraînés par l'impulsion des règnes précédens ne gardoit aucune mesure. Les supplices des chrétiens étoient devenus des spectacles aussi nécessaires que ceux du Cirque (2). Nous aurions peine à le croire, malgré tout le respect dû à ceux qui nous ont transmis ces intéressans mémoires, si de nos jours, et dans un siècle tout semblable à celui dont nous parlons ici, nous n'avions vu de nos propres yeux les mêmes emportemens dans la calomnie et dans les exécutions : C'est que, de la part d'une multitude égarée, la fureur de croire va encore au delà même des espérances de ceux qui la dirigent ; à plus forte raison quand elle est excitée par ceux qu'elle révère comme étant les dépositaires de la puissance et les arbitres de ses jugemens. Il faut le redire, à la honte de l'humanité, à la honte de ces philosophes qui s'acharnoient sur leurs victimes, et associoient les plus grossiers mensonges aux sanguinaires clameurs des bourreaux (3). On disoit

(1) *Quod ipsum facere desiisse, post edictum meum.* Plin. *ad Traj.*

(2) Trajan : « Nous ordonnons qu'Ignace soit lié et conduit par des » soldats dans la grande Rome, pour y être la pâture des bêtes, et le » spectacle du peuple. » *Act. martyr.* Ruynart, pag. 698.

(3) *Ut qui ejus* (Celsi philosophi) *calumniis credat, christianos tanquam impios ad internecionem prosequatur odio.* Origen. *contr. Cels.* lib. VI, pag. 294.

donc qu'ils avoient une doctrine occulte, et des initiations secrètes dont ils couvroient leur culte et leurs abominations (1). On disoit qu'ils se réunissoient pour adorer une tête d'âne (2); que dans leurs assemblées nocturnes, ils égorgeoient un enfant; qu'après l'avoir fait rôtir et couvert de farine, ils le mangeoient (3); qu'à la suite de ce repas, » on jetoit un morceau trempé dans son sang à un chien attaché au chandelier, que ce chien en sautant renversoit la seule lampe qui les éclairoit, et qu'ensuite, à la faveur des ténèbres, tout ce qu'ils étoient d'hommes et de femmes se mêloient indifféremment comme des bêtes, selon que le hasard les assembloit (4). »

La vie publique et particulière des chrétiens ré-

(1) *Nunc ad illam occultorum facinorum infamiam...* Orig. *contr. Cels.* pag. 143. *Dicimus tamen semper, nec vos quod tamdiu dicimus, eruere curatis.* Tert. *Apol.* n° 6 et 7. *Nec intelligebamus ab his fabulas istas semper ventilari, et nunquam vel investigari vel probari.* Minuc. pag. 256.

(2) Tert. *Apol.* n° 16. pag. 16. Minuc. pag. 83.

(3) *Judæi christianæ doctrinæ initio, sparso rumore quod ejus sectæ homines mactati pueri carnibus vescerentur, et quod, quoties in eis libeat dare, occultis libidinibus, extincto lumine, constuprare quam primam nactus fuerit.* Orig. *contr. Cels.* pag. 393 et 394. *Aiunt nostras uxores esse communes, et promiscuo concubitu nos uti criminantur. His accedit, quod crimini nobis vertunt, quasi nec a propriis sororibus nobis temperemus, verum et has incesta libidine temerario ausu violemus. Istud præterea et crudelissimum et immanissimum est, quod nobis intendunt crimen, dum impio ore garriunt, nos humanis vesci carnibus.* Theoph. *ad Antol.* lib. III, pag. 119.

(4) Fleury, *Mœurs des chrét.* n° 16, pag. 215.

pondoit à toutes les calomnies (1); car elle étoit alors la fidèle image de leurs maximes. Sobres jusqu'à l'austérité, doux, patiens jusqu'à bénir ceux qui les maudissoient, religieux observateurs de leur parole, s'engageant par serment à ne commettre ni vol, ni adultère, à ne point nier un dépôt; ne se rassemblant que pour prier ou célébrer en commun leurs agapes; hospitaliers; tout commun entre eux (2); ne formant qu'une seule famille; point de pauvres parmi eux, parce qu'il n'y avoit point de riches, ceux qui l'étoient déposant leurs biens aux pieds des apôtres et de ceux qui les avoient remplacés (3). Leur charité ne se bornoit point à ceux qui étoient de leur religion; elle embrassoit tous les hommes : les idolâtres eux-mêmes, quand ils étoient dans la nécessité, trouvoient toujours auprès d'eux les secours dont ils avoient besoin (4). Mais ces vertus elles-mêmes,

(1) *Si vobiscum christiani comparemur, quamvis in nonnullis disciplina nostra minor est, multo tamen vobis meliores deprehendemur. Vos enim adulteria prohibetis, et facitis; nos uxoribus nostris solummodo vivi nascimur; vos scelera admissa punitis; apud nos et cogitare peccare est : vos conscios timetis; nos etiam conscientiam solam, sine qua esse non possumus. Denique de vestro numero carcer exæstuat. Christianus ibi nullus, nisi aut reus suæ religionis aut profugus.* Minuc. pag. 333. Tertull. *Apolog.* pag. 39.

(2) *Omnia indiscreta sunt apud nos, præter uxores.* Tert. *Apol.* pag. 35. Fleury, *Mœurs des chrétiens.*

(3) Tert. *ad Scap.* n° 5. pag. 87. Origène, liv. VII, n° 58. S. Justin, *Apol.* II, Clém. Alex. *strom.* liv. V. Lactant lib. VI, cap. XXIII.

(4) Julien : « Les Galiléens nourrissent non-seulement les pauvres de

empoisonnées par la malignité publique, devenoient autant de chefs d'accusation (1). Ces mystères, que l'on cachoit aux étrangers avec tant de précaution, bien que, selon Origène, on connût mieux déjà ce que prêchaient les chrétiens que ce qu'enseignoient les philosophes (2), ils couvroient des ombres du secret les plus odieuses saturnales, et des festins horribles que l'on ne pouvoit bien comparer qu'à ceux des Atrée et des Thyeste (3). La charité qui les unissoit les uns aux autres, étoit une conspiration; la fraternité qui régnoit dans leurs assemblées et présidoit à leur langage, le prétexte dont on appuyoit l'accusation d'inceste et de débauche; leurs aumônes n'étoient que des moyens de séduction pour attirer à leur parti les pauvres et les esclaves. Leur peu de fréquentation avec les païens, avoit l'air d'une haine déclarée non-seulement contre leurs institutions, mais même contre leurs

» leur communion, mais ceux de la nôtre. » *Ep. ad Arsac.* Galat. pontif.

(1) Pline à Trajan: *Affirmabant hanc fuisse summam vel culpæ suæ vel erroris : quod essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo quasi Deo dicere secum invicem, seque sacramento non in scelus aliquod obstringere; sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent. Quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum cibum, promiscuum tamen et innoxium.*—Oct. *apud* Minuc. *Passim inter eos quædam libidinum religio miscetur; ac se promiscue appellant fratres ac sorores, ut etiamnon insolens stuprum intercessione sacri nominis fiat incestum.* pag. 81, 82.

(2) Orig. *contr. Cels.* liv. 1, pag. 7.

(3) Athenag. *Legat.* pag. 4.

personnes: Et on le leur rendoit bien par le soin que l'on prenoit de n'avoir avec eux aucun commerce, pas même de se laisser rencontrer avec un chrétien (1). Leur vie retirée; les jeûnes qu'ils affectoient aux jours de réjouissances publiques, pour témoigner qu'ils ne prenoient point part à leurs scandales (2); le mépris qu'ils faisoient de la vie et de la mort (3); l'apparente austérité de tout leur extérieur; la résistance invincible avec laquelle on les voyoit refuser de sacrifier dans les temples, de participer aux viandes offertes aux dieux de l'empire, de jurer par le génie du prince, quelles que pussent être les menaces, les promesses et les artifices (4); les prédictions qu'ils ne cessoient de faire des jugemens de Dieu, prédictions successivement justifiées par les fléaux qui s'accumuloient sur les juifs, sur tout l'empire, sur cette nouvelle Babylone enivrée du sang des saints con-

(1) *Ea de causa nos ita aversantur, ut ne simplex colloquium cum homine christiano habere velint.* Orig. pag. 294.

(2) Fleury, *mœurs des chrét.* n° XVI, pag. 215, 216. éd. Paris, 1810.

(3) « Quel plaisir plus grand que le mépris du monde, se contenter » de peu, ne point craindre la mort? Vous foulez aux pieds les dieux des » gentils, vous vivez à Dieu. Voilà les plaisirs, les spectacles des chrétiens. » Tert. *de Spect.* cap. 29. pag. 102.

(4) Preuves dans Bullet, pag. 407 et suiv. Fleury, *mœurs*, n° 19. pag. 126. Tert. *Apol.* n° 27 et suiv. pag. 28.

Celse insulte au courage des martyrs, à leur respect pour la vérité. Orig. pag. 8. S. Justin avoit répondu : *Vivere nolumus mendacium loquentes. Apol.* II, pag. 57. Tous les martyrs et tous les apologistes le répètent, et meurent en le disant.

fesseurs (1); l'ardeur avec laquelle on les voyoit courir au martyre comme des abeilles à leur ruche (2), étoient interprétés comme autant d'actes d'un fanatisme sombre, d'un furieux désespoir; levain dangereux qu'il falloit anéantir dans le sang de ses coupables propagateurs (3). Qu'il survînt de ces événemens extraordinaires où le Dieu des chrétiens manifestoit hautement que leur religion étoit son ouvrage, tels que la victoire de Marc-Aurèle sur les Quades (4), l'incendie du temple de Daphné, ou la dernière destruction du temple de Jérusalem, au moment où Julien en vouloit relever les ruines (5); l'empire que les prières et les exorcismes des chrétiens obtenaient tous les jours sur

(1) Cyprian. *ad Demetrian.* pag, 130, ed. Oxon. Tertull. *Apolog.* pag. 37. *Omnia signa hæc imminentis iræ Dei quam necesse est quoque modo possumus ut et annunciemus et prædicemus.* Lucien (*Philop.*) « J'aper» çus des gens pâles, défaits, courbés contre terre, qui n'eurent pas » plutôt jeté les yeux sur moi, qu'ils nous abordèrent joyeux en nous de» mandant si nous n'apportions pas quelque manvaise nouvelle; car ils » paroissoient désirer des événemens fâcheux. »

(2) Dans S. Jean Chrys. *Panég. des SS. martyrs, etc.*, tom. II, edit. Morel. pag. 749.

(3) Dans Tacite le christianisme est : *Exitialis superstitio. Annal.* liv. XV. Dans Sénèque : *Sceleratissimæ gentis consuetudo.* Ap. S. Aug. *de civit. Dei.* lib. VI, cap. II. Dans Suéton. *Superstitio nova : furiosa opinio atque malefica.* D'où l'on concluoit : *Eruenda prorsus hæc et exsecranda consensio.* Octav. *ap.* Minuc. pag. 81.

(4) Rapportée par Dion Cassius, *Vie de Marc-Antonin.* Voy. Tillem. *mém.* tom. II; pag. 320.

(5) Voy. sur ce double événement, la vie de Julien par La Bletterie, pag. 380. Bullet, *Etablis.* pag. 274, 281. Tillem. *Mém.* tom. VII, p. 389.

les païens (1) ; on avoit bientôt éludé la force de l'argument, soit en les oubliant, soit en les rapportant à d'autres principes (2), soit en mettant sur le compte de la magie, tout ce qu'ils avoient de surnaturel (3). A la faveur de ce mot, on ne réussissoit que trop à décréditer les vrais miracles, par d'artificieuses comparaisons avec les prestiges des imposteurs et des démons; comme on opposoit les oracles des fausses divinités à la divine inspiration de nos prophètes (4). Les disciples pouvoient-

(1) Tertullien : « Un grand nombre d'entre vous sait que les dé-» mons sont contraints d'avouer leurs impostures lorsque nous les tour-» mentons pour les chasser des corps, et que nous les en faisons sortir par » l'efficacité des paroles qui les gênent et des prières qui les brûlent. ». *Apol.* n° 23. S. Cypr. *ad Demetr.* pag. 133. S. Justin. *Dialog.* pag. 311, Minuc. Origène, Arnobe : « Les païens reconnoissent que les chrétiens font taire les oracles et chassent les démons. *Adv. gent.* lib. I, Lactant. *Inst. div.* lib. IV, cap. 27. S. Athan. lib. *de incarn.* n° 47 et 48.

(2) Les païens attribuèrent la miraculeuse délivrance de Marc-Aurèle et de son armée, les uns à un magicien nommé Armuphis, les autres à un certain Julien de la Chaldée.

(3) Celse en vingt endroits du livre d'Origène. Lucien leur donne la même qualification dans son dialogue du Catéchumène. Tous les Juifs prétendoient expliquer de la même manière les miracles de J. C. et de ses apôtres. Voy. Bullet, pag. 160 et suiv. Lact. pag. 464. Le préfet Asclépiade appelle S. Romain, le grand magicien *Summum magum*, dans Prudence *De Coron. hymn.* X. S. Ambroise dans son XC sermon, à l'occasion de sainte Agnès, rappelle que le peuple s'écrioit : *Tolle magam! tolle maleficam!*

(4) Miracles d'Apollonius, d'Apulée, de Porphyre, de Maxime, etc. opposés à ceux de J.-C. et des apôtres. Voy. Bullet, *Etabliss.* pag. 227. Sur les oracles opposés aux prophéties : Voy. le discours de Théodoret *Des vrais et des faux oracles.* Lactant. *Inst. div.* lib. II, cap. VII. XIV.

ils être plus favorisés que le maître? Or, puisque le maître, avec toute la puissance de ses prodiges et de ses divinations, n'avoit pu se soustraire à l'indigence, à l'ignominie, aux supplices, à la mort, les disciples devoient-ils être d'une meilleure condition (1)? C'étoit, concluoit-on, des hommes dignes de tous les maux, également en horreur au ciel et à la terre; le fléau des sociétés à qui ils se rendoient inutiles par leur désœuvrement; dangereux par leur révolte contre les dieux et contre le prince (2); des misérables de la dernière lie du peuple, sans doctrine, sans lettres; n'entraînant dans leur sacrilége démence que des esprits foibles et crédules comme eux (3), qu'ils berçoient du fol espoir d'une résurrection chimérique, et qui, en attendant, se condamnoient à toutes les misères (4); Matth. x, 24.

Abadie, *Traité de la divin. de Jésus-Christ.* v^e sect. ch. vi, pag. 309, édit. Roterd. 1689.

(1) Celse dans Orig. liv. iii. pag. 120. Julien parlant des chrétiens: *Leur admirable loi promet aux pauvres le royaume des cieux; il est juste de leur en faciliter la route.* La Bletter. pag. 265. Tiliem. *Mém.* tom. vii, pag. 338 et suiv.

(2) Arnob. pag. 19, 24. Volusien dans S. Aug. lett. ix. *Contemptissimæ inertiæ.* Sueton. *in Domit.* cap. xv. Μαλακια γνωμησ και σωματος. *Eunaplius christianus inimicus deorum et imperatorum. Act. martyr.* Ruinart, pag. 440. *Circa majestatem infamamur.* Tert. *ad Scap.* n° 2, pag. 85.

(3) Celse dans Orig. liv. i, n° 13; liv. iii, n° 59 et 62. Minuc. pag. 71. Theophil. ad Antolyc. lib. ii, pag. 80.

(4) Minuc. pag. 79, 80. *Dum mori post mortem timent, interim mori non timent.*

tous gens faits, en un mot, pour les bûchers et pour les croix (1); à qui donc l'on rendoit service en les envoyant à la mort, et les débarrassant d'un monde à qui ils se faisoient gloire d'être étrangers (2).

Falloit-il s'étonner après cela que les dieux, irrités de la désertion de leurs autels, donnassent aux maîtres du monde le signal et l'ordre de la vengeance, par les fléaux divers dont ils les châtioient (3). Aussi, que le Tibre vînt à se déborder, ou le Nil à refuser son inondation accoutumée; que quelque province fût affligée par la sécheresse ou la mortalité; que les nations barbares, impatientes du joug, se répandissent sur les terres de l'empire (4): c'étoit le courroux du ciel qui s'expliquoit et deman-

(1) *Sarmentitii, semaxii.* Tert. *apol.* n° 50. *Id colunt quod merentur.* Octav. apud Minuc. pag. 86.

(2) *Omnia patiuntur tanquam peregrini.* S. Justin, *ad Diogn.* pag. 497. *Evadimus cum obducimur.* Tert. *apol.* n 50. pag. 44.

(3) *Hos (terræmotus) christianorum hostes in odium christianorum convertebant, quasi vero christianorum causa Dii, romano imperio irascerentur, christianorum proinde quasi* καθαρματων *sanguine satiandi.* Dodwel, *Dissert. Cyprian. Diss.* XI, n° 34. A la suite du S. Cyprien de l'édit. d'Oxford, pag. 76, col. 2.

Nemo sciat, aiebat, ne spe gaudeant christiani. Tert. *ad Scap.* n° 3, pag. 86. édit. Rigalt.

Dixisti per nos fieri, et quod nobis debeant imputari omnia ista quibus nunc mundus quatitur et urgetur, quod Dii vestri a nobis non colantur. S. Cypr. *ad Demetrian.* ed. Oxon. pag. 130.

(4) *Si Tiberis ascendit ad mœnia, si Nilus non ascendit in arva, si cœlum stetit, si terra movit, si fames, si lues; statim christianos ad leonem.* Tert. *Apol.* n° 40. Arnob. pag. 7 et 9.

doit ses victimes. Les persécutions elles-mêmes fournissoient sans cesse de nouveaux motifs aux persécutions. On supposoit qu'ils étoient criminels, puisqu'ils étoient partout traités en coupables; et l'on préjugeoit l'énormité des crimes par la rigueur des châtimens (1). Le sang chrétien ruissela par torrens durant le cours de trois cents années : c'est l'expression d'un païen, de Libanius lui-même, connu par sa haine contre les chrétiens (2). Un écrivain moderne a réuni, dans un tableau tracé avec précision, les supplices divers auxquels les chrétiens étoient condamnés : les notes que nous ajoutons à son texte justifieront pleinement chacune des circonstances. « Poursuivis comme des bêtes » féroces, les supplices ordinaires paraissoient trop » doux pour des hommes regardés universellement » comme les ennemis des dieux et de la patrie. On » renouvelle, on épuise, on invente des tourmens » qui font frémir (3). Partout les chrétiens sont bat-

(1) Fleury, *Mœurs des chrét.* n° 16, pag. 217.

(2) Ποταμοι δε αιματος. Liban. *Orat. fun. Julian.* dans *Bibl. gr. Fabric.* lib. VII, pag. 283. « Qu'on remarque ici dans la bouche d'un païen, et » d'un païen très-instruit, ces expressions qu'on a osé nous reprocher » comme des exagérations outrées et comme des impostures de nos com- » pilateurs de martyrologes. » Bullet, *Établiss.* note 81.

(3) S. Justin : « On nous décapite, on nous attache à des croix, on » nous expose aux bêtes, on nous tourmente par les chaînes, par le feu, » et par tous les autres supplices les plus cruels, parce que nous ne vou- » lons pas renoncer à notre foi : » *Dial. cum Tryph.* pag. 337. « Je m'at- » tends bien à me voir quelque jour dans les fers ou attaché à un poteau » pour y souffrir le dernier supplice. » *Apol.* I, pag. 46.

» tus de verges, écorchés par des ongles d'airain; on » les déchire par le fer; on les consume par le feu;

Sic ita nos ad Deum expansos ungulæ fodiant, cruces suspendant, ignes lambant, gladii guttura detruncent, bestiæ insiliant. Tert. *apol.* n° 30.

Hasta illic et gladius et carnifex præsto est; ungula effodiens; equuleus extendens; ignis exurens. Ad hominis corpus unum supplicia plura quam membra sunt. Cypr. ad Donat. pag. 5, edit. Oxon. Idem *De lapsis*, pag. 91. *Innoxios, Justos, Deo caros domo privas, patrimonio spolias, catenis premis, carcere includis, bestiis, gladio, igne perimis. Nec saltem contentus es dolorum nostrorum compendio et simplici ac veloci brevitate pœnarum; admoves laniandis corporibus longa tormenta, multiplicas lacerandis visceribus numerosa supplicia; nec feritas atque immanitas usitatis potest contenta esse tormentis; excogitat novas pœnas ingeniosa crudelitas.* Id. *ad Demetr.* pag. 132. — Euseb. *Paneg. Constant.* cap. VII.

Nero tæda, papyro et cera supervestiebat, et sic ad ignem admoveri jubebat. Voy. l'anc. comment. de Juvénal cité par Bullet, pag. 171.

Sadoth évêque de Séleucie et ses compagnons, au nombre de cent vingt-sept, furent menés en prison, où ils souffrirent des maux incroyables, durant l'espace de cinq mois entiers. On les en tira trois fois pour les étendre sur le chevalet; on leur lioit les jambes avec des cordes qu'on serroit si fortement, qu'on entendoit craquer leurs os; on finit par les décapiter. Butler, *Vies des saints*, tom. II, au 20 févr. pag. 244.

S. Julien de Cilicie est déchiré à coups de fouet. On applique le fer et le feu sur ses blessures. Puis on le jette dans la mer, enfermé dans un sac avec des scorpions, des serpens et des vipères. S. Jean Chrysos. *panégyr.* Bolland. ad 9 Jan. pag. 571.

S. Ulpien est jeté dans la mer enfermé dans un sac de cuir avec un chien et un aspic. Eusèbe. *Martyrolog.* Baron, pag. 103.

S. Philippe est traîné par les pieds sur le pavé de la ville, en sorte que tous ses membres sont déchirés; après quoi il est battu de verges et jeté au feu. Ruynart, pag. 449.

On brise les mâchoires à S. Taraque. On perce avec des pointes les côtes de S. Andronique, et l'on agrandit ses plaies avec des têts de pots cassés. On frappe S. Probe avec des nerfs de bœuf sur le dos; après lui avoir rasé la tête, on met des charbons ardens dessus. Ruyn. pag. 458.

» on les suspend sur des chevalets ; on les cloue sur » des croix ; on se fait un jeu barbare de les voir » mettre en pièces par les chiens, dévorer par les » lions. Ils sont couverts de lames embrasées, assis » sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile » bouillante, brûlés à petit feu. On les brise sous » des meules; on les submerge dans les flots; on » les enterre tout vifs ; on les coupe par morceaux. » Dans leurs corps couverts de blessures on ne dé- » chire plus que des plaies; on ménage avec cruauté » les momens qui leur restent à vivre; on choisit » parmi les supplices ceux qui font mourir le plus » lentement ; on les guérit par des soins barbares » pour les mettre en état de souffrir de nouveau. La » pitié est éteinte pour eux dans les cœurs des hom- » mes; et le peuple qui voit presque toujours avec » quelque mouvement de compassion les plus grands » criminels sur l'échafaud, applaudit aux tourmens » des chrétiens par des cris d'allégresse (1). La » mort même ne les met point à couvert de la rage » de leurs persécuteurs. On s'acharne sur les tris-

Les livres des chrétiens n'étoient pas plus épargnés que leurs personnes. *Jubemus auctores atque principes una cum abominandis scripturis eorum severiori pœna subjici, ita ut flammis exurantur.* Edict. Diocl. et Maxim. dans Baron. *ad ann.* 287. Tillem. *Mém.* tom. v, pag. 21.

(1) Tertull. *Apolog.* pag. 37. Athenag. *Legat.* pag. 2 et 3. Voy. les actes des martyrs recueillis par Baronius, D. Ruynart, Fleury, Tillemont, Butler, surtout dans le curieux ouvrage de Gallon, *De sanctor. martyrum cruciatibus cum figuris Tempeste.* Paris, 1660, vol. in-4°.

» tes restes de leurs corps; on les réduit en cen-
» dres, et on les jette au vent pour les anéantir, s'il
» est possible (1). L'horreur qu'on a contre eux
» n'est pas satisfaite du supplice de quelques par-
» ticuliers. Rome s'enivre de leur sang; elle en fait
» couler des fleuves; elle en inonde la terre. On
» n'épargne ni âge, ni sexe, ni rang, ni condition.
» Ce n'est point une persécution de quelques jours,
» de quelques mois, de quelques années; c'est par
» des siècles qu'il faut compter le temps des souf-
» frances de l'Église. On ne peut la suivre durant
» trois cents ans qu'à la trace du sang de ses mar-
» tyrs (2). »

Dioclétien, dans les commencemens de son règne, pressé de persécuter les chrétiens, s'en étoit défendu, parce que, disoit-il, il deviendroit trop dangereux de répandre le sang de tant de personnes, et de s'exposer à troubler tout l'univers (3). Bientôt, imitateur plus docile de ses prédécesseurs, il renouvela les édits de proscription, s'unit à Maximien pour ordonner les épouvantables bou-

(1) *Non tantum artus hominum dissipat, sed et ossa ipsa comminuit, et in cineres furit, ne quis exstet sepulturæ locus.* Lact. *Inst.* lib. VI, pag. 489 et 490. *Ipsi Baccanalium furiis nec mortuis parcunt christianis, quin illos de requie sepulturæ, de asylo quodam mortis, jam alios, jam nec totos avellant, dissecent, distrahant.* Tert. *Apol.* n° 37, pag. 33. Aveu de Julien dans La Bletterie, *Vie de Jovien*, pag. 322 et 330. Paris, 1776.

(2) Bullet, *Établiss. du christ.* pag. 62.

(3) Lactant. *De morte persec.* n° 11. Tillem. tom. V, pag. 19.

cheries que nous racontent les historiens de ces temps-là; et la reconnaissance de l'empire érigea en l'honneur des deux princes ce double monument, où on les félicite conjointement de leurs victoires sur le christianisme. Voici la première :

DIOCLÉTIEN, JOVIEN, MAXIMIEN, HERCULE, CÉSARS AUGUSTES.

POUR AVOIR ÉTENDU L'EMPIRE ROMAIN DANS L'ORIENT ET DANS L'OCCIDENT, ET POUR AVOIR ÉTEINT LE NOM DES CHRÉTIENS QUI CAUSOIENT LA RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

NOMINE CHRISTIANORUM DELETO
QUI REMPUBLICAM EVERTEBANT.

Voici l'autre :

DIOCLÉTIEN, CÉSAR AUGUSTE.

POUR AVOIR ABOLI EN TOUS LIEUX LA SUPERSTITION DE CHRIST.

SUPERSTITIONE CHRISTI UBIQUE DELETA (*).

Il n'y a donc plus de chrétiens dans le monde.

Cependant, sous les princes qui les remplacent immédiatement, il s'en retrouve encore, et par

(*) Rapportée par Bullet, *Etabliss.* pag. 237, d'après Baronius à l'année 304.

Néron s'en étoit vanté de même, comme on le voit par cette inscription en son honneur : NERONI. CLAUD. CAIS. AUG. PONT. MAX. OR. PROVINC. LATRONIB. ET. HIS. QUI. NOVAM. GENERI. HUM. SUPERSTITION. INCULCAR. PURGAT. Dans Bingham, *Orig. eccles.* tom. 1, pag. 21.

peuples entiers (1). Galère enchérit sur la cruauté des siècles précédens. Frappé par la vengeance du ciel, il meurt comme Antiochus, et se repent comme lui, mais trop tard. La persécution un moment ralentie s'est bientôt rallumée. Maximin II est encore obligé de s'avouer vaincu par *l'invincible opiniâtreté* des chrétiens (2). Leur sang recommence à couler sous le règne de Licinius; et le mot de Tertullien s'est encore vérifié à la lettre, que le sang des martyrs est une semence nouvelle de chrétiens, *Sanguis martyrum semen christianorum* (3). Julien, parvenu à l'empire en 360, se plaint hautement que le paganisme manque de victimes et de sacrificateurs (4); qu'il ne se trouve plus dans une ville telle qu'Antioche, qui donnoit le ton à l'Asie, une libation, un peu d'huile, pas même un grain d'encens pour son Apollon; et que le christianisme TRIOMPHE partout (5).

(1) Voy. Tillem. *Mém.* tom. v, pag. 90, 98.

(2) Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. IX, c. 9.

(3) *Apolog.* n° 50. pag. 45.

(4) *Ep.* XLIX *ad Arsac. Galat. pontif.* XXVII *ad Liban.*

(5) *Misopog.* pag. 333. de la traduct. de La Bletterie. « Il ne prétend pas moins, s'il fût revenu victorieux des Perses, que de faire un holocauste agréable à ses démons de tout ce qu'il y avoit de chrétiens dans son empire, et de placer dans *ses Églises l'idole de son infâme Vénus.* Il avoit déjà marqué un jour pour détruire le christianisme, et en abolir même le nom. Il avoit voué le sang des fidèles à ses démons. » Tillem. tom. VII, pag. 421.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.

Le christianisme, placé entre les bourreaux et les philosophes, répondoit aux premiers, en se laissant égorger, aux seconds, en justifiant son innocence par les écrits que nous avons encore pour la plupart.

Nous vous avons fait connoître quels furent les principaux adversaires du christianisme, et leurs ouvrages, pour vous présenter ensuite la substance des objections. Maintenant quels ont été les principaux défenseurs du christianisme ? Nous les partagerons en deux classes : *les Apologistes grecs, les Apologistes latins.*

SECTION PREMIÈRE.

APOLOGISTES GRECS.

QUADRAT et Aristide furent, parmi les Grecs, les premiers qui portèrent aux pieds du trône la justification des chrétiens, de leur doctrine et de leurs mœurs. Ils vécurent sous le règne de Trajan au second siècle de l'Église, encore si près des apôtres, qu'il n'est pas rare de voir dans les anciens monumens leurs noms honorés de cette glorieuse qualification comme de celle d'Évangélistes. Ils formoient, dit Eusèbe, le second degré de la tradition venue des apôtres (1).

(1) D. Cellier, *Hist.* tom. I, pag. 688.

Ces dignes successeurs des Paul et des Barnabé, après avoir commencé par distribuer leurs biens aux pauvres, alloient en divers lieux exercer la fonction d'Évangélistes. « Quand ils avoient posé dans une » contrée infidèle les fondemens de la vérité chrétienne, ils y établis- » soient des pasteurs à qui ils confioient le soin des âmes qu'ils avoient » acquises à Jésus-Christ, et passoient ensuite dans d'autres pays; car » l'Esprit-Saint opéroit encore alors par ses serviteurs un grand nom- » bre de prodiges extraordinaires; de sorte que, dès qu'ils commençoient » à prêcher, on voyoit quelquefois des peuples entiers embrasser tout » d'un coup la foi du vrai Dieu. » Eusèbe, *Hist. ecclés.* liv. III, ch. XXXVII.

I. QUADRAT.

An de Jésus-Christ 126.

Disciple des apôtres (1), Quadrat gouvernoit l'église d'Athènes, après le saint martyr Publius, qui avoit succédé immédiatement à saint Denys l'aréopagite (2). Il adressa et présenta, dit-on, lui-même son apologie à l'empereur Adrien, vers l'an 126 de l'ère chrétienne (3), au moment même où ce prince, s'étant fait initier aux mystères d'Éleusis, donnoit par un acte aussi favorable aux superstitions du paganisme, un nouvel élan à la persécution déclarée contre les chrétiens. Eusèbe qui l'avoit lue vante l'excellent esprit de son auteur et la pureté de sa doctrine. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par cet historien. Quadrat, pour montrer la différence des miracles de Jésus-Christ d'avec les prodiges des imposteurs, s'exprime ainsi: « Mais pour les œuvres de notre Sauveur, ce n'étoient pas des prestiges d'un moment, elles subsistoient et se conservoient sensibles à tous les yeux, *Semper conspicua erant*, parce qu'elles étoient

(1) Hieronym. *in Catalog.* cap. XIX, pag. 109, tom. IV.

(2) Est-il bien prouvé que ce soit le même, ainsi que l'avancent S. Jérome, et les écrivains qui l'ont copié? M. de Valois prouve par de solides raisons qu'on a tort de confondre l'apologiste avec l'évêque d'Athènes. Voy. Noël Alexandre, *Hist. ecclés.* tom. II, pag. 264, col. 2.

(3) Voy. Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 588, note 6. Cave, *Script.* pag. 32.

vraies. Les malades qu'il guérissoit, les morts qu'il rendoit à la vie, n'ont pas seulement paru guéris et ressuscités; ils sont demeurés tels et pendant que le Sauveur étoit sur la terre, et même long-temps après qu'il l'eut quittée, en sorte que quelques-uns d'entre eux ont vécu jusqu'à nos jours (1). » Ce peu de lignes suffit pour justifier les éloges qu'Eusèbe, saint Jérôme, Photius ont donnés à l'auteur (2), et pour regretter la perte de l'ouvrage.

II. ARISTIDE.

Vers le même temps.

Aristide étoit d'Athènes, où il exerçoit la profession de philosophe. Converti au christianisme, il voulut en étendre les conquêtes, en écrivant pour lui. Il en présenta l'apologie au même empereur. Il ne nous reste de celle-ci que l'idée du plan dans laquelle elle avoit été conçue. C'étoit par les raisonnemens plutôt que par les faits, surtout par les témoignages des philosophes, que le christianisme y étoit défendu (3).

Pour cette fois la défense de la vérité ne fut pas vaine. Saint Jérôme affirme qu'Adrien cédant à la

(1) Euseb. *Hist.* lib. IV, cap. III.

(2) Euseb. *supr.* Hier. *supra, et Ep.* LXXXIII *ad Magn.* tom. IV, ed. Bened. *Col.* 656. Phot. *cod.* 162, pag. 348. D. Cellier, *Hist. des écriv.* tom. I, pag. 689, 690.

(3) Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 234.

force du raisonnement et de la vérité, fit cesser, du moins pour quelque temps, la violence de la persécution (1). Elle se ralluma sous ses fils.

III. AGRIPPA.

Nous avons également perdu l'apologie composée par Agrippa-Castor, contemporain de l'un et de l'autre, dont l'ancien historien de l'Église parle avec éloge (2). C'étoit une défense de la vérité catholique contre les erreurs de Basilide, plutôt qu'une apologie directe du christianisme.

Outre ces diverses apologies, on parle d'un autre ouvrage en faveur de la divinité de Jésus-Christ, publié vers l'an 140 de l'ère chrétienne par Ariston de Pella sous ce titre : *Dispute* ou *Dialogue de Jason et de Papisque*, qui n'étoit pas inconnu à Celse (3), et sur lequel on peut consulter nos savans historiens.

La divine Providence nous a dédommagés de toutes ces pertes, par la conservation des deux apologies de saint Justin, philosophe et martyr.

(1) « L'admirable génie de l'apologiste se fit si fort admirer dans cette » pièce, dit Tillemont d'après S. Jérôme, qu'elle eut la force d'éteindre la persécution dont l'Église étoit alors agitée. » *Mém.* tom. II, pag. 253.

(2) Euseb. lib. IV, cap. VII. Voy. D. Cellier, tom. I, pag. 691.

(3) Voy. Origène *contre Celse*, liv. IV, pag. 199.

IV. SAINT JUSTIN.

Vers 150 de Jésus-Christ.

Né à Sichem, l'ancienne capitale de la Samarie dans la Palestine, élevé dans le paganisme, Justin eut de bonne heure la curiosité de connoître les sectes diverses de philosophes qui en partageoient les écoles, quand enfin la lecture de l'Évangile fit briller à ses yeux la lumière d'une autre philosophie bien plus digne de ses recherches. « De ce moment, dit-il lui-même, il commença à être philosophe (1); et l'un des plus puissans motifs qui déterminèrent sa conversion, fut la secrète admiration dont l'avoit pénétré le courage invincible des chrétiens au milieu des tortures. Je n'ignorois pas (c'est lui encore qui parle) de combien de crimes la haine publique les chargeoit. Mais en les voyant affronter la mort, et ce qu'il y a de plus terrible, je reconnus qu'il étoit impossible que de tels hommes fussent coupables des crimes honteux qu'on leur reprochoit. Car comment une personne avide de plaisirs, abandonnée à la débauche, pourroit-elle recevoir avec joie une mort qui va la priver de tout ce qu'elle trouve d'heureux et d'agréable dans le monde? Au contraire, ne fera-t-elle pas bien plutôt tous ses efforts pour prolon-

(1) *Hanc ipsam solam comperi esse certam atque utilem philosophiam. Dial. cum Tryph.* pag. 225.

ger par tous les moyens une vie qui est pour elle le bien suprême, et pour se dérober aux yeux des magistrats, bien loin d'être soi-même son dénonciateur et son bourreau (1). »

Nous avons, Messieurs, à vous faire connoître les principaux ouvrages de ce pieux et savant confesseur, à savoir :

Son Exhortation aux Gentils,

Son Dialogue avec le Juif Tryphon,

Ses deux Apologétiques,

Sa Lettre à Diognète.

Le premier, qui est sans doute celui dont Eusèbe fait mention sous le nom d'*Eleuchus* ou réfutation (2), suivit de près son changement de religion. Il est partagé en deux livres qui semblent faire deux discours distincts, mais ne forment en effet qu'un seul tout, quoique marqué par des titres différens.

Jamais combat aussi sérieux n'avoit été livré au paganisme. Saint Justin a l'honneur de l'avoir commencé, et de l'avoir soutenu avec un talent égal à son courage : la première partie est celle qui a conservé le titre d'*Exhortation aux Gentils.*

« Animé du désir de vous gagner à la vérité, je commence par prier Dieu de m'inspirer ce que je Page 1.

(1) *Apol.* 1, pag. 50.

(2) Labbe, *de script. eccles.* pag. 666. Cave, *Eleuchus seu oratio ad Græcos.* Script. eccles. pag. 38.

dois dire, et d'éclairer votre esprit, en éloignant de vous la pensée, que ce seroit vous mettre en contradiction avec vos pères, que d'embrasser des opinions différentes de celles qui ont dirigé leur croyance; les mêmes choses changent souvent de face, quand elles sont examinées de plus près. Me proposant donc de vous entretenir de la vraie religion, le premier, le plus précieux de tous les biens au jugement de quiconque veut n'avoir point de risques à courir après la mort pour le jour où nous aurons tous à rendre compte de nos actions (vérité proclamée, non-seulement par ceux de nos prophètes et législateurs inspirés de Dieu qui forment la longue chaîne de nos ancêtres, mais par ceux-là même que vous qualifiez de sages, poëtes et philosophes, à qui vous supposez une intelligence divine); j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de rechercher quels ont été les fondateurs de notre culte et du vôtre, quelles en ont été les mœurs, dans quel temps ils ont vécu; et cela, fondé sur le double motif de détromper ceux qui s'attachent à une religion convaincue d'être fausse, bien qu'elle leur vienne de leurs pères, et de démontrer par toute l'autorité de l'évidence, que la nôtre nous vient d'une antiquité bien plus reculée.

Pages 2 et suiv. Quels sont donc ceux que vous reconnoissez pour être les auteurs de votre religion? sont-ce les poëtes? sont-ce les philosophes? »

Et tout de suite, il présente les absurdités et les infamies que les poëtes ont mises sur le compte de leurs dieux. Les nombreuses citations qu'il en fait sont autant de preuves de cette conséquence :

« Si vous ajoutez foi à ce qu'ont écrit ces hommes si vantés, il faut que vous confessiez ou que vos dieux étoient réellement tels qu'ils les ont peints, ou que ce n'étoient point des dieux. »

Passant aux philosophes, il anéantit de la même manière leur autorité ; il les fait tous passer en revue depuis Thalès de Milet jusqu'à Empédocle ; il fait voir qu'il n'en est pas un seul qui ait donné une idée supportable de la Divinité ; qu'ils ne s'entendent pas mieux sur la nature de l'âme ; que tous se contredisent, se combattent les uns les autres ; qu'ils ne montrent tous que la plus grossière ignorance. Pages 7 et suiv.

« Dans cette confusion et cette opposition perpétuelles, l'homme sage remarque une vérité : C'est qu'ils s'accordent tous dans une seule chose, qui est de se traiter tous d'hommes trompés et trompeurs. Page 8.

» Mais, poursuit-il, si vos poëtes et vos philosophes n'ont pu vous donner les vrais principes de religion, à qui devez-vous recourir pour connoître enfin une science aussi importante ? C'est aux prophètes qui ont été inspirés par la Divinité. Page 9. Ceux-là ne doivent rien aux artifices du langage.

Dans leurs écrits, nulle rivalité entre eux, nulle contention. Ils ne rendent leurs oracles que conformément aux impressions que leur communique le divin Esprit dont ils sont les instrumens; que pour révéler aux hommes les volontés du Seigneur et les secrets de sa Providence. Aussi les entendez-vous parler uniformément de Dieu, de la création, de l'origine des choses, de l'immortalité de l'âme, du jugement qui nous attend après la vie, de toutes les vérités nécessaires à notre instruction. »

Pages 9, 10 et suiv. A leur tête, il met Moïse, et cite les témoignages qu'ont rendus à ses lumières et à ses talens les plus grands écrivains du paganisme. Il fait voir que Moïse a existé, et a écrit long-temps avant Page 13. même que l'art d'écrire fût connu des Grecs; que sa doctrine n'étoit point ignorée des Égyptiens; et Page 15. que c'est de ses livres que la plupart des auteurs païens ont emprunté ce qu'ils ont dit de plus sage sur Dieu et son culte; ce dont il rapporte beaucoup d'exemples tirés de Pythagore, de Platon, d'Orphée, de Sophocle et d'Homère. Il fait voir Page 18. que tous les prophètes qui ont existé après Moïse, ont toujours enseigné les mêmes vérités, établi les mêmes principes, rendu témoignage à la même religion; et conclut en disant aux païens :

Pages 32-35. « Le seul parti qui vous reste à prendre est de convenir que ce n'est qu'auprès des prophètes, des hommes inspirés, que vous pouvez sûrement vous

instruire, et prendre une juste connoissance de l'Être suprême et de la véritable religion. »

Dans la seconde partie, sous le titre particulier de *Discours aux Grecs*, saint Justin justifie son changement de religion. C'est avec connoissance de cause qu'il a renoncé au paganisme, dont le culte ne lui présentoit rien de saint, rien qui fût digne de la divine majesté; toutes les fictions des poëtes, qui fondent la théologie du paganisme, n'étant que des monumens de délire et d'impiété. « Quelle école de morale, demande-t-il, étoit-ce que les exemples de ces dieux, consacrés par les chants de la poésie, et par les hommages de leurs adorateurs? Répondez, ô vous habitans de cette Grèce si polie! Vous vous indignez contre votre fils, quand vous le voyez s'abandonner à de coupables excès: votre Jupiter est-il moins coupable que lui? Vous répudiez votre femme, quand elle oublie ses devoirs: mais une Vénus a chez vous des temples. Si c'étoient d'autres qui vous parlassent ainsi, vous crieriez à l'outrage. Est-ce moi qui accuse vos dieux? ne sont-ce pas plutôt et vos poëtes et vos historiens? Laissez donc là ces fables ridicules. Venez prendre part à la sagesse incomparable qui se puise à la source de la divine parole. Reconnoissez, non un Jupiter souillé de crimes, mais un Roi du ciel, incapable de corruption; dont les héros ne savent pas verser le sang des peuples, mais ne répandent que le leur propre;

Page 37.

Page 39.

Page 40.

qui n'accorde point sa prédilection ni à la vigueur des membres et à la beauté des formes, ni à la noblesse du sang, mais à la seule beauté de l'âme, à l'innocence et à la vertu. O puissance toute céleste, qui du moment où elle s'est rendue maîtresse du cœur, y établit la paix, en chasse les passions! O doctrine toute divine, qui forme non des poëtes, des philosophes et des orateurs, mais qui, de mortels, nous fait devenir immortels, qui nous associe à la nature de Dieu lui-même, et qui de la terre nous élève dans le ciel! Voilà celle dont le charme secret m'a conduit à la doctrine nouvelle que je professe. Venez avec moi: apprenez ce que j'ai appris; et puisque j'ai été ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis. »

2° *Dialogue avec Tryphon*, traité de controverse contre les Juifs. Le principal interlocuteur est Tryphon, personnage distingué dans sa nation, puisqu'il y est qualifié *prince* (1). Notre saint martyr lui raconte l'histoire de sa conversion.

Pages 218, 219. « Plein du dessein de me former à la philosophie, j'étois allé à l'école d'un stoïcien. J'y demeurai assez de temps, jusqu'à ce que, voyant que je n'avançois point dans la connoissance de Dieu, que cet homme ignoroit jusqu'à la mépriser, et ne la croire point nécessaire, je le quittai pour un

(1) Tillem. *Mem.* II, pag. 385. Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. IV, ch. XVIII.

autre de ceux qui se nomment péripatéticiens. Celui-là, qui avoit de lui-même l'idée la plus avantageuse, me garda quelque temps auprès de lui. Mais, un jour, m'ayant démandé son salaire, cette proposition me parut si peu digne d'un philosophe, que je me déterminai à l'instant même à quitter son école.

« Mais le désir où j'étois d'être instruit de ce qui fait l'objet essentiel de la philosophie, ne laissant aucun repos à mon esprit, je m'adressai à un pythagoricien, jouissant d'une grande considération, qui n'étoit pas moins que l'autre plein de son mérite, et lui demandai de m'admettre au nombre de ses disciples. Sa première question fut celle-ci : Savez-vous la musique, l'astronomie, la géométrie ? car, à moins de ces préliminaires, vous ne croyez pas sans doute pouvoir arriver à rien de ce qui mène à la béatitude, c'est-à-dire, à la contemplation de l'Être, bonté et beauté essentielles et souveraines. Sur ma réponse que je n'en savois pas un mot, il me renvoya. J'espérois être plus heureux auprès des platoniciens. C'étoient alors les plus accrédités. J'allai trouver l'un d'entre eux qui passoit pour le plus habile de cette école. Je la fréquentois assidûment, et je fis d'assez rapides progrès dans la connoissance de sa doctrine. J'en étois enchanté ; la contemplation des idées intellectuelles sembloit me donner des ailes pour m'élever bien-

tôt jusqu'à la plus haute sagesse ; je le croyois du moins ; ce n'étoit qu'une erreur. Un jour que, m'abandonnant à cette espérance, je marchois pour gagner le bord de la mer, comptant y être seul et pouvoir m'y livrer mieux à la méditation ; tout près d'arriver, j'aperçus à quelques pas de moi quelqu'un qui marchoit derrière moi. C'étoit un homme d'un âge déjà fort avancé ; la douceur et la gravité paroissoient également sur son visage. Je m'arrêtai, et me retournai vers lui pour voir qui c'étoit ; et je le considérois attentivement sans rien dire. Ce fut lui qui engagea la conversation. Est-ce que vous me connoissez ? me dit-il. Je répondis que non. — D'où vient donc que vous me regardez si fixement ? — C'est, répliquai-je, que je suis surpris de vous rencontrer dans un lieu où je me croyois tout seul. — Mais vous-même, qu'y étiez-vous venu faire ? — J'exposai pourquoi. »

Page 228.

Le vieillard prend occasion des réponses de Justin, pour lui apprendre les secrets d'une autre philosophie bien plus certaine, bien plus nécessaire que toutes celles des écoles profanes. Celui-ci argumente dans le sens des platoniciens sur la nature des âmes, sur l'essence divine, sur les récompenses et les châtimens à venir. Le vieillard le presse si fort, tantôt par des questions agréables, tantôt par des comparaisons sensibles, tantôt par de solides raisons, qu'il le réduit à avouer que

Pag. 222. et suiv.

les philosophes n'avoient pas connu la vérité (1). Après avoir battu en ruines leurs systèmes, il l'instruit à quelle école s'apprend la véritable sagesse, indiquant les prophètes. « C'est d'après leurs écrits que vous connoîtrez et les principes et la fin des choses, tout en un mot ce que les philosophes doivent savoir. » Page 224.

Saint Justin est interrompu par Tryphon : « Ne valoit-il pas mieux vous attacher à la philosophie de Platon, que de vous laisser abuser par des mensonges que nous débitent des hommes de néant? En renonçant à Dieu pour un homme sur qui vous fondez votre confiance, quel espoir de salut vous reste-t-il? Ce Christ, s'il est venu et s'il est quelque part, il est encore inconnu, aussi-bien à lui-même qu'à tous les autres. » Pag. 225. Page 226.

L'apologiste du christianisme repousse l'accusation par l'analogie des deux testamens, comme établissant une même croyance dans le seul Dieu adoré par les chrétiens comme il l'étoit par les Juifs. Après avoir établi doctement l'insuffisance de la circoncision lévitique, il en vient à la divinité de Jésus-Christ, dont il marque le double avénement : le premier, dans l'état d'obscurité où il s'est montré durant sa vie mortelle ; l'autre, dans l'éclat de la gloire qui l'accompagnera au jour du dernier jugement : ce qu'il appuie par de savantes ex- Page 228. Page 237. Pages 239 et suiv.

(1) Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 351.

plications des Psaumes, par les figures de l'ancienne
Page 180. loi, par les noms que lui donnent nos saintes Écri-
Page 283. tures. Il s'attache particulièrement au psaume XXI, *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti*, dont il
Page 325. donne un savant commentaire, étendu à toutes les circonstances de la passion et de la résurrection du Sauveur; d'où résulte le témoignage le plus décisif en faveur de Jésus-Christ, comme étant le Messie prédit par David. Au reproche que Jésus-Christ étoit ignoré, il répond par l'affirmation qu'il n'y
Pag. 345. a pas une contrée du monde où il n'y ait des chrétiens; démontre que les prédictions faites sur la future vocation des gentils concernoient les chrétiens par-là devenus le vrai peuple de Dieu; et que dans la personne de Jésus-Christ se trouvent accomplis tous les oracles du prophète. Appliquant à l'Église chrétienne ces paroles du
Ps. CXXVII, 5. psalmiste : *Uxor tua sicut vitis abundans*, il dit :
Page 357. « Vous avez tous les jours la preuve que rien ne peut ébranler, pas même intimider la foi que nous avons en Jésus-Christ. On a beau nous égorger, nous attacher à des croix, nous exposer aux bêtes, nous jeter dans les flammes, nous éprouver par les tortures les plus cruelles; vous nous voyez fermes, intrépides dans la confession de notre foi. Plus la cruauté s'exerce contre nous, plus aussi s'accroît le nombre et la ferveur des disciples de Jésus. Nous ressemblons à la vigne

qui porte des fruits à mesure qu'on la taille. »

Cet ouvrage est parsemé de maximes utiles pour la direction des mœurs.

« Sur la sanctification du dimanche: Vous vous imaginez célébrer ce saint jour en le passant à ne rien faire : combien vous êtes loin de l'esprit de son institution ! Il consiste à s'abstenir de tout péché, à éviter le parjure, la fraude, la fornication. C'est là la manière de le célébrer la plus agréable au Seigneur. » Page 251.

« La circoncision du Juif ne fut qu'un signe distinctif; la circoncision du chrétien qui lui est conférée par le baptême est un sacrement qui le sanctifie. » Page 261.

« La même voix qui autrefois appela Abraham, nous a appelés en nous commandant de quitter notre ancienne manière de vivre. Et de même que le saint patriarche a cru aux promesses de Dieu; de même nous autres chrétiens, en vertu de la foi que nous avons en Dieu, nous avons renoncé à toutes les choses du monde. Les vrais Israélites, c'est nous, nous qui sommes devenus les enfans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; nous qui avons la connoissance du vrai Dieu par Jésus-Christ crucifié. »

«Quiconque ne vit pas conformément aux saintes règles établies par Jésus-Christ, a beau se dire chrétien; il ne l'est pas. » Page 63.

Page 504. Contre le zèle outré: « Nous connoissons des gens qui, si on les laissoit faire, damneroient l'univers tout entier. Ils n'ont à prononcer que des sentences de condamnation; et il ne tient pas à eux que les portes de l'enfer ne s'ouvrent à leur commandement. Hommes atrabilaires qui interprètent l'Évangile au gré de leurs passions! »

Pag. 506. « Nous ne sommes que chair (que foiblesse); il n'y a en nous rien de bon. Recourons donc au céleste médecin qui seul peut guérir nos âmes (1). »

« Celui qui veut bien vivre doit éviter de voir et d'entendre bien des choses; et, s'il n'en peut éviter la rencontre, qu'il se bouche les yeux et les oreilles. »

La persécution un peu ralentie par les sages dispositions d'Adrien, n'en avoit pas moins donné des martyrs à l'Église; et la haine des peuples étoit bien loin d'être calmée sous Antonin, puisqu'elle rendit nécessaires de nouvelles défenses en faveur des chrétiens opprimés (2). Ce fut sous

(1) *Dans la lettre à Zéna et à Sérénus* que l'on conteste justement à notre philos. martyr. Voy. D. Cellier, tom. II; pag. 49. Noël Alex. tom. II, pag. 296.

(2) *Pro his qui ex omni hominum genere injuste odiis iniquis, et violentæ vexationi obnoxii sunt*, dit S. Justin, dès les premières lignes de son Apologie, pag. 53. Et dans son Dialogue : *Vos namque in synagogis et conventibus vestris diris exsecramini omnes qui se tantummodo christianos esse fatentur.*, Pag. 323. Antonin lui-même se plaint, dans son rescrit en faveur des chrétiens, qu'ils étoient *persécutés*, *calomniés*. Dans l'*Apolog.* II de S. Justin, pag. 100, et Bolland. *ad* 13 mai.

son règne que saint Justin publia ses deux *Apologies*, adressées aux empereurs.

Première Apologie. Nous appellerons la première celle qui est le plus ordinairement placée à ce rang, quoi qu'il y ait de fortes raisons de croire qu'elle n'a paru qu'à la suite de l'autre (1).

Elle fut publiée à Rome vers l'an 150 de Jésus-Christ. Remarque importante pour notre tradition catholique, parce qu'elle prouve incontestablement que les cérémonies de la messe et du baptême, qui s'y trouvent décrites comme étant pratiquées dans la première Église du monde, sont les mêmes aujourd'hui, et de tout temps, en usage parmi nous; témoignage décisif en faveur de l'antiquité de notre liturgie.

Cette apologie se divise naturellement en trois parties. Dans la première, le saint martyr se plaint de ce que l'on condamne les chrétiens, sans les connoître, sur leur nom seul, et d'après des bruits calomnieux. Il expose la sainteté de leur morale et la sainteté de leurs mœurs. Dans la seconde, il établit quelques-uns des dogmes principaux du christianisme, dont il prouve la divinité par les prophéties. Dans la troisième, pour détruire les calom-

(1) On peut consulter à ce sujet D. Cellier *Hist. des écriv.* tom. II, pag. 9 et 10, ainsi que la note 12 de la pag. 49, tom. I, de la *Biblioth. portat.* de Tricalet; et discuter leur opinion contradictoirement à celle de Du Pin, *Biblioth.*, tom. I, pag. III. *note.*

nies répandues contre les mystères et les assemblées des chrétiens, il expose ce qui se passoit dans ces assemblées.

Si jamais ouvrage a dû être regardé comme un chef-d'œuvre de sagesse, de force de raisonnement, de liberté franche et généreuse dans la défense de la vérité, c'est celui-ci.

Page 53. « A l'empereur Titus Ælius Adrien Antonin pieux, Auguste César, et à son fils Vérissime, philosophe, et à Lucius, philosophe, fils de Lucius César par la nature, et de l'empereur par adoption, amateurs de la science, et au sacré sénat et à tout le peuple romain; au nom de tous ces hommes de tous les états, victimes d'une haine injuste et d'une cruelle persécution : JUSTIN, fils de Priscus Bacchius (1), originaire de la nouvelle Flavia (2), de la province de Samarie en Palestine, l'un de ces persécutés, présente humblement cette requête.

» La raison prescrit à quiconque se pique de piété et de philosophie, non-seulement de n'estimer que la vérité, de ne respecter qu'elle, d'abandonner sans hésiter les opinions contraires à la saine mo-

(1) Ruffin paroît avoir lu *Prisci filius Bacchiadis,* fils de Priscus, petit-fils de Bacchius. D. Prud. Marand. edit. S. Justini.

(2) Ancienne Sichem ou Sicar, capitale de la Samarie au temps d'Alexandre-le-Grand, (Josèph. *Antiq. jud.* lib. II, cap. VIII.) surnommée *Flavia*, du nom de la famille de Vespasien, comme on le voit par les médailles. On la nomme aujourd'hui Naplouse, par corruption de Neapolis. Νεας πολεως dans S. Justin.

rale, quelque ancienne qu'en soit la source. S'il y a des usages et des lois contre lesquelles la justice réclame; elle veut, cette raison, qu'on n'y ait aucun égard. Bien plus, elle fait à l'ami de la vérité un devoir d'être disposé à tout souffrir, à mourir même s'il le falloit, plutôt que de manquer à rien de ce qu'il faut dire et faire pour l'amour de la justice. Princes, vous vous entendez appeler partout pieux et philosophes, zélateurs de la justice, amis des lettres. L'êtes-vous en effet? c'est ce que l'événement démontrera. Car ce n'est ni pour vous flatter, ni pour gagner vos bonnes grâces, que nous avons mis la plume à la main; nous ne vous demandons autre chose que de vouloir bien nous juger suivant les règles d'une droite raison. C'est pour empêcher qu'entraînés par la prévention, par de superstitieuses complaisances, par des mouvemens peu réfléchis, par de perfides rumeurs que le temps a fortifiés, vous ne portiez des jugemens contre vous-mêmes. Je dis contre vous-mêmes: car pour nous, nous sommes persuadés qu'on ne peut nous faire du mal, tant qu'on ne pourra pas nous convaincre d'être, ce qu'on nous accuse d'être sans nous entendre, des malfaiteurs et de mauvais citoyens. Vous pouvez bien nous ôter la vie : nous faire du mal, non. Et qu'on ne croie pas qu'il y ait dans notre langage aucune présomption. Nous supplions que l'on informe contre nous. Si les

Page 54.

crimes que l'on nous impute sont prouvés; que l'on nous punisse comme nous le méritons, et même avec encore plus de sévérité. Mais s'il est impossible d'en prouver un seul; seroit-il raisonnable de sacrifier des innocens à des bruits calomnieux; et surtout de compromettre votre propre honneur par des exécutions que la passion seule, et nullement la justice, auroit commandées?

» Tout homme sensé conviendra que la seule forme légitime des jugemens consiste, pour les sujets, à rendre un fidèle compte de leur vie et de leurs discours; pour les princes, à juger, non en tyran, mais selon les conseils de la piété et de la philosophie. C'est alors que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont vraiment heureux. Aussi, un ancien (Platon) disoit-il qu'à moins que les princes et les sujets ne soient philosophes, il n'y a point de prospérité à attendre pour un état. Ce que nous devons faire nous, c'est d'exposer à tous les yeux notre vie et notre doctrine, pour n'avoir pas à encourir les châtimens que méritent ceux-là seuls qui commettent les crimes dont on nous charge par ignorance et par entêtement. Votre devoir à vous, princes, celui qui vous est imposé par la raison, c'est de témoigner en nous écoutant que vous êtes des juges intègres; autrement vous deviendriez inexcusables au tribunal de Dieu.

» On prononce contre nous sur le simple énoncé

de notre nom, isolément, sans examiner par les faits s'il est bien, s'il est mal d'être chrétien. Un nom est en soi quelque chose d'indifférent, qui n'est susceptible de louange ou de blâme, qu'autant qu'il est prouvé que celui qui le porte soit innocent ou coupable. Tous les autres accusés de votre religion, vous ne les condamnez pas qu'ils ne soient convaincus : et nous, sur la seule dénonciation, l'on nous juge; punis si nous l'avouons, acquittés si nous le nions. Preuve que toute la procédure porte sur un simple nom. Quand on nous accuse, il ne tiendroit qu'à nous d'éviter tout châtiment; il nous suffiroit de nier. Mais nous ne voulons pas d'une vie achetée par un mensonge. Pleins du désir de posséder une autre vie pure, éternelle, nous nous hâtons de confesser que nous sommes chrétiens, pour aller plus tôt vivre au sein du Dieu créateur et père de toutes choses; persuadés que nous sommes qu'on jouira de ce bonheur en témoignant à Dieu, par ses actions, qu'on le sert, qu'on aspire à lui être uni à jamais dans cette vie nouvelle, où il n'y a plus de mélange. Voilà l'abrégé de la doctrine que nous tenons de Jésus-Christ, et l'objet de nos espérances.

Page 55.

Page 57.

» Nous attendons après la mort un jugement qui sera prononcé, non par Minos et Rhadamanthe, mais par Jésus-Christ, après une résurrection qui rendra nos corps aux mêmes âmes qui les avoient

animés. Nous croyons que les méchans seront livrés à un supplice non pas de mille ans, comme l'a dit Platon, mais qui n'aura jamais de fin, comme l'affirme notre divin législateur. On nous répondra que cela est incroyable et impossible. Si c'est là une erreur; du moins elle n'a rien de dangereux à la société. L'essentiel est qu'on ne puisse nous convaincre d'aucune mauvaise action.

Page 58 et suiv.

» Nous reconnoissons un Dieu qui n'a besoin de rien, et qui donne tout aux hommes. Nous sommes certains que les offrandes qui lui sont véritablement agréables, sont celles des vertus qui composent son essence incommunicable, et que nous nous proposons pour modèle. Nous avons appris que cet Être souverainement bon, a fait toutes choses; qu'il a créé, pour l'amour des hommes, tout ce qui existe; que ceux qui se montrent dignes de lui par leurs œuvres, fidèles à sa loi, dociles à sa volonté, seront appelés à jouir de sa compagnie, à régner avec lui au sein d'une gloire incorruptible, immortelle. Car, après qu'il a bien voulu s'occuper de nous, quand nous n'étions pas; à plus forte raison nous récompensera-t-il lorsque nous nous porterons à faire ce qui lui plaît. Il est évident que nous n'avons pu contribuer en rien à notre existence. Mais qu'ensuite nous choisissions et nous pratiquions ce qu'il nous commande; nous ne le pouvons que par les facultés qu'il nous a données, par les impressions

secrètes qu'il nous communique, et par les lumières de la foi.

» Nous croyons qu'il est de l'intérêt de tous les hommes, non-seulement de n'être pas détournés de cette doctrine, mais d'y être puissamment encouragés. Car ce que l'on attendroit vainement d'aucune législation humaine; le Verbe divin, raison essentielle, de qui nous tenons notre loi, l'auroit fait sans les perfides manœuvres des démons, qui, pour en éloigner les hommes, ont soulevé contre nous toutes les passions, et nous ont noircis par les plus odieuses diffamations.

» Quand nous vous parlons du royaume de Dieu, l'objet de notre espérance, vous vous imaginez aussitôt qu'il s'agit d'un royaume tel que ceux de la terre. Désabusez-vous. Pour vous détromper, il vous suffiroit d'assister à l'interrogatoire d'un chrétien. Quand on nous demande si nous le sommes, nous le confessons. Si nos espérances se bornoient à un royaume de la terre; nous nierions, nous nous cacherions pour éviter la mort, et parvenir au terme de notre ambition. Mais parce qu'elle n'est point limitée à ce cercle étroit des choses d'ici-bas; nous ne cherchons point à arrêter les coups qui nous frappent, sachant bien d'ailleurs qu'ils sont tôt ou tard inévitables. Page 59.

» Sommes-nous moins que les autres citoyens, en état d'entretenir et de cimenter l'ordre et la pros-

périté publique? Nous enseignons que personne n'échappe aux regards de Dieu, ni le méchant, ni l'avare, ni le calomniateur secret, ni l'homme vertueux; et que chacun est destiné à un bonheur ou à un malheur éternel, en conséquence de ses œuvres. Si tous les hommes connoissoient bien cette doctrine, aucun d'eux ne voudroit se rendre criminel pour si peu de temps, et courir le risque d'un enfer qui durera autant que l'éternité; il se contiendroit à quelque prix que ce fût, et cultiveroit la vertu, tant pour se garantir du châtiment, que pour mériter les récompenses. Ce ne sont pas vos lois, ni vos échafauds qui arrêtent le criminel lorsqu'il agit dans l'ombre, et qu'il se croit assuré de l'impunité. Il sait bien que vous n'êtes que des hommes, et que l'on peut échapper à votre justice; mais, avec l'intime conviction qu'il y a un Dieu, à l'œil de qui rien n'échappe, pas même les plus secrètes pensées, n'y eût-il que la crainte du châtiment, ce seul frein ne seroit-il pas un bienfait pour la société tout entière? Mais vous avez l'air de craindre que tout ce que vous avez de sujets ne soient vertueux, parce qu'il ne vous resteroit personne à punir. C'est là agir en bourreaux, nullement en bons princes. Les démons peuvent bien vous le suggérer; il leur faut à eux des victimes, et la servile obéissance de ceux qui leur ressemblent. Mais vous, partisans sincères de la piété et de la philosophie, non, nous

ne vous soupçonnerons pas de sentimens aussi déraisonnables. Si pourtant la voix du préjugé l'emportoit sur celle de la vérité, vous êtes maîtres de faire ce qu'il vous plaît, comme les voleurs d'agir quand ils sont sans témoins.

» Personne n'aime à souffrir; moins encore à recueillir, ou à léguer après soi l'indigence, la misère, l'ignominie. Pourquoi donc nous y exposons-nous? Page 60. Nous savons que c'est là une des prédictions que nous a laissées notre divin maître, Jésus-Christ, de qui nous tenons le nom de chrétiens. Les persécutions mêmes que nous avons à subir nous confirment la vérité de sa doctrine. L'accomplissement de ses prédictions devient un nouveau témoignage de sa divinité; car à Dieu seul appartient de connoître l'avenir.

» On nous accuse d'être athées, nous qui adorons un Dieu, créateur universel. Nous ne l'honorons point par des libations, ni par de sanglans sacrifices; mais par nos prières, nos louanges et nos actions de grâces. Nous croyons que le seul usage convenable des choses qu'il a créées pour notre subsistance, n'est point de les consumer inutilement par le feu, mais de les partager avec les pauvres. Nous chantons des hymnes en son honneur. Nous lui adressons sans cesse nos hommages, et lui rendons grâces pour la vie qu'il nous a donnée, pour tous les bienfaits de sa providence, de la

gloire future à quoi il nous appelle au sortir de la vie présente, de la grâce qu'il nous a faite en nous éclairant du flambeau de la foi : un pareille croyance suppose-t-elle des athées?

» Celui de qui nous la tenons, c'est Jésus-Christ qui n'est venu dans le monde que pour l'y établir, qui a été crucifié sous Ponce Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains du temps de l'empereur Tibère. Nous le reconnoissons comme Fils du vrai et unique Dieu. Avec le Père et le Fils, nous adorons l'Esprit-Saint qui a parlé par les prophètes (1).

Page 61, 62. et suiv.

» Quelle folie, se récrie-t-on, d'adorer avec un Dieu immuable, éternel, créateur de l'univers, un homme mort sur une croix! Et c'est là un mystère qui effarouche l'ignorance. Dans l'exposé que nous allons vous en faire, nous vous demanderons de ne vous laisser pas dominer par des préventions étrangères que nous avons nous-mêmes partagées avant que nos yeux ne s'ouvrissent à la lumière, aban-

(1) Dans une discussion purement théologique, il faudroit traduire : Nous reconnoissons, *en second lieu*, Jésus-Christ fils du vrai et unique Dieu, et *en troisième lieu*, l'Esprit-Saint. Expressions qui ont laissé croire que S. Justin admettoit quelque différence entre les personnes divines. Le savant Bullus, dans sa *Défense de la foi de Nicée*, a bien éclairci la difficulté et pleinement justifié notre saint docteur, en prouvant, par tout l'ensemble de sa doctrine, qu'il ne distingue point l'essence du Père, de celle du Fils, et du Saint-Esprit, mais uniquement l'ordre dans lequel nous graduons les trois personnes divines en parlant de leurs rapports entre elles.

donnés, comme vous l'êtes aujourd'hui, aux impressions des sens et des passions.

» Autrefois nous ne connoissions de plaisirs que ceux de la débauche ; aujourd'hui la chasteté fait toutes nos délices. Au lieu de l'indigne commerce avec les démons que nous affections par l'usage des sortiléges et de la magie ; nous nous dévouons tout entiers au Dieu bon et immortel. Nous étions impatiens de nous enrichir par toutes sortes de moyens ; maintenant nous mettons nos biens en commun ; ou si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à tous ceux qui en ont besoin. Les haines, les sanguinaires emportemens formoient nos mœurs habituelles ; aujourd'hui, unis par les liens d'une charité mutuelle, nous prions même pour nos ennemis. Ceux qui nous persécutent avec tant d'injustice, nous travaillons par les seules voies de la douceur, à les gagner, en leur persuadant de vivre comme nous dans l'obéissance à la loi de Jésus-Christ, pour avoir droit aux mêmes récompenses qui nous sont promises. »

Saint Justin met sous les yeux de ses juges les principales maximes de la morale chrétienne, rapportées textuellement du livre des Évangiles, sur le devoir de la continence, de la chasteté, de la charité, de l'aumône, du pardon des injures, de la soumission envers les princes ; sur le culte de Dieu, sur les sermens, etc.

« Doctrine admirable, poursuit-il, qui a trouvé des disciples dans toutes les classes, a réformé les mœurs d'une foule innombrable de personnes que nous voyons encore avec orgueil persévérer jusqu'à l'âge le plus avancé dans la plus haute perfection! »

L'auteur de ces saintes maximes les a exprimées dans un langage bref et précis. Ce n'est point un sophiste qui disserte. Il parle comme étant la vertu de Dieu, la raison, le Verbe par essence.

Page 164. » S'il en est parmi ceux qui se disent chrétiens, dont les mœurs ne soient pas conformes à ces maximes, (et Jésus-Christ n'a pas manqué de nous en avertir); ils ont cessé de l'être. Car ce n'est point par la seule profession, mais par les mœurs que l'on est chrétien. Ceux-là nous sommes les premiers à provoquer contre eux-mêmes la rigueur de votre justice.

» Nous donnons à tous vos sujets l'exemple de la fidélité à payer les impôts. Nous avons appris de Jésus-Christ *à rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Nous n'adorons que Dieu seul. Pour tout le reste, nous vous obéissons avec joie. Nous reconnoissons dans vos personnes les maîtres, les empereurs de la terre; et nous prions Dieu qu'avec la souveraine puissance il vous accorde une raison droite.

Matth., XXII. 21.

» Jetez les yeux sur ceux qui siégèrent avant vous sur le même trône où vous régnez. Ils sont morts comme les derniers de leurs sujets; mais en mou-

rant, leur existence ne s'est pas anéantie dans le tombeau. Un châtiment immortel attendoit ceux qui vécurent dans le crime. Pour ne pas vous laisser endormir dans une sécurité funeste, écoutez les preuves que nous allons vous fournir du dogme de l'immortalité de l'âme. »

Il le démontre par des raisonnemens puisés dans les traditions du paganisme; par l'aveu de ses philosophes et de ses écrivains les plus célèbres; par les pratiques superstitieuses, et les croyances mythologiques. Page 65 et suiv.

« Pourquoi donc nous fait-on, à nous, un crime de dogmes qui nous sont communs avec vos poëtes et vos philosophes? Est-ce parce qu'on les trouve chez nous sans mélange d'erreur, et que nous seuls en donnons de solides preuves? »

Au dogme de l'immortalité des âmes est lié intimement celui de la résurrection des corps. Saint Justin en appuie la certitude sur le fait sans cesse renouvelé sous nos yeux de la génération, de la reproduction de nos corps par la propagation, et non moins impénétrable à notre intelligence. « Nous ne saurions la concevoir, et cependant nous sommes forcés de la reconnoître. C'est que, ce qui est incompréhensible et impossible pour l'homme ne l'est point du tout pour Dieu.

» Si le paganisme n'étoit pas fondé à repousser des dogmes que ses sages lui avoient appris à res-

pecter, étoit-il plus en droit de se soulever contre les mystères du christianisme, bien moins contraires à la raison que tous ceux dont il avoit composé l'histoire de ses divinités et de tout son culte ? »

Saint Justin se trouve donc engagé naturellement dans la discussion de l'idolâtrie; ce qu'il fait encore ici avec autant d'érudition que de sagacité.

Page 68. « Bien que nous ayons nos dogmes et nos mystères comme les Grecs; seuls, nous sommes coupables d'en avoir. On nous hait, on nous poursuit pour le seul nom de Jésus-Christ. Nous avons beau ne rien faire contre les lois, on nous traîne à la mort comme des scélérats. L'exercice de tous les cultes est permis, il n'y a que le nôtre de proscrit. Partout on est libre d'adorer les arbres, les fleuves, les rats, les chats, les crocodiles, tous les animaux. Ce que l'on adore en un lieu ne l'est pas dans un autre, et fait crier réciproquement à la profanation tout ce qui ne s'accorde pas dans l'objet du culte consacré, sans que pour cela on se traite en ennemis. Nous seuls nous sommes les ennemis du genre humain, parce que nous n'adorons pas les mêmes dieux que vous; que nous n'offrons à des morts ni libations, ni parfums, ni couronnes, ni sacrifices. Comment serions-nous d'ac-
Page 69. cord avec vous? vous ne l'êtes pas avec vous-mêmes. Les dieux révérés en certains pays ne sont ailleurs que des bêtes, que des victimes pour les dieux. »

Ces traits suffisent pour indiquer avec quelle force de raisonnement et d'expression l'apologiste révèle les absurdités et les infamies du paganisme.

Il attaque avec une égale vigueur les hérétiques de son temps, qui sembloient faire cause commune avec les païens. Les ménagemens dont on usoit envers eux, la haute protection qui se déclaroit en leur faveur, étoit une sorte de persécution nouvelle ajoutée aux rigueurs que l'on exerçoit contre les catholiques. On les confondoit avec eux sous la dénomination générale de chrétiens; mais on avoit soin de les excepter de la proscription qui pesoit sur les vrais disciples de Jésus-Christ. « Est-ce, demande saint Justin, que vous n'avez pas à leur imputer comme à nous ces mensongères abominations dont se repaît la haine des peuples, quand elle nous accuse de nous réunir, la nuit, à la lueur d'un flambeau bientôt après renversé, pour nous livrer à d'incestueuses débauches, et manger de la chair humaine? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que les persécutions ne s'étendent pas sur eux; c'est que, bien loin de les punir de mort pour la profession de leurs dogmes, vous les encouragez même à les répandre. Non pas que nous vous demandions de persécuter personne, à Dieu ne plaise! Nous sommes si loin de vouloir du mal à qui que ce soit, que nous regardons comme criminels et coupables de prostitution et d'homicide ceux qui Page 70.

exposent leurs enfans nouveau-nés; ce qui seroit pourtant une suite nécessaire de ces désordres et
Page 71. de ces mélanges que l'on nous impute.... L'unique fin que nous nous proposons dans le mariage, c'est d'avoir des enfans, et de nous appliquer à les élever. Et si nous n'avons point la volonté de nous marier, nous demeurons dans la continence et dans un célibat perpétuel (1). »

Page 73 et suiv. Venant aux preuves de la divinité de Jésus-Christ, saint Justin l'établit par les prophéties, dont il explique les principales, commençant par celle de Jacob; expose et développe celles d'Isaïe, de Michée et des autres, qui ont prédit les humiliations et la gloire future du Messie. Les païens pouvant mettre sur le compte de ce qu'ils appeloient fatalité la prescience divine manifestée dans les prophètes, Saint Justin prévient l'objection, et la réfute en montrant que, « Selon ces mêmes prophéties, les châtimens et les récompenses, la félicité et les peines sont distribuées à chacun en raison du mé-
Page 80. rite des œuvres. Ce qui ne pourroit se dire, si tout

(1) Il n'eût pas été possible de faire passer dans une traduction littérale l'énergique description du commerce infâme que l'on faisoit partout des enfans de l'un et de l'autre sexe. Nous avons profité du privilége de l'analyse, et encore bornée à la foible imitation de D. Cellier à cet article, tom. II, pag. 14 et 15. « Telles étoient, dit à ce sujet l'abbé » Fleury, les mœurs des Romains sous un des plus sages de leurs empe- » reurs: encore ne dis-je pas tout ce que S. Justin en rapporte. » *Hist. ecclés.* tom. I, pag. 370.

arrivoit nécessairement par l'enchaînement des destinées.

»Si tout arrive par la force d'un destin aveugle et invincible; si un tel est homme de bien, et un tel scélérat, parce que le destin l'a voulu; il s'ensuit que l'un n'est point louable, et l'autre n'est point répréhensible; qu'il n'y a plus de liberté ni de choix dans nos actions, ni par conséquent de mérite. Si le genre humain est dépouillé du pouvoir de choisir librement entre le bien et le mal, on ne peut donc lui imputer aucune de ses actions. Nous pouvons aisément démontrer le contraire; c'est-à-dire que l'homme embrasse librement la vertu, et se plonge librement dans le vice; puisque le même homme passe successivement, quand il veut, du vice à la vertu, et de la vertu au vice. Or, s'il étoit arrêté par le destin, qu'il seroit bon ou méchant, il ne seroit point susceptible des contraires: il ne changeroit pas si souvent. Disons mieux: Si nous admettons le fatalisme, il n'y a plus ni bons, ni méchans. Il faut tout rejeter sur le destin, et le reconnoître seul auteur de tant de contradictions: il faut avouer, nous l'avons déjà dit, que le vice et la vertu ne sont plus que des mots inventés par les hommes, et dans le vrai, vides de sens; ce qui devient, comme la saine raison le démontre, la souveraine impiété et la souveraine injustice. Nous soutenons seulement qu'il est d'une destinée iné-

vitable que ceux qui auront choisi la vertu reçoivent pour récompense les honneurs qu'ils auront mérités, et que ceux qui auront préféré le vice aient également le salaire qui leur est dû. Dieu n'a pas créé l'homme semblable aux plantes, ni aux bêtes, qui sont incapables de choisir et de se déterminer librement. Et l'homme, je le répète, ne seroit digne ni de louange ni de récompense, s'il ne faisoit pas le bien par l'effet de son choix, mais par une suite nécessaire de sa nature; il ne mériteroit pas davantage d'être puni s'il faisoit le mal, puisqu'il ne dépendroit pas de lui de l'éviter...

Page 81. » Par le fidèle accomplissement des prophéties qui annoncèrent les événemens exécutés sous vos yeux, tels que la désolation de Jérusalem et de son temple, la vocation des gentils; on peut, on doit conclure à la certitude de celles qui annoncent les événemens réservés à l'avenir, comme le second avénement de Jésus-Christ, la résur-
Page 82. rection et le jugement général. C'est l'autorité de
Page 88. ces prophéties qui nous force à croire.... Car enfin tombe-t-il sous le sens que nous eussions pu croire à un homme mort sur une croix; consentir à l'adorer comme étant le fils unique de Dieu, le juge futur de tout le genre humain; si nous n'avions les preuves les plus authentiques des prédictions qui avoient annoncé sa venue, et de la parfaite correspondance de ces mêmes prédictions avec les faits? »

Il restoit à saint Justin de justifier les chrétiens sur les crimes secrets dont on accusoit leurs assemblées. C'est pour répondre à ces calomnies, qu'il apprend ce qui avoit lieu dans leurs réunions, quoique régulièrement il ne fût pas permis d'en parler devant ceux qui n'étoient pas chrétiens (1). Voici, Messieurs, tout ce passage si justement célèbre, d'une si haute importance tant pour le dogme que pour la discipline, et que nous pouvons appeler foudroyant pour l'hérésie. Nous le donnons textuellement d'après la traduction de l'abbé Fleury, à quelques éclaircissemens près, que le dernier éditeur de saint Justin, D. Prudent Marant, a cru devoir y mêler (2). Page 93.

« Nous exposerons maintenant de quelle ma-
» nière nous sommes consacrés à Dieu, et renouve-
» lés par le Christ; de peur que l'on ne s'imagine
» que nous le dissimulions malicieusement. Ceux
» qui sont persuadés de la vérité de notre doctrine,
» et qui s'engagent à mener une vie conforme à cette
» croyance, nous les obligeons à jeûner, à prier,
» à demander au Seigneur la rémission de leurs pé- Page 94.
» chés passés. Nous prions, nous jeûnons avec eux.
» Ensuite nous les amenons au lieu où est l'eau, et
» ils sont régénérés de la manière que nous l'avons

(1) Voyez à ce sujet l'épître synodale des Pères d'Alexandrie ou *Apologie contre les Ariens*, dans S. Athanase, tom. 1, édit. des Bénédict. pag. 133.

(2) Dans Tricalet, *Biblioth. portat.* tom. 1, pag. 59, *note*.

» été ; car ils sont lavés dans l'eau au nom du Seigneur, Dieu de toutes choses, et de notre Sauveur » Jésus-Christ, crucifié sous Ponce Pilate, et du Saint-» Esprit, qui a prédit par les prophètes tout ce qui » regardoit le Christ. Nous appelons cette ablution, » *illumination*, parce que les âmes y sont éclairées.... Page 97. » Après cette ablution, nous introduisons le nouveau » fidèle dans le lieu où tous les frères sont rassem-» blés, pour prier en commun avec ferveur, tant » pour eux-mêmes que pour l'illuminé et pour les » autres, quelque part qu'ils soient ; afin qu'ayant » connu la vérité, nous puissions par les œuvres et » l'observation des commandemens arriver au salut » éternel. Les prières finies, nous nous saluons par » le baiser ; puis les prières achevées, on présente à » celui qui préside aux frères du pain et une coupe » de vin et d'eau. Les ayant pris, il donne louange » et gloire au Père par le nom du Fils et du Saint-» Esprit, et lui fait une longue action de grâces » pour ces mêmes dons dont il nous a gratifiés. Les » prières et l'action de grâces terminées, tout le » peuple assistant dit à haute voix *Amen*, mot hé-» breu qui veut dire, ainsi soit-il. Ensuite ceux que » nous appelons diacres, distribuent à chacun des » assistans le pain, le vin et l'eau consacrés par l'ac-» tion de grâces, et en portent aux absens. Nous ap-» pelons cette nourriture *Eucharistie;* et il n'est per-» mis à personne d'y participer, s'il ne croit la vérité

» de notre doctrine, s'il n'a été lavé par la rémission
» des péchés et la nouvelle vie, et s'il ne vit con-
» formément aux préceptes de Jésus-Christ. Car
» nous ne les prenons pas comme un pain commun
» et comme un breuvage ordinaire; mais de même Pag. 98.
» que Jésus-Christ notre Sauveur, ayant été fait chair
» par le Verbe de Dieu (uni à notre nature) a eu
» véritablement chair et sang (qu'il a pris) pour
» notre salut ; de même nous avons appris que cet
» aliment, qui par transformation nourrit notre chair
» et notre sang, (est transformé) par l'efficace de
» la prière eucharistique contenant la parole que
» nous avons reçue de lui, et devient la chair et le
» sang de ce même Jésus qui a été fait chair (1). Car
» les apôtres nous ont appris dans les mémoires
» qu'ils nous ont laissés, et qu'on nomme *Évangiles*,
» que Jésus-Christ leur avoit ordonné d'en user
» ainsi, lorsque ayant pris le pain et ayant rendu
» grâces, il dit : *Faites ceci en mémoire de moi ;*
» *ceci est mon corps*, et qu'ayant pris pareillement la
» coupe et rendu grâces, il dit : *Ceci est mon sang.*

» Ensuite nous nous rappelons ces choses en mé-

(1) « Voilà précisément les deux choses qui concourent au mystère de
» l'Eucharistie ; *la prière* qui l'obtient, *et la parole* qui l'opère ; la prière
» de l'Église, *et la parole* de Jésus-Christ. Mais de quelque manière
» qu'on lise, il paroît toujours que S. Justin attribue le mystère de la
» transsubstantiation à l'efficace *de cette parole que nous avons reçue de*
» *Jésus-Christ :* CECI EST MON CORPS, CECI EST MON SANG, comme lui-même
» l'explique immédiatement après.» Tricalet, *supr.* pag. 60.

»moire les uns aux autres. Ceux qui ont du bien, »soulagent tous les pauvres; et nous sommes tou»jours les uns avec les autres. En toutes ces offran»des nous bénissons le Créateur de toutes choses »par son Fils Jésus-Christ et par le Saint-Esprit.

« Et le jour que l'on appelle du soleil (c'est ainsi »que les païens nommoient le dimanche) (1), tous »ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne »s'assemblent en un même lieu. On lit les écrits des »apôtres et des prophètes, autant que l'on a de »temps. La lecture finie, celui qui préside fait un »discours au peuple pour l'instruire et pour l'ex»horter à mettre en pratique les sublimes maximes »de vertu et de religion qu'il vient d'entendre. En»suite nous nous levons tous pour faire notre prière »en commun.... On distribue à tous ceux qui sont »présens les choses sanctifiées, et on en envoie »aux absens par les diacres (2). »

Page 98. »Les aumônes, que chacun fait avec la plus grande »liberté, sont remises entre les mains du prélat, »qui est chargé d'assister les veuves, les orphelins, »les étrangers, les malades, tous ceux en un mot

(1) On lit dans l'épître catholique de S. Barnabé : *Diem dominicum in lætitia agimus, in quo Jesus resurrexit a mortuis* (n° 15). Tertullien, *Die dominico jejunium nefas ducimus. De corona,* n° 3; et dans son *Apologet.* n° 16. S. Cyprien : *Interim nobis hoc die dominico auspicatus est.* Voy. à ce sujet la note 7 de Pamélius sur l'*Epitr.* XXXIII de S. Cyprien, pag. 66 de son édition.

(2) Fleury, *Hist. ecclés.* tom. I, pag. 370, 373. édit. in-12, liv. III, Tillem. *Mém. ecclés.* tom. II, pag. 379.

» qui sont dans le besoin pour quelque cause que ce » soit. Nous avons coutume de nous assembler le jour » du soleil, parce que c'est le jour auquel Dieu com- » mença de créer le monde ; que c'est ce même jour » que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité, qu'il » est apparu à ses apôtres, et leur a enseigné ce que » nous venons de mettre sous vos yeux.

» Si cet exposé vous paroît conforme à la raison, » autant qu'il l'est à la vérité, daignez, princes, le » prendre en considération. Si au contraire vous ne » le jugez point assez sérieux, dédaignez-le ; vous en » êtes bien maîtres ; mais du moins ne traitez pas » en ennemis publics, ne punissez pas de mort des » hommes qui ne sont point coupables ; car nous » vous avertissons qu'il y aura un jugement de Dieu » auquel vous ne pourrez échapper si vous mainte- » nez ce système d'oppression. Quant à nous, nous » dirons toujours : Que la volonté de Dieu soit faite. » Page 99.

L'illustre apologiste ajoute à la fin de sa défense la lettre adressée par l'empereur Adrien (1) à Minu-

(1) Les chrétiens furent persécutés avec violence dans les commencemens du règne d'Adrien. On peut en voir les preuves dans nos écrivains ecclésiastiques ; et nous comptons un grand nombre de martyrs à cette époque. Mais, dit Eusèbe, la vérité chrétienne répandoit aussi alors le plus vif éclat. *Préparat. évangél.* liv. IV, ch. XVII. Elle pénétroit jusqu'à la cour des princes. Lampride atteste que l'empereur Adrien revenu de ses préventions, et encore après lui Alexandre Sévère, conçurent le dessein de reconnoître publiquement la divinité de Jésus-Christ, et d'élever des temples en son honneur. Tibère y avoit pensé avant eux.

cius Fundanus, et celle de l'empereur Antonin en faveur des chrétiens.

LETTRE D'ADRIEN (*).

Page 99. « J'ai reçu la lettre de l'illustre Sérénius Granianus (1) à qui vous avez succédé. Je suis d'avis qu'il faut examiner le fait pour éviter les troubles, et pour ne plus laisser lieu à la calomnie. Si les hommes des provinces veulent soutenir leurs plaintes contre les chrétiens, devant votre tribunal, qu'ils prennent cette voie, mais qu'ils s'abstiennent à l'avenir des plaintes vagues et des clameurs. Car il est bien plus raisonnable, si quelqu'un veut accuser les chrétiens, que vous en preniez connoissance. Si donc quelqu'un les accuse, et prouve qu'ils ont fait quelque chose contre les lois, vous en jugerez selon la nature du délit, Mais si, sous prétexte de leur nom seul, on les calomnie, vous punirez sévèrement un procédé si cruel. »

LETTRE, OU CONSTITUTION DE L'EMPEREUR ANTONIN-LE-PIEUX, EN FAVEUR DES CHRÉTIENS (**).

Pag. 100. « L'empereur Antonin aux villes d'Asie, salut.

(*) Elle est aussi rapportée par Eusèbe, *Hist. ecclés.* liv. IV, ch. IX. Bullet l'a transcrite dans son ouvrage de l'*Établis. du christian.* pag. 12 et 211. On peut la voir également dans Tillemont et D. Cellier.

(1) Proconsul d'Asie qui avoit représenté à l'empereur que c'étoit une injustice criante de condamner les chrétiens pour leur nom seul et d'après les clameurs de la populace.

(**) Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. IV, ch. 13. Bullet. pag. 15 et 220. Tillem.

» Je pensois que vous pourriez laisser aux dieux le soin de découvrir les gens dont vous vous plaignez. C'est aux dieux, bien plus qu'à vous, qu'il appartient de tirer vengeance de ceux qui leur refusent les honneurs divins. Vous les persécutez, vous les accusez d'athéisme et d'autres crimes que vous ne sauriez prouver. Mais vous ne prenez pas garde qu'ils obtiennent tout ce qu'ils ambitionnent, quand ils meurent pour leur doctrine; que leur mort même est une victoire sur nous, puisqu'ils la bravent plutôt que de se soumettre à ce que vous exigez d'eux. Il est aussi à propos de vous donner des avis touchant les tremblemens de terre présens et passés. Comparez la conduite que vous tenez en ces occasions avec celle que tiennent les chrétiens. Au lieu qu'alors ils mettent plus que jamais leur confiance en Dieu; vous perdez courage. Aussi il semble que, hors ces calamités publiques, vous ne connoissez seulement pas les dieux; vous négligez toutes les choses de la religion, et vous ne vous souciez point du culte de l'Eternel. Et parce que les chrétiens l'honorent, vous les chassez et vous

D. Cellier, Fleury. Périonins, un des plus anciens commentateurs de S. Justin, veut que celle-ci ait été ajoutée après coup. Éd. de S. Justin, imprim. roy. Paris, 1551 et 1554, tom. II, pag. 66. Qu'importe? elle n'en est pas moins authentique. « Pièce importante pour l'histoire de ce » temps-là, où l'on voit avec joie la justification ou plutôt le panégyrique » des chrétiens prononcé par la bouche d'un prince païen. » Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 383.

les persécutez jusqu'à la mort. Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à mon père, au sujet de ces mêmes hommes, il leur fit réponse qu'il ne falloit pas les inquiéter, à moins qu'ils n'entreprissent quelque chose contre le bien de l'état. Quand on m'a écrit sur le même sujet, j'ai fait la même réponse. Que si quelqu'un continue à accuser un chrétien à cause de sa religion, que l'accusé soit renvoyé absous, même étant convaincu d'être chrétien, et que l'accusateur soit puni. »

Si les empereurs suspendoient quelquefois la rigueur des lois portées contre les chrétiens, la persécution, toujours coutinuée par les peuples, n'en avoit pas moins son cours. Jésus-Christ ne tient rien de la faveur des hommes, pas plus qu'il ne craint leurs fureurs.

Seconde Apologie. La seconde apologie n'a point l'étendue ni la célébrité de la première. Voici le fait raconté par saint Justin, qui y donna occasion
Page 41. (vers l'an 166). « Une dame païenne avoit mené long-temps une vie fort déréglée, suivant en cela l'exemple de son mari, païen lui-même. Convertie à la foi chrétienne, elle voulut engager son époux à imiter son changement de mœurs. N'ayant pu l'y amener, elle crut pouvoir s'autoriser des lois romaines pour demander le divorce avec son mari, qui l'avoit dénoncée comme chrétienne, elle, et celui qui l'avoit rendue chrétienne. La plainte

fut reçue, et devint l'occasion du martyre de plusieurs chrétiens. Saint Justin rappelle ce fait dès l'exorde de sa requête adressée comme l'autre aux empereurs et à tout le peuple romain.

« Ce qui vient d'arriver sous le préfet Urbicius, et ce qui arrive tous les jours dans tout l'empire, me met dans la nécessité de vous adresser cette apologie pour des hommes innocens qui sont toujours exposés à subir le même sort, et qui n'en sont pas moins vos semblables, quoique le haut rang où vous êtes vous le fasse oublier. »

Les païens disoient aux chrétiens : *Si vous êtes si assurés, et si empressés de vous réunir à votre Dieu, que ne vous tuez-vous vous-mêmes, et que ne nous laissez-vous par-là en repos?* Saint Justin répond : « Pourquoi n'en agissons-nous pas ainsi? pourquoi, lorsque l'on nous interroge, confessons-nous hardiment que nous sommes chrétiens? Je vais vous le dire. Nous savons que Dieu avoit ses desseins en créant la société humaine; nous savons qu'il regarde avec complaisance ceux qui le prennent pour modèle, rendant hommage à sa puissance et à la sagesse de ses œuvres; et qu'il s'offense de ceux qui, par leurs discours ou par leurs actions, se mettent en opposition avec les lois de la Providence. En nous rendant homicides de nous-mêmes, nous détruirions, autant qu'il est en nous, la société humaine; nous arrêterions

Page 43.

Page 44.

avec nous les progrès de la vraie religion. Maintenant pourquoi, quand on nous interroge, ne nions-nous pas? C'est qu'il n'y a pas de mal à avouer ce que nous sommes ; c'est que tout mensonge est regardé parmi nous comme criminel envers Dieu ; c'est que, par la profession publique que nous faisons de la vérité, nous cherchons à vous désabuser des injustes préventions où vous êtes contre nous. Vous nous dites que, si le Dieu que nous servons étoit capable de nous défendre, il ne nous laisseroit pas dans l'oppression, victimes de l'injustice et de la cruauté de nos persécuteurs. Ce sophisme veut une réfutation. L'empire et la providence de Dieu sur le monde n'empêchent pas le cours ordinaire des choses. Il permet qu'il y ait des génies malfaisans, dont les artifices corrompent les jugemens des hommes, et les portent à
Page 46. toutes sortes d'excès. L'existence de ces mauvais génies ou démons a été reconnue par vos poëtes et vos philosophes eux-mêmes. Mais ils n'ont d'autre puissance que celle que Dieu veut bien leur abandonner; puisque tous les jours des chrétiens chassent sous vos yeux, au nom de Jésus crucifié, les démons du corps des hommes, ce que tentent vainement vos magiciens et vos enchanteurs. Or, ce pouvoir que Jésus-Christ donne aux chrétiens sur les démons est le témoignage de la vérité de notre doctrine sur le redoutable jugement qui sera exercé un

jour et sur eux et sur leurs adorateurs, réservés à des feux vengeurs, et qui ne s'éteindront jamais.

» A ce mot de feux éternels, vous vous récriez que c'est là un vain épouvantail; et qu'au lieu de dégrader l'âme par l'impression d'une crainte servile, il faudroit bien plutôt l'élever à la pratique du bien par un mouvement libre, fondé sur le seul charme de la vertu. Je réponds que s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu; ou que s'il y en a un, il est indifférent sur le bien ou sur le mal. Il n'y a donc ni vice ni vertu; et c'est injustement que tous les législateurs ont décerné des peines contre les transgresseurs des lois. Que s'ils ne sont pas injustes, le chef des législateurs ne sauroit l'être, lui qui n'ordonne rien que par sa suprême sagesse; et les chrétiens ne peuvent l'être en suivant sa loi. Page 47.

» Eh! quelle comparaison encore entre les autres législateurs et celui-là! Combien notre doctrine et notre morale ne l'emportent-t-elles pas sur celles qui n'ont eu pour auteurs que des hommes! Ceux-ci n'ont fait qu'entrevoir la vérité : Jésus-Christ seul l'a puisée à la source. Aussi, le plus célèbre d'entre eux, Socrate n'a-t-il trouvé personne, pas même un seul de ses disciples, qui ait voulu souffrir la mort pour sa doctrine; tandis que pour Jésus-Christ non-seulement des sages et des savans, mais une multitude d'ignorans et de gens du peuple ont Page 49.

bravé les menaces, les tortures et la mort. Ne vous en étonnez pas. Les premiers étoient abandonnés à la foiblesse humaine; et c'est la force même du Verbe
Page 30. de Dieu qui soutient les chrétiens. Moi-même, sectateur de la philosophie de Platon, en voyant d'une part les chrétiens traduits devant les tribunaux par la calomnie, et courant avec intrépidité à la mort, j'ai compris qu'il n'étoit pas possible qu'ils fussent des esclaves de la volupté. Ainsi je ne réponds rien aux accusations que l'on fait contre eux en ce genre, et dont on s'efforce d'arracher par les plus affreuses tortures, l'aveu à leurs enfans, à leurs esclaves, à des femmes foibles et délicates.
Page 58. J'en appelle à la justice du Dieu qui voit tout. »

Lettre à Diognet. On n'est pas généralement d'accord qu'elle soit de saint Justin (1); mais il n'est pas non plus démontré qu'elle n'en soit pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'auteur, quel qu'il soit, ne peut pas être éloigné du temps où vécut le saint martyr. Tillemont le croit antérieur (2). Si ses conjectures sont vraies, l'ouvrage n'en est que plus précieux.

L'apologiste répond aux principales accusations

(1) Elle manque à l'édit. de Rob. Étienne, gr. et lat. in-fol. imprim. roy. 1651, ou plutôt de Joach. Périonius qui en est le principal traducteur.

(2) *Mém.* tom. II, pag. 372. Combattu par Du Pin, *Biblioth.* tom. I, pag. 122.

dirigées contre les chrétiens. « Ils n'adorent pas les dieux du paganisme, parce qu'ils ne les reconnoissent pas pour être dieux. Mais ceux-là même qui les adorent, quelle idée se font-ils donc de la Divinité, pour honorer comme ils font des statues de pierre, d'airain, ou de quelque autre matière vile et terrestre, travaillée par la main des hommes?

» Les chrétiens s'éloignent de la religion des Juifs, parce qu'ils n'ont rien de commun avec leurs superstitions. Page 495.

» Ils s'isolent des autres peuples. Calomnie. Ils ne s'en séparent que dans ce qu'ils ont de criminel ou de frivole. Ils fraternisent avec tous, comme concitoyens; ils endurent tout, comme étrangers. Point de contrée étrangère qui ne soit leur patrie; point de patrie qui ne leur soit étrangère. Ils mangent en commun, mais toujours avec modestie. Ils sont dans la chair, mais ne vivent point selon la chair; ils habitent le monde, mais ils obéissent à une législation qui leur vient du ciel. Du reste, ils sont partout soumis aux lois de l'état, et aux coutumes des lieux. Ils enchérissent encore par leur genre de vie sur la sévérité des lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On les méconnoît, et on les condamne, on les traîne à la mort; mais la mort est pour eux le principe d'une vie nouvelle. Ils sont pauvres, et ils répandent des largesses. On les décrie, et les opprobres Page 496. Page 497.

dont on les charge font leurs titres de gloire. Tout en déchirant leur réputation, on ne peut leur refuser l'hommage dû à l'innocence des mœurs. On les maudit ; ils ne se vengent que par des bénédictions. Bien qu'irréprochables, on les punit comme des scélérats. Les Juifs unis aux païens les combattent avec acharnement, et leur haine ne sauroit articuler rien de précis. Pour tout dire en un mot, les chrétiens sont dans le monde ce que l'âme est dans le corps. De même que celle-ci réside dans le corps, mais est distincte du corps ; ainsi les chrétiens habitent le monde, disséminés sur tous ses points, mais ils n'appartiennent pas au monde.

» La doctrine qu'ils professent, ce ne sont pas les hommes qui la leur ont donnée. Elle leur vient de Dieu, qui l'a fait connoître, non par le ministère d'un ange, mais par l'organe de son Verbe. Il l'a envoyé sur la terre, non comme un monarque qui vient
Page 499. imposer à des sujets un joug tyrannique, mais comme un roi tout débonnaire, qui met son royal fils en possession de ses états ; mais comme un Dieu sauveur qui ne demande que des hommages libres et volontaires.

» Avant sa venue, personne ne connoissoit Dieu. Eh ! d'où auroit-on appris à le connoître ? étoit-ce à l'école de ces philosophes qui n'ont su publier jamais que des contradictions et des mensonges ? Il n'y avoit que lui qui pût se découvrir aux hommes.

Il se manifeste par la foi, à qui seul il est donné de le voir. Toujours bon, toujours miséricordieux, quand les hommes ne méritoient que sa colère, il conçut en leur faveur le dessein le plus généreux, le plus ineffable, pour l'exécution duquel il s'est associé son divin fils. Long-temps il l'avoit retenu caché; mais quand le moment est enfin arrivé de révéler au monde les conseils préparés dès le commencement; c'est alors que les bienfaits de la divine incarnation se sont manifestés et répandus sur nous. Jésus-Christ est venu *prendre nos péchés*. Dieu lui-même nous a donné son propre fils pour être le prix de notre rédemption; substituant l'innocent, le juste, à la place des criminels. Oubliant toutes les offenses dont nous nous étions rendus coupables, il a fait de celui qui étoit sans péché la rançon de ceux qui en étoient couverts; et le Dieu immortel a satisfait en mourant pour les hommes condamnés à la mort.

Page 380.

Isa., LIII. 12.

» Qui est-ce qui pouvoit couvrir nos péchés, si ce n'étoit sa justice? Comment la rébellion des serviteurs pouvoit-elle être expiée autrement que par l'obéissance du Fils? O échange incompréhensible! O surprenant artifice de la sagesse de Dieu! Un seul est frappé, et tous sont délivrés; le juste est déshonoré, et les coupables en même temps remis en honneur; l'innocent subit ce qu'il ne doit pas; et il acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils

doivent. L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés (1).

» Aussitôt que vous aurez appris à connoître Dieu, quelle douce joie remplira votre cœur ! combien vous voudrez aimer le Dieu qui vous a prévenu de tant d'amour! En commençant à l'aimer, vous lui ressemblerez par la bonté. Quoi ! un homme ressembler à Dieu ! Ne soyez pas surpris d'un pareil langage : oui, lui ressembler, avec la grâce de Dieu, non par sa toute-puissance, et la souveraine autorité de sa domination, ni par son inépuisable magnificence ; mais être miséricordieux envers le prochain, bienfaisant à l'égard de ses inférieurs, partager ses biens avec les indigens, c'est en être le dieu, c'est imiter Dieu lui-même. C'est alors que vous comprendrez que le monde tout entier ne forme qu'une sorte de république gouvernée par Dieu ; alors vous serez initié dans le langage des mystères de Dieu.

Page 501. » Moi-même, je ne vous parle pas de choses qui me soient étrangères, opposées à la droite raison ; moi-même, ayant eu le bonheur d'être le disciple des saints apôtres, la doctrine que j'en ai reçue,

(1) Ce paragraphe est de la traduction de Bossuet, et se trouve dans deux de ses sermons, *sur la Circoncis.* tom. III, pag. 203, et le dim. de la *Quinquagés.* ibid. pag. 348, ainsi que dans la seconde partie de son *Disc. sur l'hist. univ.* à la pag. 289, éd. in-4°, Paris, 1681.

je la transmets fidèlement à ceux qui se rendent dignes d'être les disciples de la vérité. »

Il ne manquoit plus à saint Justin que la couronne du martyre : il l'avoit assez méritée aux yeux des hommes pour l'obtenir au jugement de Dieu. Elle lui fut accordée l'an 167 de Jésus-Christ. Nous avons encore le procès verbal de sa généreuse confession (1). Il paroît que son dénonciateur fut un philosophe de la secte des cyniques, nommé Crescent, persécuteur déclaré de saint Justin qui, dans sa première Apologie, avoit démasqué son orgueil et sa corruption (2). Tatien, qui ne le connoissoit pas moins bien, accuse de même l'insolence de son faste, la dissolution de ses mœurs, sa lâche hypocrisie dans la défense de ses dieux, quand il n'en croyoit aucun (3). Un tel homme ne pouvoit pardonner à notre philosophe chrétien ni ses vertus ni ses talens. Condamné par Rustique, préfet de Rome, à être battu de verges et décapité, il souffrit la mort pour le nom de Jésus-Christ avec autant de courage qu'il en avoit mis à le défendre.

Il seroit trop long de rapporter les jugemens qui ont été portés sur cet illustre Père. Photius,

(1) Voy. D. Cellier, tom. II, pag. 71. Tillemont; Fleury, Ruinart, *Acta*, pag. 43.

(2) *Apolog.* II, pag. 46.

(3) *Contr. gent.* pag. 160, à la suite du S. Justin, édit. de Cologne, 1686.

cité par la plupart des écrivains postérieurs, rend hautement justice à sa profonde érudition. « Seulement, ajoute-t-il, saint Justin a cru indigne de lui » de mêler à la beauté naturelle de sa philosophie » des couleurs étrangères ; et bien que son élocution soit énergique et savante, rien n'y ressent les » grâces de l'orateur. Il néglige l'élégance du langage, et n'emprunte d'ornemens que ceux de la » vérité (1). » Ce que Photius appelle élégance du langage nous intéresse peu. Il nous est bien plus important d'y rencontrer, avec saint Jérôme, un autre genre de modèle, la substance d'une doctrine toute céleste, une générosité vraiment apostolique, la gravité des sentences et la force des mouvemens (2).

V. SAINT MÉLITON, ÉVÊQUE DE SARDES.

Vers l'an 170 de Jésus-Christ.

Nous n'avons de cet apologiste qu'un fragment conservé par Eusèbe (3). Sa défense du christianisme étoit adressée à l'empereur Antonin. « Ceux qui professent la piété sont aujourd'hui persécutés dans toutes les provinces d'Asie avec plus d'acharnement que jamais. Les plus innocens sont dépouil-

(1) *Cod.* cxv, pag. 504. Voy. Du Pin; *Bibl.* tom. I, page 127. Tillemont, tom. II, pag. 372.

(2) *Ep.* LXXXIII *ad Magn.* tom. IV, ed. Bened., col. 72.

(3) *Hist. ecclés.*, liv. IV, chap. XXVI.

lés de leurs biens par l'avidité des délateurs qui, sous prétexte des édits, entrent de jour et de nuit dans les maisons, pour en enlever tout ce qu'ils y trouvent..... Si ces exactions se commettent par votre ordre, nous n'avons rien à dire ; nous aimons à croire qu'un prince équitable comme vous l'êtes ne se permet rien d'injuste; et nous ne regrettons pas de mourir de la sorte. Seulement nous vous demandons de vouloir bien examiner la chose, et prononcer si les auteurs de semblables violences doivent être tolérés ou punis. Que si la nouvelle ordonnance rendue contre les chrétiens, et qui ne l'auroit pas été contre les ennemis de l'état reconnus pour être les plus dangereux, n'a point émané de votre conseil, nous vous supplions de ne point permettre qu'à l'avenir nous soyons exposés à de pareils brigandages. »

Il ajoute : « La religion que nous professons s'est établie d'abord parmi les étrangers, et n'a commencé à paroître sur les terres de votre obéissance que sous le règne d'Auguste, votre prédécesseur. Depuis ce temps, la prospérité de votre empire n'a pas cessé de croître avec elle ; preuve évidente qu'elle contribue puissamment à la grandeur et à la gloire de l'empire. Les princes qui succédèrent à Auguste, l'avoient constamment protégée. Les seuls empereurs Néron et Domitien, trompés par certains imposteurs, accréditèrent, par leurs vio-

lences, des calomnies toujours sûres de trouver créance parmi le peuple. Mais vos pieux prédécesseurs ne tardèrent pas d'arrêter la persécution par leurs édits qui furent respectés. Adrien, votre aïeul, écrivit en faveur des chrétiens à Fundanus, gouverneur d'Asie, et à plusieurs autres (1). L'empereur, votre père, dans le temps où vous partagiez avec lui les soins du gouvernement, écrivit de même aux habitans de Larisse, de Thessalonique, d'Athènes, et enfin, à tous les peuples de la Grèce (2). L'opinion où nous sommes que vous ne jugerez pas de nous moins équitablement, ni moins favorablement qu'il ne jugeoit, nous fait espérer la grâce que nous vous demandons. »

VI. TATIEN.

Vers l'an 167 de Jésus-Christ.

Disciple de saint Justin, Tatien honora l'école de son maître par un savant traité contre les gentils ; mais il obscurcit sa propre renommée par des erreurs qui l'ont fait ranger au nombre des hérétiques (3). Comme lui, il avoit été élevé dans la superstition païenne et dans les sciences des Grecs.

(1) Sa lettre est rapportée plus haut page 312 de ce volume.

(2) Dans Tillem. *Mém.* tom. II, pag. 383.

(3) Il est regardé comme chef des Encratites (*).

(*) Voy. sur cette secte Pluquet, *Dict. des hérésies*. art. Tatien; Cave, *Script. eccles.*, pag. 45.

L'étude des livres saints dessilla ses yeux, et l'amena au christianisme. Tant qu'il fut sous la discipline de saint Justin, il servit la religion avec gloire, donna à Rome des leçons publiques sur la religion, et mérita lui-même d'avoir des disciples célèbres, parmi lesquels on compte Rodon, de qui Eusèbe parle avec tant d'estime (1). Saint Justin avoit déjà reçu la palme du martyre, lorsque Tatien publia son *Discours* apologétique du christianisme, adressé *aux Grecs*, c'est-à-dire aux païens. Le titre en indique l'objet. L'auteur se propose de démontrer qu'aucune des prétendues inventions des Grecs ne leur appartenoit; et qu'il en falloit chercher la source ailleurs, chez un peuple que l'on affectoit de qualifier du nom de Barbares (2). On y reconnoît aisément l'empreinte d'une imagination vive, d'une science étendue, et d'un caractère franc et généreux. Parce qu'il intéresse le savant plus que l'orateur, nous réduirons à quelques lignes l'analyse que nous avons à en produire.

« Après que je fus initié dans la connoissance des Écritures, je ne tardai pas à me convaincre que, sous le rapport de l'antiquité, ces livres sont de beaucoup antérieurs à tout ce que les Grecs ont écrit; et qu'ils prennent un nouveau caractère d'in- Tatian. orat. post. sanct. Justin. edit. Colon. 1686, pars II, pag. 155.

(1) Euseb. *Hist.* lib. v, cap. XIII.

(2) *Oratio ad Græcos quod nihil eorum quibus Græci gloriantur studiorum apud ipsos natum, sed omnia a barbaris inventa sunt.*

térêt et de majesté, si on les juge comparativement avec les erreurs dont ceux-ci ont rempli leurs productions. J'ai cru à ces livres, parce que le style en est simple, clair, sans nulle prétention; parce qu'on y trouve l'annonce des choses qui devoient arriver; parce qu'on y voit les magnifiques promesses faites aux hommes vertueux, l'idée admirable d'une divinité unique qui préside à tout, qui gouverne tout, qui réunit tout sous son empire. Voilà ce qui m'a fait renoncer à vos systèmes, à votre philosophie, à vos religions.

Page 141. »Ce que vous donnez pour découverte ne fut jamais que plagiat» (et il le prouve par une longue énumération). Passant à une accusation plus sérieuse, il dévoile l'infamie des philosophes, la vanité de leurs systèmes, leurs perpétuelles contradictions, les écarts honteux de leur conduite. « Pourquoi donc vous élevez-vous si fort contre nos
Page 144. institutions? Pourquoi suis-je à vos yeux le plus scélérat, le plus haïssable des hommes, parce que je ne suivrai pas vos maximes? Mais que le prince me demande le tribut, je le paie. Si mon maître veut que je le serve et que je lui obéisse, je me reconnois son esclave. Il faut honorer l'homme, mais d'une manière qui convienne à l'homme. L'hommage de la crainte n'est dû qu'à Dieu. Vous demandez que je renonce à lui; voilà le seul point où je ne vous obéis pas: et je mourrai plutôt que

de me rendre coupable de perfidie ou d'ingratitude. »

Après cette généreuse déclaration, Tatien expose la croyance du christianisme sur l'essence divine.

« Nous reconnoissons un seul Créateur unique, existant seul avant la naissance des choses, par qui existent toutes les créatures visibles et invisibles; un Verbe de même substance que Dieu son Père, sorti du sein de Dieu sans nulle altération ni retranchement de la divine nature; comme on allume plusieurs flambeaux d'un seul, sans diminuer sa lumière. Ainsi le Verbe procédant de la puissance du Père ne l'a pas laissé sans Verbe et sans raison. Je vous parle et vous m'écoutez; je ne demeure pas privé de ma parole qui passe à vous... Nous croyons à la résurrection des morts, au dernier jugement, qui suivra l'anéantissement de l'univers. Peu nous importe que ce dogme vous semble ridicule. Mais sur quoi sont fondées vos railleries? Je m'ignorois avant ma naissance, puisque je n'existois pas; je n'étois que dans la puissance de la matière; je n'étois point : je sais, par mon existence même, que je suis. Voilà comme je suis entré dans le monde. Et après que la mort m'en aura fait sortir; ramené par elle à la non existence, un jour viendra où je reprendrai une vie nouvelle. Que cette chair soit tout entière consumée par

Page 145.

Page 146.

les flammes, ou dissoute par les eaux, ou dévorée par les bêtes; cette matière évaporée, dispersée, elle n'en sera pas moins existante, déposée qu'elle sera dans le sein fécond de mon Dieu. Et bien que l'ignorance ou l'impiété se refusent à le croire, il n'en est pas moins vrai que Dieu saura bien rétablir mon corps dans son premier état.... »

Page 148. « Les choses sensibles nous attirent; et la faiblesse de notre esprit nous fait toujours pencher vers elles. Au commencement, l'âme éclairée par une grande lumière, étoit en même temps soutenue par de fortes ailes. Ces ailes, elle les a perdues par le péché; elle s'est éloignée de Dieu, elle n'a plus aimé que ce qui flatte les sens. Ce n'est qu'en retournant à Dieu qu'elle peut recouvrer son premier état. »

Page 149. « Le corps de l'homme, gouverné par l'âme, devient par l'opération de l'Esprit, l'image, le temple de Dieu; sans cela l'homme ne diffère plus de la bête que par la faculté de parler (1). »

Le jugement qui suivra la résurrection générale, Tatien le fonde sur la justice de Dieu et sur la liberté de l'homme. Ce qui lui donne occasion de réfuter le système d'une fatalité aveugle qui asservit les
Page 150. hommes et les dieux. « Ne suis-je pas toujours maître de mes actions? Je n'aspire pas à monter sur un

(1) De la trad. de Nonotte, dans l'ouv. intit. *Les philos. des trois premiers siècles.*, pag. 101.

trône; je me soucie peu de richesses; je n'envie point la pourpre impériale; je foule sous les pieds les voluptés; je n'irai point courir les mers pour amasser de l'or; je n'ambitionne point le prix des combats du cirque; je méprise la mort; il n'est ni infirmités ni chagrins qui puissent m'accabler. Esclave, je saurois supporter la perte de la liberté; libre, je ne tire point vanité de ma naissance. Je vois le même soleil briller à tous les yeux, et la mort frapper également toutes les conditions sans ménager plus le riche que le pauvre. Pourquoi, de gaieté de cœur, vous sacrifier à ce vain nom de fatalité? Mourez plutôt au monde, mourez à ses frivoles dissipations; et vivez à Dieu, en renonçant à vos erreurs. Ce qui nous perd, c'est notre volonté propre, c'est l'abus de notre liberté. »

Tatien trouve dans l'action des démons sur les hommes la cause de tous leurs déréglemens; ce qui l'amène à la censure des spectacles qui avoient lieu de son temps. Elle n'iroit plus à nos mœurs. En voici quelques traits : « On court avec ivresse à ces barbares spectacles. Le pauvre se met à l'enchère du riche qui achète son sang, et lui paie sa mort. Et ceux qui n'ont pu s'y rendre se trouvent malheureux de n'avoir pu assister à ces assassinats. » Page 161.

Il présente le contraste le plus frappant des oppositions et des contradictions des philosophes entre eux; et fait sentir le ridicule de ce qu'ils

Page 162. racontent eux-mêmes de leurs dieux. « Vos livres, leur dit-il, sont autant de labyrinthes sans issues; et ceux qui les lisent, je les comparerois volontiers au tonneau des Danaïdes. »

La peinture qu'il fait des mœurs des chrétiens d'alors est remarquable. « Nous ne courons point
Page 167. après la gloire. On ne trouve point parmi nous des manières différentes de penser. Notre philosophie n'est pas seulement pour les riches; elle se donne gratuitement aux pauvres: la doctrine céleste est trop relevée pour pouvoir être payée par aucune récompense. Nous admettons quiconque veut être instruit. Nous honorons tous les âges sans distinction. La mollesse et le mensonge ne sont point tolérés parmis nous. »

Dans cet ouvrage, la monstrueuse folie du paganisme est caractérisée par des traits tantôt énergiques, tantôt railleurs.

Page 149. « Puis-je adorer des dieux à qui il faut des présens, et qui se fâchent quand on ne leur en fait pas?

» Les dieux que vous adorez ne furent que des démons, créatures rebelles à la loi du Créateur, punis pour leur révolte, lesquels entraînés par l'orgueil, se sont faits ravisseurs de la divinité. Dieu leur a permis de se jouer de la crédulité des hommes, jusqu'au jour de la dissolution de l'univers, et du dernier jugement. »

« Pourquoi votre Junon ne fait-elle plus d'enfans? est-elle trop vieille? Pourquoi votre Apollon devient-il le pâtre et le bouvier du roi Admète? Pourquoi votre Hercule qui.... est-il réduit à se brûler tout vif? Toute votre religion n'est que puérilités, obscénités, absurdités. Si vous parlez de la généalogie de vos dieux, vous avouez par-là qu'ils sont mortels comme les autres hommes. Si vous racontez leur vie, vous reconnoissez qu'ils sont vicieux et sans mœurs. Si vous prétendez expliquer votre mythologie par des sens allégoriques et par des symboles des phénomènes de la nature, vous détruisez par-là même toutes vos divinités. Et vous insultez aux chrétiens...., et vous raillez nos dogmes! Vous nous accusez d'être des anthropophages : mais vous êtes assez convaincus que vous n'êtes que des calomniateurs. Laissez, laissez ces horreurs sur le compte de vos dieux, de Jupiter, de Saturne : c'est pour eux, de votre aveu, que sont ces barbares festins. Vous ne parlez qu'avec dérision de nos vierges qui vivent dans la retraite, dont les mains sont occupées à filer la laine, et la bouche à chanter des cantiques sacrés. Eh! rougissez, rougissez, vous qui avez élevé des statues à toutes les femmes qui se sont rendues fameuses par leurs débauches et par leurs monstrueuses impudicités (1)! » Pages 159, 169.

(1) Ce paragraphe est de la traduction de Nonotte : *Les philosophes*, etc., pag. 99.

Page 163. Sur l'éternité : « Pourquoi diviser le temps en lui donnant une partie déjà écoulée, une autre qui fait le présent, une troisième qui n'est pas encore. Il n'y a dans l'éternité ni passé, ni présent, ni avenir. Il en est du temps comme de la barque qui vogue sur l'eau. Le voyageur trompé par les sens s'imagine que c'est le rivage qui marche, et non pas lui. Vous passez ; le temps reste, jusqu'au jour où celui qui l'a fait commandera qu'il s'anéantisse. »

Page 163. Sur les philosophes : « Êtes-vous donc les seuls sages au monde ? comme si le même soleil ne luisoit pas pour tous ; comme si vous n'aviez pas la même origine et les mêmes destinées que nous..... Vous avez beau vanter votre science, vous n'êtes que des aveugles qui dissertent avec des sourds. Ignorans ouvriers, vous avez dans les mains des outils dont vous ne savez pas vous servir. Mon érudition vous blesse, elle vous offense peut-être; peut-être dites-vous : Un Tatien écrire contre les Grecs! s'attaquer à tant de philosophes; et s'établir le défenseur de cette doctrine d'hier inventée par des barbares ! Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des hommes aveugles et qui réfléchissent si peu trouvent un de leurs semblables qui les redresse ? Regardez-vous comme une chose absurde ce que dit un de vos sages : J'apprends tous les jours de nouvelles choses, et j'apprends en vieillissant ? »

Il termine ainsi : « Voilà, ô Grecs, ce que j'ai écrit pour votre instruction, moi Tatien, né en Assyrie, qui ai été autrefois élevé dans vos écoles, et formé parmi vous, et qui ai pris ensuite les connoissances et adopté les dogmes que je professe aujourd'hui. Je reconnois un seul Dieu, je le vois dans ses œuvres ; je ne m'écarterai jamais de cette manière de penser qu'il m'a donnée ; et je serai toujours prêt à rendre compte de nos dogmes et de nos sentimens. » Page 174.

On ignore l'année de sa mort.

VII. SAINT APOLLINAIRE.

Vers l'an 171 de Jésus-Christ.

On rapporte à la même époque où florissoit Tatien, la publication d'une autre apologie du christianisme par un évêque que Tillemont appelle l'un des plus grands hommes qui aient gouverné l'Église sous le règne de Marc-Aurèle (1) ; mais il ne nous reste plus que le nom de l'auteur, saint Claude Apollinaire, évêque d'Iéraple en Phrygie. Il y parloit de la victoire miraculeuse obtenue sur les Quades par les prières des soldats chrétiens. Les éloges que saint Sérapion d'Antioche, Eusèbe, saint Jérome et Photius (2) ont donnés à son ouvrage, ne l'ont pas sauvé de l'injure des temps.

(1) *Mém.* tom. II, pag. 452.

(2) D. Cellier les indique à son article *Hist. des écriv. ecclés*, tom. II, pag. 83.

VIII. ATHÉNAGORE.

Vers l'an 177 de Jésus-Christ.

Tout ce que nous savons de ce célèbre apologiste, c'est qu'il étoit né à Athènes, qu'il vécut sous Marc-Aurèle; que, de philosophe païen, il devint un zélé défenseur du christianisme; et qu'il y a des raisons plausibles de le mettre avec Baronius au nombre des saints martyrs (1). Car durant ce même règne où la philosophie sembloit assise sur le trône, l'animosité des peuples contre le nom chrétien et la servile complaisance des magistrats n'en multiplioient pas moins les édits de proscription (2). Ce fut cette persécution qui engagea le philosophe Athénagore à plaider auprès des empereurs la cause des opprimés.

Il adresse à Marc-Aurèle et à L. Aurèle Commode, leur apologie, sous ce titre : *Légation pour les chrétiens* (3). Le début annonce ce que sera tout l'ouvrage. C'est le ton de la raison, de la vraie philosophie, de cette noble hardiesse que l'innocence et la religion peuvent seules inspirer. Il semble que

(1) Baron., *ad ann.* 177, 18 Jan. Tillem. est assez de cet avis. Voy. *Mém. ecclés.* tom. II, pag. 323.

(2) Témoin entre autres les martyrs des Gaules dont parle Eusèbe, liv. v, ch. 5, pag. 156 et suiv. « Ce qui s'est passé dans cette contrée fait » juger, dit cet historien, de ce qui eut lieu dans le reste de l'empire. »

(3) Sur la date précise de sa publication, voy. Tillem. tom. II, note, pag. 631.

ce soit un juge qui prononce, plutôt qu'un accusé qui se défend.

« Aux empereurs Marc-Aurèle Antonin, et L. Aurèle Commode, Arméniens, Sarmatiques, et ce qui est plus grand, philosophes.

Athenagor. Apologia, vel Legat. pro christian. Post S. Justin., Colon. Pars II, p. 1.

» Les peuples soumis à votre empire, grands princes, ont des lois, des usages, des cultes religieux bien différens les uns des autres. Il est libre à tous de les suivre, quelque ridicules même que puissent être et ces lois, et ces usages, et les religions. Il est permis aux Égyptiens de rendre les honneurs divins aux chats, aux crocodiles, aux serpens, aux chiens. (Il nomme d'autres peuples encore.) Tous éprouvent sans cesse les effets de votre clémence, de votre douceur, de votre bienfaisance. Le monde entier, à l'ombre de vos soins paternels, jouit d'une paix profonde; les chrétiens sont les seuls dont vous ne paroissiez tenir aucun compte et dont le nom suffit pour exciter la haine. Mais sans doute ce n'est pas le nom; c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Vous souffrez que des hommes innocens, pénétrés, comme nous nous engageons à le prouver, des sentimens les plus religieux et pour Dieu et pour les hommes, soient opprimés, bannis, persécutés, sans nul respect pour les lois de l'équité, de la morale, de la raison.

Page 2.

» Nous ne craignons pas d'exposer notre cause au

grand jour. Nous vous supplions de tourner aussi sur nous vos regards, de ne pas nous laisser égorger par nos calomniateurs; car ce n'est pas assez pour nos ennemis de nous ravir les biens et l'honneur, c'est-à-dire ce que les hommes regardent comme les objets les plus importans. Il est vrai que nous méprisons tout cela; nous avons appris non-seulement à ne pas nous venger nous-mêmes des mauvais traitemens, à ne pas en solliciter la vengeance devant les tribunaux; mais si l'on nous donne un soufflet, à tendre l'autre joue, si l'on nous ôte notre tunique, à céder encore notre man-
Page 3. teau. Après que nous avons abandonné nos biens, on en veut à notre vie : on nous accuse d'une multitude de crimes dont on ne sauroit même nous soupçonner, mais que nous serions fondés à reprocher à nos accusateurs.

» Nous le disons hautement : Si l'on peut nous convaincre de quelque crime que ce soit, nous ne demandons point de grâce; nous sommes prêts à souffrir les plus cruels supplices. Mais si l'on ne peut nous en imputer d'autre que notre nom (car jusqu'aujourd'hui ce ne sont que des bruits vagues et calomnieux; jusqu'aujourd'hui pas un seul chrétien n'a été convaincu d'aucun délit); c'est à vous, grands princes, princes humains, princes sages, à nous défendre par les lois. Nous implorons pour nous cette même bienfaisance qui fait le bonheur

de vos peuples. Que nous puissions nous aussi vous rendre grâces, et nous glorifier d'être, par votre protection, à l'abri des traits de la calomnie. Vous êtes trop justes pour souffrir, que, tandis qu'aucun accusé n'est puni qu'après avoir été convaincu, nous seuls soyons condamnés sur notre nom seul, sans qu'on ait égard à nos raisons. Car nos juges ne s'embarrassent pas d'examiner si un chrétien a commis quelque délit; c'est à son nom qu'ils attachent l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom. Ce sont les actions bonnes ou mauvaises qui décèlent l'homme vertueux ou vicieux. Princes savans et philosophes, vous saisissez ce que je dis mieux que personne. Ceux qui sont cités à votre tribunal pour quelque crime que ce soit, se reposent sur l'assurance qu'on ne leur fera jamais un crime de leurs noms, et que vous ne les condamnerez pas, à moins que les crimes dont ils seront chargés ne soient bien prouvés; qu'en un mot ce sera l'équité qui dictera l'arrêt de leur condamnation ou de leur justification.

» Ce que vous accordez à tous vos sujets comme une justice, c'est ce que vous demandent les chrétiens. Qu'on ne nous haïsse et ne nous punisse point pour notre nom, qui assurément n'est pas un crime; mais qu'on informe des crimes dont on nous charge. Si nous sommes convaincus, qu'on nous punisse: mais qu'on nous déclare innocens,

si nous le sommes en effet. J'ose l'assurer : Vous ne trouverez pas de criminels parmi les chrétiens. Si vous en trouvez un, non ce n'est pas un chrétien ; il n'en a que le masque. Quand on juge un philosophe, on ne le juge point innocent ou coupable à cause de la science qu'il professe ; mais s'il est prouvé qu'il est criminel, il est puni sans qu'il en rejaillisse de déshonneur sur la philosophie, qui est innocente ; il n'est même criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe ; et si l'accusation est calomnieuse, il est absous. Encore une fois, qu'on nous traite avec la même équité ; qu'on examine notre vie, mais que notre nom soit absous.

Page 4.

» Avant d'entreprendre notre apologie, je dois vous supplier, grands princes, de m'écouter avec l'impartialité dont vous vous piquez, et de ne pas vous laisser entraîner par des bruits populaires et absurdes. Apportez à notre jugement l'amour de la vérité et de la science dont vous faites profession. Quand nous aurons confondu l'imposture, sans doute on cessera de nous faire la guerre. »

Les préventions contre les chrétiens portoient sur ces trois principaux chefs : L'impiété qui ne reconnoît pas les dieux ; les repas de chair humaine ; les unions incestueuses. Chacune de ces odieuses imputations est repoussée victorieusement par toutes les armes de la raison, de la critique et de l'érudition. Nous conviendrons que l'intérêt de la discussion

se trouve quelquefois affoibli par la prolixité des détails. Les Grecs étoient moins sévères que nous sur un luxe de citations, qui retraçoit sous leurs yeux les monumens du génie de leurs grands écrivains dont ils ne se rassasioient jamais. Ce défaut est réparé par la force des raisonnemens, par l'élégance du style, par des traits d'éloquence, et des mouvemens de la plus haute élévation. Ce qui n'est pas moins précieux, il est remarquable surtout par un caractère de franchise et de modération rare dans une cause où le sentiment profond de la vérité imprime quelquefois au langage la chaleur de l'indignation. C'est là surtout ce qui nous intéresse dans cet écrit. Le reste, nous allons l'indiquer par analyse.

Au reproche d'athéisme, Athénagore oppose la profession ouverte, publique, que fait le christianisme, de croire un seul Dieu créateur et souverain de l'univers. « Puisque le dogme de son unité avoit été reconnu au sein même du paganisme par les philosophes et les poëtes qui l'ont proclamé impunément; pourquoi en punir les chrétiens? Leur doctrine, avouée par la raison, n'est en rien différente de celle des prophètes, qui avec ce dogme fondamental de toute société, établissent les attributs de Dieu, sa toute-puissance, son éternité, son immensité, sa providence. Les chrétiens n'ont pas d'autre langage. L'accusation d'impiété Page 5-11.

est donc sans vraisemblance. Elle ne peut point s'autoriser de la distinction des personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, dans le dogme de la Trinité; puisque, dans la croyance des chrétiens, elle n'altère point l'unité de l'essence divine, pas plus que le rayon émané du soleil n'altère l'unité du principe d'où il part. »

Page 12. Les deux autres calomnies sont également réfutées : la première, par la vie sobre, toute chaste des chrétiens, éloignés de toute sorte de vices, ne se défendant pas même quand on les maltraite; à plus forte raison ne s'y permet-on pas des crimes aussi contraires à la nature, qu'à l'esprit d'une religion qui place tous les hommes sous l'œil d'une justice sévère et toujours active. La seconde l'est par les mêmes raisonnemens, dont la force s'accroît par le contraste approfondi des mœurs des chrétiens avec les monstrueux excès dont le paganisme a composé l'histoire de ses dieux et de ses héros.

Pages 13 et suiv.

Pages 37. 38. « Nous nous plaisons à des repas de chair humaine. — Mais avant de manger de cette chair humaine, il faut avoir tué; et l'un n'est pas mieux prouvé que l'autre. Ceux qui le disent, demandez-leur s'ils l'ont vu; je défie le plus impudent menteur de le dire. Il en est parmi nous qui ont des esclaves, les uns plus, les autres moins; à qui il est impossible de cacher ce que l'on fait. Jamais

un seul n'a proféré contre nous cette calomnie. De quel front viendroit-on accuser de l'un ou l'autre de ces crimes des hommes, que l'on sait avoir pour principe de ne pas même assister à une exécution, quelle qu'elle soit, fût-elle la plus légitime ? Quelle ardeur n'a-t-on pas pour les spectacles de gladiateurs et d'animaux féroces, que la magnificence impériale prodigue à la curiosité des peuples ! Nous seuls nous en éloignons ; et nous irions tremper nos mains dans le sang, nous qui ne nous permettons pas même d'assister à des jeux que nous regardons comme criminels, par la seule crainte d'en être souillés ! Il y auroit de notre part la plus monstrueuse contradiction. Persuadés comme nous le sommes de la future résurrection ; qui de nous consentiroit à faire de son corps le sépulcre d'autres corps destinés eux-mêmes à la résurrection ? »

Athénagore n'est pas moins célèbre par son traité de *la Résurrection des morts*, l'un des dogmes le plus violemment contestés par l'antiquité païenne. Il la prouve par les argumens que nous verrons développés ailleurs avec encore plus d'énergie (1). *Ibid.*, Pages 40-68.

(1) Dans l'article qui suit, et bien mieux encore à ceux de Tertullien et de S. Jean Chrysostôme.

IX. SAINT THÉOPHILE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Vers 181 de Jésus-Christ.

C'étoit depuis l'apôtre saint Pierre, le sixième évêque qui gouvernoit l'Église d'Antioche. Engagé d'abord dans les erreurs du paganisme, Théophile se rendit à la lumière de la vérité, du moment où les écrits des prophètes l'eurent offerte à ses yeux. Et pour faire jouir de ses bienfaits ceux qui étoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, il publia, en trois livres ou discours, la défense du christianisme contre ses accusateurs. Il semble l'avoir composée pour l'instruction particulière d'un de ses amis, nommé Autolycus, fortement attaché au polythéisme, savant lui-même. C'est à lui qu'est adressé l'ouvrage entier. Le premier livre est le résultat d'une conférence qu'ils avoient eue ensemble sur cette matière. Le second en est la continuation. Il présente plus encore que les deux autres, le caractère d'une dissertation critique sur le culte des fausses divinités, sur les grossières contradictions des philosophes et des poëtes, par rapport à l'origine du monde et à son gouvernement. Il combat leurs rêveries par une explication trop allégorique de l'ouvrage des six jours; et s'étend sur des détails de chronologie tout-à-fait indifférens à notre sujet. Le troisième termine l'examen du christianisme comparé avec le

paganisme, justifie le premier des calomnies répandues tant sur sa doctrine que sur les disciples, et démontre la préantiquité de Moïse sur tous les écrivains profanes. Ce qui ramène l'auteur à un nouveau tableau chronologique poursuivi depuis Adam jusqu'à la fin du règne de Marc-Aurèle; en tout 5695 ans depuis la création (1).

On remarque que le mystère des trois personnes divines se trouve pour la première fois exprimé dans ce livre (2); et que l'auteur s'explique sur la génération du Verbe, avec plus de précision que l'on n'en avoit rencontré dans les écrits de quelques-uns de ses prédécesseurs.

Une logique saine, une théologie exacte, le talent des descriptions, qui prend sa source dans une imagination brillante, et dans l'habitude de la méditation, nous paroissent caractériser l'écrit dont nous allons extraire les passages les plus remarquables.

« Vous me faites un reproche, mon cher Autolycus, d'être chrétien et d'en porter le nom. Oui sans doute je suis chrétien, et je ne saurois rougir d'un nom qui me rend agréable à Dieu. Le nom de Dieu n'a rien de déshonorant; et si vous pouvez le penser, c'est parce que vous n'avez pas le bonheur de le servir.

S. Theoph. Ad Autolyc. Lib. III. Post S. Justin. Colon. 1686. pars II, pag. 69.

(1) Voy. D. Cellier, *Hist.* tom. II, pag. 107. Fleury, *Hist. ecclés.* tom. I, in-12, pag. 468.

(2) *Tres Dies qui præcessere creationem duorum luminarium Trinitatis mysterium sacrosanctum repræsentant.* lib. II, pag. 94.

Page 70. » Peut-être m'allez-vous dire : Faites-moi donc voir votre Dieu. Mais vous-même montrez-moi que vous êtes homme ; et je vous montrerai mon Dieu. Montrez-moi que vous regardez des yeux de l'esprit, que vous écoutez des oreilles du cœur : car comme les yeux du corps distinguent tous les objets terrestres et sensibles, la lumière, les ténèbres, les ombres, les figures, les grandeurs, comme les oreilles du corps jugent de la nature et de l'harmonie des sons ; ainsi les yeux de l'esprit, et les oreilles du cœur peuvent voir et entendre Dieu. Mais Dieu n'est pas visible pour tous ceux qui ont des yeux ; il l'est seulement pour les yeux nets et sains. La lumière du soleil n'est pas aperçue par les aveugles ; en brille-t-elle moins dans l'univers ? Les péchés, les crimes, l'impiété, voilà ce qui offusque les yeux de l'esprit, et les empêche de voir Dieu. C'est un miroir terni qui n'est plus propre à recevoir la lumière. Si vous voulez que je vous montre Dieu, montrez-moi que vous n'êtes atteint d'aucun des vices qui corrompent l'âme. Comme il s'amasse des humeurs dans l'œil qui l'empêchent d'être frappé des rayons du soleil ; de même, du sein des vices et de l'impiété, il s'élève d'épaisses vapeurs qui dérobent la vue du divin auteur de l'univers.

Page 71. » Vous me direz : Vous qui voyez, tracez-moi donc une image fidèle de Dieu. L'image de Dieu ne peut se tracer. La Divinité ne tombe point sous les sens,

et toutes ses perfections sont au-dessus de nos expressions, de nos pensées, de tous nos efforts. On ne peut se représenter sa gloire, mesurer son immensité, sonder ses profondeurs, comparer sa puissance à quoi que ce soit, se former une idée de sa sagesse, imiter sa bienfaisance, raconter même ses bienfaits.

» Si je l'appelle *Lumière*, je nomme un de ses ouvrages; *Verbe*, c'est la parole par laquelle il commande; *Intelligence*, c'est sa sagesse; *Esprit*, c'est son souffle créateur (1); *Sagesse*, c'est sa production; *Force*, c'est sa puissance; *Vertu*, c'est son attribut; *Providence*, c'est sa bonté; *Roi, Seigneur*, c'est sa gloire, son souverain apanage; *Juge*, c'est sa justice; *Père*, il l'est de tous les êtres; *Feu*, c'est sa colère. — Quoi! Dieu, se mettre en colère? — Oui, contre les méchans et les impies qu'il punit; comme il est bon et miséricordieux envers ceux qui l'aiment et le craignent.

» Il est sans commencement, puisqu'il est incréé; immuable, parce qu'il est éternel. Tout se repose en lui; tout se meut et vit par lui. Il a fait tout, il conserve tout, il prend soin de tout. Il est *Seigneur*, parce qu'il domine sur tout; *Père*, parce qu'il est avant tout; *Créateur*, parce qu'il a fait tout de rien; *Très-Haut*, parce qu'il est au-dessus de tout; *Tout-Puissant*, parce que les cieux les

(1) Genèse, II, 7. *Deus inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.*

plus élevés, les abîmes les plus profonds, les extrémités de la terre, tout est dans sa main, et qu'il est partout, sans être dans aucun lieu déterminé; parce qu'il tient tout dans sa main, et remplit tous les lieux. Le ciel, la terre, la mer, c'est lui qui a tout fait.
Page 72. Le soleil, la lune, les étoiles, il les a créés pour mesurer le temps, pour régler les jours et les années; pour le service de l'homme qu'il a fait à son image. Il a tiré du néant tous les êtres, pour se faire connoître par ses ouvrages, pour y graver du moins quelques traits de sa sagesse et de sa grandeur.

» Comme l'âme renfermée dans le corps échappe à tous les sens, et se manifeste néanmoins très-clairement par la vie et le mouvement dont elle est le principe pour le corps; ainsi Dieu, quoique invisible, se montre à chacun de nous par sa providence et par ses ouvrages. Quand vous voyez un vaisseau voguer en pleine mer ou aborder au port, vous ne doutez pas qu'il n'y ait un pilote qui en dirige la manœuvre; et vous pourriez douter qu'il y ait un Dieu qui meut et qui régit l'univers, sous prétexte que vous ne le voyez pas! Vous ne pouvez regarder fixement le soleil, ce foible élément; et l'homme mortel pourroit soutenir l'éclat de la gloire du Dieu éternel! L'empereur n'est pas vu de la plupart des habitans de ses vastes états; aucun d'eux cependant n'est assez insensé pour nier qu'il existe. Ses lois, ses officiers, ses images, sa puis-

sance dont on ressent l'impression d'un bout à l'autre de son empire, le font assez connoître; et quand la toute-puissance de Dieu se montre par l'immensité de ses ouvrages, vous avez peine à le reconnoître!

» Oui, contemplez les œuvres de Dieu, cet ordre et cette vicissitude réglée des saisons, des jours, des mois et des années; cette ravissante et prodigieuse diversité des semences, des plantes, des fruits, des animaux qui marchent ou rampent sur la terre, qui volent dans l'air, qui nagent dans les eaux, l'ardeur et l'industrie que leur a donnée le Créateur pour se multiplier, pour nourrir et élever leur famille. Vous ne croyez pas cependant que ni les animaux ni les plantes aient été le terme des desseins de Dieu. Sans doute, c'est l'homme que Dieu avoit en vue; c'est à lui qu'il préparoit des alimens et des serviteurs. Aussi voyez comme tout est disposé pour l'usage de l'homme, comme tout est subordonné à ses besoins ou à ses plaisirs. Voyez le cours égal et jamais interrompu des ruisseaux, des rivières et des fleuves; cet ordre varié avec tant de sagesse que gardent les rosées et les pluies, pour rafraîchir la terre à propos et pour la fertiliser. Page 75.

» Suivez la marche prodigieusement rapide et toujours constante des cieux. Considérez le brillant lever de l'astre du matin, qui vient annoncer le lever d'un astre bien plus brillant encore. Comptez,

si vous le pouvez, ce nombre incalculable de corps lumineux, à chacun desquels Dieu a tracé sa route et imposé son nom. Oui, c'est Dieu seul qui est l'auteur de toutes ces merveilles, qui a tiré la lumière du sein des ténèbres, cette lumière si douce, si ravissante, si désirée des mortels quand elle s'est dérobée à leurs yeux. C'est lui seul qui a marqué à la mer des bornes qu'elle ne franchit point, et qui en a sondé les abîmes; c'est lui qui a rassemblé dans ses trésors les eaux, la neige, la grêle, et qui les en tire à son gré. C'est lui qui fait trembler les hommes au bruit de son tonnerre, qui les y prépare par le feu des éclairs, qui veille à ce que les éclairs et la foudre n'embrasent et ne renversent pas la terre.

Page 74. » Encore une fois, voilà mon Dieu, le Maître souverain de l'univers, qui seul a étendu les cieux; qui a posé au-dessous d'eux et dans l'eau les fondemens de la terre; qui commande à la mer, soulève ses flots et les apaise; qui envoie son Esprit, et tout vit. S'il le rappeloit à lui, tout périroit à l'instant. C'est cet Esprit de vie de qui vous tenez la parole, le mouvement et la vie; et vous le méconnoissez, tant vous avez l'âme aveuglée et le cœur endurci!

» Donnez votre confiance au médecin: il vous guérira, il éclairera les yeux de votre âme. Quel est ce médecin? c'est Dieu qui a tout fait par son Verbe

et sa sagesse; et qui par son Verbe et sa sagesse guérit et vivifie tout. C'est sa sagesse qui a affermi la terre, élevé les cieux, creusé les abîmes, qui fait distiller les rosées du sein des nuées. Si vous savez entendre tout ceci, si vous êtes homme, si vous vivez saintement, vous pourrez voir Dieu. Mais il faut d'abord que la foi et la crainte de Dieu sanctifient votre âme. Quand vous aurez dépouillé la mortalité, que vous vous serez revêtu de l'immortalité, vous verrez Dieu selon vos mérites. Dieu ressuscitera votre corps; et, devenu immortel, vous verrez l'Éternel, si vous croyez en lui à présent; vous connoîtrez alors combien vos discours étoient insensés....

Prov., III. 19 VIII. 21 et suiv.

» Mais vous ne croyez pas que les morts ressuscitent. Quand cela arrivera, vous le croirez malgré vous. Mais si vous ne croyez à présent, cette croyance trop tardive ne soustraira pas votre incrédulité aux châtimens que vous aurez mérités. Eh! pourquoi vous obstiner à ne pas croire? Vous ne prenez pas garde que la foi dirige, et précède nécessairement toutes vos actions. Quel est le laboureur qui pourroit moissonner, s'il ne confioit sa semence à la terre? qui passeroit la mer, s'il ne se fioit au vaisseau et au pilote? quel malade pourroit se faire guérir par le médecin, s'il ne lui donnoit d'abord sa confiance? quel art, quelle science apprendrez-vous, si vous ne commencez par croire le maître qui

doit vous l'enseigner ? Quoi donc ! le laboureur se confie à la terre, le navigateur à la mer, le malade au médecin, l'ignorant à son maître, quel qu'il soit; et vous persisterez à refuser de vous fier à Dieu même qui vous a donné tant de preuves touchantes et victorieuses de sa véracité, de l'intérêt qu'il daigne
Page 75. prendre à l'homme ! C'est lui qui vous a créé. Vous n'étiez pas auparavant; les auteurs de vos jours n'étoient pas non plus. Il a formé le corps d'un peu de terre, qui n'étoit pas elle-même avant qu'il l'eût créée. Vous pouvez croire en de vains simulacres, ouvrage des hommes; vous croyez les prodiges qu'on leur attribue; et vous ne croyez pas en Dieu à qui vous devez l'être et la vie !

Page 77. » Pour vous autoriser à nier la résurrection des morts, vous me dites : Montrez-moi un homme ressuscité, et j'y croirai. Mais d'abord quel mérite aurez-vous, si vous ne croyez que lorsque vous verrez ? Peut-être même ne croiriez-vous pas encore, quand je vous ferois voir un mort ressuscité.

» Remarquez combien Dieu vous a fourni de moyens et de facilités de croire ce mystère. Remarquez comme le temps, les jours et les nuits se renouvellent, et pour ainsi dire ressuscitent. Voyez, dans les semences et dans les fruits, des images de la résurrection des corps. Le grain de froment, par exemple, jeté dans la terre, meurt, ressuscite, et pousse des épis. Les arbres de même ne ressuscitent-

ils pas, lorsque dans la saison que Dieu leur a marquée, ils donnent de nouveaux fruits? les grains que le passereau a avalés, s'il les rejette sur la terre, ne les voit-on pas pousser des racines, et donner naissance à une plante? Ne trouvez-vous pas dans le ciel ainsi que sur la terre, des symboles de la résurrection? La lune ne semble-t-elle pas mourir et ressusciter pour nous chaque mois? L'homme lui-même, s'il est affligé d'une longue et dangereuse maladie, perd son embonpoint et une grande partie de sa substance; Dieu lui rend-il sa santé? il revient dans son premier état. Qu'étoit devenu cet embonpoint, et comment l'a-t-il recouvré? cela provient, dites-vous, de la nourriture qu'il a prise, et qui s'est convertie en sa propre substance. Fort bien. Mais c'est là l'ouvrage de Dieu et de Dieu seul; il n'appartient qu'à lui d'opérer ces merveilleux effets. Par cet échantillon de sa puissance, il veut nous faire comprendre qu'il ne lui est pas plus difficile de ressusciter tous les corps. Page 73.

» Il fut un temps où, comme vous, je ne croyois pas à la résurrection des morts: j'ai lu les saintes écritures, et j'ai cru. J'ai lu les écrits des prophètes qui annonçoient les événemens à venir; et ces événemens ont eu lieu comme ils les avoient prédits; j'en ai conclu que les choses qui restent à accomplir le seroient avec la même fidélité. Je me suis rendu à l'évidence: imitez-moi.

» Vous m'avez demandé de vous faire connoître mon Dieu : le voilà, c'est celui que je vous exhorte à croire et à craindre.

Livre II, page 21.

» Vous m'avez entendu parler de la religion, mon cher Autolycus. Vous avez souhaité que je traitasse cette importante matière avec plus d'étendue. Je vais vous satisfaire autant que ma faiblesse me le permettra. J'essaierai de vous démontrer la folie de vos superstitions, et de vous faire tirer avec moi la conséquence qui suit naturellement des histoires que vous lisez. »

Pages 81, 82.

Théophile expose les absurdités de l'idolâtrie; réfute les opinions des philosophes sur la Divinité, de Platon en particulier, qui en admettant un Dieu éternel, le Père et l'auteur de tout, suppose en même temps la matière incréée, éternelle comme Dieu même. « Or, si cela est, Dieu n'est donc plus l'auteur de tout; il n'est plus le Dieu unique. Si la matière est incréée, est éternelle, il s'ensuit qu'elle est immuable, indépendante, qu'elle est parfaitement semblable à Dieu. Car comme tout ce qui est créé est nécessairement sujet au changement et à l'altération; ainsi tout ce qui existe par soi-même est au contraire essentiellement immuable, inaltérable. Et si Dieu, pour produire le monde se fût servi d'une matière déjà existante indépendamment de lui; le caractère éminent qui distingue sa puissance et ses ouvrages de la puissance et des

ouvrages des hommes s'évanouiroit. Ce caractère divin, c'est que du sein du néant il tire les êtres tels qu'il veut et en quel nombre il veut. Lui seul peut encore leur donner la vie, le mouvement, l'intelligence; tandis que le pouvoir de l'homme se borne à faire de l'ouvrage même de Dieu une vaine idole. Page 83.

» Contradictions perpétuelles dans les systèmes des philosophes!... Bien différens de ces productions de l'erreur et du mensonge, les livres saints sont toujours d'accord avec eux-mêmes, et les prédictions des prophètes le sont toujours avec les événemens. Les écrivains sacrés ont paru en différens temps chez les Hébreux. Inspirés par Dieu même, ils nous apprennent de concert que Dieu tira le monde du néant; que lui seul étoit avant tous les siècles, qu'il étoit dans lui-même, et qu'il fit l'homme pour le connoître. Dieu est par lui-même; c'est pourquoi il n'a besoin de rien. L'homme a reçu l'existence de Dieu; c'est pour cela qu'il a besoin de tout. Page 87. Page 88.

» Dieu a créé le monde par son Verbe qu'il avoit conçu éternellement dans son sein, et qu'il a produit avec sa sagesse avant les créatures. Le Verbe de Dieu, sa sagesse, son esprit, sont le principe de tout, et par conséquent le Seigneur de tout. Ils ont toujours été avec Dieu et en Dieu. Le Saint-Esprit est descendu dans les prophètes, et les a fait parler, comme étant ses organes, de la création du monde,

des choses passées, qui n'étoient connues que de lui, et des événemens futurs que lui seul pouvoit voir comme présens. Mais quand Dieu créa le monde, les prophètes n'étoient point. Dieu seul étoit avec son Verbe, et avec sa sagesse, toujours existans avec lui.

» La parole de Dieu, le Verbe de Dieu, c'est son Fils; mais un fils bien différent des enfans des dieux. Il a toujours été dans le sein de Dieu son père; il est son conseiller, sa pensée, sa sagesse. Lorsqu'il voulut créer ce qu'il avoit résolu, il engendra son Fils, le Verbe, le premier-né de toutes les créatures; et il ne fut pas pour cela privé de son Verbe; mais l'ayant engendré, il converse toujours avec lui (1)...

Page 93. » Comme la mer seroit épuisée il y a long-temps, si sans cesse les fontaines et les rivières ne réparoient ses pertes; ainsi le monde seroit péri pour sa corruption et ses désordres, si les livres saints, et les prophètes, comme autant de canaux, ne portoient partout avec les préceptes divins les salutaires influences de la miséricorde de Dieu. Comme il y a dans la mer des îles d'un accès facile, fécondes en toutes sortes de fruits, abondantes en eaux excellentes, et qui offrent en même temps des re-

(1) Voy. pour l'éclaircissement de la doctrine des premiers siècles sur a consubstantialité du Verbe, S. Athanase, *Apologie de S. Denys d'Alexandrie*, tom. 1, pag. 247—252, et Bossuet, Ier *Avertissem. aux Protest. en réponse à Jurieu*, nos 7 et 10, pag. 93 du tom. IV, édit, in-4°, Paris, 1743.

traites et des ports assurés à tous ceux qui sont battus des flots et de la tempête; de même Dieu a établi dans ce monde, jouet des erreurs et des passions, des églises où la vérité est enseignée; où abordent tous ceux qui la cherchent sincèrement, qui veulent se sauver, éviter le jugement et la colère de Dieu. Il y a au contraire des îles, ou plutôt des rochers stériles et redoutables, contre lesquels viennent se briser tous ceux qui s'en approchent témérairement. Ce sont les doctrines de mensonge et d'erreur, c'est-à-dire, les hérésies, qui causent la perte de tous leurs sectateurs.

» Dieu dit le sixième jour : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Ce peu de mots nous fait voir toute la dignité de l'homme. A qui Dieu dit-il : *Faisons*, sinon à son Verbe et à sa sagesse ? Pouvons-nous douter de la vérité du récit de Moïse ? n'est-il pas justifié par tout ce que nous voyons ? N'éprouvons-nous pas chaque jour la punition que Dieu décerna contre le premier des prévaricateurs, le père du genre humain ? Page 96. Gen., I. 26.

» On ne sauroit imputer à Dieu le malheur de l'homme : Dieu avoit droit sans doute de lui intimer un précepte, de mettre à l'épreuve sa soumission et sa reconnoissance. Ce n'est pas Dieu, c'est la désobéissance de l'homme qui a été la source de ses maux. Blâmerez-vous un père de faire des défenses à son fils, et de le punir s'il les méprise ?

Page 103. » L'homme a-t-il été créé mortel ou immortel ? Ni l'un ni l'autre; mais capable de l'un et de l'autre, suivant l'usage qu'il feroit de son libre arbitre; suivant qu'il mériteroit la récompense par sa fidélité, ou qu'il seroit lui-même l'auteur de sa mort par sa désobéissance.

»Dieu, père et créateur du monde, n'a jamais délaissé le genre humain. Il a donné sa loi; il a envoyé ses prophètes pour l'annoncer, pour réveiller les hommes de leur léthargie, pour se faire connoître d'eux, pour les détourner du culte détestable des idoles, de l'adultère, de l'impureté, du meurtre, du vol, de l'avarice, du parjure, de la colère, de tout déréglement; pour leur apprendre à ne pas faire aux autres ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse, à éviter, par la sainteté de leur vie, les supplices éternels, et s'assurer l'immortelle béatitude qu'il leur destine. »

Livre III, page 149 L'auteur réfute les accusations intentées contre les chrétiens : la première, qu'ils se livroient à toutes sortes d'infamies dans leurs assemblées, et qu'ils y mangeoient de la chair humaine; la seconde, que leur religion étoit récente, que les livres où elle étoit enseignée étoient nouveaux et fabuleux.

« Et d'abord, l'on seroit bien fondé à récriminer contre le paganisme, dont les écrivains, poëtes, philosophes, théologiens, législateurs, historiens, nvitent à tous les désordres, en brisant tous les

freins, en établissant les maximes les plus licencieuses, en proposant les exemples les plus capables de séduire ; que la religion païenne autorise le crime, et le consacre dans les objets de son culte ; puisqu'il n'est aucun vice, aucun forfait, dont ses divinités ne fournissent des modèles à leurs adorateurs. »

Il fait voir combien tous ces désordres, toutes ces impiétés, sont opposés à la croyance des chrétiens et à la sainteté de la morale de notre religion. « Nous adorons un seul Dieu, créateur de l'univers, législateur et juge suprême de tous les hommes. Il nous ordonne, sous peine des plus sévères châtimens, de vivre dans la justice, dans l'innocence et la piété ; de ne reconnoître aucune divinité ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans les eaux ; de n'adorer que lui seul. Il défend non-seulement toute action cruelle, injuste ou impure, mais le désir, la seule pensée du mal. » Pages 125 et suiv.

Ce qu'il prouve par un exposé de la morale évangélique, d'après les maximes de l'ancien et du nouveau Testament. « Je vous laisse à juger si ceux dont l'esprit est éclairé, dont l'âme est sanctifiée par cette doctrine céleste, peuvent vivre au hasard, se plonger dans les plus infâmes dissolutions ; et, ce qu'il y a de plus impie, se nourrir de chair humaine, quand il leur est défendu d'assister même aux combats des gladiateurs, pour ne pas se rendre complices des meurtres qui s'y Page 123. Page 126.

commettent. Nous ne devons pas plus nous trouver à vos spectacles, pour ne pas souiller nos yeux et nos oreilles. C'est là qu'on voit ces affreux repas où Thyeste et Térée mangent leurs propres enfans. C'est là qu'on entend proposer des prix et des récompenses à quiconque chantera le plus mélodieusement les infâmes amours des hommes et des dieux. Mais loin des chrétiens la pensée seule de ces abominations! La tempérance habite au milieu d'eux; ils gardent l'unité du mariage; ils embrassent la chasteté, bannissent de leurs demeures l'injustice, déracinent le péché, étudient la justice, pratiquent la loi, adorent et confessent le seul vrai Dieu. Chez eux, la vérité préside, la grâce conserve, la paix met en sûreté, la parole sainte conduit, la sagesse enseigne, la véritable vie récompense, Dieu règne.

Page 126-127.

» En second lieu, vous reprochez à la religion chrétienne d'être nouvelle et fabuleuse. Ce reproche, il faut en convenir, est bien étonnant de la part d'un homme tel que vous. Vous avez donc oublié combien vos écrivains, je dis les plus vantés, sont ignorans, incertains, opposés entre eux sur les antiquités du monde. Les uns prétendent qu'il est éternel; d'autres qu'il subsiste depuis un nombre prodigieux de siècles. Le plus renommé des Grecs, Platon, avoue qu'il n'a là-dessus que des conjectures. Vous ignorez donc que Moïse et nos autres

Pages 128 et suiv.

écrivains sont plus anciens que tous les historiens du paganisme; et que nulle part on ne trouve une histoire plus authentique et mieux suivie de l'origine du monde et des grands événemens arrivés dans les premiers siècles. »

X. HERMIAS.

Nous ne croyons pas que l'on nous fasse un reproche bien sérieux de placer cet écrivain parmi ceux de nos apologistes qui vécurent au second siècle de l'Église. Ce seroit s'engager à nous apprendre à quelle époque il appartient (1); et nous saurions gré au critique d'une découverte qui a jusqu'ici échappé à la sagacité de tous les érudits. Ce qui éprouvera moins de contradictions, c'est le mérite de l'ouvrage inséré dans toutes les bibliothèques des Pères, sous ce titre : *Hermiæ philosophi gentilium philosophorum Irrisio*, ou *Les Philosophes raillés* (2). D. Cellier l'appelle un chef-d'œuvre en son genre (3) : Tillemont paroît en faire moins de cas (4). Un écrivain plus moderne n'en parle qu'avec une sorte d'enthousiasme : « Je ne crois pas, » dit-il, qu'il soit possible de trouver dans aucune

(1) *Hermias philosophus christianus, cujus neque patriam, ætatem, genus, nec vitæ institutum ulla sedulitate indagare potui.* Cave, *Script. eccles.* pag. 48.

(2) Il se trouve aussi à la suite du S. Justin d'Oxfort, pag. 175 et suiv.

(3) Tom. VIII, pag. 556.

(4) *Mém.* tom. III, pag. 67.

» bibliothèque un ouvrage, un écrit qui réunisse à » la fois autant de clarté et de précision, de viva- » cité et de feu, de sel et de grâces, de lumières et » de variétés, qu'en présente cet amusement d'Her- » mias sur les philosophes du paganisme; il les fait » tous passer en revue (1). »

Chacun d'eux y dit son sentiment sur la Divinité, sur l'âme de l'homme et les principes des choses; ce que le nouveau Lucien distribue avec tant d'art, que le second détruit toujours ce que le premier avoit avancé. Nous n'en parlerions pas si ce n'étoit qu'un jeu d'esprit; mais il n'y aura pas un lecteur désintéressé qui lui refuse un genre de mérite bien plus solide.

Hermiæ Irrisio philosoph. Page 175. 1 Cor., I. 18.

« Le bienheureux apôtre saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, taxe la sagesse du siècle de n'être que folie et extravagance aux yeux de Dieu. Et le jugement qu'il en porte n'a rien que d'incontestable. Il faut, à mon avis, remonter jusqu'à l'apostasie des anges rebelles, pour trouver la cause des contrariétés et des oppositions de sentimens qui divisent nos philosophes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme : Démocrite vous répond que c'est un feu; les stoïciens, une substance aérienne; d'autres, une intelligence; Héraclite, le mouvement. Tantôt on vous dira que c'est un souffle, une émanation des astres; avec Pythagore,

(1) Nonotte, *Les philos. des Ier siècles*. pag. 157.

un nombre moteur, une monade; avec Hyppon, une eau génitale; avec Dinarque, une harmonie. Ceux-ci l'appellent du sang; ceux-là un esprit. Vingt autres définitions semblables. O ciel! que de contradictions, que de rêveries! Et tous ces sophistes, tous ces philosophes, vous les voyez bien plus ardens à disputer entre eux, qu'à travailler à la découverte de la vérité.

»Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'âme; sont-ils plus d'accord sur le reste? par exemple sur ses propriétés. Les uns font consister son plaisir dans le bien; d'autres dans le mal; un troisième parti à n'être ni bien ni mal. Quant à sa nature: Elle est immortelle, dit l'un. Non, dit l'autre, elle est condamnée à mourir. Selon celui-ci, elle subsistera pendant quelque temps; selon celui-là, elle passe dans le corps d'une bête. Oui, dit un autre, mais non pour y rester; ce sera pour y subir trois transmigrations diverses. Il en est qui fixent sa durée à mille ans. Bonnes gens, qui ne sauroient prolonger leur propre existence par delà cent ans, et qui promettent à d'autres des milliers d'années! Quel nom donner à ces opinions? Est-ce chimère, démence, absurdité? ou plutôt tout cela à la fois. Si ce qu'ils nous débitent est la vérité, qu'ils tiennent donc le même langage; que l'un approuve ce que l'autre avance; et dans ce cas, Messieurs, je serai volontiers

Page 176. de votre avis. Mais quand on les voit se partager sur la nature de l'âme, la mettre en pièces; le moyen de supporter une dissidence aussi révoltante?

» Que suis-je donc, au dire de ces docteurs? Celui-ci me fait immortel; quel bonheur! Celui-là, mortel; quel sujet d'affliction! Un autre me fait résoudre en atomes indivisibles; me voilà eau, me voilà air, me voilà feu; bientôt après je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu; mais je deviens bête fauve ou poisson; je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner, j'ai peur de moi-même; je ne sais plus de quel nom m'appeler, homme ou chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère; tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde, bêtes de terre, d'eau, d'air, bêtes de formes différentes, bêtes sauvages ou domestiques, muettes ou bruyantes, intelligentes ou brutes; je nage, je vole, je m'enlève dans les airs, je rampe, je cours, je repose; et puis, voici encore Empédocle qui vient me faire plante.

» Que si nos philosophes s'entendent si peu les uns avec les autres quant à la nature de l'âme; bien moins encore m'apprendront-ils ce que c'est que les dieux, ce que c'est que le monde. Sont-ce là des esprits forts, ou plutôt ne sont-ils pas foibles à l'excès? Car enfin puisqu'ils ignorent jusqu'à la

nature de l'âme, connoîtront-ils mieux l'essence divine? Leur propre corps est pour eux une énigme; pénétreront-ils mieux le mystère de la nature, et le secret de l'organisation des êtres? Sur tout cela pas plus d'accord entre eux. Que j'aille à l'école d'Anaxagore : il y a, me dit-on, une intelligence qui est le principe de tout, qui gouverne tout, qui appelle l'ordre au sein du chaos, maintient l'harmonie au sein des élémens, imprime le mouvement à la matière immobile, revêt de ses ornemens la nature qui n'en avoit aucun. Voilà du moins un philosophe dont je suis satisfait: voilà le système qu'il me faut, quand Mélissus et Parménide se jetant à la traverse, ce dernier, avec son style poétique, me dit que tout ce qui existe est un, éternel, infini, immobile, homogène dans toutes ses parties. A quoi m'en tenir? Parménide détrône Anaxagore; je m'en tiendrai donc à Parménide; et me voici rangé sous sa bannière, lorsque Anaximène, enflant sa voix, me crie de toutes ses forces: Tout ce qui est n'est que de l'air; condensé, il devient eau; raréfié, c'est la matière éthérée, le feu; rendu à sa nature, il redevient matière fluide. Bon pour cette doctrine-là; Anaximène sera mon maître. Mais Empédocle, le visage enflammé : Vous n'y entendez rien, s'est-il écrié du haut de l'Ethna. Les principes de toutes choses sont la discorde et l'union : l'une rassemble. Page 177.

l'autre rapproche; et c'est de leur opposition que tout prend son origine. Par le mot *tout*, je comprends ce qui est semblable et ce qui est dissemblable, ce qui est infini et ce qui est fini, ce qui est éternel et ce qui a commencé. Courage, Empédocle! je m'attache à vous, je vous suis jusqu'au sommet de l'Ethna. Arrêtez! me dit Protagoras se précipitant sur mes pas. Le terme, la mesure de toutes choses, c'est l'homme; les choses, c'est ce qui tombe sous les sens; ce qui n'y tombe pas, n'existe pas même dans les idées et dans les formes de la substance et de la nature. Je suis enchanté de Protagoras : tout ou presque tout est pour l'homme, et se rapporte à l'homme : un tel système caresse agréablement mon orgueil. D'autre part, survient Thalès qui m'apporte la vérité : C'est l'eau qui est le principe de tout; tout est composé d'eau, et se réduit en eau; la terre même nage dans les eaux. Thalès est le plus ancien des philosophes de l'Ionie; rien qui puisse prévaloir contre une telle autorité. Pourtant, son compatriote Anaximandre soutient qu'elle a un principe antérieur, à savoir, le mouvement éternel, par qui tout naît et tout se détruit : c'est donc à ce dernier qu'il faut ajouter foi. Mais comment échapper à la célébrité d'Archélaüs qui démontre que l'universalité des choses provient du chaud et du froid? Toutefois un contradicteur s'élève; c'est Platon. Il étale la

pompe de son langage, pour nous apprendre que les principes de toutes choses, ce sont Dieu, la matière et l'idée; me voilà convaincu. Le moyen de ne pas en croire un philosophe qui fait marcher son Jupiter sur un char de triomphe? Cependant son disciple Aristote, jaloux de la gloire de son maître, vient à la charge, établissant deux autres principes qu'il nomme l'actif et le passif. L'actif, ou l'éther, incapable de rien recevoir d'aucune cause; le passif, qui se partage en quatre qualités, le sec, l'humide, le chaud et le froid, de qui le mélange et la fusion réciproque entretiennent la perpétuelle succession des êtres.

» Mais je n'en puis plus, à force d'être ballotté et secoué par le flux et reflux d'opinions et de systèmes. En conséquence je me range du parti d'Aristote, pour m'en tenir enfin à quelque chose, quand voilà encore de nouvelles agitations qui me viennent de la part de philosophes qui ont sur Aristote le droit d'aînesse. C'est Phérécide qui donne pour principes Jupiter, Tellus et Saturne; Jupiter, c'est l'air; Tellus, la terre; Saturne, le temps; l'air produit, la terre reçoit, le temps donne la naissance. C'est Leucippe qui traite tout cela de rêveries, établissant pour principes les infinis, les immobiles et les plus petits. Les parties les plus subtiles s'élèvent et forment l'air et le feu; les parties les plus crasses occupent les régions

Page 178.

inférieures, et forment la terre et les eaux. Jusqu'à quand prendrai-je les leçons de pareils maîtres, pour n'y rien apprendre de vrai? Peut-être qu'à la fin Démocrite me mettra sur la voie. Je l'écoute : Les principes des choses sont ce qui est, et ce qui n'est pas : ce qui est, c'est le plein; ce qui n'est pas, c'est le vide; et c'est dans le vide que le plein fait tout, par les changemens qu'il opère dans la matière, et par la figure qu'il leur donne. Je pourrois consentir à croire Démocrite et rire avec lui, si le pleureur Héraclite ne venoit me dire à son tour : C'est le feu qui est la première cause, par ses deux qualités de rareté et de densité, dont l'une agit, l'autre reçoit; l'une réunit et l'autre divise.

» Pour le coup, en voilà assez. La fumée de tant d'extravagances me monte à la tête. Mais Epicure vient me demander grâce pour son beau système des atomes et du vide. Avec ses atomes tout s'explique; la multiplicité et la variété de leurs combinaisons suffit pour la génération et la reproduction des êtres. Je n'ai rien à vous répondre, bon Epicure; si ce n'étoit que Cléanthe, mettant la tête hors de son puits, se moque de vos atomes. Il soutient, lui, qu'il n'y a que deux principes de toutes choses, Dieu et la matière; que la terre se change en eau, l'eau en air; que le feu gagne la terre; que l'âme du monde pénètre et circule partout; que chacun de nous est une portion de cette âme

universelle. A travers cette nuée de philosophes, perce un nouvel essaim de docteurs venus d'Afrique. Carnéade et Clitomaque, escortés de leurs nombreux sectateurs, ne parlent qu'avec mépris de tout ce qui les a précédés. Selon eux, il n'y a qu'obscurités impénétrables; pas une vérité qui n'ait son alliage d'erreur et de mensonge. — A quoi bon perdre le temps à d'aussi laborieuses recherches, pour n'apprendre que ce qu'il faudra désapprendre bientôt? Car enfin, s'il n'y a rien qui soit accessible à l'intelligence, si la vérité n'est nulle part sur la terre; cette philosophie si vantée ne saisit que des ombres, et la science n'est qu'un mot.

» Parlerons-nous de la vieille bande des graves et taciturnes pythagoriciens? Ils nous annoncent une philosophie aussi enveloppée que les mystères de Cérès. Leur grand cheval de bataille c'est : *Le maître l'a dit.* Après quoi ils s'expliquent ainsi : Le principe de tout, c'est la nomade; c'est-à-dire l'unité; et les différentes figures, ou les différens nombres de nomades font les élémens. C'est de ces élémens que les pythagoriciens font connoître la nature, la forme, la mesure. Ils savent à point nommé quel est le nombre des triangles rectangles et des équilatéraux dont chacun des élémens est composé. Ils vous apprennent que le feu est d'une figure pyramidale, l'air octogone, l'eau un solide de vingt côtés, la terre un cube; et c'est de cette manière Page 173.

que Pythagore compose et mesure tout l'univers (1).

» A la voix de l'oracle, je vais donc laisser là maison, patrie, famille. Plus de liens qui m'attachent à la terre ; je franchis les espaces de l'air, et la toise à la main, je vais, à la suite de Pythagore, mesurer l'univers, à commencer par le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter en ait la pleine connoissance ; il faut que moi-même, esprit sublime, génie supérieur, je me transporte dans le ciel, que j'en parcoure l'étendue ; autrement gare à Jupiter! Dès que j'y serai parvenu, et que j'en aurai donné des leçons à Jupiter lui-même ; dès que je lui aurai appris combien il y a d'angles dans l'élément du feu ; alors il me sera libre de descendre de la voûte éthérée ; et me résignant à vivre d'olives, de figues et de légumes, je m'enfonce dans les mers pour en mesurer l'étendue et la profondeur, jusqu'à une toise, jusqu'à un pouce, et moins encore, et en rendre compte à Neptune, le souve-
Page 160. rain des mers. Un jour me suffit pour prendre toutes les dimensions de la terre ; je suis bien sûr de ne pas me tromper même d'une once ; je saurai, à n'en pouvoir douter, le nombre des étoiles qui brillent au firmament, des animaux qui peuplent le monde, des poissons qui nagent dans les

(1) Le grec présente ici des lacunes et des altérations. Il s'en faut beaucoup que l'ancien éditeur Raph. Scilerus ait rempli les unes et éclairci les autres.

eaux. Je mettrai par la force de mon génie l'univers tout entier dans une balance ; je saurai sans beaucoup d'efforts ce qu'il pèse : et me voilà, grâce à mes sublimes contemplations, maître souverain de l'univers.

» Par malheur, Épicure, du plus loin qu'il m'aperçoit : Mon ami, s'est-il écrié, vous n'êtes pas au bout ; vous n'avez fait encore que mesurer un seul monde ; il vous en reste des milliers à parcourir, et bien plus étendus. — Réduit à voyager par de nouveaux cieux et par d'autres mondes multipliés à l'infini, je me remets en route, muni de quelques provisions. J'atteins les bornes de l'océan ; j'entre dans un nouveau monde comme dans une autre cité, puis dans un troisième, dans un quatrième, sans trouver de terme nulle part. — O esprit insatiable ! es-tu bien convaincu à la fin que dans ce monde il n'y a qu'ignorance, ténèbres, conception foible, science mensongère, abîme sans fond ? Est-ce qu'il n'y auroit rien de plus utile et de plus nécessaire ? Est-ce donc là ce qui fait le bonheur des villes et des sociétés ?

» Philosophes raisonneurs, je vous présente cette légère esquisse de vos belles découvertes ; soyez juges vous-mêmes : Quels travers, quelles honteuses contradictions ! Nul point d'appui ; rien de fixe ni d'intelligible dans vos systèmes ; rien qui repose sur l'évidence et sur la raison. »

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Vers 189 de Jésus-Christ.

Il y avoit à Alexandrie une école fameuse dès le temps de saint Marc l'évangéliste. On y expliquoit les saintes écritures ; on y enseignoit même les belles-lettres (1). Pantœnus, qui l'avoit présidée avec le plus grand éclat, l'ayant quittée pour aller porter l'Évangile dans les Indes, se choisit pour successeur le plus laborieux de ses disciples, saint Clément, que l'on croit avoir étudié à Athènes, mais qui fit d'Alexandrie sa patrie adoptive(2). Ce fut dans cette dernière ville qu'il composa ses plus célèbres ouvrages, profitant de la tranquillité dont les chrétiens jouirent pendant les premières années du règne de Sévère (3).

(1) Les chrétiens eurent, dès les premiers temps, *priscis temporibus*, dit Eusèbe, des écoles pour l'instruction de la jeunesse, et l'enseignement de la science non pas seulement ecclésiastique, mais civile. On peut bien croire qu'elles n'étoient pas confiées à des laïques. On peut consulter ce qu'en dit le P. le Nourry, dans le 1er vol. de son *Apparatus. Dissert.* 1. Cave, *Script.* pag. 47 et suiv.

(2) D'où lui est venu le surnom d'Alexandrin. Tillem. *Mém.* tom. III. pag. 181. Il s'appeloit T. Flavius Clemens ; étoit-il de la famille consulaire qui avoit porté ces noms, et qui se trouvoit alliée à Vespasien ? Ce qui est plus certain, c'est qu'il fut de bnone heure converti du paganisme à la foi chrétienne ; et ce fut à Pantœnus que l'Église dut cette brillante conquête. Son amour pour la science l'avoit porté à voyager dans la Grèce, dans l'Italie, dans l'Orient. Placé à la tête de l'école d'Alexandrie, il compta lui-même un grand nombre d'illustres disciples, entre autres S. Alexandre de Jérusalem et Origène.

(3) Ce prince qui s'étoit montré d'abord favorable aux chrétiens,

Celui qui le recommande comme apologiste, c'est premièrement son *Exhortation aux gentils* (1). L'objet de ce savant écrit est de démasquer la théologie païenne. L'auteur creuse dans ses antiquités, interroge ses monumens, dégrade à la fois ses dieux, ses livres et ses sages, ses temples et ses écoles; et fait descendre du ciel la vérité, qui vient, éclatante de lumière, dissiper les ténèbres du genre humain. Cette vérité, c'est la religion chrétienne, dont il raconte l'histoire, depuis l'origine des âges jusqu'à lui. Il voit s'imprimer à chaque siècle la foi de l'unité d'un Dieu, bien que travestie et multipliée dans la foule de noms qui la défiguroient. Il cite en faveur de cette opinion les poëtes et les philosophes, Platon, Antisthène, Cléante, Pythagore, Hésiode, Euripide, Orphée; mais pour faire honneur de cette doctrine au peuple hébreu par qui elle leur avoit été transmise, et s'étoit propagée dans l'univers; ce qu'il prouve

S. Clem. Alex. op. ed. Paris. Morel. 1629.

Page 6.

Page 46.

changea tout à coup de système, sans qu'on en puisse alléguer aucune cause connue. La persécution dura depuis l'an 197 jusqu'en 211, ayant continué sous Commode. Voy. Tillem. tom. III, pag. 657. Eusèbe la compte pour la cinquième, Sulpice Sévère pour la sixième. Tous deux fournissent, par la description qu'ils en donnent, la réponse la plus décisive aux futiles objections de Dodwel qui voudroit la réduire à un simple orage d'un moment. *Dissert. cyprian.* pag. 79, à la suite du S. Cyprien d'Oxford.

(1) Nous avons fait usage de l'ancienne édition de Morel, rédigée par Sylburg avec les notes de Heinsius pour l'intelligence des textes, et de la nouvelle par Jean Potter, publiée à Oxford en 1715.

par les témoignages des patriarches et des prophètes antérieurs aux philosophes. Cette opinion que saint Clément établit encore, et développe avec une nouvelle force au cinquième livre de ses Stromates, a servi de fondement aux savans ouvrages d'Eusèbe, d'Arnobe, de Lactance, de saint Augustin, parmi les anciens; de Vossius, de Fourmont, de Huet, de Thomassin, de Lavaur, de Guérin du Rocher, etc., parmi les modernes. Après quoi, il répond à l'objection de la coutume qui retenoit les païens dans leurs erreurs, et finit en les pressant de revenir à la vérité chrétienne, tant pour s'associer aux bienfaits qu'elle répand que pour échapper au châtiment que Dieu réserve à l'infidélité.

Page 68.

Page 70 et suiv.

Peu d'hommes ont égalé saint Clément d'Alexandrie dans l'érudition. Cette Exhortation aux gentils, le plus parfait de ses ouvrages, est un riche dépôt de toutes les connoissances, tant sacrées que profanes. Toujours curieux, quelquefois aussi l'écrivain y est éloquent. Ce jugement, porté par Eusèbe, saint Jérôme, saint Cyrille et Photius, est devenu celui de tous les siècles (1).

Elle est partagée en trois livres. Dans le premier, l'auteur expose toutes les grandeurs, la sa-

(1) Voy. les témoignages recueillis en tête des éditions grecque et latine; et Tillem. *Mém.* tom. III, pag. 195. D. Cellier, *Hist. des écriv.* tom. II, pag. 313. Cave, *Script. eccles.* pag. 53, col. 1.

gesse, les lumières, la tendresse du Maître qui est venu donner aux hommes ses divines leçons. Dans le second, il parcourt en détail ce qui concerne les mœurs. Dans le troisième, il présente les principes généraux de morale. Détachons quelques traits qui nous ont paru les plus remarquables.

« Le mensonge date de loin; la vérité étonne toujours par un air de nouveauté. Page 5.

»Médecin habile, et qui sait proportionner ses remèdes aux tempéramens et aux circonstances diverses, Jésus-Christ, Verbe, tantôt applique les fomentations douces et pénétrantes, tantôt prescrit les boissons lubréfiantes, ou les breuvages amers. Tantôt il fera usage des incisions; le fer, le feu même, s'il le faut, tout dans ses mains deviendra instrument de salut, pour les maladies spirituelles qu'il se propose de guérir : c'est-à-dire qu'il multiplie à l'infini les moyens de salut. Ses menaces sont de charitables avertissemens; ses reproches, des aiguillons qui portent à la pénitence; ses larmes, des preuves de sa commisération; ses cantiques, des attraits qui nous amènent à lui. Il fait entendre sa voix du milieu du buisson ardent, quand il faut des signes et des prodiges. Il fait pleuvoir le feu, pour effrayer par de mémorables vengeances. Il fait précéder la marche de son peuple par la colonne flamboyante, lumineuse pour l'Israélite fidèle, lan- Page 7.

çant des feux terribles pour l'Egyptien opiniâtre dans son orgueil.

» Allez trouver Jean : demandez-lui qui il est. Il vous répondra qu'il n'est pas Elie, qu'il n'est pas le Christ. Que dites-vous donc, voix qui retentissez avec tant d'éclat dans le désert? Apprenez-nous-le à nous-mêmes : *Rendez droites les voies du*
Isa., XL. 3. *Seigneur*. Jean n'est donc que le précurseur; que la voix qui ouvre le chemin qui prépare au salut, qui excite à gagner le céleste héritage auquel nous sommes appelés. »

Sur les mystères du paganisme :

Pages 9 et suiv. « Je vais déchirer tous les voiles qui couvrent vos mystères; je ne craindrai pas d'exposer au grand jour ce dont vous ne rougissez pas de faire les objets de vos adorations. »

Saint Clément les accuse de n'être que des écoles d'infamie et de la plus monstrueuse licence, et
Page 14. s'écrie : « Eteins, éteins ces feux, ô impudent hiérophante! que ces orgies, ces mystères, ces impures initiations demeurent ensevelies dans les ténèbres.

» Excès d'impudence qui ne sait plus rougir! Autrefois la passion gardoit quelque mesure jusque dans ses emportemens; elle enfermoit ses coupables voluptés dans les ombres et dans le silence de la nuit. Maintenant, parmi nous, la sainte obscurité des ténèbres est violée sans pudeur; la nuit

elle-même accuse nos intempérances, et nos désordres éclatent à la lueur des flambeaux qui brillent dans nos appartemens, et qui trahissent nos honteuses orgies.

» Les deux extrêmes de l'ignorance, c'est l'impiété et la superstition. La sagesse consiste à tenir le milieu. Page 15.

» Il y avoit autrefois comme une société naturelle entre le ciel et la terre. Les ténèbres de l'ignorance l'ont interrompue, lorsque les hommes se sont livrés à leurs déréglemens, et qu'ils n'ont plus donné d'attention qu'à ce qui frappoit les sens.

» L'Égypte avec son culte rendu aux animaux fut moins criminelle que la savante Grèce avec ses infâmes divinités. » Page 25.

Après une longue et savante énumération des infamies de tous les genres qui composent l'histoire des dieux et déesses, héros et demi-dieux qu'adora l'univers durant les quarante siècles qui précédèrent la venue de Jésus-Christ; saint Clément retrace le tableau des sacrifices humains qui partout ensanglantoient les autels du paganisme. Conservons bien cet acte d'accusation si humiliant pour la raison humaine; et mettons-le en opposition, soit avec le sacrifice pacifique du christianisme, soit avec cet esprit de charité universelle que l'Évangile est venu apporter sur la terre.

Pag. 26, 27. « Vos dieux cruels, vos dieux ennemis des hommes, non contens de les corrompre par l'exemple de leurs obscènes voluptés, se plaisent à voir couler leur sang. Je ne parle pas seulement de ces combats féroces auxquels ils président dans le cirque et dans l'arène, ni de ces victoires meurtrières pour qui on les invoque dans les combats; je parle des sacrifices humains offerts en leur honneur. Il leur falloit à ces dieux, pour hécatombes, des cités et des peuples entiers à dévorer, comme à des fléaux exterminateurs. A Messène, Aristomène immole à Jupiter Ithomète trois cents jeunes hommes, du nombre desquels est Théopompe, roi de Lacédémone. Les peuples de la Chersonèse Taurique étoient dans l'usage de sacrifier à la Diane de leur contrée tous les étrangers qui tomboient en leur puissance. Euripide rappelle cette coutume dans une de ses tragédies. Monime, qui nous a laissé un recueil des *choses merveilleuses*, rapporte qu'à Pella, en Thessalie, on sacrifioit un Achéen à Pélée et à Chiron. Anticlide et Dosidas attestent, le premier que les Lyciens, peuple originaire de Crète, sacrifioient des hommes à Jupiter; l'autre, que les Lesbiens offroient de pareils sacrifices à Bacchus. Au rapport de Pythocles, dans le troisième livre de son ouvrage intitulé *De la Concorde*, les Phocéens sacrifioient un homme sur l'autel de la Diane Taurique. Erectée, d'Athènes, Marius, à Rome, sacrifièrent leurs

propres filles, le premier à Proserpine, le second aux dieux averrungues, pour éloigner les calamités dont ils se croyoient menacés : vous en avez la preuve dans le premier livre des Tragiques Evénemens, par Démarate, et dans le quatrième de l'Histoire romaine de Dorothée. Voilà quel amour les démons portent aux hommes! voilà leurs bienfaits! Le moyen de n'être pas humains et purs avec un semblable culte ; quand on a les démons pour protecteurs ou pour libérateurs, que l'on attend d'eux ou les biens que l'on désire, ou les secours dont on a besoin dans le danger! Vous appelez sacrifices des meurtres, des massacres! Est-ce donc le mot qui change rien à la chose? Sacrifier à Diane, à Jupiter, n'est-ce pas sacrifier à la colère, à la vengeance, à l'avarice, aux démons? Que l'on l'on m'assassine sur un autel ou dans un grand chemin, qu'importe? Vous appellerez le premier acte religieux, sacrifice : est-il moins un meurtre et un assassinat? Vous fuiriez l'aspect d'une bête féroce ; et vous courez vous prosterner au pied d'un autel souillé de sang humain ; aux pieds des démons adorés sous le nom de ces sanguinaires divinités (1)!

(1) La raison humaine ne se défendra jamais de ce reproche, qu'en niant le crime dont on l'accuse; mais il est trop bien prouvé. S. Clément d'Alexandrie n'est pas le seul qui l'atteste ; Origène, Athénagore, Tatien, Tertullien ne l'ont ni ignoré ni dissimulé. Eusèbe félicite le christianisme au nom de l'humanité d'avoir aboli les sacrifices humains

Page 56. » Ce que vous mettez au rang des dieux, c'étoient autrefois des hommes, morts depuis bien du temps. Le mensonge et le temps ont consacré leurs noms. Mais voilà ce qui arrive communément : Ce que l'on a sous les yeux, l'habitude de le voir en détruit le mérite ; on n'y pense pas. Ce qui n'est plus, le vague où l'éloignement le met, fait qu'on en grossit le mérite ou l'on oublie, ou l'on exagère.

Page 59. » O poëte inspiré ! Homère, prends ta lyre ; entonne tes hymnes. J'écoute. Il chante :

De Vénus et de Mars les amoureux larcins.

—Tais-toi : c'est l'adultère que tu chantes, et non pas les dieux. Ai-je mérité que tu souilles mes

(*Paneg. Constant. et Prepar. evangel. cap. ult.*). Les écrivains même du paganisme n'ont pu le nier ; Diodore de Sicile, Strabon, Lucien, Plutarque, Pline, Tite-Live, sont pleins de ces aveux. Un savant moderne a voulu excuser ceux de sa nation d'avoir participé à cette horrible institution. Voy. Sim. Pelloutier, *Hist. des Celtes*, tom. II, pag. 470 et suiv. Il est resté confondu sous le poids de ses propres aveux, *ibid.* pag. 38, et des témoignages qui déposent en faveur de ce fait aussi incontestable qu'il est honteux pour toute l'espèce humaine. Eh ! qui ne connoît les sacrifices de ce genre offerts si solennellement dans nos contrées au dieu Teutatès, comme ailleurs à Saturne, à Moloch, à tant d'autres ! A des époques moins reculées, on voit encore cette barbare coutume maintenue malgré tous les efforts du christianisme. Porphyre s'en plaint dans plusieurs endroits de ses livres. On a demandé s'il étoit avéré que l'empereur philosophe Julien, eût immolé à ses dieux des victimes humaines ; et l'on n'a pas encore répondu à ceux qui soutiennent l'affirmative. Voy. La Bletter, *Vie de Julien*, pag. 334. Si ce n'est pas la raison humaine qui l'a fait, que l'on nous dise si elle l'a empêché.

oreilles par le récit du rapt et de la prostitution? Je porte en moi l'image de la Divinité. *Nous*, chrétiens, *nous avons reçu le don de Dieu, consacrés par Jésus-Christ, nous sommes l'ordre des pontifes-rois, un peuple saint.* Mais vous, ce sont là vos modèles et les apologies de vos dissolutions. C'est là votre théologie, toute consacrée à la licence et à l'infamie. Ce sont là les leçons que vous prenez à l'école de ces dieux dont vous faites les complices de vos débauches. II Petr., II. 9.

» Voilà vos dieux, ô Grecs insensés: ou des simulacres vains, ou des démons; des ombres qui roulent autour des tombeaux! Et l'essence incorruptible, la sainteté infinie, le seul Dieu, le vrai Dieu, vous le méconnoissez! — Voyez l'univers entier, c'est son ouvrage; apprenez à connoître sa puissance. La création fut un seul acte de sa volonté. A une seule de ses paroles, tout sort du néant, tout paroît! Page 37. Page 41.

»Dieu, par une bonté compatissante, nous châtie, nous exhorte; il prend soin de nous, et pour prix de notre fidélité à suivre sa doctrine, il nous promet un royaume céleste par un excès de sa miséricorde, et sans qu'il lui revienne à lui d'autre fruit de ses avances que le plaisir de nous sauver.

» Le Verbe de Dieu, après nous avoir d'abord donné la vie comme Créateur, s'est ensuite manifesté à nous comme Législateur et comme Maître, pour nous apprendre à bien vivre; enfin, comme Page 6.

Dieu, il veut bien nous appeler à la participation de la vie éternelle.

Page 32. » Plus de frein pour la cupidité, quand il n'y a point de crainte qui l'arrête.

Page 40. » Vous n'avez point de honte d'arrêter publiquement vos regards sur des peintures où respire tout le feu des criminelles voluptés. Vous en décorez vos maisons; vous les y exposez au grand jour; vous les consacrez en quelque sorte, comme si c'étoient là les objets de votre culte; vous en faites les colonnes des temples domestiques que vous érigez à l'idolâtrie. Nous vous déclarons qu'il ne vous est pas permis, non-seulement d'employer à votre usage ces coupables ornemens, mais même d'en garder la mémoire.

Page 42. » Adorez, non pas le soleil, mais celui qui a fait le soleil. Ne faites pas un Dieu du monde; portez vos hommages à celui de qui le monde est l'ouvrage. »

Saint Clément parcourt les divers systèmes des philosophes sur la création, et confond leur ignorance. « Ils n'échappent à une erreur que pour tomber dans une autre. Il me faut à moi un Dieu qui ait créé les intelligences spirituelles, comme les choses sensibles; un Dieu qui ait créé le soleil et la lumière, qui la dispense au monde. C'est l'ouvrier que je veux, et non les œuvres. Ce n'est pas le soleil qui m'apprendra le vrai Dieu, le Verbe de vie, qui est

Page 42.

le soleil de l'âme, à qui seul il est donné d'éclairer mon esprit, et de dissiper les ténèbres de mon entendement.

» Les anciens avoient bien entrevu quelques rayons de la vérité à travers les nuages épais qui la déroboient à leurs regards. Platon entre autres, confesse qu'il y a un Dieu unique, incréé, éternel, qui réside au haut du ciel, présent partout, aux yeux de qui tout est à découvert; mais, ajoute Euripide, un Dieu qui n'est accessible à l'œil d'aucun des mortels. Où donc, ô Platon, aviez-vous appris cette importante vérité? Etoit-ce chez les Grecs? De votre aveu, les barbares en savent plus qu'eux sur la religion. Où donc? Vous avez beau le taire; nous connoissons les maîtres qui vous l'ont enseignée. Nous savons que c'est dans l'Égypte que vous avez puisé vos connoissances en géométrie: dans la Chaldée, l'astronomie; votre système sur les magiques évocations, dans la Thrace (à l'école d'Orphée); beaucoup d'autres connoissances, dans l'Assyrie; votre science des lois dans ce qu'elle a de sage et de vrai, vos idées sur la Divinité, vous les devez à ce peuple hébreu qui n'eut point des hommes pour maîtres. Pages 45 et suiv.

» Mais de combien d'erreurs ces vérités ne se trouvent-elles pas mêlées dans les écrits de ces philosophes?... Parler, agir sans l'intervention du Verbe de la vérité, c'est vouloir marcher quand on Pag. 47. et suiv.

Pag. 49, 50. est perclus des jambes... Ce n'est que dans nos saintes écritures que vous trouverez la science du bien, la règle infaillible des mœurs; voie simple, facile, éloignée de l'artifice du langage; voie qui relève l'homme plongé dans la fange des passions, lui présente tous les remèdes les mieux appropriés à ses diverses maladies, le détourne du sentier perfide qui le conduiroit à la mort, et lui découvre la route sûre qui mène au salut. »

Bienfaits de la révélation.

Page 52. « Le premier bienfait de la révélation, c'est de nous avoir affranchis du joug de l'idolâtrie, et de nous avoir appelés à la connoissance de la vérité. C'est par-là qu'elle a commencé à nous relever après notre chute.

Page 53. » O bonté ineffable! Dieu nous parle, non comme un maître à ses disciples, non comme un seigneur à ses serviteurs, non comme Dieu à des hommes, mais comme un tendre père à ses enfans.

Page 54. » D'esclaves que nous étions, Dieu nous a faits ses enfans. Mais, plus il est compatissant et généreux, plus il est outragé. Il vous appelle au sein de sa famille; vous n'en voulez pas; se peut-il une ingratitude plus insolente? Vous rougissez de Dieu! Quand il vous offre votre émancipation, vous préférez votre esclavage. Il veut vous sauver: que lui en revient-il à lui? rien. Vous, vous allez tête baissée courir à la mort. Il vous fait le présent d'une

vie éternelle ; vous, c'est le supplice éternel des enfers dont vous aimez mieux courir tous les risques.... Il n'épargne rien, avertissemens, menaces, prières, encouragemens. Sa voix vous crie : *Éveillez-vous, sortez de votre sommeil, levez-vous du milieu de ces morts où vous dormez, et Jésus-Christ vous éclairera de sa lumière.* Sa lumière, qu'est-elle? le Verbe, par qui nous contemplons l'essence de Dieu même.

Pages 76, 60.

Ephes., v. 14.

Page 55.

» Vous m'allez dire qu'il n'est pas permis de s'éloigner des usages que vous ont transmis vos pères. — Je vous répondrai : Pourquoi, devenus adolescens, ne vous en tenez-vous pas à la nourriture de l'enfance? Vous n'auriez pas eu de maître qui vous ait appris à vous dépouiller des langes et des habitudes du premier âge ; la nature seule vous en indiquoit le besoin. Pourquoi ce soin que vous prenez d'augmenter l'héritage que vous ont laissé vos pères? cette scrupuleuse attention à ne pas le laisser diminuer? pourquoi ne pas plutôt le conserver tel que vous l'avez reçu? Dans le commerce de la vie, êtes-vous toujours si scrupuleux observateurs des institutions de vos pères? Non. Et dans la chose la plus importante de toutes, vous vous laisseriez fasciner par la coutume comme par un poison homicide ! Ce n'est pas au gré de la coutume qu'il faut vivre, mais au gré de Dieu.

Pages 57 et suiv.

»A qui le Seigneur s'adressoit-il, quand il disoit :

Marc, XII. 34. *Le royaume des cieux est à vous*, à vous, si vous le
Page 63. voulez? Qui, moi, devenir habitant du ciel? et par quelle voie? Par une voie qui n'est autre que le Seigneur lui-même; par une voie étroite, mais qui part du ciel, qui aboutit au ciel.

Page 59. » C'est un bel essai à faire que de passer au service de Dieu.

Page 62. » Homme, cherchez celui qui vous a fait; enfant, reconnoissez votre père.

Page 63. » Nous ne contraignons point le taureau à chasser, ni le chien à labourer; mais nous disposons de ces animaux en raison de l'instinct que la nature leur a donné. Ainsi, l'homme fait pour le ciel, l'homme que sa propre nature met en rapport avec la Divinité, nous lui apprenons à la connoître, à la servir. Travaillez, lui disons-nous, à la terre, si c'est là votre profession; mais tout en la cultivant, reconnoissez celui qui l'a faite. Soldat, nautonier, servez le prince; bravez les mers; mais n'oubliez pas le premier des monarques, à qui vous appartenez; cherchez dans le ciel l'étoile qui doit vous conduire au port du salut.

Page 63. » Qui n'a jamais entendu parler du Verbe, il lui sera pardonné à cause de son ignorance. Mais celui qui en connoît les oracles et qui s'opiniâtre dans son incrédulité, plus il a de connoissances, plus aussi sera-t-il sévèrement puni, pour avoir refusé de choisir ce qu'il y avoit de meilleur.

»Vous avez vieilli dans le culte de vos fausses divinités, venez vous rajeunir dans le culte du vrai Dieu. Page 67.

» Le bel hymne en l'honneur de Dieu que l'immortalité de l'âme chrétienne fondée en justice, et portant imprimés les caractères augustes de la vérité !

» Que l'Athénien suive les lois de Solon; l'habitant d'Argos, celles de Phoronée; le Spartiate, celles de Lycurgue : vous, si vous êtes chrétiens, vous avez le ciel pour patrie, et Dieu pour législateur. »

La péroraison est pleine de chaleur. Elle présente aux gentils les plus puissans motifs pour les porter à renoncer à des erreurs qui les ravalent au-dessous des animaux sans raison; pour embrasser une morale qui laisse si loin derrière elle toutes les conceptions de la philosophie. « S'il vous étoit donné de mettre à prix la félicité éternelle, que ne donneriez-vous pas pour l'acheter ? et voici qu'elle se met d'elle-même à votre disposition : il ne vous en coûtera que de la foi et de la charité. Qui peut donc vous empêcher de l'acquérir ? il n'y a ni pauvreté, ni misère, ni vieillesse, ni condition qui vous en éloignent. Croyez seulement en Jésus-Christ; et vous recevrez en récompense la félicité du ciel. Cherchez Dieu, et vous vivrez éternellement. Cette morale vous paroît austère; ce ne sont pas les Pages 55 et suiv. Page 70.

fausses douceurs de votre croyance qui vous sauveront : la nôtre n'est pas d'un difficile accès. Toutes les intelligences la peuvent atteindre sans peine.
Page 70. De même que, s'il n'y avoit qu'un soleil dans la nature, une nuit épaisse envelopperoit l'univers; ainsi, sans le bienfait de la révélation, il n'y auroit entre nous et les animaux nulle différence. Secouez donc ces ténèbres qui interceptent et éloignent de vos yeux le rayon de la vérité. Salut, ô lumière descendue du ciel, plus pure que celle du soleil, plus agréable que tout ce qu'il y a de plus doux dans la vie présente ! Qui se laisse diriger par elle a bientôt reconnu son égarement : il obéit à la loi divine, il aime Dieu, il chérit le prochain, il a droit à la récompense, il la revendique hautement. Ecoutez la voix de Jésus-Christ, les accens de son Évangile, trompette sacrée qui retentit par tout l'univers. Revêtez les armes dont parle saint Paul; tenez-vous prêts pour le généreux combat contre le vice, le seul ennemi redoutable.... On n'honore Dieu qu'en l'imitant; on ne l'imite qu'en vivant
Page 73. saintement. Pourquoi vous exhorté-je, si ce n'est pour que vous obteniez le salut : Jésus-Christ ne vous demande pas autre chose. Consacrez-vous à lui. Dégagez-vous de l'empire de l'habitude, perfide écueil qui vous entraîneroit dans l'abîme; mer féconde en naufrages, mer orageuse, où bouillonnent les volcans, couverte de débris

et de cadavres.... Il vous suffit de le vouloir, et vous triompherez de la mort. Attachez-vous à la croix, et vous serez vraiment affranchis. Laissez-vous gouverner par la parole du Seigneur; et son Esprit-Saint vous dirigera vers le port de la céleste félicité. C'est alors que vous contemplerez Dieu : que vous serez initié aux mystères, à ces connoissances sublimes que l'oreille n'a point entendues, à ces plaisirs chastes, ineffables, que l'œil n'a point vus. C'est là la montagne sainte chérie de Dieu, montagne bien supérieure au fabuleux Cythéron, laquelle n'est point célébrée par les chants d'une poésie mensongère, mais honorée par les saints concerts des vierges, des anges et des prophètes. Venez, ô vous de qui les yeux, comme ceux de Tirésias, fermés à la lumière, ne sauroient guider votre marche chancelante, incertaine : Je vous présente un appui qui vous soutiendra, une lumière qui dissipera votre aveuglement. Venez chanter l'hymne de gloire avec le Verbe éternel, le grand pontife, Fils unique de Dieu, égal à Dieu son Père, qui dans le ciel, intercède pour les hommes, et sur la terre, ne cesse de les exhorter. Ecoutez-moi, ô peuples! ô hommes, qui que vous soyez, qui avez reçu la raison en partage; Venez, vous dit-il, porter mon joug, il n'a rien que de doux..... Le plus délicieux spectacle pour les yeux de Dieu, ce sont les conquêtes de Jésus-Christ. Lequel vaut mieux, rester dans

Page 74.

Page 75.

Matth., 11. 30.

sa folie, ou revenir à la sagesse? L'homme chrétien et vertueux est par la grâce du Verbe l'ami de
Page 76. Dieu. Or, puisque tout est commun entre les amis, tout devient véritablement commun entre Dieu et l'homme, parce que Dieu et l'homme sont véritablement amis. Il ne vous reste donc plus qu'à choisir entre le jugement ou la réconciliation, entre la vie et la mort. Mais y a-t-il à balancer entre ces deux extrémités? »

Cet ouvrage, étonnant pour l'érudition, le cède, sous ce rapport, à celui que nous allons analyser. C'est celui à qui saint Clément a donné le titre de *Stromates*; c'est-à-dire *tapisseries* (1); mais il manque d'ordre (2). C'est un tissu des maximes de la philosophie chrétienne, où l'auteur passe d'une

(1) Comme qui diroit *Mélanges* ou *Essais*. Par exemple, Aulugelle avoit donné un semblable titre à une compilation d'anecdotes et de pensées recueillies sans choix et sans dessein, où l'ordre des matières se trouvoit renversé indifféremment, dit D. Cellier, *Hist.* tom. II, pag. 257. saint Clément avoit une intention bien plus philosophique. Il le fait entendre en disant que ses Stromates seront, si l'on veut, des tapisseries à représentations diverses, lesquelles revêtent les parois des murailles intérieures qu'elles cachent; « ainsi ces livres couvriront la » vérité mêlée aux préceptes de la philosophie, comme l'écorce couvre » le fruit qui se trouve renfermé dans l'intérieur. » *Strom.* lib. I, pag. 178. Avant saint Clément, d'autres écrivains, outre Aulugelle, avoient pris un semblable titre. Tillemont et Du Pin le remarquent de Plutarque. *Mém.* tom. III, pag. 186 et 187. et *Biblioth.* pag. 236. Au reste l'ouvrage de saint Clément ne nous est point parvenu complet; et c'est surtout au commencement que ce défaut se fait le plus sentir.

(2) Photius, *Biblioth.* Cod. CXI, pag. 188, et saint Clément en convient lui-même dans plusieurs endroits de son ouvrage.

matière à une autre, sans aucune liaison, et s'abandonne à des digressions savantes sur l'origine des dieux de la fable, les systèmes des philosophes, les hérésies qu'il raconte et réfute. Il y attaque tour à tour les païens, les juifs, les faux chrétiens, ainsi qu'il le déclare. Il donne lui-même une idée juste de son ouvrage par la similitude qu'il en fait avec une prairie où se rencontrent toutes sortes d'herbes et de fleurs que l'on veut cueillir à son choix; et plutôt encore avec une forêt plantée par la nature, où croissent pêle-mêle des arbres divers : le cultivateur qui en connoît les secrètes avenues, peut faire son profit des plantes qu'elle recèle.

En voici le dessein qu'il seroit honteux d'ignorer, après tous les éloges que l'antiquité et tous les siècles modernes ont donnés à cet ouvrage; trésor en effet inappréciable de science et de morale chrétienne (1).

Il est partagé en huit livres.

Livre premier. Saint Clément pose en principe que l'on ne peut refuser à un chrétien le droit de traiter des vérités de sa religion (2). Toutefois il ne permet pas à tous indifféremment d'enseigner, ni de vive voix, ni par écrit; et recommande à ceux qui Page 271.

(1) D'où vient que Théodoret et Cassiodore distinguent saint Clément d'Alexandrie par l'épithète de *Stromatien*, comme mettant cet ouvrage en tête de tous ceux qu'il avoit publiés. Theodoret. lib. I, cap. IV et VI. Cassiod. *Instit. div.* pag. 223 *in prolog.*

(2) *Scrutamini Scripturas.* Joan. V. 39.

s'en croiront capables, de bien examiner s'ils n'y seroient point portés par quelques motifs secrets d'ambition ou de cupidité. Il veut de plus que leur vie soit pure et leurs mœurs sans reproche. Il exige
Page 272. les mêmes précautions de la part de ceux qui cherchent à s'instruire. Nul esprit d'une curiosité vaine ; point d'autre vue que de travailler à son salut.

Saint Clément expose ce que c'est que la philosophie ; il établit qu'avant la révélation chrétienne, elle a pu servir aux Grecs d'introduction à l'Évangile, qui en devoit être le perfectionnement. Il faut la connoître pour la combattre. Car bien que les connoissances puisées dans la philosophie fussent dès lors utiles, elles n'en étoient pas moins insuffisantes ; vu qu'il est impossible d'arriver au salut
Pages 288 et suiv. autrement que par la foi, qui n'a pu être révélée au monde que par Jésus-Christ. C'étoient des semences qui attendoient les rosées du ciel, et produisoient des tiges plus ou moins saines ; jusqu'à ce que fût arrivé celui qui pouvoit seul en assurer les fruits vivifians. Ce qui amène notre auteur à la distinction
Page 301. entre le philosophe et le sophiste. De là l'histoire de la philosophie, ou des écoles diverses qui marchoient sous cette commune bannière, chez les
Pag. 305. différens peuples, à commencer par les Juifs qui ont incontestablement le droit d'aînesse sur tous les autres. Les vrais philosophes de ces temps-là, c'étoient nos prophètes, de qui les autres ont em-

prunté tout ce qu'ils ont dit de sage et de raisonnable ; « mais en se l'appropriant, mais en le corrompant, dociles instrumens des secrètes instigations du démon, père du mensonge et du larcin. Providence admirable qui ne permet point, ni que la vérité soit absolument anéantie sur la terre, ni que le mensonge paroisse sans quelque témoignage de vérité ! Donc plus de comparaison légitime à établir entre la philosophie des Grecs et celle des chrétiens, en les désignant sous une même dénomination ; tant pour la profondeur et l'étendue des connoissances où nous avons été initiés, que pour les caractères de certitude qui les accompagnent, et pour la vertu divine qui en est le fondement. C'est de Dieu lui-même que nous les tenons, de Dieu qui nous les a communiquées par son divin Fils. L'avantage que procure la philosophie humaine, ne consiste pas dans la seule découverte de la vérité ; elle ne sert qu'à démasquer l'art du sophisme, à écarter les artifices dont on voudroit envelopper la vérité. C'est la haie plantée autour de la vigne ; ce n'est pas la vigne elle-même. C'est un prélude, non le sanctuaire. »

Page 321.

Pag. 319.

« J'ai avancé, dit l'auteur, que nos prophètes avoient précédé tous les philosophes. Je le prouve en commençant par Moïse. »

Page 320 et suiv.

Notre savant écrivain démontre la préantiquité du saint législateur, par l'époque où il a vécu, s'appuyant du témoignage d'écrivains profanes, tels que

Appion le grammairien, et Ptolémée de Mendez, de Denys d'Halicarnasse, de Ctésias, de Platon. L'antiquité étant, pour ainsi parler, le domaine de saint Clément d'Alexandrie, il cède facilement à l'occasion de faire preuve de sa vaste lecture, et de la sagacité de sa critique, par les profondes discussions qu'il établit sur toute la chronologie des temps écoulés jusqu'à lui, c'est-à-dire jusqu'à la dernière année du règne de Commode, où il écrivoit (192 de Jésus-Christ) (1). Il y parcourt une foule de questions sur la diversité des langues, sur l'année et le jour de la naissance de notre Seigneur, sur les commencemens de sa prédication, sur l'époque de sa mort, sur l'abomination prédite par Daniel. Revenant à l'histoire de Moïse, il explique et justifie le dépouillement des Égyptiens par les Juifs, avant le passage de la mer Rouge; il reconnoît trois sens dans l'Écriture, le mystique, le moral, l'historique; partage la philosophie de Moïse en quatre branches, l'historique ou récit fidèle des événemens, la légale qui donne les préceptes des mœurs, la physique naturelle qui traite des sacrifices et des victimes offertes au Seigneur, la théologique qui s'enveloppe d'allégories et de mystères qui ne se découvrent seulement qu'à l'intelligence.

Pages 352-357.

Pages 360-362.

Livre second. Saint Clément venge la foi chrétienne des préventions de la gentilité. Cette foi

(1) D. Cellier, *Hist.* tom. II, pag. 257.

que les Grecs décrioient comme vaine et barbare, il l'appelle avec saint Paul la vraie et parfaite sagesse, un préjugé volontaire, un consentement pieux, « la jouissance anticipée des biens que l'on espère, le témoignage des choses qui ne sont pas accessibles aux sens, parce qu'elle se fonde sur l'autorité de Dieu, de qui nous viennent les saintes Écritures; elle donne à l'esprit une conviction qui supplée à l'évidence. Bien qu'il soit en notre pouvoir de l'acquérir, elle ne peut nous venir que du don de Dieu; la nature seule ne la donneroit pas. » Ce qui combat l'erreur de Valentin et de Basilide. « Dieu appelle tous les hommes à la foi, bien qu'il sache que tous ne croiront pas; mais il laisse à notre libre arbitre le choix entre la foi et l'incrédulité. A la foi s'enchaînent la pénitence, l'espérance et la charité, tant envers Dieu qu'envers le prochain, toujours accompagnées de la crainte du Seigneur. Accuser cette crainte, ce seroit méconnoître la loi. Or, sans la loi, plus de frein. Crainte salutaire qui nous détourne des vices et nous conduit à l'amour; elle est la sauvegarde de toutes les vertus. » Tout le reste du livre est rempli par l'énumération des vices et des vertus. C'est donc à tort qu'on accuse la crainte fondée sur la loi. Bien loin de s'en plaindre, le paganisme lui-même avoit reconnu qu'elle étoit la source des vrais plaisirs. Saint Clément le prouve bien mieux

1 Cor., II.

Hebr., IX. 2.

Page 363.

Page 571.

Page 373.

Pag. 377.

Pages 412-415. encore par l'exemple des saints confesseurs que nous voyons, dit-il, endurer avec joie, les tortures, les feux des bûchers et les horreurs de la mort. Dissertation sur le bonheur et les plaisirs, Pages 420 et suiv. ce qui l'amène à la question du mariage. Opinions des philosophes à ce sujet. Plusieurs d'entre eux le blâmoient, et quelques hérétiques modernes avoient adopté leur opinion. Saint Clément les réfute; il Page 424. en rappelle la divine institution, en établit les règles et l'indissolubilité.

Le *livre troisième* est dans sa presque totalité la Page 418. continuation du même sujet. L'auteur y combat les nicolaïtes et les carpocratiens, qui soutenoient que les femmes devoient être communes comme les autres biens. Ils prétendoient que rien ne devoit gêner la liberté naturelle, ce qu'ils appeloient leur royale indépendance; et détournoient en faveur de leur licencieuse doctrine le sens de quelques paroles de l'Écriture. D'autres, par un système de perfection imaginaire, condamnoient le mariage, sous le prétexte qu'il dégradoit l'homme, qu'il détournoit de la prière, qu'il faisoit servir à deux maîtres. C'étoit l'erreur de Tatien et d'un certain Page 465. Jules Cassien, qu'une ferveur indiscrète avoit jetés dans cet égarement. Quoique cette nouvelle hérésie ne dût pas être aussi contagieuse que l'autre, saint Clément croit devoir l'attaquer avec non moins de vigueur. La vérité chrétienne n'ad-

met nul excès; et l'Écriture offre des armes suffisantes pour les repousser tous également. Il la combat par l'exemple et par la doctrine de saint Paul, dont il expose avec quelle sage modération il balance tous les devoirs; et conclut avec lui qu'il faut s'éloigner également et de l'hérésie qui, portant la continence au delà des bornes, voudroit anéantir l'union même légitime des deux sexes, au risque de renverser tout l'ordre social, et de l'hérésie qui brise tous les freins, et ne compromet pas moins la société en lâchant la bride à toutes les passions.

Page 455. Pages 448. 462. 463. II Cor., v. 7. et suiv. Pag. 471.

Livre quatrième. Saint Clément annonce quel en sera le sujet; le martyre, la perfection de l'homme: tel est le double but que se proposent ses méditations. Pour bien connoître ce qui peut amener l'homme à la plus haute perfection, laquelle sans doute consiste dans l'entier dévouement de son être à la loi divine, il étoit bon de commencer par définir l'homme, sa nature et ses destinées. Dans ce dessein, le savant apologiste remonte aux premiers principes de la philosophie, traite de la mort, établit que le martyre est véritablement, ainsi qu'il l'appelle, une consommation; non parce qu'il est le terme de la vie, mais parce qu'il est le plus parfait témoignage de la charité. La charité qui s'immole à Dieu, en voilà le légitime, l'unique caractère; ce qui détruit par avance

Page 474. Pages 477. 480.

l'hypothèse que pour mériter le titre de martyr, il suffise de subir la mort (1).

Page 481. Il y avoit des hérétiques qui bornoient le martyre à la simple profession du vrai Dieu, mais qui ne permettoient pas qu'on s'exposât à mourir pour elle; autrement, selon eux, c'étoit se rendre assassin de soi-même. Doctrine aussi lâche qu'impie.

(1) Il ne fut jamais permis de donner indifféremment le nom de martyr pas plus que celui de saint. Notre Église a sagement établi à cet égard une discipline sévère. On sait à quelle autorité appartient aujourd'hui le droit exclusif de proclamer les martyrs, parce que l'on peut s'en reposer sur la sagesse de ses jugemens. Cette discipline n'a jamais varié. Le livre des constitutions apostoliques avertit de se tenir en garde contre ceux qui prodignoient le titre de martyr, et en compromettoient la sainteté par des mélanges infidèles. Lib. v, cap. x, tom. i. *Patr. Apost. Cotelier.* pag. 313. L'auteur s'appuie du témoignage des livres saints qui nous préviennent que « s'il est des témoins vrais qui » ne mentent point, il se rencontre aussi des témoins artificieux qui se » plaisent dans le mensonge. » *Pror.* xiv, 5. saint Cyprien n'ignoroit pas l'abus que certaines personnes de son temps faisoient du mot de martyr, et s'éléve avec force dans vingt endroits contre cette sacrilége profanation. L'hérésie n'a-t-elle pas vanté dans tous les siècles ses confesseurs et ses martyrs? Parce qu'ils ont eu des morts, disoit le saint évêque, en conclura-t-on que ce fussent des martyrs? De tels hommes peuvent être tués; ce n'est pas pour eux qu'est la couronne : *Talis occidi potest, coronari non potest. De orat. domin. de unit. fidei passim. Ep.* lii *ad Anton.* liv *ad Cornel.* ed. Pamel, etc. Saint Augustin se moquoit des martyrologes publiés par les donatistes, les novatiens, les circoncellions et par d'autres, établissant partout cette sage loi : que c'est la foi et non le supplice qui constitue le martyre, Tom. ii, pag. 220, iv, 238, v, 1283, ed. Bened. Bien moins encore notre vénérable antiquité auroit-elle permis à de simples particuliers de se substituer eux-mêmes au tribunal ecclésiastique, pour décerner arbitrairement la qualité de martyrs. Les églises d'Asie et d'Afrique, à une épo-

D'autres, par haine pour la vie et pour le Créateur qui nous l'a donnée, veulent qu'on s'empresse de se livrer soi-même à la mort; fanatisme non moins contraire à nos principes : le vrai martyr attend la mort et ne la provoque pas.

Excellence du martyre. « La voie en est ouverte à tous, parce que notre philosophie chrétienne est accessible à tous, hommes, femmes, enfans, vieil- Page 500.

que encore voisine des apôtres, condamnent hautement quiconque, dans quelque esprit que ce soit, publie de ces sortes de martyrologes, comme étant plus injurieux qu'honorables à la mémoire des vrais martyrs : *Martyrum dignitatem nemo profanus infamet*, dit l'un des conciles de Carthage, de l'an 401, *Can.* XIV, pag. 988, tom. I, *concil. Harduin*, et le concile de Laodicée, *Can.* XXXIV. On doit remarquer que les premiers qui rédigèrent, dans des écrits abrégés, les actes authentiques des martyrs, furent des évêques; tels qu'Eusèbe de Césarée, Chromace d'Aquilée, Héliodore d'Altino. saint Jérôme, ou du moins l'auteur de la lettre à ces deux évêques publiée sous son nom, veut pour cet office un historien qui se recommande par un caractère convenable *idoneus relator*, non par des titres supposés. On peut consulter à ce sujet le chapitre VII de la préface que Baronius a mise en tête de son édition du Martyrologe romain. Le savant cardinal n'a d'autre but dans cet ouvrage que de prouver qu'au siége romain seul appartient la prérogative de rédiger les martyrologes. Aussi les pieux écrivains venus après ceux dont nous avons parlé, ont-ils cru devoir borner leur travail à n'être qu'éditeurs de l'ancien martyrologe romain. C'est ce qu'il est facile d'observer dans les recueils d'Adon, de Rhaban Maur, l'un et l'autre archevêques de Vienne; d'Usuard, de Florus et de Wandalbert. Partout où ils ont excédé cette limite, on les a justement blâmés. Nous lisons dans saint Grégoire-le-Grand que l'Église romaine n'abandonnoit pas cette rédaction au hasard, ni au caprice des passions, puisque comme il l'observe, il y avoit à Rome, dès le temps du pape saint Clément, des hommes choisis à cet effet sous le titre de protonotaires. *Epist.* XXXIX, lib. I, ind. I, *ad episc. Alexandr.*

lards, libres et esclaves, savans et ignorans. La simple confession de bouche est incomplète : elle peut
Page 302. n'être qu'hypocrisie; la foi veut les œuvres. Quand elle est franche, elle se montre; elle ne sait jamais se manquer à elle-même.

Pages 510-511. » Le vrai martyre suppose le parfait accomplissement de la loi, qui consiste dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain. »

Page 421. Exemple des saints confesseurs qui ont bravé généreusement la mort pour la confession de la foi. L'ancien Testament a eu les siens, même parmi les femmes; témoin Judith, Susanne, etc.

Page 525. Ce que notre saint appelle être parfait, c'est accomplir dans toute l'étendue du précepte chaque vertu. On est parfait, on est consommé, quand on est pieux et fervent, quand on est résigné, sobre, mortifié, quand on pratique les bonnes œuvres, quand on rend par sa vie entière témoignage à la foi.

Page 545. *Livre cinquième.* Ce livre traite plus particulièrement de la foi. C'est par la foi que l'on parvient à la connoissance du Père et du Fils. Deux degrés dans la foi, qui la ramènent à un centre commun: Le désir d'arriver au salut, avec la confiance de l'obtenir; telle étoit celle de l'hémorroïsse de l'Évangile,
Matt., IX, 22. à qui le Seigneur dit: *Votre foi vous a sauvée.* L'autre plus avancée en science; telle étoit celle des apô-
Ibid., XV, 19. tres; cette foi capable de *transporter les montagnes;* foi qui n'est pas un don naturel, pas plus que le

salut; autrement pourquoi les préceptes de la loi? pourquoi l'avénement de Jésus-Christ dans le monde? Foi qui exclut toute curiosité sur le secret des opérations de Dieu, sur les œuvres de sa providence impénétrable dans ses desseins, bien que les effets en soient sensibles à tous les yeux. Foi qui ne peut s'isoler des bonnes œuvres.

Page 546.

Page 547.

Plusieurs des vérités qu'elle enseigne avoient été entrevues déjà plutôt qu'aperçues par quelques-uns des philosophes de l'antiquité profane; et je l'ai fait remarquer, dit saint Clément, dans le premier livre de cet ouvrage; mais ce n'étoit point par les seules forces de leur génie; ils les avoient dérobées aux écrits des prophètes; comme il est facile de le vérifier par la confrontation de leurs maximes avec les oracles de nos Écritures.

Page 550.

Pages 552 et suiv.

En rendant cette sorte d'hommage à la sagesse des philosophes, saint Clément se trouvoit naturellement conduit aux allégories dont on l'enveloppoit dans les temples et dans les écoles. Il faut lui savoir gré de cette digression, qui nous a valu les plus graves éclaircissemens sur les hiéroglyphes et symboles des anciens peuples, tant grecs que barbares. Ce qu'il a commencé en faveur de la science profane, il l'achève sur la science sacrée, et entre dans une explication approfondie des cérémonies mystiques du peuple de Dieu, du tabernacle et de ses ornemens. Mais il est le premier à

Page 555 et suiv.

Page 562.

Page 573. donner l'avis de ne point prodiguer ces sortes d'interprétations, soit en les étendant trop loin, soit en les communiquant à toutes sortes de personnes. Tous les mystères veulent des initiés, et tous ne sauroient l'être. « Donnez largement à ceux qui ont soif; fermez la source à qui n'y viendroit pas avec des intentions pures. Ne laissez pas approcher du lac ceux qui ne sont pas capables d'en sonder la profondeur..... Quand l'Écriture dit que
Page 585. Moïse entra dans la nuée où étoit le Seigneur, elle veut dire que la Divinité ne peut être ni aperçue par les sens, ni exprimée par aucun langage humain. »

Page 592. Examen des divers systèmes par lesquels on a voulu donner une idée de Dieu, et de ses attributs, de l'âme et de son immortalité. Ces dogmes percent bien dans les écrits des sages, mais envelop-
Pages 218-598. pés d'obscurités qui ne pouvoient être dissipées que par la lumière de la révélation. Aujourd'hui qu'elle a lui, non plus pour un seul peuple, mais pour tous les peuples du monde, elle s'est répandue avec éclat jusqu'aux extrémités de la terre.
Page 612. De l'orient à l'occident, du midi au septentrion, la connoissance du vrai Dieu a été manifestée; et la curieuse philosophie des Grecs a cédé à la voix de quelques Barbares qui leur ont appris ce qui ne peut tomber sous les sens, à savoir qu'il y a un Dieu unique, tout-puissant, créateur souverain; et

toutes les conséquences qui viennent s'attacher à ce principe.

Livre sixième. Ce livre est d'abord une continuation du précédent, c'est-à-dire, un relevé encore plus approfondi des plagiats que les Grecs avoient faits de nos livres saints. Ce sont tous leurs écrivains, particulièrement leurs poëtes philosophes, qui fournissent à saint Clément la vaste multitude de matériaux dont se compose son acte d'accusation. Enchérissant sur lui-même, il charge ces mêmes philosophes des coupables travestissemens qu'ils ont faits des récits de nos Écritures pour les transporter aux récits de leur fabuleuse histoire. Ce sont les philosophes théologiens qu'il dénonce sous ce nouveau point de vue. Pages 618 628.

Qu'est-ce donc que le vrai philosophe; le parfait, tel que l'entend saint Clément d'Alexandrie ? Il lui donnera le nom de Gnostique (1); et voici la pre-

(1) « Le chrétien qu'il propose, et dont il promet de donner en abrégé » le modèle, est sans doute le chrétien qui remplit tous les devoirs de » ce nom, et qui s'acquitte parfaitement, autant qu'il le peut en cette » vie, de toutes les obligations qui y sont renfermées. Pourquoi il ap- » pelle ce chrétien *Gnostique*, et pourquoi il appelle *la Gnose*, la perfec- » tion du christianisme, il est aisé de l'entendre si l'on se souvient de » ces paroles de Jésus-Christ à son Père : *Ceci est la vie éternelle, de » vous connoître, et de connoître Jésus-Christ que vous avez envoyé.* » Joan. XVII, 3. Cette connoissance est une connoissance pratique » (contre le système de M. de Cambray) selon ce que dit Jean : » *Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandemens, » est un menteur. Celui qui garde ses commandemens, l'amour de Dieu » est parfait en lui, et c'est par-là que nous connoissons que nous*

Page 642. mière ébauche qu'il en a tracée dans ce livre. « La science dont il fait profession, c'est une connoissance ferme et stable des choses même qui ne se présentent qu'obscurément aux yeux des autres hommes. Telle fut la science de Jacques, de Pierre, de Thomas et des autres saints apôtres. Disciple du Verbe, instruit à l'école du maître à qui rien n'est caché, il pénètre tous les secrets du passé, du présent et de l'avenir, qui lui sont révélés par une tradition venue des apôtres, indépendamment des Écritures, et qui ne s'est communiquée qu'à

» *sommes en lui.* I Joan. xv, 4, etc. Ce qui emporte une habitude formée de vivre selon l'Évangile. C'est là aussi ce qu'on appelle dans » les Écritures *la science du salut.* Pour exprimer cette science, saint » Paul se sert souvent du mot de *Gnose*, c'est-à-dire tout simplement, *Connoissance;* et c'est cette connoissance ou science du Seigneur, science non spéculative, mais pratique, dont Isaie avoit prédit » que toute la terre seroit remplie au temps du Messie. Le Gnostique n'est » donc autre chose qu'un chrétien digne de ce nom, qui a tourné la » vertu chrétienne en habitude. C'est, en d'autres termes, cet homme » spirituel et intelligent qui est lumière en notre Seigneur; ce chrétien » parfait qui est infailliblement contemplatif au sens que S. Paul a dit » de tout véritable chrétien : *Qu'il ne contemple pas ce qui se voit, mais » ce qui ne se voit point*, II Cor. iv, 18. Je ne vois point qu'il y faille » entendre d'autre finesse, ni sous le nom de *Gnose* un autre mystère » que le grand mystère du christianisme bien connu par la foi, bien entendu par les parfaits, à cause du don d'intelligence, sincèrement » pratiqué et tourné en habitude. S. Clément ne le laisse pas à deviner; et il répète cent et deux cents fois que sous le nom de *Connoissance*, il entend l'habitude de la vertu chrétienne, acquise par un exercice continuel; et sous le nom de *Gnostique*, le chrétien qui a formé » cette habitude. » Bossuet, *Tradit. des nouv. myst.* ch. III, sect. I, pag. III; tom. II des *OEuvr. posth.* in-4°, Amsterd. 1753.

bien peu de personnes. Maître de toutes les passions qui peuvent troubler l'âme (1), il n'admet pas même celles qui passent ordinairement pour bonnes; ni la hardiesse, il n'a point d'ennemis, point d'adversités à braver dans ce monde, il n'en connoît pas; ni la joie et la douleur, rien n'affecte son âme toujours élevée vers le ciel; ni la fausse émulation, parce que rien ne lui manque, persuadé que tout se passe dans l'ordre que Dieu a voulu; ni la colère, il est toujours égal à lui-même; ni les affections humaines, il n'aime que Dieu, il ne respire que pour Dieu. Il est uni intimement à son bien-aimé, rapproché qu'il en est par le continuel exercice des vertus; et il est heureux au sein de l'abondance de tous les biens. Ainsi est-il plutôt délivré de ses passions, qu'il n'est occupé à les modérer. Page 650. Pag. 652.

» Il ne demande à Dieu que ce qui est véritablement bien, c'est-à-dire, les biens de l'âme. Et lors même qu'il n'ouvre pas les lèvres, il ne laisse pas de crier au Seigneur, mais du fond de son cœur. L'objet de sa prière est la persévérance dans la vertu qui lui devient comme naturelle par le long exercice.... Page 653.

» Comme rien n'est fâcheux pour lui en cette vie, il ne cherche point des appuis étrangers, ni

(1) Voyez pour l'intelligence de ces expressions le même Bossuet, *Trad. des nouv. myst.* pag. 134 et 137.

des consolations humaines; parce que Dieu lui suffit, parce qu'il voit partout Dieu, sa providence, sa volonté qui ordonne ou permet tout ce qui arrive.

» La joie de la contemplation dont il se repaît continuellement sans en être rassasié, le rend insensible aux foibles plaisirs de la terre; et, quoique habitant du siècle, il est déjà en communication avec le ciel....

Pages 654. 655. » Les sciences humaines lui servent de divertissement, quand il veut se relâcher de ses occupations plus sérieuses. Il peut même en tirer avantage, soit pour mieux connoître la vérité, soit pour

Page 664. répondre à ceux qui la combattent. Il n'estimera pas beaucoup de vivre, mais de bien vivre; se regardant ici-bas comme pèlerin et comme exilé. Chaste dans ses actions, dans ses pensées, dans ses paroles, il ne franchira point les bornes du nécessaire dans l'usage des biens de ce monde.

Page 668. » La seule peine qu'il puisse éprouver, c'est la pensée qu'il fut pécheur, et qu'il ait pu dégénérer de la pureté de son baptême. A ces momens, il s'afflige, il expie par la pénitence les fautes passées, il se punit lui-même avec rigueur de n'avoir pas encore atteint le haut degré de perfection auquel il aspire, et où d'autres sont parvenus.

Page 670. » N'agissant jamais que dans la vue de Dieu, il lui rend de continuelles actions de grâces: assidu à entendre sa parole, à la méditer, à le chercher dans

l'oraison, dans le saint sacrifice; sans cesse occupé de le louer, de le bénir, de chanter ses grandeurs; pas un seul moment qui puisse le distraire de ces pieux exercices. Combien le Sage avoit raison de dire : *Qui se repose dans le Seigneur comprendra la vérité, et demeurera constamment dans son amour.* » Sap., III, 9.

« L'amour consiste dans la fidèle observation des commandemens, qui mène à la parfaite connoissance. » Page 674.

De là, saint Clément passant aux hérésies, prouve que leur doctrine n'est que mensonge. « Les hérétiques ont beau dire comme nous qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un Jésus-Christ; ce n'est là qu'un discours en l'air auquel manque la vérité. Le Dieu qu'ils reconnoissent est un Dieu de leur invention. Le Christ qu'ils professent, ce n'est pas celui que les prophètes nous ont appris à connoître. Ils rejettent les principaux articles de la foi; ils interprètent les Écritures dans un sens contraire à celui de l'Église, qui, seule, enseigne la vérité, telle qu'elle nous a été transmise par la tradition apostolique. » Page 675.

Suit une digression sur le repos du septième jour, où l'auteur prouve doctement que l'institution en remonte jusqu'aux premiers jours du monde, et qu'elle s'est conservée inviolable dans les traditions et les usages de tous les peuples. Ce livre se termine par un tableau général de la vanité de la philosophie païenne mise en opposition avec les Pages 682 et suiv. Page 689-698.

préceptes et les succès de la prédication évangélique.

Dans le livre suivant, *le septième*, saint Clément commence par l'apologie du christianisme, qu'il
Page 700. appelle la plus ancienne et la plus excellente philosophie. C'est là tout l'objet des immenses recherches développées dans ses Stromates. « Le christianisme est venu montrer au monde une philosophie toute céleste, qui seule apprend à connoître Dieu, à pratiquer la vertu, à s'élever jusqu'à sa divine
Page 701. essence par la contemplation. Comment après cela l'accuser d'*athéisme*, lui qui donne de la Divinité l'idée la plus noble, lui rend le culte le plus
Page 702. digne d'elle, seul apprend à le servir, à l'aimer. Quel est son auteur? Jésus-Christ, Fils de Dieu, égal à Dieu son Père, Législateur souverain, Lumière, Providence universelle. Maître des Grecs et des Barbares, il persuade, mais ne contraint pas. Sauveur prédit par les prophètes, il est venu renouveler l'homme, le former à sa propre image,
Page 706. lui imprimer le sceau de sa ressemblance. Le vrai culte de Dieu, c'est de lui ressembler par la fidèle imitation de ses vertus. Point de sacrifice qui lui
Page 707. soit plus agréable. Indépendant, sans nul besoin, il ne demande de nous d'autre bien que notre salut.
Page 725. Le chrétien qui marche sur ses traces, et par ses vertus imite ce divin modèle de toutes les perfections, est donc le vrai philosophe. Il possède tous les biens et toutes les connoissances; il est supérieur

à toutes les craintes comme à toutes les affections humaines. Libre, mais sans licence; simple dans ses discours, il exprime sa pensée sans déguisement. Nulle fausse complaisance, nul respect humain. Il ne s'amuse pas à faire de longs discours dans la prière, parce qu'il sait ce qu'il faut demander. Les autres ne savent pas même prier Dieu pour en obtenir les biens, parce qu'ils ne connoissent pas les biens véritables, et n'en sauroient pas le prix, ni l'usage qu'il en faudroit faire quand ils les auroient obtenus. Il prie à l'effet d'obtenir la rémission de ses péchés, la grâce de n'en plus commettre, d'accomplir tout le bien, d'y persévérer, de n'en point déchoir, d'y croître, de le rendre éternel, d'entendre toute la dispensation de Dieu, afin d'entretenir la pureté du cœur, et de mériter d'être initié au mystère de la vision face à face. Jamais il ne se livre à l'emportement; fût-il haï, persécuté, il ne cherche point à se venger, il oublie le tort qu'on lui a voulu faire; il pardonne à son ennemi, parce qu'il ne cesse pas de voir en lui son semblable, un homme créé comme lui à l'image de Dieu. Il plaint son aveuglement, et prie pour lui le Seigneur qu'il veuille bien dissiper son ignorance. Il prie et de cœur et de bouche; il prie avec une confiance toute filiale, rendant grâces à Dieu au moment où il se lève, et où il se couche, en voyage, à la promenade, partout. Il prie pour les autres comme pour lui-même.

Page 728.

Pages 725. 726.

Page 736.

Pages 746. 747.

Page 748.

Page 730. » Sa charité se manifeste par les services qu'il rend aux hommes; et ces services sont de deux sortes : l'une de les rendre meilleurs, l'autre de les soulager dans leurs besoins. Il fait du bien à tous dans la proportion et dans toute l'étendue de ses moyens. Est-il constitué en dignité? il gouverne ceux qui lui sont soumis de la manière convenable à leur salut, portant honneur aux bons, et punissant les méchans. Dans les conditions privées, il rend gloire à Dieu, en labourant, en naviguant, en
Page 729. remplissant tous les devoirs de son état. Il ne jure point; parce que ses paroles sont plus dignes de foi que les sermens d'autrui. Toute son ambition sur la terre est de ressembler à Jésus-Christ; et les degrés par lesquels il s'efforce de parvenir à cette ressemblance sont la douceur, la bienfaisance, l'humilité, la modestie, la piété envers Dieu. Aussi la vie du parfait chrétien est-elle une fête continuelle; et bien que dans un corps mortel, il est déjà dans le ciel où l'attend après sa mort la récompense de ses vertus (1).

(1) Un évêque d'une grande renommée s'est prévalu de ces expressions pour appuyer son système d'une chimérique apathie. Un autre évêque d'une bien plus grande autorité s'est élevé avec une égale force et contre le système en lui-même, et contre l'abus qui avoit été fait des noms les plus respectables. « Fénelon trop porté peut-être par le » genre de son esprit aux abstractions métaphysiques dont on retrouve » si souvent le langage et les formes dans son système de spiritualité, avoit » oublié que la simplicité de la religion chrétienne résiste à tous les raf- » finemens dont la subtilité est inaccessible à la plus grande partie des

» Et c'est à de tels hommes que l'on prodigue les plus outrageuses qualifications ! De tels hommes, des athées ! » Page 731.

Huitième livre. A la fin du livre précédent, saint Clément avoit annoncé une suite à son ouvrage. On ne peut douter qu'il ne l'ait exécutée, puisque Eusèbe et saint Jérôme affirment en termes exprès que les Stromates de saint Clément étoient divisés en huit livres (1). Photius dit avoir vu un ancien manus- Page 767.

» hommes. » M. le card. de Bausset, *Vie de Bossuet*, tom. III, pag. 290. Il expliquoit dans le sens de sa doctrine particulière, des expressions détachées des écrits les plus célèbres sur cette matière, tels que ceux de sainte Thérèse, de S. Jean de la Croix, de S. François de Sales. Le portrait que S. Clément d'Alexandrie a tracé de son Gnostique sembloit lui offrir d'assez vives couleurs pour son *beau idéal* de la perfection chrétienne : il ne manqua pas d'en profiter, et il trouva des défenseurs. Bossuet, ce surveillant universel, ainsi que le nomme un de ses panégyristes (Talbert, *Éloge de Bossuet*, pag. 51), que son génie et la providence de Dieu sur son Église appeloient à l'honneur de démasquer toutes les erreurs, et de les combattre jusques dans leurs derniers retranchemens, venge à la fois et les grands hommes de tous les siècles, et ceux qui en avoient été les dignes interprètes. Il observe que cette doctrine si raffinée sur la spiritualité n'étoit qu'une science moderne, qui n'alloit pas au-delà de quatre ou cinq cents ans ; qu'elle avoit été inconnue à presque tous les anciens Pères de l'Église. Remontant aux véritables sources de toute saine doctrine, l'Écriture et la tradition, il prouve que tout ce qui s'en écarte dans l'expression ne peut recevoir une interprétation favorable ; il explique, il ramène au véritable sens, démêle avec la plus rigoureuse précision ce qui doit être admis ou rejeté. C'est là ce qu'il fait avec une si éclatante supériorité, tant dans le chap. III de son écrit sur la *Tradition des nouveaux mystiques*, tom. II, *des OEuvr. posth.*, que dans son *Instruction sur les états d'oraison*, tom. VI, *OEuvr. comp.* in-4°, Paris, 1743, à la pag. 104 et suiv.

(1) Euseb. *Hist. eccles.* lib. VI, cap. XIII. S. Hieronym. *in catal.* cap. XXXVIII, pag. 113, tom. IV, edit. Martian.

crit qui présentoit la même distribution (1). Les éditions vulgaires n'en comptent que sept. Ce huitième est bien loin de valoir les précédens. Ce n'est qu'une compilation *hétérogène* de propositions de logique (2).

L'orateur chrétien pourra tirer le plus heureux parti d'une foule de sentences répandues dans tout cet immense travail. Celles-ci par exemple :

Page 275. » A quoi sert une sagesse qui ne règle pas les mœurs de celui qui la professe ?

» On apprend soi-même en apprenant aux autres ; quand on enseigne, il y a autant à profiter pour le maître que pour les disciples.

Page 287. » La pluie qui tombe est la même ; mais la terre qui la reçoit est différente. Ainsi le Verbe divin qui, dès l'origine du monde, n'a pas cessé de faire entendre sa voix, a parlé à tous les hommes le même langage. C'étoit lui qui s'énonçoit par la bouche des anciens philosophes, quand ils ne cor-

(1) *Cod.* CXI. Ce qui formoit le huitième livre dans l'exemplaire de Photius, c'étoit le discours : *Quel est le riche qui est sauvé*, suivi d'un autre sur une matière purement dialectique. Nous rendrons compte du premier ; l'autre est perdu. Quelques modernes pensent que ce huitième livre, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'est qu'une compilation de fragmens tirés de divers ouvrages de S. Clément, mis à la suite des Stromates pour suppléer au huitième livre que l'on ne trouvoit plus. C'est l'opinion de D. Cellier, *Hist. des écriv.* tom. II, pag. 277 ; de Tillemont, *Mém.* tom. III, pag. 188; de Noël Alexandre, *Hist. ecclés.* tom. III, pag. 306.

(2) Cave, *Script.* pag. 53, col. 2.

rompoient point sa parole par leurs pensées propres; et c'étoit là une véritable et sainte philosophie. Heureux s'ils avoient conformé leur vie à leurs maximes ! Dieu avoit donné la philosophie aux Grecs, comme la loi aux Hébreux, pour qu'elle leur servît d'introduction à l'Évangile. Voilà pourquoi il avoit voulu que ses saintes Écritures leur fussent communiquées par la voie de la traduction qui en avoit été faite dans leur langue, afin de leur ôter tout prétexte d'avoir ignoré la vérité qu'il leur étoit devenu facile de connoître. Faute d'avoir voulu la connoître, leurs découvertes sur tout le reste ne leur ont servi de rien; car quelques bonnes œuvres qu'ils aient pu faire, quelques maximes qu'ils aient débitées; parce qu'ils n'ont pas eu la foi, elles ne leur ont point profité. Sans la foi, le mérite des œuvres est stérile. Abraham ne fut point justifié pour ses œuvres, mais pour sa foi. Autre chose est de parler sur la vérité, autre chose est que la vérité s'explique elle-même. Il y a entre l'une et l'autre la même différence qu'entre l'ombre et la réalité, entre la conjecture de la vérité et son affirmation précise. La doctrine qui mène à la religion est un don particulier, la foi une grâce spéciale. Faut-il pour cela dédaigner l'étude de la philosophie ? Non. Nécessaire aux Grecs avant la venue de Jésus-Christ, la philosophie est utile présentement pour la direction de la piété et du culte divin; pour établir les

principes de la foi, et pour en éclairer la démonstration.

Page 410. » Les passions sont à l'âme ce que les vapeurs exhalées des marais sont à l'atmosphère, qu'elles chargent de tempêtes. Elles offusquent l'intelligence; elles assiégent le cœur des images de la volupté; elles jettent l'âme dans un étourdissement qui la précipite vers sa ruine. C'est Dieu lui-même qui a voulu que la loi nous environnât de menaces et de terreurs, pour exciter notre surveillance, protéger la sagesse, en prévenir les écarts, nous fixer dans le sentier du bien. L'on ne jouit véritablement du calme, que par la lutte continuelle contre les passions.

Page 414. Ps. LXXXI. 1. » *Dieu s'est trouvé dans l'assemblée où l'on juge au nom de Dieu; il est au milieu des dieux pour les juger.* Quels sont ces dieux dont parle ici le psalmiste? Ceux-là qui se montrent supérieurs aux passions, qui triomphent des mouvemens orageux du cœur, qui sont plus grands que le monde, en foulant sous les pieds toutes les affections terrestres, à qui l'Apôtre rend ce glorieux témoignage : *Vous ne vivez plus de la chair, mais de l'esprit.*

Rom. VIII. 9.

Page 449. » Saint Paul ne défend pas d'être riche, mais seulement de l'être par des voies injustes, et de croire ne l'être jamais assez.

Page 450. » Ce que j'appelle continence, ce n'est pas seulement de s'abstenir des plaisirs défendus, mais des

délicatesses de la vie; c'est de témoigner un généreux mépris pour les plaisirs, pour ce que l'on possède; c'est non-seulement de ne point rechercher la possession des richesses, mais de se défendre de l'admiration qu'on leur porte.

» Le Maître nous a dit : *Quand on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre.* En quoi il ne prétend point que nous regardions la persécution comme un mal; ni nous faire craindre la mort. Il ne veut que nous apprendre que nous ne devons ni être cause de notre mort, ni contribuer au crime de ceux qui nous persécutent; car ils ne sauroient pécher contre un homme qui est à Dieu, sans pécher contre Dieu même. Celui qui va se présenter au juge, ou qui, en se produisant d'une manière indiscrète et téméraire, donne occasion de se faire prendre, contribue autant qu'il est en lui à l'iniquité des infidèles. » Page 504. Matth., x. 23.

Mais afin que l'on n'abusât pas de cette doctrine pour faire, par amour des choses temporelles, ce qui ne peut bien se faire que par l'amour de Dieu et par la charité que nous devons avoir pour nos persécuteurs mêmes, le saint docteur ajoute aussitôt que, pour ôter toute occasion aux persécuteurs, il ne faut leur donner aucun sujet de dispute, de plainte, de procès et de haine contre nous; que, quand Jésus-Christ nous défend d'être attachés à aucune des choses de la vie, ce n'est pas seulement

parce que cette attache est mauvaise en elle-même, mais encore de peur qu'en nous défendant contre ceux qui nous les voudroient ravir, nous ne les aigrissions contre nous, et qu'ils ne se portent à blasphémer à cause de nous le nom sacré de Jésus-Christ. Il n'y a donc, selon ce Père, que la défense de la vérité et de la justice, dans les occasions et en la manière où notre devoir nous engage à la soutenir, qui puisse nous exposer légitimement à la persécution; et aussi Jésus-Christ ne promet le royaume des cieux qu'à ceux qui souffrent pour lui, pour la justice et pour l'Évangile (1).

Page 529. « Point d'autre vue à se proposer quand on fait bien, que le plaisir de bien faire. Celui qui est miséricordieux doit ignorer qu'il le soit; autrement il le seroit aujourd'hui, et demain il ne le seroit plus. Ce qui est bien, l'est par sa nature. Faire le bien constamment, c'est lui ressembler.

Page 551. » Chercher à approfondir la nature de Dieu, quand on le fait non par le mouvement d'une curiosité contentieuse, mais pour s'en rapprocher; exercice salutaire. Celui que son amour a porté à souffrir la mort pour nous, ne nous a laissé rien ignorer de tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir. La foi
Page 649. devient en conséquence une démonstration réelle, fondée qu'elle est sur la certitude de la parole de Dieu.

(1) Tillem., *Mém. ecclés.*, art. *S. Clém. d'Alex.*, tom. III, pag. 184.

» Il en est des hérétiques de nos jours comme des anciens philosophes, qui reconnoissoient l'existence d'un Dieu et sa providence, mais qui n'alloient pas plus loin. Ils ne connoissoient ni le Fils de Dieu, ni l'économie de la rédemption divine; ils étoient étrangers à la vraie religion. De même des hérétiques. Ils croient à Dieu, ils croient à Jésus-Christ, mais vaguement, non selon la vérité. Ils en parlent à leur manière; ils ne l'admettent point tel que les prophéties nous ont appris à le connoître. Il ne suffit pas de croire qu'il y a un Jésus-Christ, pas plus qu'il ne suffiroit pas de connoître l'existence du soleil, si l'on ne se réchauffe à la chaleur de ses rayons. Page 688. Page 689.

» Il résulte évidemment de l'antiquité de notre Église que toutes les autres qui n'ont pas ce caractère et sont d'une origine récente, ne sont que sectes de nouvelle institution, et qui portent un caractère de faux. Je ne regarde comme vraie Église que celle qui me prouve son ancienneté; car comme il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Seigneur, c'est par l'unité que ce qu'il y a de plus excellent nous doit être recommandable, en ce que l'unité est l'image du premier principe de toutes choses. Aussi est-ce pour cela que nous attribuons l'unité à la vraie Église, que les hérétiques s'efforcent de diviser en plusieurs parties.

» Ces philosophes qui se vantent de connoître

la vérité, de qui l'auroient-ils apprise? ils ne la tiennent pas de Dieu, mais des hommes. Des hommes peuvent-ils par leurs seules lumières arriver à la connoissance de la vérité? Foible mortel, qui n'est pas capable de dire rien de vrai sur ce qui le regarde lui-même! Et il prétendroit expliquer la nature de Dieu!

Page 587. » Il est plus facile de dire ce que Dieu n'est pas, que de dire ce qu'il est. Si nous lui donnons un nom, ce n'est qu'improprement. Que nous l'appelions Père, Dieu, Créateur, Seigneur, Esprit ou Être par excellence, ce ne sont pas là des dénominations qui le caractérisent; c'est par indigence que nous empruntons ces expressions pour fixer notre pensée, et empêcher qu'elle ne s'égare sur d'autres objets. On connoît les choses, ou parce qu'elles sont en elles-mêmes, ou par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres; mais rien de tout cela ne convient à Dieu; nous n'avons pour connoître le Dieu inconnu que sa grâce et son Verbe.

Page 319. » Suivant nos maximes, on peut être philosophe sans être savant. La vraie philosophie est la vertu qui convient à tous, parce que tous tendent à la félicité; et il est toujours temps de s'y appliquer.

» Soyez persuadés que plus nous recevons de science et de lumière, plus nous sommes en danger de notre salut.

Pages 719-720. » Il n'y a point de lieu profane, ni de temps

indifférent pour le chrétien, quand Dieu est toujours présent à sa pensée.

» Notre vie est tout entière un jour de fête, parce que nous voyons Dieu partout : aux champs nous chantons ses louanges, en les cultivant; sur la mer, en naviguant; partout, quand nous vivons bien.

» La chasteté n'est un bien qu'autant qu'on la garde dans les vues de Dieu et pour son amour. Page 447.

» La prière est un entretien avec le Seigneur : nous avons beau ne pas remuer les lèvres, il nous entend, il exauce les prières qui lui sont adressées du fond du cœur. Nous élevons les yeux et les mains au ciel, nous efforçant de détacher en quelque sorte de la terre notre corps avec nos paroles enflammées du désir des biens célestes. L'âme s'élance; elle est sur un char qui la transporte jusque dans le sanctuaire de Dieu. Page 722.

» Ceux qui sont dans la volonté ferme de faire du bien aux autres, s'ils en avoient le moyen, recevront la même récompense que ceux qui en font réellement.

» La perfection du véritable martyr consiste moins dans l'effusion de son sang, que dans l'amour qu'il témoigne à Dieu par l'observation de sa loi, et dans la charité qu'il témoigne à ses ennemis. Page 484.

» Si la confession que l'on fait à Dieu est une espèce de témoignage et de martyre; tout chrétien qui agit avec pureté et sincérité dans la connois- Page 480.

sance qu'il a de Dieu, et qui obéit fidèlement à ses préceptes, est en effet, et par ses actions et par ses paroles, le témoin, le martyre de Jésus-Christ, de quelque manière qu'il soit délivré de la prison de ce corps mortel, puisque la foi qu'il lui garde et lui offre durant toute sa vie, et au moment de la mort, lui tient lieu du sang qu'il répandroit pour la confession de son nom. »

Page 697. Sur la propagation de l'Évangile : « La doctrine des chrétiens est répandue dans tout le monde. Les Grecs et les Barbares l'ont embrassée. Elle fleurit partout, malgré les édits des empereurs ; au lieu que celle des philosophes s'évanouit aussitôt à la moindre menace du magistrat.

Le *Pédagogue* de saint Clément d'Alexandrie est tout entier un ouvrage de morale (1); raison pour laquelle nous n'en parlons qu'après les écrits apologétiques du même auteur (2). Il est partagé en trois livres et distribué en chapitres.

Dans le premier, l'auteur explique son titre :
Page 79. « Ce mot veut dire précepteur, un maître destiné à former un enfant à la vertu, et à le faire passer de l'état des enfans à celui des hommes parfaits.

(1) *Gentilem jam conversum ad vitam, moresque vere christianos informat.* Cave, *Script.* pag. 53, col. 1.

(2) Dans le vie livre de ses Stromates, pag. 616, saint Clément renvoie à son Pédagogue, composé vraisemblablement après son Exhortation aux gentils, du temps qu'il faisoit à Alexandrie ses instructions aux catéchumènes. D. Cellier, *Hist.* tom. 1, pag. 248.

C'est Jésus-Christ lui-même qui a bien voulu se faire notre pédagogue. »

Tout ce livre est l'exposé de sa méthode et de son enseignement. C'est un code détaillé des maximes de la vraie philosophie morale, c'est-à-dire de la morale chrétienne, applicable à toutes les conditions et à toutes les circonstances de la vie.

En voici les endroits les plus remarquables :

« Notre précepteur, à nous, ressemble à Dieu son Père; Dieu-Homme, impeccable, impassible, entièrement soumis aux volontés de Dieu son Père, et que nous devons nous proposer pour modèle. Page 80.

» Ce qu'il y auroit de plus désirable, ce seroit de ne point pécher. C'est là le privilége de Dieu; au moins faut-il souhaiter de ne tomber jamais volontairement dans le péché; c'est là ce qui fait le sage. Après cela, redouter même les fautes involontaires; c'est là ce qu'apprennent ceux qui sont formés par une direction sage et éclairée. Le dernier degré consiste à se relever promptement des fautes que l'on a commises : dans ce cas, la pénitence est une voie ouverte au salut; mais cette voie est laborieuse.

» La sagesse est à la guérison des passions de l'âme ce qu'est la médecine à celle des maladies du corps. Nous avons pour médecin l'oracle même, le principe de la sagesse, qui dit au paralytique : *Lève-toi, je te le commande, emporte ton lit, et marche ;* Page 81. Matth., IX. 6.

Joan., XI. 43. à Lazare : *Sors du tombeau*; et le paralytique est guéri, Lazare est rappelé à la vie.

Page 42. » Dieu, en créant l'homme à son image, a déployé sur sa personne toute sa magnificence; il en a fait un être privilégié, le chef-d'œuvre de ses mains, devenu par-là un objet digne de ses complaisances. L'homme est donc aimé de Dieu : eh! comment n'aimeroit-il pas celui pour lequel il a bien voulu livrer son Fils à la mort ?

Pages 84, 85. » Tous nous ne sommes que des enfans. C'est Dieu lui-même qui nous donne ce nom dans ses saintes Écritures pour nous instruire qu'il est notre Père, et nous rappeler au devoir de la docilité qui convient à cet âge. L'enfance est à la vie ce que le printemps est à l'année; éloignons de la nôtre la stérilité de la vieillesse.

Page 89.

Page 93. » Le baptême est une création nouvelle : la même puissance qui fit sortir le monde du néant, nous arrache à la mort et nous fait naître à la vie.

Page 102. » *Mangez ma chair, et buvez mon sang*, nous dit Jésus-Christ : par-là, il nous donne la nourriture la plus substantielle, le breuvage le plus salutaire; il nous fournit sa propre chair; il nous présente son propre sang, afin que ses enfans aient tout ce qu'il faut pour croître et se fortifier. O mystère admirable! il veut que l'homme se dépouille de sa nature charnelle et corrompue, qu'il abandonne ses alimens du premier âge, pour recevoir

une nourriture toute nouvelle qui l'incorpore à nous, qui unisse à notre propre substance le Sauveur de nos âmes, dont la présence dans notre chair la purifie, et nous sanctifie tout entiers.

» Comment concilie-t-on dans Dieu la bonté et la justice ? par son amour pour les hommes : il les aime, donc il veut ce qui leur est utile plutôt que ce qui leur plaît. Page 115.

» Dieu a envoyé sur la terre Jésus-Christ, non pas simplement comme bon et juste, mais comme étant la bonté et la justice même. Page 124.

» Nous sommes des malades ; il nous faut un médecin ; nous étions égarés dans une nuit épaisse, donc il nous falloit un guide qui nous éclairât ; perdus dans un désert sans eau, il nous falloit un libérateur qui fît couler l'eau du rocher, pour étancher notre soif. Nous étions morts ; il nous falloit un Sauveur qui nous ressuscitât ; agneaux, enfans, nous ne pouvons nous passer du pasteur ni du maître. Page 125.

» Dieu est bon de sa nature ; il est juste par rapport à nous ; il n'est juste que parce qu'il est bon. Avant d'être Créateur, il étoit Dieu, il étoit bon ; et c'est pour satisfaire à sa bonté qu'il a voulu être Créateur et Père. Page 127.

» Les cœurs indociles demandent des remèdes violens : le fidèle qui se prête aux leçons de la sagesse, veut des encouragemens et des louanges. Page 131.

L'éloge que vous donnez à la vertu est une rosée douce qui aide à la végétation de l'arbre.

Page 136. » Le but que se proposent la piété et la religion, c'est le repos éternel qui nous est promis au sein de Dieu : le commencement de la vie, c'est-à-dire de l'éternité, voilà notre fin.

» Les stoïciens appellent du nom d'offices tout ce qui est commandé par la sagesse et la raison ; et c'est par les œuvres que se manifeste l'obéissance à ce commandement. En sorte que les offices consistent dans l'action plutôt que dans la parole ; or la vie chrétienne n'est autre chose qu'une suite continue d'actions faites en conformité avec la volonté de Dieu et de Jésus-Christ ; et c'est là ce que nous nommons la foi. Ces offices ou devoirs sont de deux sortes, les offices de la vie civile, et ceux qui nous disposent au salut. »

C'est l'exposition de ces devoirs qui fait la matière des deux livres suivans.

Page 144. Sur la sobriété dans le boire et le manger « Convient-il à un homme raisonnable de ne vivre que pour manger, de penser uniquement à se charger de viandes, comme ces animaux que l'on engraisse pour la mort ?

Page 156. » Un poëte a dit que le vin bu avec excès devient un feu dévorant, une tempête qui soulève le cœur, comme les flots agités de la mer de Libye. Expression vraie. L'agitation que donne l'ivresse ressemble

à celle d'une mer en courroux. Le corps noyé de vin, comme un navire battu par les vagues, se plonge dans un abîme d'ordures. La raison, qui devroit faire l'office de pilote, est entraînée; elle ne sait plus où elle en est; les ténèbres qui l'enveloppent lui dérobent la vue du port; elle court se précipiter dans les écueils cachés, c'est-à-dire, dans les plus coupables voluptés. »

Contre le luxe des ameublemens: « Quand vous avez besoin d'une charrue pour labourer, demandez-vous qu'elle soit d'or? Qu'elle serve seulement à l'usage auquel vous la destinez, c'est là tout ce qu'il vous faut. Qui vous empêche d'en faire autant pour les choses qui sont à votre usage personnel? Vous vous lavez les pieds dans un vase de terre; en sont-ils moins nettoyés? Mais il faut aller jusqu'aux Indes chercher à grands frais l'acier dont vous découpez votre viande; mais cette table aux pieds d'ivoire, elle ne pourra plus souffrir des mets vulgaires. Dites-moi: cette lampe qui vient de chez l'orfévre, vous donne-t-elle plus de lumière que celle qui vient de chez le potier? Dormez-vous moins bien sur un lit simple et modeste, que sur cette couche fastueuse, enrichie d'or et de pourpre? Page 161.

» La possession des richesses expose à la haine, soit publique, soit particulière, du moment où elle passe les bornes de la nécessité. L'acquisition en

est difficile, et n'est donnée qu'à un petit nombre; la conservation laborieuse; l'usage en est très-incommode. Tout ce qui est superflu est interdit au chrétien.

Page 162. »La vraie richesse consiste à savoir borner ses désirs; la vraie grandeur d'âme, à mépriser l'opulence, non à s'y complaire.

»Quel ridicule de tirer vanité de ce que tout le monde peut se donner pour son argent!

»La sagesse ne s'achète point à prix d'argent; elle ne se vend point dans les marchés publics, mais dans le ciel. Le Verbe immortel est la monnoie qui se donne en échange.

»Dans vos festins, point de concerts; laissez-les aux sacrifices idolâtres.

Page 165. »Loin de vous toutes chansons où l'amour profane joue un rôle. Le chrétien ne connoît de chants que ceux qui sont consacrés aux louanges du Seigneur. Il abandonne aux hommes ivres et aux femmes dissolues les airs efféminés et les accens de la débauche.

»Les mauvais plaisans qui se jouent à contrefaire les manières de parler ou d'agir qui prêtent à rire, ne doivent point avoir d'accès auprès de nous. Les paroles sont, pour ainsi dire, les échos des mœurs et des pensées; il est bien difficile que le langage soit bouffon, sans que les mœurs ne le soient. On peut appliquer ici le mot de l'Évangile:

Tout arbre qui est bon produit de bons fruits; tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. Matth., VI. 43.

»Nous devons châtier en nous jusqu'au rire même. Qu'il se tienne en notre présence des discours déshonnêtes, rougissons-en, et ne nous permettons pas même un sourire qui sembleroit une complicité. Si c'est un trait de médisance qui l'excite, témoignons-en du chagrin plutôt que de la joie. En rire, ce seroit une marque de légèreté plutôt que de sens; ce seroit une véritable cruauté. Page 166.

»Jésus-Christ défend la liberté des paroles, pour arrêter l'intempérance à sa source. Qui profère des paroles peu décentes, se permettra bientôt les actions malhonnêtes. L'habitude de ne tenir que des discours graves, amène celle d'être grave dans ses mœurs. Page 169.

»Nous ne permettons pas l'usage des couronnes (1) ni des parfums; ce sont trop ordinairement des

(1) On lit dans un auteur moderne: « Les premiers chrétiens couron- » noient de fleurs les martyrs et l'autel des hécatombes, » *Génie du christian.* part. 1. liv. v, ch, xi, pag. 208 du tom. 1, éd. in-8°, Paris, 1803. Je demanderai à l'auteur avec Tertullien, dans quel livre, dans quel monument a-t-il rencontré cet usage? *Atenim ubi scriptum est ut coronemur?* De Coron. n° 2, pag. 121, ed. Rigalt. Ce n'est assurément ni dans S. Clément d'Alexandrie, ni dans Minutius Félix, ni dans Lactance, ni dans aucun de nos écrivains. Les premiers chrétiens étoient si loin de cette coutume, que les païens leur faisoient un reproche de refuser des couronnes même à leurs morts. *Coronas etiam sepulchris denegatis.* Octav. *in Minut.* pag. 109, ed. Varior.

amorces de volupté. On me répondra que Madeleine répandit des parfums sur les pieds du Sauveur, lorsqu'il étoit à table, et qu'il n'en témoigna point de mécontentement. Je répondrai que Madeleine, jusque-là pécheresse, n'étoit pas instruite des maximes de Jésus-Christ. Jésus-Christ le permettoit dans cette circonstance, comme symbole de sa mort et de sa sépulture prochaines. Les païens mettent des couronnes sur la tête de leurs idoles; les chrétiens les abandonnent aux repas de la débauche, et aux simulacres des morts. Jésus-Christ n'a eu qu'une couronne d'épines. Est-ce pour insulter à sa passion que nous nous couronnons de fleurs?

Matth., XXVI. 12.

Page 199. » Je suis fort de l'avis des Lacédémoniens qui ne permettoient qu'aux femmes publiques l'usage des étoffes précieuses et de l'or pour ornemens. La parure de l'honnête femme, c'est sa vertu.

Page 202. »Un ancien voulant représenter la vertu et le vice, peignit la première sous la figure d'une femme vêtue d'une robe blanche, belle de sa seule modestie: l'autre, il la revêtit d'habits traînans, nuancés de diverses couleurs; ses mouvemens ne respiroient que la volupté; on croyoit voir une courtisane. L'habit vaut souvent plus que la personne.

Page 214. » De toutes les leçons qu'on puisse nous donner, la plus importante est celle de se connoître soi-même. La connoissance de soi-même mène droit

à celle de Dieu; et qui le connoît cherche à lui ressembler. Or, ce n'est point par de beaux habits, mais par de bonnes œuvres que l'on s'en rapproche. Dieu n'a besoin de rien; et l'ornement le plus agréable à ses yeux, c'est la pureté et l'innocence du cœur.... Combien de femmes s'occupent uniquement du soin de parer leur corps! Que leur âme soit négligée, peu leur importe. Toutes à l'extérieur elles ne pensent point à la vraie beauté, qui est celle de l'âme. Elles m'offrent l'image de ces temples de l'Égypte, dont les portiques, soutenus par de riches colonnes, éclatent d'or et de pierres précieuses. Pénétrez dans l'intérieur, la divinité que vous vous attendiez à y voir, c'est quelqu'un de ces animaux bien mieux faits pour la fange de leurs marais que pour un temple. Otez l'idole du temple, dépouillez-la de ces parures étrangères, arrachez le masque; il n'y a plus rien qui ne doive inspirer le mépris et le dégoût. Page 216.

» La beauté, présent funeste! source trop féconde de désordres et d'adultères! On a vu la Grèce et l'Asie tout entières en feu, bouleversées par une femme étrangère. Il n'y avoit point alors de maître qui apprît à dompter les passions; qui, par les maximes: *Vous ne commettrez point d'adultère; vous n'aurez point de mauvais désirs*, condamnât ces raffinemens de l'art de plaire. Les anges rebelles amoureux de leur propre beauté, dédaignent la beauté Page 221. Matth., XIX. 18. Page 222.

éternelle, et sont précipités du ciel. Apprenons par leur châtiment à être plus sages.

Page 227. »Nous voyons le luxe gagner et confondre toutes les conditions; des raffinemens sans cesse enchérissans sur eux-mêmes tout oser, intervertir l'ordre de la nature, et fomenter toutes les impudicités. La débauche se montre en public; elle règne dans les maisons. Pas un membre du corps qui ne soit un intrument de luxure. Voilà les trophées de notre intempérance. Quel scandale! les lois sont muettes ou complices. On ne se croit plus coupable parce qu'elles ne punissent pas. Mais une justice vengeresse saura bien châtier d'aussi infâmes désordres.

Page 232. »Les mêmes bains s'ouvrent indifféremment aux deux sexes; hommes et femmes, tout s'y rencontre, tout s'y mêle; on s'y dépouille de la pudeur avec les vêtemens.

Page 233. »Nous ne devons nous lasser jamais de répéter ces maximes de la morale évangélique : qu'il n'y a de vraiment riche que le chrétien; que l'homme de bien qui a de la modération, qui aime la justice et la tempérance, amasse un trésor dans le ciel; que celui qui vend son héritage pour en donner l'argent aux pauvres, le remplace par un trésor qui n'a point à craindre ni la rouille, ni les voleurs.

Matth., VI. 19. Marc, X. 11. Luc. XI, 33

Page 207. » La divine Providence a mis à la portée de tous les choses nécessaires à la vie, comme l'air et l'eau. Tout ce qui n'est pas d'absolue nécessité, elle l'a

relégué dans la terre ou dans le fond des rivières. Je sais bien que Dieu nous a laissés maîtres de disposer de tout; mais pourvu que nous sachions le borner au rigoureux besoin.

»Il est contre la nature et contre toute règle qu'un seul vive dans l'abondance, tandis que beaucoup meurent de faim. Eh! n'y auroit-il pas bien plus de gloire à partager avec les pauvres, qu'à habiter dans un magnifique appartement? bien plus de sagesse à donner à des hommes qu'à des pierres? bien plus d'avantage réel à se faire des amis par ses bienfaits, qu'à embellir par ses profusions des objets inanimés? Page 208.

»L'eau d'une source devient plus abondante à mesure que vous y puisez; j'en dirai autant de l'aumône; elle profite d'autant plus qu'on la dispense. Page 236.

» On a bien raison d'appeler les théâtres une *chaire de pestilence*, et d'imprimer le sceau de la malédiction à tout ce qui s'y passe. Il n'y a dans tout ce qui s'y rassemble que désordre, iniquité. L'attrait qui y porte, c'est l'impureté. Les spectacles doivent donc être sévèrement défendus. Page 254, 255.

» On n'y va, dit-on, que pour s'amuser. Je réponds qu'il n'y a pas de sagesse à traiter au sérieux de purs amusemens; que c'est une bien mauvaise politique de mettre sur le compte des amusemens ce qui excite à une fausse gloire, ce qui amène l'effusion du sang, et ce qui fait trouver du plaisir

à voir des assassinats. L'amusement et le plaisir ne doivent jamais s'acheter à pareil prix.

»Mais tout le monde n'est pas fait pour mener une vie pure et sans tache, pour être philosophe. —Que dites-vous? Mais pourquoi donc avez-vous embrassé la foi? pourquoi dites-vous que vous aimez Dieu, que vous aimez le prochain? N'est-ce point là être philosophe?

Page 256. » Pour vivre selon les maximes de l'Évangile, il faut être grave dans ses mœurs; il faut être chrétien et ne pas se contenter de le paroître, doux et affable dans son commerce, pieux et fervent dans les exercices de la religion. Sont-ce là les chrétiens de nos jours? On les voit, comme le polype, changer de ton et de couleur, selon la place à laquelle ils s'attachent. Sortis de l'église, ils perdent leur extérieur de gravité, pour prendre l'air et le langage du monde; ce n'étoit qu'un masque d'emprunt qui déguisoit leur visage, et empêchoit qu'on ne les reconnût. Ce qu'ils ont entendu dans le lieu saint est bien vite oublié. Ils prêtent l'oreille aux discours de l'impiété, à des propos de galanterie. On les voit dans les concerts, dans les assemblées profanes, dans les rendez-vous de la débauche. Des hommes qui croient à l'immortalité écoutent de sang-froid les libertins qui n'ont de refrain que ces mots : *Buvons, faisons bonne chère, parce que nous mourrons demain.* Demain, disent-ils. Non; mais dès aujour-

Sapi., II. 6. Isa., XXII. 13.

d'hui, dès maintenant : car ils sont déjà morts spirituellement.

»La chasteté ne consiste pas seulement à avoir le cœur pur; il faut que l'extérieur le soit ; que la vie du chrétien ne donne pas lieu au moindre reproche, pas même au plus léger soupçon. » Page 257.

Le *Pédagogue* finit par un hymne poétique en l'honneur de Jésus-Christ, d'où Bossuet a su recueillir cette belle expression : Page 266.

« Le divin pêcheur (ainsi notre saint prêtre ap-
» pelle-t-il le Sauveur des hommes) retiroit les
» poissons de la mer orageuse du siècle, et les
» attiroit dans ses filets par l'appât d'une douce
» vie, *dulci vita inescans* (1). »

Le traité *Quel est le riche qui peut être sauvé ?* est célèbre parmi les ouvrages de morale que l'antiquité nous a transmis (2). Il commence ainsi : Edit Jo. Potter., Oxon., 1715,

« Ceux qui prodiguent leur encens aux riches, dans les louanges continuelles qu'ils leur adressent, ne se rendent pas seulement coupables du crime d'une lâche et servile flatterie ; on peut encore les accuser d'impiété, comme dérobant à Dieu, principe unique de tout bien, l'hommage qui lui appartient à lui seul, pour le rapporter à des hommes Page 935.

(1) Clem. Alex. *Hymn.* pag. 267. Bossuet, *Serm. du jour de Pâques*, tom. VIII, pag. 38.

(2) Ce traité manque dans l'édition de Sylburg et de Morel. Nous avons suivi celle d'Oxford.

mortels et périssables, sujets à tant d'inconstances et de vicissitudes, soumis à toute la rigueur des jugemens de Dieu. Quel mécompte! quelle perfidie même, de faire servir d'instrumens de séduction ces richesses qui n'ont déjà par elles-mêmes que trop de moyens d'amollir et de corrompre l'esprit et le cœur de ceux qui les possèdent! de les tromper par l'indigne emploi qu'ils font de leurs louanges mensongères; de les écarter de la voie du salut, les remplissant d'orgueil; en sorte qu'ils comptent pour rien tout le reste, et fassent consister le bonheur dans les richesses qui leur attirent tant d'honneurs et d'applaudissemens! Ils ne font qu'attiser une flamme dangereuse; ils prêtent de nouveaux alimens au faste et à la vanité des riches. Au lieu de diminuer le poids qui est prêt à les accabler, ils l'augmentent; et font si bien, par le poison de leurs adulations, qu'ils rendent le mal incurable. Il y auroit bien plus de charité à chercher des remèdes propres à les en guérir, plutôt que de l'entretenir par ces artificieuses adulations. On les sauveroit, quand ils courent à leur perte. »

Animé de cette louable intention, le saint prêtre d'Alexandrie ouvre sous les yeux des riches le livre qui seul ne les trompe pas, et leur apprend ce qu'ils doivent penser de leurs richesses. Il choisit la matière de son exhortation dans le dixième chapitre de l'Évangile de saint Marc. C'est l'histoire du jeune

Page 937.

Marc, x. 17-24.

homme qui étoit venu demander à Jésus-Christ ce qu'il falloit faire pour acquérir la vie éternelle. Jésus-Christ lui répond : « Vendez tout ce que vous avez, » et le donnez aux pauvres. » Cet homme affligé de ces paroles, s'en alla tout triste, parce qu'il avoit de grands biens; sur quoi Jésus dit à ses disciples : « Qu'il étoit bien difficile à un riche d'entrer dans » le royaume des cieux. » Saint Clément explique toutes les parties de cette histoire par des réflexions judicieuses et quelquefois délicates. « La question, dit-il, proposée au Sauveur, convenoit fort au sujet. On parloit de la vie à celui qui en est l'auteur, du salut au Rédempteur, d'un point de doctrine à un docteur, de la véritable immortalité à celui qui est la vérité, la vie par essence... » Comme on lui avoit donné le titre de *Bon;* il en prend occasion de poser le fondement de toute morale, sur le premier des attributs de Dieu, dont il établit l'unité, la suprématie absolue et universelle. « L'ignorance de ce principe conduit à la mort; mais sa connoissance mène à la vie; c'est-à-dire à la vie parfaite, à la vie éternelle. Ce qui la procure, c'est le détachement universel des choses de la terre, un entier renoncement aux richesses. D'où vient que le Sauveur répond : *Vendez tout ce que vous avez.* Non pas, ajoute notre saint prêtre, qu'il faille se dépouiller à la lettre de ce que l'on a. L'indigence elle-même a ses écueils, aussi-bien que l'opulence.

Page 939.

Page 941.

Le précepte est rempli, quand on a fait de ses richesses l'instrument et la matière des bonnes œuvres. Indifférentes de leur nature, il ne faut point, dit-il, les blâmer ni les décrier mal à propos. Tout dépend du bon ou du mauvais usage que l'on en fait. Ce n'est donc pas aux richesses elles-mêmes qu'il faut s'en prendre des maux qu'elles causent; mais aux passions et aux inclinations vicieuses qui dénaturent les dons du Créateur, en intervertissent l'usage, en transportant à des emplois illicites, et souvent criminels, des biens qui peuvent être pour nous et pour les autres des sources de mérite. C'est le renoncement de cœur, c'est la pauvreté d'esprit qui sont commandés par Jésus-Christ : et c'est là ce qui coûte bien plus encore que le sacrifice même de ces trésors périssables, dont mille accidens divers et quelquefois les seuls efforts d'une sagesse mondaine et philosophique peuvent nous détacher. Or, voilà ce que le jeune homme de notre Évangile ne voulut point comprendre. Être riche et pauvre tout ensemble, avoir de l'argent et s'en passer, jouir des commodités de la vie et s'en interdire l'usage; cette sainte philosophie, jusque-là si nouvelle, lui paroissant inexécutable, il se retira, triste, et persuadé qu'une semblable perfection étoit impossible, parce qu'il entrevit combien il lui seroit difficile d'y arriver. Cependant les disciples de Jésus-Christ parurent

Pages 942, 943.

Page 946.

eux-mêmes surpris de sa doctrine. « Mais de quoi donc eurent-ils peur? demande saint Clément. Est-ce qu'ils manioient de grandes sommes d'argent? Ils avoient déjà abandonné leurs filets, leurs barques, leurs hameçons et tout l'attirail de leur pêche; c'étoit là tout le bien qu'ils possédoient. Pourquoi disent-ils donc avec effroi: *Eh! qui pourra être sauvé?* Ibid. 27. Pierre de son côté prenant la parole, dit avec assurance: *Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi. Quelle récompense avons-nous à espérer?* Peut-être que tout ce que cet apôtre avoit quitté valoit bien quatre oboles. Cependant il se vante en termes magnifiques d'avoir abandonné tout son bien; et il semble qu'il y ait quelque imprudence à demander pour si peu de chose le royaume du ciel en récompense. L'effroi des autres disciples, et la confiance de Pierre, s'expliquent par la même doctrine. Les premiers Page 647. avoient bien renoncé à toutes sortes de richesses; et par-là ils avoient une espérance bien légitime de salut; mais leur conscience leur reprochant encore de ne s'être pas entièrement défaits de leurs vices et de leurs mauvaises inclinations, parce qu'il n'y avoit pas long-temps que Jésus-Christ les avoit appelés à l'intelligence de ses mystères; ils partagèrent, sinon la fuite, au moins la surprise et les frayeurs du jeune homme, et ne reprirent courage que sur la parole donnée par le Sauveur, que *Ce*

qui étoit impossible aux hommes n'étoit pas impossible à Dieu. Pierre, au contraire, le premier et le plus favorisé des apôtres, se glorifiant d'avoir fait un généreux abandon de toute espèce d'affection des choses de la terre, pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ son maître, avoit droit d'espérer que le royaume du ciel seroit la récompense de son sacrifice. Tout cela est conséquent à la réponse du Sauveur : « Je vous dis en vérité que personne ne » quittera pour moi et pour l'Évangile sa maison, » ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa » mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses terres, » sans que présentement et dans ce siècle même il » n'en reçoive cent fois autant. » Que ces paroles, ni un autre passage exprimé en termes encore plus forts, ne vous troublent point : « Si quelqu'un vient » à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, » ses enfans et même sa propre vie, il ne peut être » mon disciple. » Quoi donc ! nous ordonne-t-il de haïr ce que nous avons de cher, ce Dieu de paix qui nous commande d'aimer nos ennemis ? peut-il nous faire un précepte de haïr ceux à qui nous sommes unis par les liens les plus étroits ? Non sans doute. Tout ce qu'il nous défend par ces paroles, c'est d'avoir pour eux une déférence excessive, qui seroit contraire aux intérêts de notre salut. Si quelqu'un avoit un père, un fils, un frère infidèle, qui soit un obstacle à son salut ; point de ménagement. Il

Page 948.

Luc, XIV. 26.

Matth., V. 44.

faut qu'il rompe avec lui, qu'il change cette affection charnelle dans une haine spirituelle. « Vous devez, poursuit notre saint, regarder ce divorce comme une sorte de procès. Imaginez-vous entendre votre père vous dire : C'est moi qui t'ai donné la vie et l'éducation, tu me dois l'obéissance; je la veux sans partage et sans bornes, quelque déraisonnables que pussent être mes volontés, quelque opposées qu'elles fussent à la loi de Dieu. Tels sont les blasphèmes qu'un père charnel pourroit prononcer. D'autre part, écoutez ce que le Sauveur du monde vous dit : Moi, je vous ai régénéré; votre père ne vous avoit mis au monde que pour vous rendre victime de la mort : je vous ai mis en liberté, je vous ai racheté, je vous ferai voir le visage de Dieu, qui est votre véritable père; je vous comblerai de biens ineffables, immortels. *Laissez les morts ensevelir les morts; pour vous, suivez-moi.* Je vous nourris, et le pain que vous mangez est ma propre substance : celui qui mangera de ce pain ne sera point sujet à la mort : je vous donnerai à boire d'un vin qui est une source de vie éternelle. La doctrine que j'enseigne est toute céleste, toute divine. C'est à vous de juger et de prendre votre parti dans cette alternative; c'est à vous de porter la sentence dans une affaire qui intéresse aussi éminemment votre salut. Dites-vous donc à vous-même : Dieu ne me dé-

Matth. XXIII. 9.

Joan., VI. 50.

fend pas de posséder du bien; et ce n'est point par
Page 949. envie qu'il m'en interdit l'usage. Mais vous ne savez que trop que la passion de l'avarice vous emporte et vous domine. Abandonnez, fuyez, haïssez ces richesses funestes. *Arrachez cet œil*, haissez ce que vous avez de plus cher; c'est-à-dire: Possédez-les comme ne les possédant pas.

Matth., v. 29.

1. Cor. xiii. 30.

Page 950. » Dieu appelle au salut les riches comme les pauvres. Le riche n'est pas coupable, de ce que Dieu, maître et arbitre de toutes choses, l'a fait naître au sein de l'opulence, de ce que son travail et son économie lui ont acquis des moyens d'une subsistance honorable. S'il en étoit ainsi, il faudroit s'en prendre à Dieu même : Qu'avoit-il besoin de remplir la terre de richesses, si elles sont si dangereuses et qu'elles engendrent la mort? Que le riche ait sur lui-même assez de force pour commander à ses richesses, et non pour en être commandé; qu'il soit humble, modeste, sobre, entièrement occupé du soin de plaire à Dieu, et de soulager ses frères dans l'indigence; celui-là, pauvre au milieu de l'abondance, jouit d'une parfaite liberté; et il peut prétendre à la vie éternelle. Mais le riche qui agit autrement, c'est pour celui-là que Jésus-Christ a dit qu'*il lui est plus difficile d'entrer dans le royaume de Dieu, qu'il ne l'est à un chameau de passer par le trou d'une aiguille...*»

Matth., xix. 24.

A ces profondes réflexions saint Clément ajoute

un développement assez étendu du double précepte de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Le premier nous est commandé par la justice, Dieu étant notre créateur et notre père; par la reconnoissance, il nous a comblés de tant de biens; par notre intérêt propre, il nous promet en récompense l'immortalité. Le second, c'est Jésus-Christ qui est venu l'apprendre au monde. Il a fait du commandement de l'aumône un précepte rigoureux, auquel il attache les plus magnifiques promesses. « Que ce commerce, ajoute l'éloquent prêtre d'Alexandrie, est avantageux et divin! On obtient l'immortalité pour un peu d'argent; on achète une demeure immortelle dans les cieux, pour quelques biens caducs et périssables! Riches du siècle! vous recherchez avec tant d'ardeur des diamans et des pierreries; vous bâtissez des maisons superbes, qui seront la proie du feu et le jouet du temps, qui peuvent être renversées par un tremblement de terre, ou envahies par un usurpateur. » De là il expose les caractères de l'aumône chrétienne et ses avantages. « Par elle, nous ressemblons à Dieu lui-même. Dieu, dit-il, est charité; c'est cette vertu qui l'a réduit sous notre puissance. Il est père par sa divinité; mais la tendresse qu'il a pour nous lui donne l'esprit et le caractère d'une mère. C'est pour cela qu'il s'est revêtu de toutes les misères humaines, et qu'il s'est

Page 951.
Page 952.
Pages 953, 954.
Page 953.
Pages 954, 955.
Page 956.

accommodé à nos foiblesses dans le choix qu'il a fait de ses amis, pour nous proportionner en quelque sorte à sa toute-puissance, et pour nous élever à la participation de sa vertu. C'est pour cela encore que, lorsqu'il fut sur le point de s'immoler et de se livrer lui-même pour le prix de notre rédemption, il nous laissa son amour pour testament. Jusqu'où cet amour n'est-il pas allé? Il est mort pour chacun de nous. Ce qu'il a donné pour notre âme est d'un bien plus grand prix qu'elle ne l'est elle-même. Il veut que nous nous sacrifiions aussi les uns pour les autres, comme il s'est sacrifié pour nous. Si nous devons nous immoler pour nos frères, et si nous avons fait ce pacte avec notre Rédempteur; pouvons-nous avoir encore de l'attachement pour des richesses, qui sont étrangères à notre égard; pour de prétendus biens, qui nous échappent si vite, et auxquels nous ne devons que du mépris? Comment pouvons-nous attacher tant de prix à des possessions qui seront la proie du feu, au lieu de les faire profiter au soulagement de nos frères? Combien le saint évangéliste a raison de dire que : Qui n'aime pas son frère, est un homicide, enfant de Caïn, enfant du démon; qu'il ne participe point à la charité de Jésus-Christ; qu'il n'a point l'espérance des biens éternels; que toutes ses œuvres sont mortes et stériles; qu'il n'est point un rejeton de la vigne céleste que Jésus-Christ est

1 Joan., x. 14.

venu planter; qu'il sera arraché de terre et jeté au feu! »

Suit un commentaire des paroles de l'apôtre saint Paul, dans le magnifique portrait qu'il a tracé de la charité : *La charité ne cherche point ses propres intérêts*, etc. « Seule, elle existera, quand les autres ne seront plus. De quelques péchés qu'on se soit rendu coupable, la pénitence soutenue de la charité les efface. » 1 Cor., XIII. 4. et suiv.

Ce traité finit par l'histoire du jeune homme devenu chef de voleurs, et ramené à la pénitence par saint Jean l'évangéliste (1). Pages 258 et suiv.

Voici, d'après notre saint prêtre, cette histoire, depuis tant de fois répétée, et qui ne sauroit l'être trop. « Saint Jean, après son retour de Pathmos à Éphèse, visita les églises de l'Asie mineure, pour corriger les abus qui pouvoient s'y être glissés, et pour donner de saints pasteurs à celles qui n'en avoient point. Étant dans une ville voisine d'Éphèse, il y fit un discours, et remarqua parmi ses auditeurs, un jeune homme d'une figure intéressante. Il le présenta à l'évêque, en lui disant : « Je vous confie » ce jeune homme, en présence de Jésus-Christ et » de cette assemblée. » L'évêque promit de s'en charger, et d'en prendre le plus grand soin. L'apôtre

(1) Ce fait est également raconté par Eusèbe, *Hist. ecclés.* liv. III, ch. XXIII; par S. Jean Chrysost. *ad Theodor. laps.* lib. I. pag. 31, tom. I. edit. Bened.

le lui recommanda de nouveau, et retourna à Éphèse. L'évêque logea le jeune homme dans sa maison, l'instruisit, et le forma à la pratique des vertus chrétiennes; après quoi il lui administra le baptême et la confirmation. Croyant n'avoir plus rien à craindre de sa part, il veilla sur lui avec moins d'exactitude, et finit par le laisser maître de ses actions. De jeunes débauchés qui s'en aperçurent le gagnèrent insensiblement, et le firent entrer dans leur société. Bientôt le jeune homme oublia les maximes du christianisme, et à force d'accumuler crimes sur crimes, il étouffa tout remords. Il en vint jusqu'à se faire chef de voleurs, et se montra le plus déterminé, comme le plus cruel de la bande. Quelque temps après, saint Jean eut occasion d'aller dans la même ville. Lorsqu'il eut terminé les affaires qui l'y appeloient, il dit à l'évêque : « Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ » et moi vous avons confié, en présence de votre » église. » L'évêque étonné ne savoit ce que signifioit cette demande : il s'imaginoit que l'apôtre parloit d'un dépôt d'argent. Le saint s'expliquant, lui dit qu'il lui redemandoit l'âme de son frère qu'il lui avoit confiée. Alors l'évêque lui répondit en soupirant et les yeux baignés de larmes : « Hélas! il » est mort. — De quel genre de mort? répond le » saint. — Il est mort à Dieu, répliqua l'évêque, il » s'est fait voleur; et, au lieu d'être à l'Église avec

» nous, il s'est établi sur une montagne où il vit avec » des hommes aussi méchans que lui. » A ce discours, le saint déchira ses habits; puis, poussant un profond soupir, il dit avec larmes : « O quel gardien j'ai choisi pour veiller sur l'âme de mon » frère! » Il demande un cheval avec un guide, et se rend à la montagne. Il fut arrêté par les sentinelles des voleurs; mais au lieu de chercher à fuir, ou de demander la vie : « C'est pour cela, s'écria-t-il, » que je suis venu. Conduisez-moi à votre chef.» Celui-ci le voyant venir, prit ses armes pour le recevoir; mais quand il reconnut saint Jean, il fut pénétré de crainte et de confusion, et se mit à fuir. L'apôtre oublie son grand âge et sa foiblesse; il court après lui, en criant : « Mon fils, pourquoi » fuyez-vous ainsi votre père? c'est un vieillard sans » armes, dont vous n'avez rien à craindre. Mon fils, » ayez pitié de moi. Vous pouvez vous repentir; » votre salut n'est pas désespéré; je répondrai pour » vous à Jésus-Christ; je suis prêt à donner ma vie » pour vous, comme Jésus-Christ a donné la sienne » pour tous les hommes. J'engagerai mon âme pour » la vôtre. Arrêtez: croyez-moi; je suis envoyé par » Jésus-Christ. » A ces mots le jeune homme s'arrête, jette ses armes tout tremblant, et fond en larmes. Il embrasse l'apôtre comme un père tendre, et lui demande pardon; mais il cacha sa main droite qui avoit été souillée de tant de crimes; il tâchoit

par la vivacité de sa componction d'expier ses péchés autant qu'il en étoit capable, et de trouver, selon la belle expression de saint Clément, un second
Page 960. baptême dans ses larmes. Le saint tomba à ses pieds, baisa sa main droite qu'il tenoit cachée, lui assura que Dieu lui pardonneroit ses péchés, et le ramena à l'Église. Il jeûnoit et prioit pour lui, et avec lui; ne cessoit de lui citer les passages les plus touchans de l'Écriture, pour le consoler et l'encourager. Il ne le quitta qu'après l'avoir réconcilié à l'Église par l'absolution, et par la participation des sacremens. »

Il se rencontre dans nos grands maîtres d'heureuses applications de ce Père; celles-ci entre autres qui se lisent, la première, dans le sermon de *l'impureté*, de Bourdaloue. Voulant démontrer que ce vice grossier obscurcit toutes les vues de la raison et de la foi, et réduit l'homme à la nature des bêtes : « C'est de là, remarque saint Clé-
» ment Alexandrin, que les poëtes, qui furent les
» théologiens du paganisme, lorsqu'ils décrivoient
» les pratiques honteuses et les infâmes commerces
» de leurs fausses divinités, ne les représentoient
» jamais dans leur forme naturelle, mais toujours
» déguisées, et souvent métamorphosées en bêtes.
» Pourquoi cela? Nous les blâmons, dit ce Père,
» d'avoir ainsi déshonoré leur religion, et outragé
» la majesté de leurs dieux; mais, à le bien prendre,
» ils en jugeoient mieux que nous; car ils vouloient

» nous dire par-là que ces dieux prétendus n'a-
» voient pu se porter à de telles extrémités, sans se
» méconnoître ; et qu'en devenant adultères, non-
» seulement ils s'étoient dépouillés de l'être divin,
» mais qu'ils avoient même renoncé à l'être de
» l'homme. (1). »

Nous en tirons une autre non moins remarquable dans l'une des *Passions* de l'éloquent jésuite, et depuis imitée bien souvent par ses successeurs. « Quel spectacle, chrétiens ! Jésus-Christ
» le Père éternel, couvert d'une pauvre robe de
» pourpre, un roseau à la main, une couronne d'é-
» pines sur la tête, livré à une insolente soldatesque,
» qui fait de celui que les anges adorent en trem-
» blant, selon l'expression de saint Clément Alexan-
» drin, un roi de théâtre, *Scenam Deum facitis* (2)!
» Ils fléchissent le genou devant lui, et, par la plus
» sanglante dérision, ils lui arrachent le roseau qu'il
» tient, pour lui en frapper la tête. Image trop na-
» turelle de tant d'impiétés qui se commettent tous
» les jours durant la célébration du plus auguste de
» nos mystères, etc. (3). »

(1) *Carême*, tom. 1, pag. 83, éd. in-12. Paris, 1750.

(2) S. Clem. *Admon. ad gentes.* pag. 39. Voici la phrase entière dans la traduction de Potter : *O impietatem! cœlum convertisti in scenam, sanctum Dei numen fabula vobis est. Idque, impositis dæmoniorum personis, ludificamini, verumque ejus cultum vestra superstitione deridendum ab omnibus exponitis.* pag. 52, edit. Oxon.

(3) *Myst.* tom. 1, pag. 143.

Nous n'avons rien de bien constant sur l'époque précise de la mort du savant et vertueux prêtre d'Alexandrie. Quoique Baronius n'ait point inséré son nom dans son Martyrologe, notre Église chrétienne ne le compte pas moins au nombre des saints. Alexandre, évêque de Jérusalem, lui avoit décerné, dès son vivant, le titre de bienheureux (1).

XI. SAINT HIPPOLYTE, ÉVÊQUE, DOCTEUR ET MARTYR.

L'an 240 de Jésus-Christ.

Saint Hippolyte n'est point compté parmi les apologistes du christianisme, mais parmi les défenseurs de la vérité orthodoxe contre toutes les hérésies qui avoient paru jusqu'à lui (2). Nous n'avons plus les ouvrages qui pouvoient lui avoir mérité les brillans éloges que l'antiquité lui a décernés (3). On voit à Rome, dans la bibliothèque du Vatican, une statue grande comme nature, de saint Hippolyte assis dans une chaire, aux deux côtés de laquelle sont gravés, en caractères grecs,

(1) Eusèb. *Hist. ecclés.* liv. VI, ch. XIV.

(2) Photius n'en compte que trente-deux réfutées par ce Père. Les expressions d'Eusèbe et de S. Jérôme bien plus anciens en supposent un plus grand nombre, Voy. D. Cellier, tom. II, pag. 339.

(3) Voy. Tillemont, D. Cellier, Cave, Bellarmin, à son article. Ce qu'en dit Butler, *Vies des saints*, au 22 août, est plein d'inexactitudes.

deux cycles (1). Je n'ai vu nulle part dans les ouvrages qui en restent, rien qui semble justifier l'épithète d'homme *très-éloquent* qui lui est donnée par saint Jérôme (2). Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il fut un très-saint évêque, le digne disciple de saint Irenée, la vivante image de sa douceur, de sa charité, et de son zèle pour la gloire de Dieu.

(1) Trouvée dans les masures d'une ancienne église sur le chemin de Tivoli en 1551, à côté une table des titres des ouvrages, incontestablement, de S. Hippolyte. Les savans se sont beaucoup exercés sur ce monument. Winckelmann dans son *Hist. de l'Art*, liv. VI, ch. 8, ne doute pas que ce ne soit un ouvrage contemporain. Les chrétiens jouissoient alors de plus de liberté. D'autres en contestent l'authenticité. Vignole va jusqu'à affirmer que la tête est moderne. *Diss. de anno imp. Alex. Severi quam profert cathedra marmorea S. Hippolyti.* Rom. 1712.

(2) Hier. *ep.* LII *ad Lucin.* tom. IV, col. 579, *ed. Bened.*

FIN DU TOME PREMIER.

013840
SBN

TABLE DES AUTEURS

ET

OUVRAGES CITÉS DANS CE PREMIER VOLUME.

A.

Alcuin. Bibliotheca homiliarum et sermonum priscorum Ecclesiæ Patrum, imprimé à Lyon, 4 vol., 1588.

Alexandre (Noël). Histor. eccles. veteris novique Testamenti, fol. Paris, 1699.

Ambrosii (S.) opera, edit. Benedictin. (Jac. De Friche, et Nic. Le Nourry). Paris, 1686.

Ammian. Marcellin. Hist. ex recens. H. Valesii. Paris, 1636.

Apollonii Thyanæi Vita, per Philostratum. Paris, 1608.

Archelai (S.) episc. contra Maneth. disput. act. edent. Zacagnani et Fabricio. Hambourg, 1716. (A la suite de S. Hippolyte.)

Aristide, apologiste, à son article.

Arnobius, advers. Gentes. Lugd. Batav., 1651.

Athanasii (S.), Alexandr. episc. opera, edit. Benedict. (Bern. Montfauc.). Paris, 1698.

Athenagoræ Apologia, seu Legatio pro christianis. (A la suite du S. Justin, édit. de Cologne, in-fol. 1686.)

Augustini (S.), Hypponens. episc., opera, edit. Benedict. (D. Blampin.). Paris, 1689.

B.

Bacon (Christianisme de), par M. Émery, supér. de Saint-Sulpice.

Baillet. Jugemens des Savans, revus par Ménage, in-4°. Paris, 1722.

Balzac. Lettres (Elzevir.).

Barnabé (S.). Epist. catholica, au 1er vol. des Pères apostol. de Cotelier; et dans le IVe vol. de la Bible, in-fol., de Sacy et Després.

Baronius. Annales ecclesiastici, fol. 1593 et suiv.

—Martyrologium romanum, fol. Paris, 1613.

Basil. (S.), archiep. Cæsar. opera, edit. Garnier et Prud. Maran. Paris, 1721 et suiv.

Basnage de Beauval. Journal des Savans, ann. 1692.

Beausset (S. E. Mgr. le card. de), anc. évêq. d'Alais. Vie de Bossuet. Versailles, 1814.

Beauvais (J. B. M. Ch. de), anc. évêq. de Senez. Sermons. Paris, 1807.

—Notice sur sa vie, par M. de Boulogne, évêque de Troyes, en tête du 1er vol.

Béraut-Bercastel. Hist. de l'Église. Besançon, 1820.

Besplas. Essai sur l'éloquence de la chaire. Paris, 1778.

Bellarmin. De scriptoribus ecclesiasticis, in-8°. Paris, 1658.

Bernardi (S.) opera, edit. Mabillon. Paris, 1690.

Bingham. Origines ecclesiasticæ, 6 vol. in-4°. Halæ, 1728.

Boileau-Despréaux. Art poétique.

Bollandus. Acta Sanctorum.

Bona (cardin.) Rerum liturgicar., in-8°. Paris, 1676.

Borromée (S. Charles), cardin. arch. Mediol. Opera. Milan, 1747.

Bosquet (François du), évêq. de Montpellier. Histor. eccles. gallic., in-4°, 1636.

Bossuet (Œuvres de), in-4°, recueill., par les Bénédict. des Bl.-Mant. Paris, 1743, 1747.

—Œuvres posthumes. in-4°. Amsterd., 1753.
—Disc. sur l'hist. univ., in-4°. Paris, 1681.
—Sermons. Paris, 1762.
—Sermons choisis. Paris, 1803.
Bourdaloue. Sermons. Paris, 1750, in-12.
Bullus. Defensio fidei nicænæ. Oxon, 1688.
Burigni. Vie de Bossuet. Bruxell., 1761.
Butler. Vies des Saints, traduct. de Godescard. Versailles, 1811.

C.

Calvin. Préface de son Institution, ou Épître dedicat. à François Ier.
Cassiodor. Instit. divin. scriptur. Rouen, 1679.
Cave (Guill.). Scriptor. ecclesiastic. Hist. litterar. Colon. 1720.
Cellier (ou Ceillier). Hist. des écrivains ecclésiastiques. 1729 — 1763.
Cicero. De oratore, orator., tom II de l'édit. des Westein. Amstelod., 1714.
Centuriat. Magdeburg. Hist ecclés. Basil., 1504.
Chateaubriant (M. de). Génie du christianisme, in-8°. Paris, 1803.
Chrysostomus (S. Joann.). Opera, edit. Morel, et Front. Duc. edit. Benedictin. Paris, 1718.
—Tract. de sacerdotio, avec la traduct. italienne et les notes de Giacomelli. in-4°. Romæ, 1737.
Clemens (S.) Roman. Inter apostolica Coteler. vol. I, et IV° vol. de la Bible in-fol. de Sacy.
Clemens (S.) Alexandr. Edit. fol., Morel. Paris, 1629. Edit. Jo. Potter. Oxon., 1715.
Cointe (Ch. Le). Annales ecclesiast. Francorum. Paris, 1665 — 1679.

Colonia. Hist. littér. de Lyon, in-4°.
Combefis. Biblioth. concionator. Paris, 1662.
Cotelier. Patres apostolici, cura Leclerc. Amsterd., 1698 — 1724.
Constitutiones Apostol. Inter apostolica Cotel. vol. II.
Cousin (le président). Traduct. des histor. ecclés. grecs, 4 vol. in-4°.
Cyprian. (S.), Carthag. episc. et martyr., Opera. edit. Pamel. Paris, 1603.
—Edit. Fell. Oxon., 1700.
Cyrilli (S.) Hierosolymit. Catecheses. Paris, 1640.
Cyrilli (S.) Alexandr. opera. Paris, 1638.

D.

Dacier (madame). Préface de sa traduct. d'Homère.
Despont. Maxima bibliotheca Patrum Lyon, 1677.
Drouet de Maupertuy. Traduct. des Actes des martyrs de D. Ruynart. in-12. Paris, 1756.
Duguet. Conférences ecclésiast., 2 vol. in-4°.
Dupin. Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques. Paris, 1686 et suiv.
Dictionn. Historiq. de Chaudon et Feller.

E.

Epiphan. (S.), adv. hæres. Pétau. Paris, 1622.
Eusebii, Cæsariens. episcopi, Chronicon.
—Historia ecclesiastica.
—Preparatio evangelica.
—Demonstratio evangelica.
—Vita et panegyr. Constantini. Paris, 1627, 1628, H. Vales. Paris, 1659.

F.

Fénelon. Dialogues sur l'éloquence, et Lettre à l'académie française, in-12. Paris, 1740.

Ferrarius. Martyrologium universale. Venetiis, 1625.

Fleuri (l'abbé). Histoire ecclésiastique, in-12. Paris, 1724 et suiv.

—Discours sur l'histoire ecclésiastique, in-12. Paris, 1763.

—Le même. Paris, 1733.

—Mœurs des chrétiens (à la suite des mœurs des Israélites), in-12. Paris, 1766.

G.

Gallia christiana Sanmarthanorum. Lutet., 1656.

Gallon. De cruciatibus martyrum. in-4°. Paris, 1660.

Gennadius. De scriptorib. eccles., au v° vol. du S. Jérôme de Martianay.

Godeau. Hist. ecclés. Paris, 1663.

Gourcy. Les Apologistes, in-8°. Paris, 1786.

Gregor. (S.) Nazianzen. opera, edit. Billy. Paris, 1609.

Grégoire-le-Grand (S.). opera, edit. Sanmarthan., 1707.

Grégoire de Tours (S.). Histor. Francorum. Basil., 1568.

Grenade (le P.). La Rhétorique de l'Église ou l'Éloquence des prédicateurs, traduite de l'espagnol en français, in-8°. Paris, 1698.

Grischovius. Traduct. latine des Origines ecclés. de Bingham. Hal., 1728, in-4°.

Guillon (Marie-Nicolas-Sylvestre). Collection ecclésiastique sous le nom de l'abbé Barruel. Paris, 1791, 1792.

—Collection des brefs du pape Pie vi. Paris, 1798.

GYLDAS. Remontrance au clergé britannique, au 1er vol. des Mémoires ecclésiast. de Tillemont.

H.

HALLOIX (Petr. S. J.). Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate juxta et eruditione primo Christi seculo floruerunt et apostolis convixerunt vitæ et documenta, vol. fol. Leodii, 1648.

—Origenes defensus, sive Origenis Adamantii presbyt. vita, virtutes, documenta, in-4°. Duaci, 1653.

—Item. Veritatis super ejus vita, doctrina, statu, exacta disquisitio.

HERMAS. Liber cui titulus: *Pastor*, inter apostolica Cotelier, au IVe vol. de la Bible in-fol. de Sacy, (parmi les apocryphes), et dans le recueil de le Gras.

HERMIÆ philosophi christiani philosophorum irrisio. (A la suite du S. Justin de Cologne.)

HERODIAN. Histor. in hist. August. Francof., 1590.

HIERONYMI (S.) opera, edit. Benedict. (Martianay). Paris, 1706.

HILARII (S.), Pictav. episc. opera., edit. Gillot. Paris, 1572.

HORAT. Ars poet. et trad. de Sanadon.

HOUTEVILLE. La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits. Paris, 1764, le discours préliminaire.

HUET. Origenis in sacr. script. comment., fol. Lutet., 1679. Primo volumini præfata Origeniana.

HIPPOLYT. (S.) Edit. Fabric. fol. Hambourg, 1716—1718.

I.

IGNATII (S.), Antiochen. episc. et martyr., epistol. inter apostol. COTELER. vol. II.

Irenæi (S.), Lugdun. episcop., opera, edente Feu-Ardent. Paris, 1639.

Isidor. (S.) Sevill. opera, edit. Benedict. (Jacq. Dubreul). Paris, 1601.

Ittigius. Biblioth. Patr. apostolicor., in-8°. Leipsic, 1698.

J.

Joseph (Tit. Flav.). Antiquit. judaic.

—De bello judaico, de la version de Ruffin, in-fol. Leips., 1691. (Non à Cologne comme il est dit à la tête des exemplaires.)

Julien (l'empereur). Le Misopogon, et lettres, de la traduct. de l'abbé de la Bletterie, dans la vie de Jovien. Paris in-12, 1776.

Justin. (S.) Martyr. Opera, in-fol. Colon., 1686. (Imprimé à Wirtemberg.) Sylburge, Langus et Morel.

—Opera, ed. Joachim. Perionio et H. Stephano, imprim. roy., 1551.

—Opera, ed. D. Prudent Maran, dans les notes de Tricalet, au 1er vol. de la Biblioth. portative des Pères.

L.

La Bruyère. Caractères, 1 vol. in-12. Paris, 1691.

Labbe. De scriptor. eccles., in-8°. Paris, 1660.

—Conciliorum collectio maxima, fol., 1672.

Lactant. opera, edit. Varior. Ludg. Batav., in-8°, 1660.

La Harpe. Disc. prélimin. de sa Version des Psaumes.

La Rue (le P. de). Sermons, in-8°. Paris, 1719.

Laval. Sentences tirées des anciens Pères de l'Église, 2 vol. in-12. Paris, 1680.

La Luzerne (S. E. Mgr. le card. de), évêque de Langres. Ins-

truction pastorale sur l'excell. de la religion, éd. in-4° et in-12. Paris, 1786.

La Porte. École de littérature.

Le Gras. Trad. des Pères apostol. Paris, in-12, 1717, 1749.

Lenfant (jésuite). Sermons. Paris, 1818.

Le Nourry. Apparatus ad bibliothec. Patrum.

—Biblioth. patrum primitiv. Eccles. Paris et Gênes, 1707.

Le Petit. Trad. des lettres de S. Jérôme, 1 vol. in-8°.

Libanius sophista. Orat. funebr. Julian. imperat., apud Fabric. tom. vii.

Lombert. Vie et œuvres de S. Cyprien, vol. in-4°. Rouen, 1716.

Longin. Traité du sublime, de la trad. de Boileau, in-8°. Paris, 1805.

Luciani Samozateni Philopatr. et Catechum., de la trad. de Perrot d'Ablancour.

Luther. Oper. edit. fol. Jena, 1518 — 1520.

M.

Marguarin de la Bigne. Sacra bibliotheca Patrum, in-fol., 1622.

Massillon. Serm., in-12. Paris, 1747.

Maury (S. E. Mgr. le card.). Essai sur l'éloquence de la chaire, édit. in-8°. Paris, 1810.

Méliton (S.), apologiste, à son article.

Mémoires du clergé. Procès verbal de l'assemblée de 1770 et 1775.

Micrælius. Hist. eccles. Leips., 1699.

Minucius Felix. Edit. Varior., in-8°. Lugd. Batav., 1672.

N.

NONOTTE. Les philosophes des trois premiers siècles de l'Église. Paris, in-12, 1789.

O.

ORIGEN. opera, edit. Huet. Paris, 1679.
—In Celsum, edit. in-4°. Cantabrig., 1658.
—Periarchon (à la suite du précédent).
OROSE. Hist. in-8°. Paris, 1589.
OVIDII Tristia.

P.

PACIEN. (S.) Opera, edit. Joan. du Tillet et Paul Manuc., fol., 1564.
PALLADIUS. Dialog. de vita S. Joann. Chrysost., Bigot. in-4°. Paris, 1680.
PAPIAS, à son article.
PEARSON. Vindiciæ ignatian., au 11e vol. des Pères apostol. de Cotelier.
PELLOUTIER (Simon). Hist. des Celtes, édit. in-4°. Paris, 1771.
PETIT-DIDIER. Remarq. crit. sur la biblioth. de Du Pin. Paris, 1691.
PHOTIUS. Biblioth. Genèv., 1612.
PLINIUS secund. Epistol. Paris, in-12, 1749.
PLUQUET. Dictionn. des hérésies. Paris, 1776.
POLYCARPE (S.) Epist. inter apostol. Cotelier, et dans la Bible de Sacy, trad. de le Gras.
POMPIGNAN (LE FRANC DE). Disc. prélimin. des Odes sacrées.
PRÉMAGNY. Notes sur les deux épîtres du pape S. Clément, 1763.

Prosper (S.). De vita contemplat., inter opera edit. de Mangeant. Paris, 1711.

Prudent (S.). De coron. martyr. Amstel., 1631. Dans les actes de D. Ruynart.

Q.

Quadrat, à son article.

Quintilien. Instit. orator., edit. Rollin. Paris, 1715.

R.

Racine (l'abbé). Hist. ecclés., in-4°. Cologne, 1762.

Reinhard. Lettres trad. de l'allemand, par M. Monod. Paris, 1816.

Richard-Simon. Bibliothèque de Sainjore.

Rivet. Criticus sacer. Genev., 1660.

Rollin. Traité des études, édit. in-12 et in-4°. Paris, 1740.

Roussel. Trad. des lettres de S. Jérôme, in-8°. Paris, 1713.

Ruynart. Acta sincera et selecta martyr., in-4°. Paris, 1689.

S.

Salvien. Edit. Baluz. Paris, 1684.

Seneca. De brevit. vitæ.

Socratis Histor. eccles. fol. Henr. Vales. Paris, 1686.

Sormani. Origen. apostol. della Chiesa Milanese. Milan, 1754.

Sozomène. Hist. eccl. (à la suite de Socrate, de H. Valois).

Suétone. Varior.

Suidas. Lexic. Genev., 1619.

Sulpice Sévère. Hist. sacr. Antuerp., 1574.

Symmaque. Epist. 1587, et vol. II S. Ambros., edit. Bened.

T.

Tacite. Annal. et histoir., traduct. de l'abbé de la Bletterie. Paris, 1774.

Talbert. Éloge de Bossuet. Dijon, 1773.

Tatian. Adv. Gentes (à la suite du S. Justin de Cologne).

Tertulliani opera, edit. fol., Nic. Rigaut. Paris, 1634.

Theodoreti Hist. eccles., edit. Sirmond. Paris, 1642.

Theophil. (S.) Antioch. libri tres ad Antolyc. (à la suite du S. Justin de Cologne).

Tourreil. Préface de la trad. de Démosthène.

Tricalet. Biblioth. portat. des Pères. Paris, 1758 — 1762.

Turretin et Vernet. Traité de la vérité de la relig. chrétienne.

U.

Usserius. Prolegom. in S. Ignat. epist. vol. II, apostolic. Cotel

V.

Vincent. Lirin. Commonitor. cum Salviano editum. in-8° Baluz. Paris, 1667.

Vossius (Isaac). Epist. additæ ad Pearson. ignatiana. Cotel. vol. II.

FIN DE LA TABLE DES CITATIONS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE . . . . . Page 1
NOTICE SUR LES COLLECTIONS DES SAINTS PÈRES. 69
DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE TRADUIRE ; PAR SAINT JÉRÔME. 87

PREMIÈRE PARTIE.

LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

LIVRE PREMIER.

PÈRES APOSTOLIQUES 100
Art. Ier. Saint Barnabé, apôtre. 106
Art. II. Saint Clément, pape. 112
Art. III. Saint Ignace, évêque d'Antioche. 126
Art. IV. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne. . . 152
Art. V. Saint Irenée, évêque de Lyon. 157

APPENDICE.

Hermas, livre intitulé : *Le Pasteur*. 172
Constitutions apostoliques 179
Saint Papias, évêque d'Hiéraple. 182
Saint Denys, évêque de Corinthe 184
Hégésippe, historien. 187
Saint Denys, évêque d'Alexandrie. 188
Écrivains profanes des temps apostoliques. . . . 207

LIVRE SECOND.

Pères apologistes. 210
Tableau général des persécutions et des écrits publiés à cette époque contre le christianisme. . . . . *ibid.*
1° Écrivains qui ont combattu le christianisme. . . . 230
i. Celse . . . . . *ibid.*
ii. Lucien 231
iii. Porphyre. 234
iv. Fronton. 236
v. Hiéroclès . . . . . *ibid.*
vi. L'empereur Julien. 237
2° Esprit de leurs ouvrages. 243

SECTION PREMIÈRE.

Apologistes grecs. 272
i. Quadrat. 273
ii. Aristide. 274
iii. Agrippa 275
iv. Saint Justin 276
Exhortation aux gentils. 277
Dialogue avec le Juif Tryphon. 282
Les deux apologies. 307
Lettre à Diognet. 318
v. Saint Méliton, évêque de Sardes. 324
vi. Tatien. 326
vii. Saint Apollinaire. 335
viii. Athénagore. 336
Apologie sous le titre de Légation. . . . . *ibid.*
ix. Saint Théophile, évêque d'Antioche. 344
Défense du Christianisme. . . . . *ibid.*
x. Hermias. 361

Critique des philosophes. 361
XI. Saint Clément d'Alexandrie. 372
Ses deux exhortations aux gentils 373
Stromates 390
Le Pédagogue. 420
Traité: Quel est le riche qui peut être sauvé ? . . 433
XII. Saint Hippolyte. 448
Table des citations. 450

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google